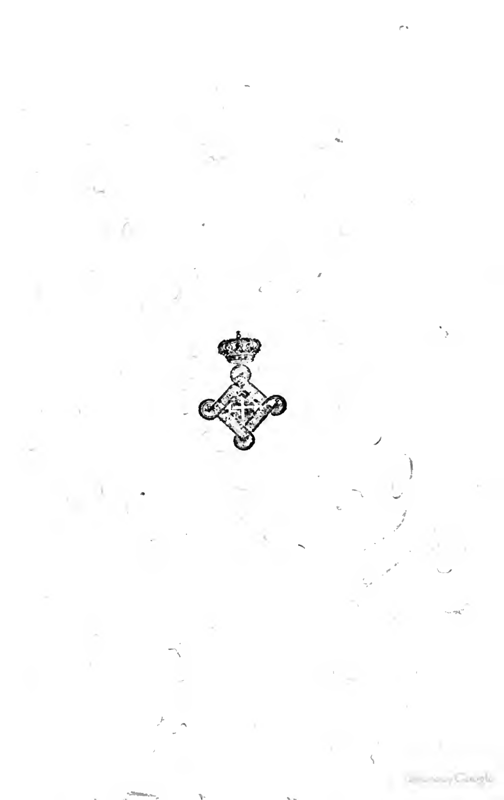






COURS

DE

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

COURS

DE

PHILOSOPHIE

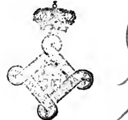
DE L'HISTOIRE

fait publiquement à l'université de Bruxelles,

PAR

J. J. Altmeyer.

> Dieu a fait naître d'un seul sang toute la race des hommes pour habiter sur toute l'étendue de la terre, ayant déterminé le temps précis et les bornes de leur habitation, afin qu'ils cherchent le Seigneur, et qu'ils puissent comme le toucher de la main et le trouver quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.
>
> ACTES DES APOTRES, XVII, 26, 27 et 28





BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840

PREMIÈRE LEÇON.

20 janvier 1840.

Sujet de ces leçons. — Trois genres historiques : primitif, réfléchi et philosophique. — Réponse à quelques objections faites contre la philosophie de l'histoire. — Deux écoles philosophiques dans l'histoire. — Définition de la philosophie de l'histoire. — Développement de l'idée de l'histoire et de l'idée de la philosophie. — L'histoire, science des faits ; la philosophie, science des idées. — La philosophie de l'histoire, résultat de la combinaison de l'un et de l'autre de ces éléments. — Mission élevée de la philosophie de l'histoire. — Explication des questions fondamentales de la liberté humaine, de la Providence et de la révélation. — Théorie de Krause. — But d'une université. — Tâche de l'université libre.

Messieurs,

Le sujet de ces leçons est l'histoire philosophique du monde. Par là il ne faut pas entendre des raisonnements vagues sur l'histoire, mais la science de la vie de l'humanité. Pour en donner une idée, jetons un coup d'œil sur les divers genres historiques.

L'histoire se montre sous trois faces, d'où apparaissent l'histoire primitive, l'histoire réfléchie et l'histoire philosophique.

Dans le premier genre ont travaillé Hérodote, Thucydide et leurs imitateurs. Ils se sont attachés à décrire les événements qui se passaient sous leurs yeux, dont l'esprit les pénétrait et qu'eux-mêmes ensuite animaient de leur souffle. Entre les faits et l'auteur il y a union intime; ils confondent leur vie et leur action. De là cette forme toute plastique dont ces historiens ont revêtu leurs admirables compositions. Point de doctrines, point de réflexions arbitraires, tout est récit, tableau. Les Commentaires de César ne révèlent que les desseins et les impressions personnelles de l'homme d'État qui les a dictés. Les discours, épisodes de ces histoires, ne sont pourtant pas des hors-d'œuvre ; ils servent à caractériser les hommes et les choses, à indiquer les principes sociaux, les individualités des nations, leurs rapports politiques et les maximes de la vie publique. Mais, encore une fois, ces écrivains ne savent point s'élever au delà du cercle des faits; et, cependant, pour ne citer qu'un exemple, que d'idées dans le fameux discours de Périclès sur la politique d'Athènes, chef-d'œuvre unique que nous devons à Thucydide!

Les historiens de cette portée sont rares, très-rares; peu savent, comme eux, en instruisant, répandre un précieux arome de jouissances intellectuelles. Nous citerons encore Xénophon, pour la retraite des Dix mille, et chez les modernes, Guichardin, modèle de goût, de simplicité et de grandeur véritable.

Dans l'antiquité, l'historien était à la fois homme d'étude et homme d'action. Dans le moyen âge, lorsque avec la dernière poussière de l'empire romain fut balayée la civilisation an-

tique, l'histoire disparut, la chronique resta. Le peuple, esclave, n'avait plus force de vie, le châtelain avait tout absorbé. Mais les nobles seigneurs de la féodalité ne songeaient guère à transmettre aux siècles la mémoire de leurs bruyants faits d'armes. A quelques rares exceptions près, les rois, et leurs agents, dépositaires de leur pouvoir et de leurs secrets, étaient illettrés. Les sciences, isolées, s'étaient réfugiées dans la paix silencieuse des cloîtres; et, des habitants des monastères, qu'attendre autre chose que de simples chroniques, l'enregistrement des faits, dont les ressorts étaient cachés à leurs regards? Mais si leur œuvre, en tant qu'histoire, est peu satisfaisante, au moins est-elle exempte de ces observations inspirées par la malignité ou l'intérêt, qui obscureissent les événements; au moins donne-t-elle ces faits singuliers qui peuvent jeter un jour inattendu sur la biographie de certains personnages. Les mémoires des modernes ont, autant pour le fond que pour la forme, remplacé les chroniques; et il en est qui peuvent hardiment soutenir le parallèle avec les Commentaires de César. Quoi de plus spirituel, quoi de plus merveilleux que les Mémoires du cardinal de Retz, qui, selon moi, n'a qu'un tort, celui d'être un peu trop plein de lui-même? Dans ce genre, les Allemands ont eu peu de succès. Cependant les Mémoires de Frédéric le Grand peuvent être cités avec éloge; à chaque page on reconnait le héros dont la vaillante épée entama le système politique de tous les cabinets de l'Europe.

De nos jours, les Geijer, les Raumer, les Ranke, ont fait une révolution dans la manière des Hérodote et des Thucydide. A une grande exactitude leurs ouvrages joignent l'intérêt du roman et le charme de la chronique, avec son style naïf et pittoresque. Ces compositions, si neuves dans leur



forme, si complètes dans leur ensemble, ont leurs pendants, en France, dans l'Histoire des ducs de Bourgogne par M. de Barante, et dans les nombreuses publications de M. Capefigue, qui, tout en méritant la sévérité d'une critique impartiale, déploie une science puisée aux meilleures sources, et des recherches curieuses et profondes.

La seconde manière d'écrire l'histoire, avons-nous dit, est la manière réfléchie, ou, en d'autres termes, l'application des raisonnements à l'histoire. Tite-Live, Diodore, chez les anciens, ont quelque chose de ce genre, un des plus défectueux que l'on connaisse. Les écrivains de cette école torturent en tous sens les faits pour les adapter à leur moule, et les déguisent sous le costume de leur temps. Lisez, par exemple, les discours que Tite-Live met dans la bouche des rois, des consuls, des tribuns romains; ne les dirait-on pas empruntés à quelque habile avocat contemporain de Cicéron ? et songez quel contraste ils font avec les vieilles légendes de l'Aventin! Comparez-les seulement avec cet apologue célèbre des Membres et de l'Estomac, véritable fragment cyclopéen de l'ancien langage symbolique, et qui vieillit la fable de Ménénius d'un cycle tout entier (1). Pour saisir l'immense intervalle qui sépare Tite-Live d'un véritable historien, on n'a qu'à le mettre en regard de Polybe. Les mêmes observations s'appliquent à l'histoire dite pragmatique, laquelle aime à faire parade de ses petits axiomes politiques et moraux à la façon de Ségur, de ses petites vérités expérimentales à la façon d'Anquetil. C'est cette manière funeste qui a égaré tant de bons esprits du XVIII[e] siècle ; c'est par elle que Mably a gâté Rousseau et

(1) *Michelet*, Histoire romaine. t. I. p. 110.

exercé une influence déplorable sur la révolution française. Seule la compréhension profonde, large des situations, le sens intime des faits seul peut intéresser, seul donner l'attrait de la vérité aux réflexions, comme dans l'Esprit des lois de Montesquieu, dans les Idées de Herder, ou dans l'Histoire de la civilisation par M. Guizot.

Nous ne nous arrêterons point à l'histoire critique, qui rendrait à la science de grands services, si, comme chez Évhémère ou le sceptique de Ferney, elle ne s'abandonnait pas à d'arbitraires combinaisons.

Nous avons hâte d'arriver au troisième genre, à l'histoire philosophique.

On a reproché à la philosophie de l'histoire de partir de spéculations conçues *à priori ;* les faits, dit-on, enchainent la pensée, et l'histoire est essentiellement *à posteriori.*

Notre réponse sera facile. La philosophie de l'histoire est la science du germe et du développement de la vie de l'humanité, germe et développement qui répondent aux mêmes phases de la vie de l'homme. Or, je le demande, y a-t-il rien là qui entrave les faits ? La seule pensée que la philosophie apporte dans l'histoire, c'est la pensée de la raison ; elle professe que c'est l'intelligence, et non le hasard, qui gouverne le monde, et veut savoir si l'histoire a suivi, si elle suit et si elle suivra une marche rationnelle, conforme à la nature humaine et aux desseins de l'esprit universel qui respire dans tous les êtres, depuis le moindre brin d'herbe jusqu'à l'astre qui se dérobe dans les solitudes de l'espace infini. Je vous le demande encore, y a-t-il rien là qui répugne aux faits ? Ces faits, nous les prenons tels qu'ils sont; nous ne les tordons pas dans tous les biais, pour leur faire rendre ce qu'ils ne con-

tiennent pas ; nous ne les plions point à nos petites vues, à nos petits jugements, à nos intérêts égoïstes, à nos mauvaises passions. Il s'est formé, sous nos yeux, en Belgique, une école historique, dont les intentions ne sont un mystère pour personne. Cette école recule épouvantée devant tout ce qui de près ou de loin touche à la philosophie; c'est à elle qu'on peut justement reprocher de fausser à dessein l'histoire, d'y jeter des idées dangereuses, d'y appuyer un système hostile à la liberté et au progrès; d'avoir conçu la réhabilitation de Philippe II et des échafauds du duc d'Albe; d'avoir entouré d'une auréole d'amour et de vénération ce règne misérable et dégradant d'Albert et d'Isabelle, et l'administration de tous ces satrapes espagnols et autrichiens pour qui notre patrie n'était qu'une marchandise, une monnaie d'appoint; inventeurs de cette politique de corruption et d'abâtardissement qui a conduit à la ruine, à l'oubli de tous les nobles sentiments qui distinguaient nos fiers ancêtres.

Nous laisserons donc les faits intacts; nous les prendrons tels qu'ils sont, et c'est pour leur rester fidèle que nous faisons un cas tout particulier de choses qu'à tort on a accusé la philosophie de l'histoire de dédaigner; que nous puisons de préférence dans les documents authentiques, les pièces probantes, dans les archives, en un mot, explorées de nos jours avec une si louable ardeur. Mais, d'un autre côté, nous n'oublierons jamais que ce monde, régi par l'assidue providence de Dieu, est le théâtre où se déploie la liberté rationnelle de l'homme.

Messieurs, d'après les différentes idées qu'on s'est faites de l'homme et que l'on a adaptées à la philosophie de l'histoire, on peut, dans le domaine de cette science et dans la manière dont on l'entend et la juge, reconnaître deux écoles, et, pour ainsi

dire, deux partis. L'une de ces écoles place l'homme à un degré supérieur de l'échelle animale, le représente maître absolu de lui, indépendant de toute idée d'ordre et de direction suprêmes. L'autre cherche le caractère distinctif de l'homme dans sa ressemblance avec Dieu, et par là, donne de l'histoire une tout autre idée et se fonde sur une tout autre base. De cette manière, en effet, l'histoire ne peut avoir d'autre objet et d'autre but que la réhabilitation de l'image divine et les progrès successifs de cette réhabilitation. Et cette sublime origine de l'homme une fois reconnue, chacun de nous, sans avoir un besoin absolu de doctrines religieuses et positives, trouvera dans son sens intime, dans son expérience et dans le spectacle général de l'univers, des raisons suffisantes pour être convaincu et persuadé que la ressemblance avec Dieu, ce grand fait, proclamé au premier matin de l'homme et des mondes, a subi de profondes altérations dans la conscience de l'individu et du genre humain. Cependant quiconque sera bien pénétré des principes de cette ressemblance divine, dont les traits, émoussés par les âges, se reconnaissent encore dans les pages les plus anciennes de l'histoire, dont la réflexion, pour peu qu'elle plonge dans les réduits mystérieux de l'âme, peut reconstruire l'empreinte, celui-là, quelque profonde que puisse lui apparaître la dégradation de l'image de Dieu, ne faillira jamais à l'espérance de la revoir dans toute sa splendeur. Vainement apercevra-t-il l'humanité croupir dans une sorte de stagnation, ou rentrer dans des voies déjà parcourues : l'expérience lui apprend combien d'entraves embarrassent sa marche, combien d'élans hardis sont suivis de chutes nouvelles; et, dès lors, jugeant le phénomène avec plus d'indulgence, de vérité et d'exactitude, il suivra, malgré ses mécomptes, la colonne

lumineuse qui précède dans le désert ; il voit dans l'avenir la terre promise ; et, malgré la prostration de tous les partis et de tous les principes, malgré l'apathie où il peut être plongé lui-même, il sait qu'il y a dans l'arsenal de la Providence une trompette qui réveille l'humanité des plus léthargiques sommeils et l'excite à se remettre en marche pour conquérir tous les bienfaits de la vie.

Veut-on maintenant nommer légitime cette philosophie de l'histoire qui se base sur le principe de la ressemblance divine, pour l'opposer, comme système vraiment religieux, à cette autre opinion qui procède du principe purement individuel ; cette dénomination serait d'autant plus juste et d'autant plus conséquente que, dans leurs rapports avec l'histoire, toutes les lois, tous les droits s'appuient originellement sur l'hypothèse de la haute dignité et de la destination élevée de notre nature. C'est donc cette idée religieuse seule qui, s'attachant à l'excellence de son être, donne à l'homme pleine et entière satisfaction.

Mais, par image de Dieu, je n'entends, messieurs, ni une pensée unique, soudaine, ni un rayon de lumière traversant l'âme comme un éclair, ni l'étincelle céleste que déroba Prométhée, ni les ailes sublimes de Platon, ces *idées* planant au-dessus de la sphère des conceptions humaines. L'image divine, principe de l'essence et de l'existence de l'homme, se mire dans la nature, dans les traits primordiaux, dans les fibres les plus tendres de la conscience, dont la triplicité psychique rayonne en réfléchissant l'être divin ; et la vie intérieure, après la réhabilitation de la conscience, doit être triple et résulter de l'harmonie de l'esprit, de l'âme et des sens.

Cette trinité spirituelle, élément de la vie morale et supé-

rieure, partage exclusif de la nature humaine, correspond essentiellement à la triple puissance, à la triple personnalité que renferme la nature divine dans son unité de substance, et fonde, autant que le peut l'incommensurable distance qui sépare le créateur d'avec la créature, l'analogie merveilleuse qui existe entre l'homme, faible et variable, et l'esprit infini de l'éternel amour.

Messieurs, l'homme, en tant qu'être rationnel, est destiné à opérer le bien d'après des idées librement conçues; il a le pouvoir de réaliser ses convictions intimes. Dieu aussi est l'être rationnel, mais infini, inconditionnel, qui crée la vie selon l'idée du bien avec une liberté sans limites, sans restriction. L'activité finie, rationnelle de l'homme correspond donc, en quelque sorte, à l'activité infinie et rationnelle de Dieu.

L'homme et l'humanité sont appelés à réaliser le bien dans la liberté morale, à formuler ce qui est d'essence divine. L'esprit de Dieu se meut et respire dans l'histoire, et ce n'est qu'à ceux qui embrassent cette vérité, qui vivent de cette vérité, qu'il appartient d'agir, à l'instar de Dieu, dans l'éternelle épopée du poëte infini.

La philosophie de l'histoire, c'est la révélation de l'esprit divin dans l'histoire. Je m'applaudis, messieurs, de vous en soulever le voile.

Pour mieux assurer notre marche, mon premier soin sera de développer l'idée de l'histoire, puis l'idée de la philosophie.

L'histoire est le contenu de tout ce qui se réalise dans le temps; d'où il suit que la science de l'histoire est le contenu de tout ce qui arrive, pourvu qu'on le saisisse des yeux de l'esprit, pourvu que l'histoire se réfléchisse elle-même dans

l'esprit. Or, tout ce qui arrive n'est rien que la formation des êtres dans le temps. Le temps est la forme du changement, du passage continu d'une situation à une situation contraire, mais dont l'essence subsiste immuable. Tout changement des êtres dansle temps est du domainede l'histoire; mais l'éternel, mais l'immuable se dérobe au temps, et par conséquent à l'histoire.

Ce changement des êtres procède de l'intérieur même des êtres; dès qu'il se fait, il y a vitalité; et, sous ce rapport, on pourrait dire que l'histoire est la science de la vie; mais comme la vie de la nature et de l'esprit est infinie dans l'espace et la durée, l'homme n'en peut concevoir qu'une fraction bornée, notamment lui-même et l'humanité.

Tous les phénomènes du développement individuel sur la terre et dans le temps ne se manifestent qu'aux sens, qu'à l'expérience. Il s'ensuit que l'histoire est une science purement expérimentale, qui ne peut s'abstraire des événements réels, des faits.

La philosophie, au contraire, ne s'occupe que des idées pures; elle traite de ce qui est éternellement nécessaire, éternellement immuable; son contenu est l'éternelle vérité : d'où il suit que la science de l'histoire proprement dite ne rentre pas dans la sphère de la philosophie; elle ne reconnaît, en effet, que les réalités, que les développements amenés par les évolutions perpétuelles du temps; elle est donc invariablement entraînée vers ce qui est temporel, vers ce qui est individuel, tandis que la philosophie vise à ce qui est éternel, universel, comme l'espace infini, la durée infinie, l'humanité, la Divinité, etc.

Voilà donc deux sciences qui, de prime face, semblent

s'exclure mutuellement; mais examinées de près, elles ne sont pas inconciliables, au contraire, de leur combinaison sortira la philosophie de l'histoire, qui est la connaissance spirituelle, universelle de la vie et de son développement, mise en relation avec la connaissance matérielle, individuelle de la vie.

Ainsi la philosophie de l'histoire n'est aucunement la connaissance des faits individuels comme tels; elle est bien plutôt la connaissance de l'être éternel et des lois éternelles du développement de la vie dans le temps; et c'est à travers ce milieu qu'elle voit l'histoire. En d'autres termes : la philosophie de l'histoire reconnaît la vie qui doit exister; elle part de ce point pour apprécier la vie qui s'est déjà développée dans le temps, qui s'y développe dans le présent et qui s'y développera dans l'avenir. Ainsi le problème que doit résoudre la philosophiede l'histoire est double : il faut qu'elle reconnaisse, par la pensée, ce qui doit être, ce qui doit vivre; puis, jetant ses regards sur la réalité, il faut qu'elle juge les diverses manifestations de la vie dans les trois faces du temps.

De cette manière, la philosophie de l'histoire renferme deux grandes divisions : l'une, idéale, pénétrant dans les connaissances pures des idées; l'autre réelle, faisant l'application des idées à tous les phénomènes et jugeant les faits.

Occupons-nous d'abord de la première partie : elle repose sur les axiomes suivants, dont je dois abandonner la démonstration à la métaphysique.

La vie de tous les êtres créés a son principe dans leur essence intime; car elle ressort de la tendance qu'ont les êtres vivants de se manifester dans le temps et d'y réaliser leur essence. Ainsi l'on ne peut comprendre la vie réelle dans sa formation phénoménale, si l'on ne sait d'abord ce que les êtres

sont éternellement en eux-mêmes, si l'on ne connaît les tendances fondamentales de leur vie, les exigences de leur nécessité interne, ce qui est pour ainsi dire l'âme de tous leurs efforts, de tout le travail de leur vitalité. Il importe donc d'approfondir les idées éternelles des êtres vivants, de concevoir l'idée de la vie comme un tout et d'après l'organisme total des idées particulières qu'elle renferme. Car les idées seules peuvent servir de boussole sur les flots agités de la vie.

Les premiers jalons de la connaissance philosophique de l'histoire sont : d'abord, l'idée de la nature comme un tout qui respire; puis l'idée de l'esprit, de la raison une et vivante; ensuite, l'idée de l'humanité, comme l'union intime de la nature et de l'esprit; enfin, et avant et par-dessus tout, l'idée de Dieu, comme être infini, inconditionnel par excellence.

Voilà, messieurs, les idées dont doit se pénétrer l'historien philosophe; c'est leur lumière qui seule dissipe l'ombre des événements. Cette partie de la philosophie, dont la métaphysique fournit les preuves et les éclaircissements, a pour mission de signaler comme divine l'idée de la vie, et d'expliquer ainsi le développement de la vie comme un tout organique qui se forme dans le temps infini. L'histoire proprement dite ne peut être que l'interprétation sensible de la partie purement philosophique; jamais la pure philosophie de l'histoire ne peut puiser dans les faits les preuves de ses théorèmes, tout à fait comme la vérité des démonstrations mathématiques n'est point liée aux figures qu'emploie le géomètre. La philosophie de l'histoire est une science *à priori*, qui n'est pas emprisonnée dans les étroites limites du récit des faits; elle plane audessus de cette terre : l'idée de Dieu lui donne l'intelligence des êtres, la conception d'une vie qui remplit le temps et l'es-

pace, et lui ouvre la notion de toutes les vitalités; car l'universalité de ces idées les rend nécessairement applicables à la terre, aux existences individuelles qu'elle alimente, à l'humanité qui est la source de toutes ces existences.

Quoique la philosophie pure de l'histoire soit diamétralement opposée à la science empirique de l'histoire, cependant, messieurs, toutes les deux sont destinées à se pénétrer mutuellement, à se fondre. Car si la première comprend le but et la destination de la réalité; si elle révèle les lois éternelles qui régissent les êtres vivants, et dont ils doivent réaliser l'idéal, la seconde les met en pratique dans le domaine de ce monde. La vie réelle est essentiellement appelée à la perfection, au progrès; mais le fond de cette vie, avec son développement temporel, c'est son essence éternelle qui est reconnue comme idée, et qui constitue cet instinct intime, irrésistible, qui provoque, sans cesse, aux développements successifs de l'être dans le temps. De même que la plante, dans ses transformations, depuis le germe jusqu'au fruit, ne fait qu'accomplir les progrès de son essence végétative, ainsi la nature spirituelle et corporelle de l'homme l'aiguillonne sans repos ni trêve à donner tous les fruits dont il contient les germes.

La philosophie de l'histoire fournit les idées qui doivent guider dans les investigations de la vie réelle; elle a le privilége d'échauffer le cœur, d'enthousiasmer la tête pour des idées. Loin de gêner ou de troubler ce qui est purement historique, les faits, elle sait montrer l'importance de l'individu dans sa véritable lumière, et donne ainsi un critérium placé au-dessus de toutes les choses sensibles. L'historien philosophe comprend que toute vie sort des profondeurs de l'éternité, réalisant ce qu'elle contient de divin avec une fraicheur infinie

et une plénitude inépuisable; il sait que toute existence est en Dieu, que toute l'histoire n'est qu'une manifestation de Dieu, que le drame du poëte infini représenté par des acteurs finis. En reconnaissant la dignité toute particulière de l'histoire, il n'ignore pas que sa science à lui est bien au-dessus de ce simple empirisme; car son regard d'aigle embrasse comme présentes les deux faces opposées du temps; à ses yeux, le passé et le présent n'existent que dans le développement de l'essence de la vie, qu'il a creusée, qu'il connait comme il se connait lui-même.

Par la philosophie de l'histoire, l'homme sait mieux son prix, quand il pense qu'il est une partie intégrante de l'ensemble de la vie éternelle; il apprend à rechercher sa véritable mission, sa véritable position dans l'humanité, et ce qu'il doit, dans sa sphère individuelle, à cette humanité terrestre; il se trace un plan de conduite qui doit concourir à réaliser le but de cette humanité. Ceux qui, illuminés de l'idée infinie de Dieu, de la vie de Dieu, de celle de l'esprit, de la nature et de l'humanité, s'attachent à la contemplation de l'histoire, ceux-là pourront s'attendre à y trouver la solution de tous les problèmes qui remuent et troublent si tristement la société.

La philosophie de l'histoire tend à amener l'homme à se mettre en harmonie avec l'humanité, dont il est un des membres actifs; à réaliser des idées dont l'action peut préparer le règne de Dieu, idée qui, montrant ses premières lueurs à l'aurore du christianisme, fut repoussée par les contemporains comme une folie, et qui pourtant est devenue le soleil des siècles. De nos jours, des hommes, vaincus par la matière, traitent également de folies les grandes idées de réorganisation sociale qui travaillent le monde d'Orient en Occident. Mais

l'histoire de la philosophie démontre, par la vérité du christianisme, la vérité future des doctrines humanitaires, qui pénètrent déjà dans les livres, les journaux, les écoles, qui couvent dans le peuple, et dont on voit poindre dans les individus et dans les masses l'intelligence et la réalisation.

La philosophie de l'histoire rassure et console; car elle reconnait ce qu'il y a d'éternel et d'immuable dans la vie des êtres; elle proclame les lois que suit la vie de l'humanité; elle démontre que les progrès de cette humanité tendent sans cesse vers le bien; elle prouve que tout individu, pour petit qu'il soit, a sa valeur dans l'ensemble; que cet ensemble doit être calculé sur la perfection des individualités humaines et nationales; que toutes les générations ont eu leur part du bien et du mal; que toutes aussi ont contribué pour leur part et doivent contribuer encore à la réalisation de l'essence divine dans le temps; et ces convictions, au milieu des tempêtes, des douleurs et des angoisses de cette vie, prêteront force et vigueur, confiance et sécurité inébranlables en Dieu.

Messieurs, nous avons encore à nous expliquer sur les questions fondamentales de la liberté humaine et de la divine Providence.

Dieu, toujours un, toujours le même, est le principe et la fin de sa vie, c'est-à-dire que Dieu se pose, se détermine lui-même, qu'il développe lui-même son essence infinie dans la vie infinie. Or, la faculté de déterminer soi-même le développement de son être, voilà ce que j'entends par liberté. La liberté infinie, inconditionnelle, absolue, c'est la forme dans laquelle Dieu opère ce développement dans le temps infini.

Tout être fini, créé par Dieu, est également doué de la faculté de se développer dans le bien : seulement cette faculté



n'est pas illimitée. Comme les êtres finis concourent tous, dans leurs sphères respectives, aux desseins de Dieu, principe et source de toute vie, leur liberté reçoit ses conditions de la liberté infinie de Dieu et de la liberté individuelle des autres êtres rationnels dont ils partagent la vie. Ils sont donc libres d'une manière limitée dans le temps sans limites; d'où il résulte que toutes les manifestations, tous les actes de cette liberté finie ne peuvent avoir lieu que sauf la liberté infinie de Dieu, de laquelle, en dernier résultat, dépend la liberté humaine.

Quant au second point, la Providence, Dieu, dans ses saintes volontés, embrasse l'organisme tout entier de la vie, lui imprimant le mouvement et la direction avec un amour sans bornes; il voit la vie humaine dans son présent, son passé et son avenir; il règle ses décrets éternels sur la possibilité de cette vie finie; et, sous ce rapport, Dieu pourvoit à l'humanité, en même temps qu'il prévoit pour elle. L'homme doit agir dans la plénitude de sa liberté pour atteindre au but que Dieu lui a posé, et qui ne peut être que le bien, c'est-à-dire, l'harmonie, dont tout l'univers visible nous offre le spectacle.

La liberté des êtres bornés en Dieu existe avec la liberté inconditionnelle de Dieu. La liberté des êtres finis, à chaque degré de l'être et de la vie, est elle-même éternellement causée en Dieu et par Dieu. C'est pourquoi elle est à l'être conditionnel ce que la liberté infinie de Dieu, comme être primordial, est à son existence inconditionnelle. Aussi y a-t-il identité, sauf la différence du fini et de l'infini, entre la liberté des êtres rationnels finis et la liberté de Dieu (1). Ainsi la li-

(1) J'espère que ce langage métaphysique n'effrayera plus personne

berté de l'être fini est appelée à représenter le seul bien; et c'est en cela que l'homme se montre l'image de Dieu. L'usage ou l'abus de la liberté ne saurait produire, dans le temps, rien qui puisse déranger les plans de Dieu, rien à quoi il n'ait été pourvu par l'essence éternelle des êtres, par les lois éternelles de la vie. Et comme Dieu est omniscient, rien ne peut se faire par la liberté que Dieu n'en sache la possibilité, la réalité, rien qu'il n'ait admis dans ses desseins pour réaliser le bien dans le monde. Il faut remarquer, en second lieu, que Dieu règne avec une liberté infinie comme providence sage, juste, aimante; il a, par conséquent, la puissance et la volonté de ployer la liberté de l'être rationnel à la loi éternelle de la liberté finie, mais sans la détruire ni la suspendre, de la manière qu'il convient aux plans que Dieu a tracés dans le temps; et Dieu, par là, a la faculté de permettre ou d'empêcher, en entier ou en partie, toute manifestation individuelle de la liberté qui contrarierait le bien qu'il a en vue.

Ici se rattache la question de la révélation. Quand une réforme radicale des intelligences et des institutions est devenue nécessaire, il s'opère une révélation dans tous les esprits supérieurs que la Providence marque pour le salut de l'humanité; ces hommes sont d'autant plus grands qu'ils sont plus imprégnés de l'esprit divin, c'est-à-dire que leurs idées et leurs doctrines sont plus larges et plus conformes à la vraie nature de l'homme et des choses. En vain le déisme objecte que cette intervention divine est incompatible avec les lois

aujourd'hui. Depuis que la philosophie allemande a été dévoilée à l'intelligence des Français par M. Victor Cousin, il n'est plus permis d'ignorer cette terminologie.

éternelles auxquelles Dieu a soumis la direction du monde : toutes les lois présupposent des agents qui les exécutent et à qui elles se rapportent. Dieu gouverne, il ne saurait être passif à l'égard des hommes. D'ailleurs, les faits de l'histoire prouvent l'intervention divine. Quand l'humanité est arrivée haletante, épuisée, au terme d'une de ces évolutions, le bras de Dieu lui donne un nouvel essor et la lance dans des voies nouvelles (1).

La théorie, messieurs, dont je viens d'exposer les premiers principes, et que j'aurai l'honneur de vous développer en entier, avant d'en faire l'application aux faits spéciaux, appartient, quant au fond, à un philosophe peu connu encore, mais le plus grand peut-être que l'on puisse citer après Leibnitz, à Krause, dont mon honorable collègue, M. Ahrens, a fait sentir la haute portée. De grands théologiens, d'illustres philosophes, de Bossuet à Hégel, ont traité avec éloquence, avec profondeur, une ou plusieurs parties de la philosophie de l'histoire; mais, dans leurs écrits, vous chercheriez vainement un système complet, une théorie satisfaisante sur le développement de l'humanité. Krause, le premier, a posé *à priori* les lois auxquelles l'humanité est providentiellement soumise, qu'elle doit accomplir avec le plein usage de son libre arbitre, et il a mis ces lois en rapport avec la marche générale de l'humanité.

Une fois cette exposition théorique terminée, nous nous mettrons en marche depuis les hautes régions de l'Asie, nous tâcherons de suivre de pas en pas les voies du genre humain, à travers le temps et l'espace, à travers le mouvement des

(1) M. *Ahrens*, Cours de philosophie du droit, p. 397-399.

idées, des passions et des faits; d'appeler à la confrontation des découvertes de Krause le développement des peuples, et de vérifier si nous pouvons reconnaitre un nouveau titre de gloire à un homme qui en a déjà tant d'autres, et particulièrement celui d'avoir vécu martyr de ses convictions. Cet homme, messieurs, dont le nom vous est à peine connu, malheureux, proscrit, au lit de mort, tournant encore une fois ses regards vers cette humanité souffrante et militante, dont il avait partagé les douleurs et les combats, dit, en entrant dans la céleste patrie, ces paroles trois fois saintes : *L'amour de l'humanité finira par remporter la victoire* (1).

Messieurs, je le répète avant de finir, ce sont les idées et les idées seules qui doivent nous guider dans nos investigations. Je me propose donc de consacrer la prochaine séance au grand et difficile problème de la destination de l'homme, dont la solution nous initiera à nos études ultérieures. Mais je prévois dès à présent que, dans le cours de ces leçons, bien des choses paraitront hasardées, bizarres même; peut-être ira-t-on jusqu'à n'y voir que des rêves, que des utopies. Toutefois, la critique consciencieuse ne m'effraiera pas, encore moins la satire inspirée par la malveillance. Je resterai fidèle à ma bannière; je suis décidé à suivre ma carrière jusqu'au bout, bien que j'en voie les aspérités.

(1) Quant aux développements de ce cours, je les ai pris DE PARTOUT. J'ai tiré *tout le parti possible* des Idées de Herder et des Leçons de Schlégel et de Hégel sur la philosophie de l'histoire. Je prie le lecteur de prendre acte de cet aveu, car je ne citerai pas ces auteurs au bas des pages. Du reste, mon *Introduction à l'Histoire* (Bruxelles, chez De Mat, 1836) prouve qu'en bien des points j'avais pressenti quelques-uns des philosophes historiens de l'Allemagne, avant la publication de leurs leçons.

Une université, messieurs, doit être la représentation vivante de l'universalité des connaissances humaines. Son but est d'initier la jeunesse à la science; d'élever ses sentiments par la contemplation des idées; de faire des hommes, non seulement dévoués à une profession spéciale, mais encore aptes à saisir les faits dans leur essence intime, dans leurs causes et leur portée, propres à suivre le mouvement intellectuel, moral, religieux et politique de la société. Nous pouvons le dire sans ostentation, l'université libre, quelles que puissent d'ailleurs être ses imperfections, a, sous ce rapport, pris une heureuse initiative. L'injustice seule pourrait le lui contester (1). Malheur à l'institution qui ne tendrait

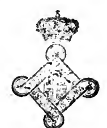
(1) On le sait, aucun établissement du monde peut-être n'a eu tant d'obstacles à vaincre que l'université libre. La *Revue* dite *de Bruxelles* a été créée exprès pour la dénigrer et la calomnier. Il n'y a pas jusqu'à M. Thiersch qui ne se soit laissé prendre à l'hameçon. Entre autres choses merveilleuses que le touriste germanique raconte dans son ouvrage sur l'instruction publique, il dit que les élèves de notre université, pour compléter leurs leçons, ont besoin d'avoir recours aux cahiers des professeurs de Liége et de Gand!... Comment un homme de la portée de M. Thiersch a-t-il pu se laisser endoctriner d'une aussi pitoyable façon? Et n'est-ce pas agir plus qu'en touriste que de porter un jugement tranché sur une institution qu'on n'a vue ni de loin ni de près? M. Thiersch était venu à Bruxelles pendant les vacances, les salles de l'université étaient fermées, il ne trouva ni élèves ni professeurs, excepté M. Baron, à qui il parla des tendances envahissantes de l'épiscopat belge et ne cessa de répéter cette phrase qu'il a reproduite, depuis, dans son livre : « Vous serez mangés, messieurs, mangés jusqu'aux os, préparez-vous à subir votre sort! » Puis il soutint qu'en faisant la révolution, le clergé belge n'avait eu d'autre but que de s'emparer du monopole de l'instruction publique dans tous ses degrés. (Voyez l'ouvrage de M. Thiersch, t. II, p. 541.) Lorsqu'on a répété cette objection à la *Revue de Bruxelles*, elle a répondu : « Oui, il y

pas au même but; elle ne verserait dans le monde que des hommes à idées étroites, sans principes et sans convic-

a un monopole qui procède *fatalement* (!) de la libre concurrence, c'est le monopole de la production meilleure, et la libre concurrence est spécialement destinée à produire ce monopole-là. »

Ainsi, aux yeux de ces messieurs, la science est une marchandise, elle se débite comme du poivre et de la cannelle. La comparaison est noble pour des spiritualistes! Mais puisque vous nous avez placé sur le terrain de l'économie politique, nous allons vous y suivre. Nous vous répondrons : « Oui, la concurrence qui existe entre vous et nous conduit à un monopole odieux, intolérable, aussi longtemps que les instruments de production se trouvent engagés à votre service, aussi longtemps que les moyens de lutte sont inégaux. Si le seul résultat du monopole était de payer cher de bonnes marchandises, le mal ne serait pas grave; mais il est évident que lorsqu'une seule personne concentre dans ses mains le commerce entier, elle est non-seulement maîtresse de fixer irrévocablement ses prix, mais encore la quantité et la qualité, sans compter qu'elle aura intérêt à ne plus tenter aucun perfectionnement. Or, c'est là ce qui arrivera dès que vous aurez accaparé l'instruction publique tout entière, comme l'a dit fort bien votre ami intime, le protestant Thiersch. Mais dès l'instant que vous ne détiendrez plus, contre tout droit et justice, les acquisitions faites par l'État à Louvain, depuis 1817, en livres et en instruments de tous genres; dès que vous aurez été condamnés à partager avec les autres établissements les nombreuses bourses de fondation sur lesquelles vous n'avez aucun titre de jouissance exclusive, dès que vous aurez cessé de dominer par le monopole de la loi électorale, alors vous viendrez nous parler d'une concurrence légitime, d'un monopole qui procède fatalement de cette concurrence. »

Heureusement, l'université de Bruxelles a trouvé, en Allemagne, des appréciateurs moins injustes, et certainement moins légers que M. Thiersch. Les *Annales de Heidelberg*, dans leur n° du mois d'avril de cette année, contiennent un article remarquable de M. le professeur Mohle sur l'état du haut enseignement en Belgique.



tions, lesquels continueraient cette œuvre si malheureusement commencée d'individualisme et des cepticisme qui mine la société (1).

(1) Voyez *M. Ahrens*, Cours de philosophie du droit. p. 130-132.

DEUXIÈME LEÇON.

27 janvier 1840.

De la destination de l'homme. — Différence entre la destinée de l'homme et celle des autres êtres. — La parole, signe de la sublime destination de l'homme. — Nécessité de s'élever aux choses spirituelles. — Dieu, dernière fin de l'homme. — Dieu, tout harmonie, et par conséquent, tout bien. — Tout découle de cette idée : la liberté, la moralité, le droit. — Définition de l'État. — Invariabilité de l'idée du droit. — Des maximes : *Liberté en tout et pour tous; laissez dire, laissez faire.* — De la constitution politique d'un État. — Intervention divine dans la vie, prouvée par l'histoire. — Du mal. — Le mal n'est pas un principe, c'est une anomalie. — Exemples tirés de l'histoire. — Le désir du perfectionnement inné à l'homme. — La spontanéité, une des causes du mal; une des causes du bien. — Direction de cette faculté vers Dieu. — Progrès religieux et libéral. — La vieille doctrine de Satan gouverne encore le monde. — Réfutation de cette doctrine.

MESSIEURS,

Comme je l'ai annoncé dans la séance de lundi dernier, je m'occuperai aujourd'hui de l'important et difficile problème de

la destination de l'homme. Le sujet a déjà été traité par M. Ahrens (1); ma tâche en sera d'autant plus facile.

Tous les êtres ont leur destination spéciale, qui leur est imposée par leur nature; et parce qu'elle leur est ainsi imposée, tous y tendent avec énergie. Mais il n'a été donné qu'à l'homme, le chef-d'œuvre de la création sur la terre, de connaître, de savoir, de comprendre la sienne.

En effet, l'esprit qui l'anime lui donne la connaissance, la conscience de lui-même; il détermine, avec pleine liberté, sa volonté et ses sentiments. L'esprit humain reconnait Dieu, il aspire à Dieu, c'est-à-dire au bien : facultés refusées à l'animal et à la plante.

Quant au corps, nul animal n'est doué de la même harmonie de forces. Chez l'animal, c'est tantôt tel organisme qui prédomine, tantôt tel autre; telles forces ou telles autres obtiennent la prépondérance. Aussi, messieurs, quelque intelligence, quelque sagacité qu'on ait prétendu attribuer aux animaux, jamais du moins on n'a pu prouver qu'ils aient l'idée de Dieu, l'intelligence de l'univers, et qu'ils se proposent pour but la réalisation du bien.

Le stationnarisme est le lot de l'animal; de l'homme, c'est le progrès. Je ne disconviendrai cependant pas qu'une bonne part des hommes et des peuples sont encore au degré de l'*animalité*, parce qu'ils s'ignorent eux-mêmes, qu'ils ne connaissent ni Dieu, ni tout ce qu'il y a de grand dans la nature, et qu'ils s'abandonnent aux seuls instincts du plaisir et de la douleur. Mais cela prouve-t-il que l'homme soit enchainé au pied de l'échelle, qu'il ne puisse, qu'il ne doive pas la gravir,

(1) Cours de philosophie, t. II, p. 267-322.

alors qu'on l'aura placé dans les conditions essentielles de son développement?

Le titre le plus brillant de l'homme, c'est que, parmi toutes les créatures terrestres, lui seul a reçu le don de la parole. Le verbe, la parole, voilà la base principale de sa dignité et de sa sublime destination; car la parole implique nécessairement la conscience et l'entendement, et elle est pour tous un lien d'amour, un instrument de réconciliation, un organe de commandement, de justice et de création.

La nature parle aussi un langage; mais ses tropes ont besoin d'une intelligence qui en ait la clef et sache s'en servir, qui puisse démêler le mot de ses énigmes, en énoncer le sens occulte et en proclamer la majesté et la grandeur. Celui-là seul à qui la parole échut en partage fut, par ce fait, installé en qualité de souverain des créatures.

« Il faut, dit saint Paul, traiter spirituellement les choses spirituelles. Or, l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu; car elles lui paraissent folie, et il ne peut les comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'il faut les juger. » (I[e] *Épître aux Corinthiens*, II, 13 et 14.)

Si donc nous voulons la solution rationnelle du problème de la destination de l'homme, il convient de nous abstraire entièrement du milieu extérieur dans lequel nous vivons, de dire un adieu suprême aux vieilles idées et à la vieille politique, désormais frappées d'impuissance et de mort, et de nous réfugier dans le sanctuaire de l'intelligence. Car, comme le dit le plus docte des apôtres (I[e] *Cor.*, II, 15), l'homme *spirituel* juge de tout et n'est jugé de personne.

Arrière donc cette vile tourbe de sophistes qui croient rendre

justice à l'homme, en lui assignant le premier rang parmi les singes! arrière cette humiliation sacrilége! Opposons-leur de toute la force de notre âme, la croyance que l'homme, par son origine, fut destiné à être le vrai maître, quoique subordonné, le dominateur réel du monde qui l'entoure, en un mot, le représentant de Dieu sur la terre. Si son empire n'est point tel qu'il pouvait, tel qu'il devait être, qu'il ne s'en prenne qu'à lui.

Un simple regard jeté sur cet univers visible suffit pour nous convaincre que tout y est harmonie, et, par conséquent, perfection; car l'harmonie, c'est le bien et le beau : dérangez-la, vous produisez le mal et le laid. Dieu, l'auteur suprême, est tout harmonie, aussi bien que les lois par lesquelles il régit toutes choses. Étant l'harmonie infinie, il est donc aussi le bien infini. L'homme, à la fois matière et esprit finis, qui tous les deux sont contenus en Dieu, a, par suite, en Dieu sa dernière raison; car c'est en lui qu'il a la vie, le mouvement et l'être (*Actes des Ap.*, XVII, 28).

Dieu est donc le bien infini et absolu, et ce bien, il le manifeste dans son essence, répandue, à divers degrés, dans tous les êtres.

Dieu étant tout harmonie, c'est-à-dire tout bien, ne peut vouloir que le bien; et si le mal existe, comme nous le verrons, gardons-nous d'en rejeter la cause sur l'auteur de tout bien.

On a donné de nombreuses formules du bien. Vous connaissez la maxime platonicienne : « Agis d'une manière conforme à ton perfectionnement. » — « Agis, disent les stoïciens, d'une manière conforme à la nature. » — « Agis, dit Kant, de façon que la règle de ton action puisse devenir une règle générale. » — Nous disons : « Autant que possible, agis en te conformant à l'harmonie générale, à Dieu, à l'absolu. »

C'est l'homme seul, messieurs, qui réalise le bien avec la conscience de ses actes, d'où résulte la moralité. L'homme aussi étant la manifestation terrestre la plus parfaite de l'essence divine, en résumant en lui, comme être synthétique, toutes les qualités principales des êtres finis, il en résulte pour lui la mission de développer sa vie comme vie harmonique du monde, c'est-à-dire de comprendre l'absolu, de s'élever à l'absolu, partant, de ne faire le bien que pour le bien, sans expectative d'intérêt ou de récompense matérielle. L'athée même, s'il fait bien pour le bien, reconnait malgré lui, s'il est possible, quelque chose d'absolu, dont une pensée approfondie lui découvrirait la source dans l'être absolu.

Comme le bien de l'homme consiste dans le développement de toute son essence, dans l'application de ses facultés à tous les rapports où il se trouve comme être synthétique, il en résulte que ses relations avec la matière et les choses physiques ne sont pas moins importantes que ses rapports spirituels. La matière, création de Dieu, aussi bien que l'esprit, est sainte comme l'esprit; et la dégradation du corps entraine l'esprit dans son avilissement. Le rapport particulier de l'homme avec la matière, caractérisé par la jouissance sensible, n'est donc rien de mauvais en soi : il est bon et nécessaire, mais subordonné. Car de même que les faits, les phénomènes, qui forment le côté sensible de la nature, sont soumis à des lois supérieures, à des lois spirituelles; ainsi toutes les jouissances sensibles doivent être harmonisées, utilisées, par les sentiments supérieurs, par les sentiments spirituels. Je dis harmonisées et utilisées, et non détruites ; car vouloir anéantir la matière et les passions, c'est pécher contre Dieu, c'est se révolter contre les lois mêmes par lesquelles il régit l'univers

physique. Or, le seul sentiment capable de mettre l'ordre, l'harmonie dans les sentiments inférieurs de l'homme, c'est le sentiment de Dieu. Quand l'homme conçoit et sent véritablement Dieu dans la nature, les sentiments inférieurs se taisent, ils s'imprègnent de ce sentiment supérieur qui les moralise, en les mettant dans un accord parfait. Prédicateurs insensés, vous qui avez exclu Dieu de la nature, pourquoi vous acharnez-vous contre le sensualisme qui envahit le monde? Cet effrayant fait social retombe de tout son poids sur vos fausses doctrines qui ont rendu la nature athée et qui l'ont livrée sans retenue à tous les débordements de l'homme. Croyez-moi, si on ne lui avait pas voilé la présence de Dieu dans les choses physiques, il aurait reculé devant les horreurs babyloniennes dont il a souillé la matière. Pour moraliser les rapports de l'homme tant avec la matière qu'avec l'esprit il n'y a qu'un moyen, c'est de fortifier en lui la conviction que Dieu est un être de l'essence duquel tout participe et qui par sa présence donne à toutes choses dignité et sainteté.

La réalisation du bien, opérée moralement dans des intentions pures, constitue chez l'homme la vraie et parfaite liberté; car ce qu'on nomme vulgairement le libre arbitre, cette faculté d'adopter ou de rejeter après délibération, ne peut conduire à des résultats salutaires que lorsqu'il est déterminé par des vues d'ordre et de bien-être général. La liberté a sa source dans la raison; conséquemment, les hommes ne peuvent être élevés à la moralité que par le libre développement de cette faculté puissante; conséquemment aussi, la liberté est un principe saint et sacré, un droit aussi imprescriptible, inviolable, inaliénable, que la raison. Mais il faut bien se garder (je reviens sur ce point) de confondre la liberté avec le libre arbitre, avec

ce qu'on appelle la *liberté en tout et pour tous,* qui est la formule la plus nette de l'égoïsme général où nous sommes arrivés. Quand l'homme n'a plus de *devoirs sociaux;* quand on lui dit qu'il n'a plus à se régler sur le bonheur de la société tout entière, alors chacun est son maître, son roi et son Dieu; alors il se forme une nouvelle féodalité qui a pour noble devise : *Chacun chez soi, chacun pour soi, et sauve qui peut!* Et vous qui, du matin au soir et du soir au matin, prêchez au peuple cette belle doctrine, vous vous plaignez de cet individualisme qui dévore la société; vous vous lamentez que le civisme, cette vertu qui exige la préférence continuelle de l'intérêt public sur l'intérêt privé, s'éteigne douloureusement dans tous les cœurs, taisez-vous, car vous n'avez pas le droit d'élever la voix, si vous voulez être conséquents avec vous-mêmes.

Après avoir considéré le bien dans son essence et dans sa forme, la moralité, et par rapport à sa faculté, la liberté, nous avons à examiner les conditions nécessaires à sa réalisation, recherche qui nous conduira à une autre idée fondamentale de la destination de l'homme, celle du droit et de la justice.

Ici, messieurs, nous devons nous arrêter un peu plus longtemps, précisément pour échapper au reproche de vague et d'arbitraire, accusation habituelle, et méritée, contre la philosophie de l'histoire. Nous avons besoin de mettre notre théorie d'accord avec ces grandes idées, si plus tard nous voulons porter un coup d'œil impartial sur l'histoire des institutions politiques.

L'univers créé n'existe et ne se développe qu'à certaines conditions, dont l'accomplissement est de toute nécessité. Ces conditions, ou plutôt ces rapports résultent les uns des autres par un enchainement déterminé. Or, l'ensemble des conditions qui doivent être remplies dans la vie de l'humanité,

dans la société, avec liberté, c'est-à-dire en connaissance de cause, voilà ce que nous appelons le droit, qui, lui aussi, est, comme on voit, d'origine céleste, d'autant plus que l'homme, étant un être fini et conditionnel, ne peut se suffire à lui seul pour réaliser le bien auquel sa nature l'a destiné. Son développement, soit intérieur soit extérieur, tient donc à différentes conditions en dehors de sa puissance, mais que d'autres êtres sont chargés d'accomplir à son égard. Ces conditions se rangent en deux classes principales, selon qu'elles résident dans la nature extérieure, ou qu'elles dépendent de la volonté humaine et peuvent ainsi former un objet de prestation et d'obligation entre des êtres libres. Les conditions auxquelles les hommes sont réciproquement soumis, sont aussi variées que les fins contenues dans le but général de l'homme et de l'humanité. A ce point de vue, nous pouvons définir le droit et la justice : l'*ensemble des conditions dépendantes de la volonté humaine et nécessaires à l'accomplissement du but général de l'homme et de tous les buts particuliers qui y sont renfermés.* C'est ainsi que la propriété est un droit, parce qu'elle est une condition d'existence et de développement physiques ; c'est ainsi encore que l'homme peut prétendre, en droit, que la société lui fournisse les conditions nécessaires à son développement intellectuel, conditions qui sont accomplies par l'éducation et l'instruction. Mais le droit et la justice, conçues en ce sens, n'ont obtenu, dans notre imparfaite civilisation, qu'une réalisation imparfaite.

L'institution à laquelle incombe le devoir de protéger et de maintenir le droit, tel qu'il vient d'être défini, c'est l'État.

Du principe que nous venons d'établir découle une première conséquence : c'est que l'État doit garantir à tout homme

les moyens de développer toutes ses facultés, particulièrement la liberté : et, par réciprocité, que tout homme à son tour doit concourir à assurer les mêmes moyens à ses semblables.

La liberté morale présuppose l'instruction nécessaire pour discerner le bien du mal, d'où il suit que la société doit veiller à ce que, le plus promptement possible, tous les hommes sortent des ténèbres; que tous ouvrent leurs cœurs aux impressions saintes du bon et du beau; en un mot, que les entraves mises à la liberté interne, à la vraie liberté, par le double fatalisme de la misère et de l'ignorance, tombent et disparaissent sans retour.

Voilà pour le droit matériel, voici maintenant pour le droit formel.

Le droit doit être égal et le même pour tous ; mais si les hommes, par leur essence éternelle, et dans le temps infini, sont tous égaux, et peuvent prétendre, en tant qu'hommes, à tous les mêmes droits ; d'un côté, considérés dans l'espace circonscrit de la vie, ils se distinguent par des nuances de capacité, d'activité, de constitution physique, d'âge, etc. C'est là ce qui crée les individualités ; et le droit, qui est appelé à réaliser les conditions nécessaires à tout ce qu'il y a d'essentiel dans la vie, doit aussi présider au développement de cette vie, d'après ces diversités fondamentales. L'homme, dans son existence terrestre, ne fait valoir qu'une seule fois son individualité ; c'est pourquoi le droit doit en être consacré comme étant d'ordre divin. De là le principe suivant : *Les droits généraux de tous les hommes sont égaux; mais les droits du développement spécial de chacun n'en sont pas moins sacrés; par conséquent, il faut assurer à chacun toutes les conditions exigibles pour ce développement.*

Ce principe est, comme vous voyez, messieurs, diamétrale-

ment opposé à l'opinion qui prétend que tous les hommes, sans exception, ont purement et simplement des droits identiques ; mais davantage encore à la maxime égoïste qui ne reconnait que des droits individuels et rejette toute idée de droit général, de droit commun à l'humanité. Ainsi, de notre point de vue, le droit général du développement physique, intellectuel et moral pour tous les hommes, voilà la base invariable, éternelle, universelle du droit. C'est sur cette base que doit être déterminé le droit de chacun, d'après les diversités individuelles et spéciales qui le caractérisent.

Le droit étant fait pour l'humanité, et celle-ci étant essentiellement progressive, il en résulte que le droit doit suivre pas à pas le développement humain, et marcher en harmonie avec tout ce qui est éternellement vrai, éternellement bon, éternellement beau.

Ayant admis que le droit se rapporte à tous les buts, à toutes les branches de l'activité sociale, il est sensible qu'il y a un droit pour les facultés fondamentales de l'homme, un droit pour son développement intellectuel, pour les sciences et les beaux-arts, comme pour les arts utiles ou d'industrie, pour l'échange des produits intellectuels ou matériels, ou le commerce. Le droit se rapporte à chacune de ces branches pour lui fournir ses conditions d'existence et de progrès, et sa sphère est, à cet égard, aussi étendue que le domaine de l'activité intellectuelle ou sociale. Néanmoins, le droit ne touche à ces différentes sphères de l'organisation humaine que par un côté, c'est-à-dire pour autant qu'elles sont dépendantes des conditions placées dans la volonté humaine. Le droit ne doit pas intervenir dans le mouvement interne de ces sphères; mais il doit veiller à ce qu'elles ne s'entre-heurtent pas,

qu'elles ne se nuisent pas mutuellement dans leur action intérieure, qu'elles ne se détruisent pas. La morale aussi exige que, dans tous les domaines de l'activité sociale, le développement de l'homme soit libre, parce qu'il n'y a de progrès durables que ceux qui se font avec spontanéité. Le droit, et par conséquent, l'autorité sociale, l'État, qui a pour mission l'application du droit et de la justice, loin d'entraver cette spontanéité, cette liberté, doit la garantir et lui fournir ses conditions nécessaires. La société étant ainsi composée de diverses sphères d'activité, et chaque homme devant trouver sa place dans un de ces organismes, on voit que tous et chacun sont appelés à concourir au maintien de l'harmonie générale. Sous ce rapport, on peut dire que tout membre de la société fait partie de l'État, que l'État c'est toute la société.

Cette idée du droit est aussi invariable que la nature humaine, parce qu'elle jaillit directement des besoins réels de la nature humaine. Tout ce qui lui est contraire, que ce soit un seul qui gouverne, ou bien que le pouvoir appartienne au petit nombre ou à la masse, doit être considéré comme nul, et là contre, tout homme a le droit de protester et d'agir par tous les moyens humains. En présence des lois éternelles de Dieu, il n'y a ni souveraineté du roi, ni souveraineté du peuple. Là Dieu seul est roi, Dieu seul est maître.

D'après la définition que je viens de donner du droit et de l'État, vous vous êtes, sans doute, déjà aperçus, messieurs, que l'action de l'État ne peut être purement négative, et que la maxime gouvernementale : *Laissez dire, laissez faire*, pendant de la maxime : *Liberté en tout et pour tous*, ne peut plus être de stricte application dans la société telle que je la conçois. Tenu de fournir à toutes les sphères sociales les conditions

de leur développement, l'État reçoit par cela même une mission positive qu'il doit remplir en appliquant le droit avec équité, sans exception, sans préférence. Son premier devoir, son devoir le plus sacré, c'est de peser toutes ces sphères dans la même balance, de leur appliquer à toutes le même poids et la même mesure, de n'en favoriser aucune aux dépens de l'autre, et de ne pas imiter ces institutions qui, fondées dans un but d'équilibre et de pondération, n'équilibrent rien, ne pondèrent rien; qui, au contraire, fomentent des partis pour les détruire les uns par les autres, et sur leurs ruines asseoir les intérêts d'un jour.

En ce qui concerne la constitution politique d'un État ainsi conçu, prenons exemple du corps humain. On donne le nom de constitution à l'ensemble des conditions auxquelles ce corps existe, et celles surtout qui lui assurent la vie et l'exercice de ses fonctions. C'est dans le même sens que nous appliquons ce mot au corps politique (1), et que nous le donnons exclusivement aux organisations qui sont d'accord avec les principes des sciences sociales, c'est-à-dire à celles qui semblent propres à garantir non-seulement l'existence d'un peuple sous une volonté gouvernementale, mais encore l'accord de cette volonté avec la volonté de tous; non-seulement l'action de ce peuple sur lui ou les autres, mais encore la félicité de tous comme résultat de cette action. Les gouvernements doivent donc tendre constamment à se rapprocher du but que fournissent les sciences sociales. Ce but, le but des hommes réunis en société, est double : il comprend leur perfectionnement et

(1) Les Grecs se servaient du mot εὐεξία, bien-être, pour désigner la constitution physique comme la constitution politique.

leur bonheur. Aussi la science sociale doit-elle toujours considérer, d'une part, l'effet moral que devra produire sur chaque homme sa participation au pouvoir politique, d'autre part, la sécurité et la prospérité qu'il attend de ce pouvoir. Tout citoyen a le droit de réclamer sa part de liberté politique, parce que c'est un moyen d'amélioration; mais aussi la société a le droit de réserver une influence prépondérante à l'intelligence et à la vertu, pour être bien conduite (1). C'est là ce que n'avaient pas compris les républiques anciennes, ce que leur reprochaient leurs citoyens les plus sages et les plus purs, Pythagore, Socrate, Platon, et tous ceux qui ont suivi leurs vestiges; et c'est précisément ce qui constitue une des parties les plus essentielles de la politique du christianisme.

Mais le droit ne concerne pas seulement la vie humaine; il s'applique à toute la vie de l'univers, c'est un attribut de la Divinité; car Dieu étant le bien de toute vie, renferme et fournit pour la réalisation de ce bien et de tout bien particulier les conditions nécessaires. Dieu fait droit à toute vitalité, à tout développement; mais cette justice de Dieu consiste à mettre à la portée de chaque être les conditions les plus propres à son développement, à atteindre progressivement sa destination. Cette justice respecte également la liberté et la moralité; aussi est-ce à l'homme et à la société d'y conformer la règle de leur conduite. Dieu n'intervient qu'en tant que la disposition de la vie le permet; jamais cependant il n'abandonne les hommes à leur sort. Dieu étant en union directe avec tout être, et tout être vivant et respirant en lui, Dieu intervient dans toute vie

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Constitution*, par *M. de Sismondi.*

individuelle, quoiqu'il soit très-difficile à l'esprit borné des humains de constater cette intervention dans tout acte particulier. Mais quiconque étudie philosophiquement l'histoire doit être frappé de ce fait, qu'à toute époque qui réclamait une rénovation sociale par la rénovation des idées, ont apparu des hommes qui ont accompli la révolution nécessaire. Oui, messieurs, aux époques critiques, à ces temps d'épreuves qui tourmentent le genre humain, l'histoire révèle cette vérité, que les actes les plus importants de la vie interne et externe des nations se régularisent et se consolident, non pas par les peuples en masse, mais par quelques hommes supérieurs, véritables Messies de la société. L'action des masses, c'est la destruction; mais c'est aux hommes qui ont le sentiment, la vie du siècle, chez qui le verbe s'est fait chair, qu'il appartient de fonder pour le peuple. Vous êtes arrivés, par exemple, à une période où le génie ne sait reconnaître ni suivre son véritable instinct, où rien de grand ne se fait, où tout est vague et flottant; mais quand les temps seront accomplis, quand l'heure sera sonnée, voilà que Dieu détache de son essence la plus précieuse les sauveurs de l'humanité. Doués de la toute-puissance du génie, enflammés de tout le zèle de l'apostolat, d'une main, ces hommes repoussent les fausses tentatives du passé; de l'autre, ils réunissent dans un faisceau harmonique les idées nouvelles et les asseyent sur des bases fortes et durables (1).

Impossible d'expliquer par le pur effet du hasard une telle régularité dans l'apparition de ces hommes supérieurs. Les circonstances peuvent réveiller le génie; mais le créer, jamais.

(1) Voyez mon *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'Humanité*, p. 16 et 17.

La manière dont toutes les idées ont propagé leurs conquêtes et fondé leur empire, malgré les obstacles les plus graves, présente quelque chose de surhumain qui indique l'intervention de la justice de Dieu. Gardons-nous, toutefois, de faire consister cette justice dans le châtiment conçu comme infliction volontaire d'un mal; elle ne peut consister que dans l'éloignement de l'injustice et dans sa réparation. Et comme la principale cause du mal réside dans l'ignorance, dans l'égarement ou la dépravation de la volonté, c'est sur elle encore qu'il faut agir, en corrigeant l'homme. La correction, l'amendement, peuvent être le but du châtiment. Déjà la justice humaine commence à revêtir ce caractère plus rationnel; à plus forte raison est-il temps de redresser les idées erronées que l'on s'est faites de la justice de Dieu. D'ailleurs, les conséquences inévitables de toute injustice sont toujours un mal pour qui l'a commise. L'homme qui a blessé les intérêts ou l'existence de ses semblables, retarde par là même l'accomplissement de sa destinée; il se condamne à des efforts d'autant plus longs, d'autant plus pénibles pour se relever de son abaissement. L'expiation sera proportionnée à la faute; mais la justice divine l'aidera encore dans ses retours, et le ramènera dans les voies de sa destination.

Nous venons de déterminer le bien, la moralité, et le droit ou la justice; il nous faut voir maintenant en quoi consiste le mal.

Le mal, loin d'être quelque chose en soi (*à se*), existe uniquement ou parce que des choses, bonnes en elles-mêmes, sont placées dans de fausses relations, ou par l'absence d'une chose là où elle devrait être. Ainsi, pour nous en tenir momentanément au mal physique, les tremblements de terre, les monstruosités accusent de faux rapports qui ont troublé dans son

action la vie de la nature. Par le même motif, les maladies sont un mal physique, quoique le plus souvent elles soient causées par l'esprit qui ne s'est pas bien servi du corps. Dieu même ne méconnait pas le mal comme tel, et c'est pour cela que, dans sa clémence infinie, il dirige sa volonté vers la destruction du mal, destruction à laquelle tous les êtres intelligents sont obligés de concourir. Toutefois ce qui est *éternel* dans l'immense univers n'est aucunement sujet au mal, parce que, affranchi de changements, il n'est pas exposé à tomber dans des rapports faux. Ainsi, Dieu, la nature infinie, l'esprit infini, ne sont pas, quant à leur essence, capables de pâtir du mal ou de produire le mal. Ainsi, ces élus de l'humanité, que tous leurs élans portent à s'unir avec Dieu, à lui soumettre leurs actes et leur volonté, peuvent toucher de si près à l'infini que le mal ne saurait les atteindre, qu'ils sont inaccessibles à la honte, au mépris, aux souffrances et à la mort.

Le mal n'est pas non plus une substance; il n'est que la négation du bien, le contraire de la substance du bien et, dès lors, il ne peut affecter le bien que partiellement. Le mal n'est qu'un accident, une exception. S'il en était autrement, c'est-à-dire si jamais le mal pouvait devenir un principe, une règle, il introduirait dans l'histoire un élément permanent de destruction, ou du moins de dissonance. Or, on le sait, jamais, à aucune époque, jamais même dans le chaos des cataclysmes les plus effrayants, l'harmonie *générale* de l'univers n'a été troublée; et quel que soit le mal fini qui se manifeste dans ce sublime chef-d'œuvre du Créateur, l'accord le plus parfait n'a pas cessé de régner dans ces myriades de mondes lumineux qui se balancent aux sons des célestes mélodies dans les profondeurs de l'espace.

Le mal est donc une négation, et il est de principe que toute négation est vouée à périr.

Quoique Dieu ne puisse jamais être considéré comme la cause du mal, on doit cependant convenir qu'il le laisse subsister. Le mal est, en effet, l'abus que commet l'homme dans l'usage du bien. Si, pour prévenir cet abus, Dieu devait arbitrairement et à tout moment intervenir dans la liberté humaine, il devrait nécessairement y intervenir aussi pour le bien, pour l'usage; et, dès lors, comment l'homme, essentiellement libre, pourrait-il s'élever, avec la liberté, à la véritable liberté en Dieu? comment dès lors pourrait-il mériter et démériter, parce qu'en dernier résultat, ce ne serait pas lui qui agirait, mais Dieu; et dès lors que deviendraient la constance, la fermeté, la probité, la justice, toutes les vertus?

Il y a plus, l'homme, dans son téméraire orgueil, prend souvent pour le bien ses mauvaises passions, ses idées et ses intérêts du moment; alors il murmure contre Dieu, il accuse, il blasphème. Et pourquoi? parce que l'Être suprême lui refuse assistance dans des choses qui sont véritablement le mal. Certes, ce n'est pas à l'homme faible et borné, dont l'existence peut tenir à un courant d'air, de prendre Dieu à partie, d'argumenter avec lui sur ce qui est bien ou mal dans les desseins infinis de sa providence.

L'homme qui veut le bien consciencieusement, et qui néanmoins échoue dans ses bonnes intentions, doit se persuader que sa volonté était aveugle, puisque, avant tout, ce bien particulier devait se fondre avec les plans généraux de la Divinité, et que le mal n'est empêché qu'autant qu'il y est contraire.

Éclaircissons ce point par deux exemples tirés de l'histoire.

Lorsque sous le ciel étoilé de Philippes, le poignard en



main, et revoyant le fantôme fatidique de Sardes, Brutus s'écrie : « Vertu, vain mot, vaine ombre, esclave du hasard! hélas! j'ai cru en toi! » je ne reconnais là que le disciple de Caton. Si Brutus avait possédé la vertu véritable, la vertu en Dieu, il aurait, en ce moment suprême, senti tout ce qu'elle offre de sublimes consolations, d'ineffables soulagements; il aurait compris que la victoire d'Octave, avec toutes ses conséquences, tenait à l'ordre général et nécessaire du monde; mais si sa vertu n'était que du roide et dur patriotisme romain, quelle merveille alors que le plus faible succombât sous le plus fort (1)?

Et vous, pape Grégoire VII, et vous, qu'une école moderne, pleine de mensonges, a voulu faire passer pour le *patriarche du libéralisme européen*, vous qui, pour réunir entre vos puissantes mains le sceptre et l'encensoir, avez foulé aux pieds les franchises de l'Église (2) et jusqu'à la nature

(1) Mon *Introduction*, p. 50.

(2) Personne plus que moi n'a rendu justice aux nobles intentions et au grand caractère de Grégoire (Voyez le *Recueil encyclopédique belge*, t. Ier, et mon *Introduction*); mais il m'est impossible de le considérer comme un libéral, et bien moins encore comme un démocrate. Jamais pape n'a formulé plus nettement les théories de l'absolutisme pontifical. Dans le code qu'il a rédigé lui-même, on lit :

Quòd romana Ecclesia à solo Domino sit fundata.

Quòd solus romanus pontifex ex jure dicatur universalis.

Quòd legatus ejus omnibus episcopis præsit in concilio, etiam inferioris gradûs, et adversùs eos sententiam depositionis possit dare.

Quòd absentes papa possit deponere.

Quòd cum excommunicatis ab illo, inter cætera nec eâdem domo debemus manere.

Quòd illi soli licet pro temporis necessitate novas leges condere, novas

humaine, vous aussi vous avez poussé contre Dieu un cri de désespoir, car vous avez dit : « J'ai suivi la justice et fui

plebes congregare, de canonicâ abbatiam facere, et contrà divitem episcopatum dividere et inopes unire.

Quòd solus possit uti imperialibus insignibus.

Quòd solius papæ pedes omnes principes deosculentur.

Quòd illius soli nomen in ecclesiis recitetur.

Quòd unicum est nomen in mundo.

Quòd illi liceat imperatores deponere.

Quòd illi liceat de sede ad sedem, necessitate cogente, episcopos transmutare.

Quòd de omni ecclesiâ quocunque voluerit clericum ordinare.

Quòd ab illo ordinatus alii Ecclesiæ præesse potest, sed non militare, et quòd ab aliquo episcopo non debet superiorem gradum accipere.

Quòd nulla synodus absque præcepto ejus debet generalis vocari.

Quòd nullum capitulum nullusque liber canonicus habeatur absque illius auctoritate.

Quòd sententia illius à nullo debeat retractari, et ipse omnium solus retractare possit.

Quòd à nemine ipse judicari debeat.

Quòd nullus audeat condemnare apostolicam sedem appellantem.

Quòd majores causæ cujuscunque Ecclesiæ ad eam referri debeant.

Quòd romana Ecclesia nunquàm erravit nec in perpetuum, Scripturâ testante, errabit.

Quòd romanus pontifex, si canonicè fuerit ordinatus, meritis beati Petri, indubitanter efficitur sanctus, testante sancto Ennodio, papiensi episcopo, et multis sanctis patribus faventibus, sicut in decretis beati Symmachi papæ continetur.

Quòd illius præcepto et licentiâ subjectis liceat accusare.

Quòd absque synodali conventu possit episcopos deponere et reconciliare.

Quòd catholicus non habeatur qui non concordat romanæ Ecclesiæ.

Quòd à fidelitate iniquorum subjectos potest absolvere. (*Concilia Collect.* t. x, p. 110 et 111).

l'iniquité, voilà pourquoi je meurs dans l'exil! » Comme Brutus, vous êtes mort pour une idée que vous croyiez sainte; mais la Providence est juste!

Revenons, messieurs.

Un des plus forts arguments que l'athéisme ait fait valoir contre la Divinité, est tiré du mal produit par la nature; mais, je l'ai dit, la nature, elle aussi, vit et respire, et dès lors, ses mouvements peuvent produire le mal, comme ceux de tout autre être doué de vitalité.

Voici une autre réflexion : le mal n'étant qu'une anomalie, le bien finit toujours par triompher, dans l'avenir, des maux du présent; et c'est une assertion démontrée par l'histoire.

Sublimes figures de la Grèce et de Rome! Trésors classiques! Temples, palais, trônes, autels, Césars, Déités antiques, vous êtes tombés! Et je conçois les douleurs de Julien, lorsque voulant retenir avec ses dieux le génie et la force de l'Empire, l'avenir apportait à ses oreilles le chant de triomphe du Nazaréen et les hurlements des loups de la barbarie; mais, ô monde antique, vous aviez bien mérité votre sort. A quel titre prétendiez-vous prolonger votre existence? Vous aviez éteint le flambeau de la vie et réduit toutes les croyances en poussière; vous n'aviez plus foi en rien, ni en Dieu, ni dans les hommes, ni en vous-mêmes. Dans vos orgies nocturnes et dans vos jeux sanglants du cirque, au milieu de vos cruelles émeutes du forum et de vos hideuses révolutions du palais, vous aviez tari la source de l'enthousiasme et de tous les sentiments généreux. Un vide affreux s'était creusé dans vos cœurs, et vous aviez passé sur toutes les têtes le niveau de l'esclavage. Le mal qui vous accabla fut grand, fut terrible : de deux points opposés s'éleva la barbarie pour vous

envelopper de ses ténèbres; mais un sang nouveau fut injecté dans vos veines, et la fatalité fut remplacée par la liberté, l'esprit de caste par l'esprit de fraternité. « Esclaves des Romains, la vérité vous a affranchis, pour que vous soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Tel fut le cri de réforme poussé par le Christ, et il créa le monde moderne, malgré toutes ses imperfections, plus beau, plus heureux et meilleur que ne le fut l'antiquité dans ses phases les plus brillantes.

Messieurs, la cause du mal réside dans la nécessité du développement des êtres finis; et bien que j'aie la ferme conviction que le mal finira par disparaître, cependant je pense que tant que ce développement dure, c'est-à-dire tant que se prolonge l'existence de l'homme sur la terre, son organisation animale s'oppose, elle seule, à ce qu'il puisse atteindre au bien absolu. La perfection absolue n'est possible qu'avec des moyens de perfection absolue, et ceux-là n'existent que dans des sphères plus élevées. Dieu a mis en nous le désir insatiable du perfectionnement; les imperfections terrestres sont pour nous une préparation, une initiation; et ce n'est que dans les mystérieux asiles des cieux que verdit la palme destinée à couronner nos luttes et nos élans.

L'homme possède au plus haut degré ce que nous appelons la spontanéité, cette faculté qui toujours creuse, qui toujours délie, toujours divise; et, d'un autre côté, le développement de sa vie dépend du développement des autres êtres qui vivent avec lui. Jusqu'ici l'homme, en usant de sa spontanéité, s'est détaché, jusqu'à un certain point, de l'ensemble de la vie, et n'a fait qu'agir contrairement à l'idée de la justice divine. Par là nous sommes autorisés à croire que le mal est venu sur la terre par la fausse application que les hommes ont faite de

cette faculté dissolvante, particulièrement dans les rapports fondamentaux qui les unissent à Dieu et à la nature. Nous reviendrons sur cette idée, nous montrerons alors comment et pourquoi le genre humain est tombé dans ce déplorable antagonisme qui divise les nations et les individus. Jamais, il est vrai, la rupture n'a été complète, parce que, sans un lien quelconque, point de société; mais l'isolement et l'égoïsme ont été portés jusqu'à leur dernier terme, jusqu'à la guerre ouverte de peuple à peuple, jusqu'à la guerre intestine d'intérêt à intérêt. L'idée de Dieu et de sa providence s'est voilée presque entière; à peine les religions ont-elles pu maintenir le genre humain dans un certain rêve de Dieu; mais la certitude, la véritable foi, s'est évanouie; c'est là notre mal à tous, c'est le mal qui nous mine, qui nous dévore; et l'oubli des intérêts éternels nous a livrés à cette autre calamité qui nous afflige tous tant que nous sommes, à l'égoïsme : cela est triste à dire, mais cela est.

Cependant la Providence n'a jamais déserté le genre humain, et tant que l'ont permis les faux rapports et la mauvaise volonté, elle est toujours intervenue. Et comme aucun développement ne peut se soustraire aux lois générales qui lui sont tracées; comme tout être doit irrésistiblement atteindre tôt ou tard à sa destination, l'humanité arrivera au but que lui fixe sa nature. Mais ce but ne sera atteint que lorsque les hommes donneront à leur spontanéité sa véritable direction, qui est Dieu; que, par la force de la raison, régularisée par la science, ils connaîtront Dieu comme l'être infini et absolu, qui embrasse tout dans son essence, qui conduit tout par sa providence; lorsqu'ils concevront en Dieu les vrais rapports de tous les êtres. Alors, mais alors seulement, les hommes pourront

organiser la société sur le plan de l'ordre divin qui préside aux destinées de cet immense univers ; l'harmonie introduite au sein de l'humanité sera le reflet de l'harmonie qui est la loi de l'univers. Le mal, dans la société harmonisée, sera puissamment neutralisé par tous les efforts combinés vers le bien général, et combattu par tous comme un ennemi commun. Que l'on songe seulement à tous les maux qu'effacerait une bonne organisation du travail, une plus grande diffusion du bien-être matériel et de l'instruction publique !

Or, messieurs, c'est dans la réalisation de cette harmonie divine sur la terre par le puissant véhicule de la pensée et de la parole, par le libre concours des sciences et des arts que consiste, selon moi, le véritable progrès religieux et libéral, l'antithèse de tout système rétrograde, irréligieux et servile, de tout despotisme sacerdotal ou politique, qui entraîne avec lui la corruption, l'abrutissement et l'exploitation des hommes.

La recrudescence de tous les vieux religiosismes, qu'il faut bien se garder de confondre avec le sentiment religieux que Dieu a révélé à l'homme pour l'élever au plus haut degré de l'échelle des êtres créés, la recrudescence de tous les vieux religiosismes, dis-je, est une des maladies les plus déplorables de notre époque. Ce retour à des symboles déchus qu'adoptent des imaginations incrédules à l'avenir, que prône la mauvaise foi intéressée, s'il a l'inconvénient grave de jeter pour quelque temps de l'hypocrisie dans les mœurs ; jamais, du moins, n'arrêtera le mouvement intellectuel et moral que la moderne philosophie a imprimé à l'humanité. Le pouvoir temporel du clergé, avec tous les dogmes théologiques qui l'ont fait, ne représente plus rien, ne mène plus à rien, ne parle plus à l'âme. Les efforts que font aujourd'hui les replâtreurs d'idoles qui

masses, se sont faites ses complices et ont sanctionné la négation de l'harmonie, c'est-à-dire du bien sur la terre ; elles sont parvenues à inculquer à l'homme que ce mal qui, de sa nature, ne peut être que temporaire, est éternel, fatal et voulu ; que sa source est dans notre nature même, nature mauvaise, vicieuse et corrompue ; que les privations, les douleurs et les larmes sont notre lot ici-bas.

Cette erreur fondamentale sur l'homme et sa destinée a fondé et universalisé l'incrédulité et l'égoïsme. En effet, comme ces doctrines religieuses et philosophiques ont été absolument impuissantes à tuer dans son cœur le désir et l'amour de son propre bonheur, elles ont eu pour résultat de jeter chaque homme dans la recherche isolée de ce bonheur particulier, de lui faire oublier le bonheur solidaire de l'espèce, de l'en faire douter même pour jamais.

Oui! le lien suprême et harmonique de tous les êtres en Dieu, la belle destinée qui doit établir sur la terre l'abondance, l'amour, l'unité, la félicité universelle ; investir l'homme de sa royauté sur la création et le conduire par le bonheur terrestre aux bonheurs et aux gloires des développements futurs et des vies éternelles ultérieures ; tout était faux et condamné! Ces saints désirs de l'âme qui veut le bonheur pour toutes les âmes; cette religieuse espérance du règne du droit sur la terre ; ces ravissantes émanations de la lumière éternelle du monde, ces espérances divines, qui le croirait?... étaient des piéges de Satan! Car la croyance au règne réel de Dieu sur la terre était une hérésie, l'expression de cette croyance un blasphème, et la recherche des moyens d'établir le règne de Dieu ici-bas, une orgueilleuse révolte de Titan...

Ce dogme monstrueux qui considérait le mal comme un principe indestructible, comme un être luttant corps à corps avec le bien, et imposé, à perpétuelle demeure, au monde ; qui regardait la souffrance comme étant la loi de Dieu pour la terre, comme le moyen voulu de la purification et du salut, ce dogme était évidemment contradictoire avec l'esprit véritable du Christ, qui avait souffert et était venu précisément pour effacer, par cette grande expiation, toutes les expiations auxquelles l'ancienne société avait été condamnée. Le Christ voulait que les hommes formassent une société de fréres, qu'ils s'unissent entre eux et en Dieu par l'amour ; or, il est impossible de comprendre la paix universelle, la justice universelle et l'amour universel sans le bonheur universel.

Eh quoi ! si la douleur, si les souffrances, si toutes les misères, nous sont imposées par la volonté absolue de Dieu ; si ce sont lá, pour nous, les seuls moyens de rentrer en grâce auprès de lui ; si Dieu considère comme une révolte contre sa volonté le bonheur goûté sur la terre, la charité alors est une très-grande inconséquence. Porter secours à votre frère qui souffre, c'est tendre un piége à sa faiblesse ; c'est lui enlever des mérites, des occasions, des moyens de salut ; c'est l'approcher d'autant de l'enfer (et l'enfer de ce dogme terrible est éternel !). Et voilà cependant les conséquences où ce dogme méne ! Quiconque accepte les prémisses, s'il veut être logique, doit accepter aussi ces affreuses conséquences.

Si la charité, qui, dans la bouche des apôtres, désigne un sentiment de bienveillance fraternelle résidant au fond du cœur, un sentiment pur et profond d'oú jaillissent toutes sortes de penchants vertueux ; si la charité s'est développée, malgré le dogme, ce dogme n'en a pas moins eu puissance de ren-

fermer ce lien de la perfection (car c'est ainsi que les apôtres nomment la charité) dans le cercle le plus étroit, dans le cercle de l'aumône, de la dégradante aumône. La charité ainsi entendue, et elle ne l'a pas été autrement, a nourri la misère et la corruption dans la société.

La charité, qu'un dogme vrai, qu'une philosophie vraie eussent développée, et que les dogmes et les philosophies du passé ont étouffée, c'est la charité supérieure, intelligente et large, la charité *sociale*, qui n'exclut pas l'exercice éclairé de la charité *individuelle*, tant qu'elle est nécessaire, mais qui montre au cœur et au génie de l'homme, pour but à atteindre, l'amélioration générale de la société, la destruction de la misère, du vice, de la souffrance dans leurs racines mêmes, l'annihilation du mal enfin dans ses causes.

Ce dogme ancien, fatal, engendré par le mal, a eu pour résultat de poser la couronne légitime du monde sur le front de Satan, le génie du mal; car c'est toujours au règne du bien, c'est-à-dire de l'harmonie sociale que l'intelligence refuse de croire.

Comment! l'homme, cette créature dont vous vous êtes plu à proclamer les infirmités et les misères; cette créature jetée sur une terre maudite pour y vivre esclave des éléments; cette créature impuissante, la voici qui dompte ces éléments terribles, qui règle leur action, subjugue leurs forces et les fait servir à ses besoins et à ses plaisirs!... Partout où elle fait acte de volonté sur la terre d'exil, cette terre d'exil se couvre de fleurs et de fruits, et de fruits et de fleurs; elle se sillonne de canaux et de routes rapides, de cités populeuses et de palais somptueux... Et si l'homme ouvre les flancs de cette terre de malédiction, il les trouve gorgés de trésors...

L'homme a puissance de régner sur la terre, de régner sur

les eaux, de régner dans les airs; le sol souterrain lui paie tribut; il commande aux éléments; il parle, et la création tout entière prête l'oreille à sa voix. Ce n'est pas tout : déjà il a exploré le ciel, il en a dressé la carte, il en a reconnu les lois et calculé les mouvements. Voilà ce qu'il a fait en trois siècles de civilisation; à la vue de tant de merveilles, il ne lui est plus permis de borner ses prétentions, de limiter ses espérances...

Et c'est à ces signes, apôtres moroses du passé, que vous reconnaissez la créature en butte à la malédiction, la créature condamnée aux humiliations et aux douleurs, exilée dans le triste et obscur séjour du jeûne, des macérations et des larmes?... A ces signes éclatants, moi, je reconnais le roi de la création, et je bénis la volonté sainte de Dieu qui a préposé l'homme au gouvernement de ce globe, et qui l'excite à saisir le sceptre et à ceindre le diadème.

Faites attention, vous qui condamnez Dieu à vouloir que l'homme prenne ici-bas le cilice de la pénitence; car voici que l'homme aurait bientôt vaincu l'Être suprême. Votre dogme, injurieux à Dieu, a pu prévaloir quand l'homme, dans son enfance et sa faiblesse, tremblait devant Dieu, qu'il supposait un maître barbare; mais ce despote terrible n'est plus fait pour l'homme grandi en force et en intelligence; car l'homme, dans sa force et dans son intelligence, connaîtra Dieu, son père, l'aimera de tout son amour et saura qu'il n'a rien à redouter de lui, mais tout à espérer, tout à demander et tout à attendre (1).

(1) *Victor Considérant*, de la Destinée sociale, t. II, p. XVII-XXX.

TROISIÈME LEÇON.

3 février 1840.

Du bien particulier de l'homme. — L'homme, être synthétique par excellence. — Cercle des connaissances humaines. — Retour sur Dieu ; pourquoi? — Nouvelles idées sur la Divinité. — Réalisation de l'harmonie divine sur la terre, but de l'humanité. — De l'art. — Art du beau, art de l'utile. — Du beau en littérature et dans les arts. — De l'industrie et de sa mission. — Autant de buts humanitaires, autant d'associations. — Fausses idées sur la civilisation à combattre. — Analyse des lois qui président à la formation historique de la vie de l'humanité. — Trois modes de développement : *thèse, antithèse, synthèse.* — Explication de cette théorie. — Premier âge principal de l'humanité. — Éden. — Traditions. — Causes de la cessation du premier âge. — Justification de la guerre. — Science du bien et du mal. — Le *Sépher* de Moïse. — Réfutation de quelques préjugés sociaux.

Messieurs,

Dans la séance précédente, nous avons examiné la nature du bien et du mal, en général; il nous reste à voir en quoi consiste le bien particulier de l'homme, qui forme son but et sa noble destination.

Je l'ai déjà dit, M. Ahrens a parfaitement traité ce sujet. Je renvoie donc, pour plus de détails, aux ouvrages publiés par cet honorable collègue, et je continue.

L'humanité prescrit à tout homme la loi et la destinée générale de sa vie, c'est-à-dire que chaque homme doit manifester l'humanité, l'essence humaine complétement; mais comme cette manifestation intégrale est une œuvre infinie, l'on comprend aisément qu'elle ne saurait s'accomplir tout à la fois par l'homme individuel; qu'elle doit se faire successivement dans l'infinité du temps, et à travers certaines époques finies, déterminées. La vie humaine est un arbre dont les racines et la tige restent les mêmes, mais qui périodiquement pousse des branches nouvelles.

Le bien particulier de l'homme et de l'humanité est celui qui est conforme à sa nature. Or, nous avons vu que l'humanité est l'image de la Divinité. Les deux ordres de choses les plus élevés de l'univers, la nature et l'esprit, célèbrent, dans l'humanité, leur union la plus complète. L'humanité est donc l'être synthétique, harmonique, par excellence. Grâce à cette nature universelle, grâce à sa nature matérielle et spirituelle, l'homme est le seul être qui possède des facultés pour tout ce qui existe : il n'y a rien qu'il ne puisse comprendre avec son intelligence, qu'il ne puisse embrasser de son amour, sur quoi il ne puisse exercer l'empire de sa volonté.

Par son intelligence, il a mission de représenter les divers ordres de choses dans un système de vérité, de science universelle. En reconstruisant le monde réel dans la science, l'esprit de l'homme opère une seconde création, et c'est alors seulement que le monde existe pour lui. La science, pour qu'elle puisse répondre à la destination de l'homme, doit donc

embrasser dans un vaste ensemble, dans un enchaînement encyclopédique, tous les êtres et tous les modes principaux de leur existence. Or, nous le savons, il n'y a qu'un seul être infini et absolu, mais cet être en contient trois autres, dont chacun est encore infini *dans son genre* : d'où résultent quatre sciences principales : la science de Dieu, première et dernière raison de toutes choses; la science de l'esprit, celle de la nature, et celle de l'union de l'esprit et de la nature, dont notre humanité terrestre est une des manifestations les plus intimes et les plus parfaites.

Vous devez vous être aperçus, messieurs, que dans le courant de ces leçons le nom et l'idée de la Divinité sont revenus souvent, très-souvent; et c'est à dessein. La philosophie de l'histoire, si elle repousse avec indignation tous les rêves des vieux religiosismes, a la plus invincible répugnance pour toutes ces idées vides et creuses que l'on a si improprement qualifiées de libérales, et qui ne tendent à rien moins qu'à matérialiser la vie, à la dépouiller de tous ses éléments poétiques, à la changer en une vaste arène où ne se débattent que les mauvaises passions, où chacun, pressé de jouir, court après la fortune et les honneurs, ses seuls dieux, et repousse avec envie ceux qui, poursuivant le même but, peuvent arrêter sa marche ou parvenir avant lui. Ce faux libéralisme est une des plus déplorables et des plus fatales aberrations de l'esprit humain, dans ces derniers temps. De là ces effrontés parjures, ces scandaleux mépris de la parole donnée, ces serments prostitués, ces volte-faces indignes, dont on voudrait rendre solidaire tout un principe qui tire son nom d'une des plus nobles facultés de l'intelligence humaine. Et voilà cependant le résultat de ces pernicieuses doctrines; car, sans l'espérance

de l'éternité, pourquoi sacrifier les jouissances présentes? Enfants de la terre, attachons-nous à la terre, comme des insectes immondes à leur proie!

C'est précisément contre ce faux libéralisme que mon enseignement est dirigé, car si le faux religiosisme trafique de la conscience, le faux libéralisme trafique de l'honneur; c'est pour sortir des ornières trompeuses que je tâche sans cesse de remonter à un critérium plus élevé, à un signe universel, immuable, auquel je puisse distinguer sûrement le vrai d'avec le faux; et ce critérium, c'est Dieu; mais ce Dieu, je le répète, n'est pas le Dieu du fatalisme antique, ni celui du dogmatisme théologal. Ce Dieu, notre Dieu, se révèle constamment aux regards des mortels dans la brillante scène de l'univers; dans sa structure tant interne qu'externe; dans ces milliers de soleils suspendus sur nos têtes; dans la force et la puissance qui manifestent évidemment les lois rectrices de cet univers; dans les éléments qui le composent; dans les révolutions qui le diversifient, sans en altérer la constitution; dans ces innombrables phénomènes que la vie embrasse sans effort ou qui échappent aux sens les plus subtils; dans ces précieux trésors répandus avec profusion sur sa surface ou renfermés dans ses entrailles; dans cette foule de merveilles, en un mot, dont tout le génie des Pline et des Buffon n'a pu que crayonner une faible esquisse. Aussi il faut le dire en l'honneur de notre siècle, après les luttes les plus acharnées, le champ de bataille est resté à la vérité religieuse. Vainement l'athéisme s'est débattu dans les orgies du libertinage, dans les antres du désespoir et dans la poussière où gisent les cendres des Diagoras, des Lucrèce, des Marcion, des Vanini; vainement s'est-il inscrit en faux contre les éloges donnés par la véritable

science à l'excellence de la structure du monde, à la richesse de ses décorations, à la régularité de ses mouvements; vainement a-t-il versé sur le Créateur comme sur ses œuvres le mépris et la haine; vainement a-t-il calomnié sa bonté et sa justice, nié jusqu'à la possibilité de la création et fait aux seules forces de la matière l'honneur de lui attribuer la production des êtres, l'organisation des corps, et l'harmonie qui, depuis tant de siècles, maintient le monde dans un ordre si parfait.

Mais laissons là pour un moment et la terre avec tous les trésors qu'elle étale à sa surface ou qu'elle garde dans ses entrailles pour servir les besoins de l'homme et ses plaisirs, et le ciel avec ses phénomènes innombrables, les trois règnes qui animent et diversifient cette nature toujours jeune et toujours féconde; laissons-là, en un mot, cette foule de prodiges où la première chose qu'on remarque, c'est que tout y est fait avec dessein, et que chacune a des organes propres à sa destination; que ces organes sont préparés avec tant de justesse, placés avec tant d'ordre, employés avec un tel succès que, plus on est habile, plus on est frappé de la profondeur, et comme épouvanté de la sublimité de l'art qui éclate dans la disposition d'une plante ou dans la structure du plus petit animal. Mais voyez plutôt l'homme dans la double substance qui compose son être : monde en raccourci, comme parlaient les anciens, parce qu'il rassemble en lui tout ce qui est épars dans la nature et qu'il est le centre vers lequel tout converge. Avec quelle pompe d'expressions les plus habiles philosophes ne célèbrent-il pas le mécanisme prodigieux qui s'y fait remarquer! Fontenelle, rendant compte des travaux des savants académiciens, confesse qu'ils n'ont fait que bégayer dans les

descriptions ou dans les théories qu'ils nous ont laissées de ces merveilles, dont la plus grande partie, dit-il, échappe à notre admiration même. Tous y reconnaissent les lois de la géométrie, de la statique, de la mécanique, exécutées avec la plus étonnante perfection. En tête de ses livres sur la médecine, Galien s'exprime ainsi : « En écrivant ces livres, je compose un véritable hymne en l'honneur de celui qui nous a faits. » Et l'Hippocrate moderne, Boerhave, terminait ses dissections anatomiques par ces cris : *O miracle! ô excellence incomparable du doigt divin!*

Ce n'est là toutefois qu'une partie de l'homme, que la statue encore inanimée qui attend le feu du ciel, que l'enveloppe extérieure d'un esprit qui pense et qui communique ses pensées par la parole, d'un esprit qui a la conscience du bien et du mal, se punit lui-même d'avoir fait mal, et aspire, quand il a bien fait, à une récompense immortelle; d'un esprit qui franchit les bornes du monde; qui calcule le passé, le présent, l'avenir; qui a conçu l'Iliade et la coupole de Saint-Pierre; d'un esprit enfin à qui rien n'est difficile que l'impossible.

Qui donc a rapproché et uni dans une connexion si intime ce corps et cette âme si opposés l'un à l'autre? Quelle main également puissante sur ces deux natures si diverses a pu les tenir unies dans une société si exacte et si inviolable, de manière à établir entre elles un commerce ordinaire, et comme une harmonie de mouvements et de pensées? Qui est-ce qui commande ainsi avec cet empire suprême aux esprits et aux corps, si ce n'est celui qui les a créés et les a assujettis à des lois également inviolables?

Ce qui rend cet ordre plus admirable, c'est sa constance et sa stabilité. Nul doute qu'il n'ait fallu des ressorts bien

concertés, des combinaisons bien justes, des lois bien fécondes et bien efficaces pour le maintenir ainsi depuis tant de siècles et malgré tant de révolutions. Les éléments les plus contraires continuent, même par leur opposition réciproque, de concourir à la composition, à l'entretien des corps particuliers et à l'harmonie du tout. Le dérangement d'un seul d'entre eux dans la sphère qu'il occupe serait de lui-même capable de bouleverser la nature entière. Pline, dont le nom se rencontre dans la liste des athées, s'en est émerveillé, et vous l'entendez mettre sur la même ligne, dans l'échelle des êtres, le vil insecte rampant sous vos pieds et l'éléphant dont l'aspect épouvante le fier Romain. Tout s'y trouve lié comme par une chaîne universelle; tout s'y correspond avec une dépendance réciproque, tout se conserve, se propage, se multiplie par des lois invariables, dans une succession non interrompue, dans la mesure assignée à chacun dès le commencement, et ces constantes harmonies réduisent l'athée au silence et triomphent de ses objections. Nous marchons investis, pénétrés des bienfaits de la Providence. Ingrats! nous cessons de les apercevoir à force d'y être accoutumés : *assiduitate ipsâ viluerunt*, comme s'en plaignait déjà Cicéron, et nous n'avons des yeux que pour découvrir les ombres du tableau, les inconvénients qui nous touchent, plutôt que les avantages; aveugles sur l'ensemble, nous censurons les détails. Nous accusons avec amertume des désordres grossis par notre ignorance. De bonne foi, connaissons-nous assez bien tout l'ouvrage et chacune des fins pour lesquelles son auteur l'a produit, pour prononcer sur l'irrégularité ou l'inutilité de quelqu'une de ses parties? Le monde fut donné à l'homme pour qu'avec l'exercice de sa force physique et morale, il réalisât sur la terre le règne de Dieu, c'est

à-dire l'harmonie universelle. « Sois mon rival, lui a dit son auteur; pour toi j'ai créé la terre, afin que tu la fertilises; le feu, les mers, les animaux féroces, afin que tu en fasses tes tributaires. Ose accuser, après cela, ou mon pouvoir ou ma bonté (1). »

Or, messieurs, en voyant les défauts de l'état actuel de la société, en n'apercevant dans notre civilisation si vantée que des contre-sens et des entraves, le vice honoré, la vertu dans l'oubli, l'intrigue triomphante; en retrouvant partout l'humanité avec ses misères, ses ambitions, ses douleurs, ses joies mensongères, force nous est à tous de remonter à un principe plus élevé, de comprendre Dieu *comme l'harmonie la plus parfaite, et la réalisation de l'harmonie sur la terre* comme la volonté de Dieu, comme le règne de Dieu que nous invoquons dans la prière du matin et dans l'hymne du soir, comme *la destinée enfin de l'humanité.*

C'est cette idée de l'harmonie divine qui nous servira de guide dans toutes nos appréciations ultérieures : je l'appliquerai tour à tour à l'histoire philosophique des religions, des sciences, des arts, des formes politiques et sociales; et voilà pourquoi j'ai dû y revenir si souvent.

Messieurs, nous venons de voir le but de l'homme sous le rapport de la science, nous avons à le considérer maintenant sous le rapport d'une autre application de l'intelligence, celle de l'art, qui se distingue en art du beau et en art de l'utile.

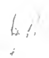
Le beau est une forme divine des choses. De même que le bien est le fond de l'essence divine manifestée dans la vie, de même le beau en est la forme universelle, puisqu'il est l'appa-

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Dieu*.

rition de l'essence divine sous la forme du fini. Pour qu'une chose ait la forme du beau, il faut qu'elle reflète les attributs principaux de la Divinité : l'unité, l'opposition, la variété, la totalité, la spontanéité et l'harmonie. De cette manière, l'esprit, dont l'essence renferme les mêmes propriétés, est saisi et touché immédiatement de la beauté ; l'âme répond à l'allocution muette du beau par un sentiment de satisfaction dont elle est intimement pénétrée. La cause de l'art réside donc dans le désir impérieux et sublime dont notre âme est sans cesse tourmentée, d'imiter les œuvres du Créateur ; on dirait un ressouvenir de notre céleste origine, une conscience mystérieuse que nous avons d'être l'émanation, le souffle de celui qui donne à la matière des formes innombrables et une inépuisable vie. Et ce monde extérieur qui l'entoure, si varié, si beau, si vaste, et cet autre monde, plus merveilleux, ce monde des passions et de l'intelligence qui réside au dedans de lui-même, l'homme voudra tout imiter : plus ambitieux, il voudra tout embellir. Rien de ce qui existe ne satisfait complétement cet être qui paraît ici-bas comme un exilé des cieux. A la multitude des choses créées dans lesquelles la pensée divine lutte éternellement contre la matière anarchique et informe, l'intelligence peut opposer des types plus parfaits, comme si elle avait jadis assisté, dans le sein de la Divinité, à la contemplation de ce monde idéal que Platon nous raconte dans ses magnifiques rêveries. Réaliser ces types, répandre toute leur beauté sur des œuvres qui n'eussent été, sans cela, que des imitations mortes, et qui deviennent de vivantes créations, tel est le but simultané de ces deux grandes fractions de l'art, les beaux-arts et l'art littéraire. Tous les deux procèdent d'une même origine, tous les deux tendent aux mêmes résul-

tats, mais leurs voies sont différentes. Ceux-là cherchent leurs moyens hors de l'homme : c'est à l'aide de la matière qu'ils réalisent ses conceptions ; celui-ci n'a d'autre instrument que la parole, reflet immédiat de la pensée. Son domaine est, sans doute, le plus vaste et le plus beau : la parole seule participe assez de l'intelligence pour la suivre constamment dans son vol infatigable, pour la traduire tout entière ; mais, enfin, le cercle tracé autour des beaux-arts est assez étendu pour que le génie s'y trouve à l'aise ; de là aussi il peut s'élever à des hauteurs sublimes ; et qui osera prononcer entre Homère et Phidias, entre Dante et Raphaël ?

Le sentiment du beau est un sentiment spontané, absolu, parce que l'Être suprême, l'Être absolu se manifeste sous cette forme. C'est aussi pour ce motif que le sentiment du beau est dans toute âme candide et neuve un sentiment désintéressé et pur. On s'en réjouit comme d'une belle lumière. L'amour peut bien éclater quand le beau se manifeste dans l'homme ; mais l'amour, le plus beau rêve de l'imagination qui se réveille et le plus beau souvenir de l'imagination qui s'endort, l'amour que la religion a permis de croire écrit dans le ciel, n'est pas un sentiment égoïste ; c'est un sentiment d'harmonie, un mystérieux désir d'union de deux êtres et de fusion de deux volontés.



Je sais fort bien, messieurs, que le matérialisme s'est récrié contre la doctrine du beau absolu ; que là-dessus il a assez trivialement disserté. « L'homme blanc, a-t-il dit, préfère la couleur de sa peau à celle du nègre qui lui semble laide ; mais celui ci partage si peu son opinion et trouve la peau blanche si peu à son gré qu'il en forme un attribut du démon, objet de ses craintes et de ses malédictions. » Mais en supposant que

cela soit, qu'est-ce que cela prouve? Ce fait tout relatif peut-il empêcher que l'idée du beau en soit moins une idée absolue, éternelle, immuable ? Non, le beau est de tous les temps et de tous les pays, toujours le même, toujours reconnaissable aux mêmes caractères et indépendant de l'admiration ou de la répugnance qu'il peut inspirer en certains cas. Que la raison, que le goût de tels ou tels individus, et même de tels ou tels peuples reconnaissent ces principes éternels ou qu'ils leur soient inaccessibles, les principes restent en dépit des jugements particuliers.

A une époque où presque tous les sentiments supérieurs ont disparu, où toutes les idées se sont dirigées vers des buts d'utilité pratique, il n'y a rien d'étonnant de voir des critiques, des écrivains distingués, contester non-seulement l'existence du beau absolu, mais encore celle du beau idéal. Suivant eux, tous les types du beau nous sont offerts par la nature : les modifier, c'est en altérer les rapports, c'est en détruire l'harmonie. C'est là évidemment une erreur. L'expérience nous a montré que l'art a plus d'un procédé pour embellir les images de la nature. Il peut rectifier ou voiler les imperfections, il peut accumuler les beautés. Zeuxis veut peindre une déesse ; son imagination d'artiste voit encore au delà des perfections du gracieux modèle qu'il a sous les yeux : en le copiant il le corrige par mille changements imperceptibles qui, respectant les proportions de l'ensemble, effacent de légers défauts ou ajoutent de nouvelles grâces. Il rend cette ligne plus moelleuse, il adoucit ce ton un peu trop vif, il donne plus de noblesse à ce sourire, il met plus de poésie dans cette pose et dans ce regard. Rien n'est sensiblement changé dans chaque trait, et pourtant d'une mortelle le peintre a fait une divinité.

Tout ce qu'un grand citoyen ferait éclater de nobles mouvements, de sentiments magnanimes dans une année de la vie réelle, Corneille, le grand Corneille le concentre en deux heures dans le rôle du vieil Horace, et son pinceau sublime, au lieu de peindre un patriote, semble avoir évoqué sur la scène le patriotisme lui-même. Zeuxis et Corneille n'ont-ils pas atteint ici le beau idéal (1)?

Il faut remarquer, messieurs, que le beau doit toujours être en harmonie avec le bon, car puisque tout est enchainement parfait en Dieu, il ne peut, il ne doit pas y avoir désaccord entre le beau et le bon ; rien de ce qui est mal et immoral ne saurait être beau. Souvent, cependant, on croit trouver de la beauté dans des actions même criminelles : c'est une erreur dans laquelle on est induit par la vue du bien mêlé au mal; car comme il n'y a pas de mal absolu, comme aucun mal ne peut exister sans un mélange de bien, c'est ce bien qui forme ce qu'on peut trouver de beau dans des actions mauvaises en elles-mêmes. Qui n'a lu les beaux drames de Schiller, ces admirables déclamations contre l'ordre social tout entier, cette brillante argumentation contre les gouvernements et les lois humaines? Qu'est-ce qui attire un si indicible intérêt sur ce Moor, chef de brigands, dans la triste et noire forêt, que le poëte nous peint sous des couleurs si brûlantes; sur cette âme de feu qui a secoué le frein de toutes les lois et le joug de tous les préjugés pour ne conserver que l'empire de ses passions fougueuses? Qu'est-ce qui peut intéresser si fortement dans un drame où se profèrent d'horribles imprécations contre Dieu, d'affreuses analyses de l'homme, de la famille, de toute la so-

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, articles *Art*, *Beau*, *Beaux-Arts*.

ciété? Rien, sans doute, que les principes éternellement vrais, éternellement bons de l'indépendance et de l'égalité, des droits imprescriptibles de l'humanité, toutes les idées enfin qui fermentaient dans les têtes illuminées par la philosophie de Kant (1)?

A côté des beaux-arts, messieurs, il y a les arts utiles, dont la mission est immense pour l'avenir du genre humain. Le domaine principal de l'utilité, c'est le domaine inorganique de la nature. L'industrie, que l'on confond si mal à propos avec l'industrialisme, est appelée à affranchir l'homme du travail matériel ; un jour il ne sera plus que le directeur et l'inspecteur des travaux qui l'accablent maintenant d'un si insupportable fardeau. Tous ces travaux seront exécutés alors sur les objets physiques par les forces mêmes de la nature. Le plus noble titre de l'industrie, c'est qu'elle concourt à frayer la voie à l'humanité vers son but le plus élevé; c'est qu'elle la mettra un jour dans l'heureuse position de pouvoir se vouer exclusivement à la culture de ses facultés supérieures. Il ne faut pas, en effet, que l'esprit soit l'esclave de la matière; c'est à celle-ci d'obéir et d'être au service de l'esprit, son seigneur et maître.

J'ai déjà eu l'honneur de le dire, messieurs, les facultés de l'homme doivent s'appliquer aux buts principaux contenus dans le but général de l'humanité. Ces buts consistent, comme nous l'avons vu, dans la réalisation du bien, de la religion, de la moralité, du droit, de la science et de l'art : il y aura donc, pour réaliser ces divers buts, des associations religieu-

(1) Voyez une courte, mais excellente appréciation de la littérature allemande dans l'*Europe pendant le consulat et l'empire*, par *M. Capefigue*, t. I, ch. IV.

ses, morales, juridiques, politiques, scientifiques, artistiques et industrielles.

La société organisée sur cette base et réalisée, pour l'individu, dans la commune, dans la province, dans la nation, puis dans l'humanité tout entière, voilà la destination de l'homme accomplie; mais à peine si maintenant on a une idée d'une pareille organisation.

On pourrait me faire une objection : c'est que toutes ces sphères particulières de l'activité sociale ayant pouvoir d'agir chacune librement, courraient grand risque de négliger l'unité, c'est-à-dire le lien organique qui doit les relier toutes entre elles, et dès lors, tomber dans l'individualisme, dans l'égoïsme qu'on a reproché à juste titre aux corporations du moyen âge; mais c'est alors à l'État, qui n'a d'autre fonction que l'application de la justice à toutes les sphères indistinctement, de rappeler à chacune d'elles les conditions de coexistence qu'elle a à remplir vis-à-vis de toutes les autres. Ce travail d'affranchissement à la fois et d'organisation parait aux yeux de ceux qui ne connaissent pas l'objet vers lequel il tend, une désorganisation de plus en plus prononcée de la société; mais vu de plus près, ce n'est que le mouvement de production d'organes nouveaux dans le corps social, organes dont les différents membres ne sont pas encore également développés. Remarquons-le bien, il en est du corps social comme du corps humain. Aussi longtemps que celui-ci n'est pas encore arrivé à l'âge de maturité, il développe d'abord, pendant une période, tel système, tel organe d'une manière prédominante; arrive ensuite un autre système, qui existe déjà, il est vrai, mais dont le développement était resté comparativement faible, jusqu'à ce qu'à la fin, la maturité venue, tous les systèmes

et tous les membres se trouvent dans de justes proportions de force et d'action.

Il y a une idée, messieurs, dont il faut absolument se débarrasser si l'on veut trouver la solution d'une question sociale quelconque, même de la plus minime : cette fausse idée consiste en ce que l'on pense généralement que nous recueillons actuellement le dernier fruit de la dernière civilisation. C'est un sophisme de Bentham, l'archipatriarche de tous les individualistes, qui a donné cours à cette absurde conception. Au contraire, messieurs, le corps social est encore à une distance incommensurable du développement auquel il doit atteindre dans toutes ses parties; et c'est pour cela que les bases de la société se modifient, s'élargissent encore, et que les différentes parties prennent sans cesse de nouvelles proportions.

L'état d'équilibre et d'harmonie n'existera que lorsque toutes auront trouvé leur assiette naturelle. Cet état de synthèse est le souverain bien et le dernier terme de l'humanité, il est la loi et la force cachée de tout développement. Dans l'association harmonique, qui sera la condition de l'avenir, l'humanité apparaîtra comme un seul homme, et la vie sociale, répartie en mille cercles d'activité, se montrera comme un système d'association, où se classeront tous les membres selon leurs aptitudes et leurs spécialités.

L'humanité n'a franchi que les premiers degrés de ce développement; elle est à peine sortie de l'état d'enfance. Un vaste développement, dans toutes les directions, l'attend encore. C'est à elle de travailler, de déployer tous ses efforts, et Dieu qui bénit l'ardeur et le dévouement la conduira libre et fière au but sublime vers lequel volent déjà les âmes d'élite, les

cœurs brûlants, les hautes intelligences pour y recueillir la plus belle couronne de la dignité humaine (1).

Nous passerons maintenant à l'analyse des lois qui président à la formation historique de la vie de l'humanité.

Messieurs, tout ce qui est végétal, animal, homme, monde, est soumis à une loi générale de vie et de mort. Il n'est plus possible de douter de cette vérité, émise par un grand génie de France comme une loi universelle, il y a plus de vingt ans, et à laquelle les découvertes astronomiques ne permettent plus de faire exception aujourd'hui en faveur des corps célestes. On a peine à comprendre l'étonnement que témoigne Herschel en rapportant les faits astronomiques qui le forcent de conclure que *les astres sont, comme d'autres êtres, soumis à la naissance et à la mort*. Ce serait, en vérité, bien plus merveilleux qu'il n'en fût pas ainsi; car je ne sais trop comment on comprendrait la création sans la destruction, la naissance sans la mort. Cette observation s'applique de même à ceux qui nient cette loi pour l'humanité (2).

Quelle que soit la nature d'un être, qu'il soit doué de forces quelconques, végétatives ou animales, sa puissance vitale varie incessamment, elle a un commencement; et, si elle est en voie de croissance, elle atteindra un terme qu'elle ne pourra dépasser, décroîtra peu à peu et fera nécessairement une fin (3).

Puis, si vous considérez l'univers comme un grand TOUT, vous concevrez encore que la somme des accroissements des êtres qui vont en augmentant de puissance vitale, doit balan-

(1) Mon *Introduction*, p. 16.

(2) *Considérant*, t. I, p. 136.

(3) *Idem, ibid.*, p. 137.

cer la somme des décroissements qui vont en mouvement de diminution. Rien ne sort du néant, rien n'y rentre : le grand Tout n'augmente ni ne diminue, la somme de l'esprit universel, comme de la matière universelle, reste constante. Cet esprit, individualisé dans des myriades d'êtres différents, croit chez les uns, décroit chez les autres. La jeunesse prend, la vieillesse rend ; la naissance balance la mort, la mort permet la naissance ; la naissance et la mort ne sont que les transitions extrêmes d'une existence à une autre existence. Chaque être vivant change incessamment de forme et d'état : il suit, à partir de la naissance, un mouvement d'ascendance qui se ralentit aux approches de l'apogée ou plénitude, alors que toutes les forces sont dans leur harmonie ; là, après un temps d'équilibre qui correspond au maximum des facultés de l'être, commence le déclin opposé, symétriquement au mouvement d'ascendance ; il amène la caducité et enfin la mort. Ainsi la plus grande somme de forces se trouve au milieu de la carrière ; elle diminue de chaque côté insensiblement, jusqu'à ce qu'elle devienne nulle aux points extrêmes de naissance et de mort(1).

Or, tout ce qui change et se transforme, tout ce qui a vie et mouvement, c'est-à-dire tout dans l'univers est soumis à cette loi générale, loi qui n'est nullement altérée, on le sent bien, par la maladie, l'accident, *l'exception,* qui causent une mort prématurée (2).

Si nous appliquons à la carrière sociale de l'humanité ces principes démontrés par la raison absolue et l'expérience universelle, nous voyons que cette carrière n'est pas indéfinie et

(1) *Considérant,* t. I, p. 137 et 139.
(2) *Idem, ibid.,* p. 139.

que le progrès n'est pas éternel, ainsi que quelques-uns en ont émis l'opinion contrairement aux croyances les plus vulgaires. Puisqu'il est d'ailleurs prouvé par le témoignage du télescope que les soleils naissent et meurent, une planète aurait fort mauvaise grâce à se donner pour immortelle, et l'humanité postée sur cette planète partage nécessairement son sort (1).

Examinons de plus près encore la loi régulière et normale du développement que nous venons d'indiquer.

Tout être fini se développe dans le temps, d'abord en se posant d'une manière fixe et unitaire, puis en se formant en sens inverse, en se multipliant, en s'individualisant, puis en s'harmonisant. On remarque, dans ce développement, trois modes différents : la *thèse*, l'*antithèse* et la *synthèse*. Ces modes forment autant de périodes, autant d'âges. Le premier âge est celui de l'embryon, ou l'âge de l'unité, de l'essence non déterminée. L'homme n'est encore qu'en germe, il vit dans le sein de sa mère, il y est nourri, abrité, protégé, et il en est absolument dépendant. Dans cet état, tous les organes, toutes les parties intégrantes du corps se forment successivement et commencent leur existence terrestre. Dès que cette formation est achevée, l'être vivant entre dans le second âge, dans l'âge de l'enfance et de la jeunesse. Par le fait de la naissance, l'homme est délivré de la prison qui le retenait captif; il respire l'air de la vie, c'est-à-dire de la liberté, car la liberté c'est la vie; il commence à être lui, aucun lien matériel ne l'enchaine plus à un être, à une unité supérieure; à mesure que sa raison se développe, se développent aussi ses tendances à se perfectionner, à se cultiver selon ses goûts et ses aptitudes;

(1) *Considérant*, t. I, p. 140. Mon *Introduction*, p. 7-9.

mais si aucun lien charnel ne le lie plus à l'être à qui il doit le jour, il est cependant encore placé sous sa main, sous sa protection souveraine.

Dans l'état d'adolescence, l'homme acquiert de plus en plus la plénitude de ses forces vitales; de là cette allégresse, cette gaieté, cette noble fierté, ce sentiment indomptable de l'indépendance, qui le caractérisent; mais à mesure que le développement de l'individu se complète, à mesure que cette fleur brillante de la vie se fane, l'hommes'aperçoit de son isolement, il s'en fatigue; il sent qu'il y a là un vide qu'il faut combler, de secrets murmures de l'âme qu'il faut apaiser, et alors il recherche la vie sociale. L'homme entre, de cette manière, dans un troisième âge, dans celui de la maturité, lequel ayant atteint son apogée, la vie alors n'a plus qu'à descendre. La vie, dans cet âge, est complète; ellese développe harmoniquement, en connexion avec d'autres êtres de la même espèce; et, sans ce troisième âge, il n'y aurait pas de société sur la terre. L'homme devient seulement homme lorsqu'il a l'âge de la maturité; il vit avec ses semblables dans les relations de l'amour, de l'amitié, de la libre association, de la commune, de la nationalité, et plus que tout cela, dans les rapports universels de l'humanité.

Les anciens avaient déjà fait entrevoir cette idée sous le voile transparent de l'allégorie. Les artistes grecs avaient représenté l'idéal d'Éros ou d'Apollon, enfant encore; puis, dans une dignité et dans une beauté toutes particulières, l'idéal d'Éros ou d'Apollon juvénile; puis, dans une dignité et une beauté conformes, l'idéal d'Apollon parvenu à l'âge viril.

La vie ayant atteint sa parfaite maturité, suit une marche descendante qui correspond parfaitement à sa marche ascen-

dante; la maturité est suivie d'une sorte de contre-jeunesse, s'il est permis de s'exprimer ainsi; l'âge décroissant et la vieillesse d'une contre-enfance, jusqu'à la mort, qui n'est autre chose que le passage à une renaissance.

Essayons maintenant de démontrer, par l'histoire, ce développement de l'individu dans l'humanité tout entière; car, ne l'oublions pas, l'homme n'est qu'un être subordonné, il n'est que le contenu de la société, et tout ce qui est vrai de l'individu isolé, doit être, à plus forte raison, vrai du contenant, c'est-à-dire de la société tout entière. Ainsi l'humanité se pose d'abord dans son essence, et d'une manière une et indivisible; ensuite, elle se développe dans toute la variété de ses organes; et enfin dans l'harmonie interne et externe de ces mêmes organes, de telle sorte que ces trois âges répondent aux trois essences modales de la *thèse*, de l'*antithèse* et de la *synthèse*.

Occupons-nous, messieurs, du *premier âge principal de l'humanité.*

Dans cet âge, l'humanité est placée sur un globe déterminé; elle commence à se former, et son essence, totale, indivise, se développe dans le sein d'êtres plus élevés. Elle se développe ainsi *dans Dieu, sous Dieu* et *par Dieu,* c'est-à-dire dans Dieu comme être primordial, dans l'esprit, dans la nature et dans l'humanité; de manière que ce premier état du genre humain présente la ressemblance la plus frappante avec l'état embryonnaire de l'homme, que nous avons retracé plus haut. Il est démontré par toutes les traditions, par toutes les ruines qui nous restent de ce premier âge et par toutes les recherches des plus savants géologues modernes, qu'à cette époque l'humanité vivait dans les rapports les plus intimes avec la nature; et comme alors la nature inorganique était infiniment plus près

de la nature organique qu'elle ne l'est maintenant, on en a conclu qu'alors les hommes se trouvaient dans un état magnétique, dans une sorte de clairvoyance, que l'esprit humain était dans une union parfaite avec le système nerveux. Cet état, les hommes devaient le perdre, dès qu'ils ont commencé à entrer dans une vie de plus en plus détachée de la nature. C'est pourquoi les livres les plus anciens des Indous parlent en termes exprès de l'existence de cet état magnétique des premiers peuples; et même, dans les temps les plus reculés, chez les nations les moins civilisées, on trouve des traditions touchantes, des légendes naïves sur cet état.

L'union qui règne alors parmi les hommes n'est point le produit spontané de la raison, elle n'est que le résultat d'un enchainement donné par Dieu même. Les hommes alors vivent en frères, dans la douce intimité de l'enfance, de l'innocence.

Messieurs, on ne doit jamais s'écarter de la tradition historique; car on perdrait, en l'abandonnant, tout point d'appui solide. Il est vrai que si bien conçue et si sévèrement critiquée qu'elle puisse être, elle ne procure jamais une certitude complète et générale. Il ne nous reste cependant rien de mieux à faire que de nous en tenir à ce guide, tel que nous le possédons, malgré l'incertitude et le doute dont plusieurs points peuvent rester obscurcis. Souvent la solution de l'énigme se rencontre inopinément par la confrontation qu'on en fait avec une autre branche des connaissances historiques, ou si j'ose le dire, avec un autre canal de la tradition.

On hasarderait certainement beaucoup si l'on voulait tout expliquer, si l'on voulait remplir toutes les lacunes qui se présentent; mais ni les points qui demeurent inéclaircis, ni les vides qu'on est obligé de laisser çà et là, n'empêchent de con-

cevoir, autant qu'il est en l'homme, l'ensemble du développement humain. Je fais cette observation à dessein, parce que, sur ce premier âge, nous n'avons que des traditions; mais, au moins, ces traditions sont concordantes. Les plus anciens écrits des plus anciens peuples, les Védas et la législation de Manou s'accordent avec la Bible sur l'existence d'un Éden, d'un lieu de délices, d'un paradis, où les hommes pouvaient satisfaire leurs justes désirs et se procurer d'innocentes jouissances, vivant en paix entre eux et avec des esprits supérieurs, de célestes intelligences, comme avec les créatures inférieures, les animaux et les plantes, ainsi qu'avec toutes les forces et les procédés de la vie naturelle de la terre et d'autres globes voisins du nôtre. Au reste, les traditions de presque tous les peuples nous offrent des traces de ce mythe, et il ne faudrait pas une érudition profonde pour le retrouver dans la mythologie des Grecs et des Romains, comme on le retrouve clairement dans le Chou-King, dans le Zend-Avesta et ailleurs. Enfin, le Prophète, en parlant de la première demeure des hommes, signale incontestablement cette plage centrale de l'Asie occidentale arrosée par deux grands fleuves et baignée des quatre côtés par la mer Caspienne, la Méditerranée et les golfes Persique et Arabique, ce qui s'accorde parfaitement avec les traditions des peuples les plus anciens, qui tous placent dans cette contrée le berceau de l'humanité. Car d'abord les traditions sur l'origine des peuples de l'Europe nous conduisent toutes dans les environs du Caucase, dans l'Asie Mineure, la Phénicie ou l'Égypte, c'est-à-dire dans le voisinage et sur les limites de ce peuple central. Parmi les nations les plus anciennes de l'Asie, les Chinois fixent le berceau de leur civilisation et la tradition de leur origine dans la province

nord-ouest de Chen-si, les Indiens le placent au nord de l'Himalaya. Nous voilà portés dans la Bactriane, limitrophe de la Perse, qui, à son tour, confine à cette région centrale, dont le pays primitif et sacré de la tradition persane, l'Atropatène ou terre de feu, forme lui-même une partie.

Que le premier âge de l'humanité ait eu les caractères que nous lui avons attribués, c'est ce qui, au défaut des traditions, serait démontré, sans réplique, par les découvertes des navigateurs modernes. Tous les peuples, en effet, qu'ils ont trouvés placés dans des situations primitives analogues à celles que je viens de décrire, leur ont offert, *sous plus d'un rapport*, un spectacle de mœurs et d'usages voisins de ceux qui caractérisent le premier âge. Ainsi les Moxes, les Topayres du Brésil, les Guaxéros de Terre-Ferme vivaient, quand les Espagnols abordèrent en Amérique, dans une société qui se rapprochait de cet âge. Il en était de même des habitants de la Californie, des îles Mariannes, des Philippines, lorsque les missionnaires y pénétrèrent. Enfin, lisez les voyages de Cook et des autres navigateurs qui ont parcouru les îles de la mer du Sud, et vous trouverez, dans leurs récits, les frais et riants tableaux des Otaïtiens et des autres insulaires de ces parages, chez qui le premier âge eût été organisé complétement s'ils eussent eu à leur disposition une plus grande variété de produits animaux et végétaux, et des terres plus étendues (1).

Dans ce premier âge, l'homme donc jouit du bonheur; mais c'est un bonheur peu développé et obscur. L'humanité, dans cet état où la nature la nourrit surabondamment, prend pied sur le sol de son globe. Ceux qui ont pensé que les premiers

(1) *Considérant*, t. I, p. 146 et 147.

hommes avaient vécu errants et isolés dans les bois, n'ont pas réfléchi qu'en pareil berceau l'humanité eût infailliblement péri (1).

Le premier âge a un terme, messieurs; il faut bien que l'homme se mette en devoir de conquérir force et puissance. La création de ses instruments de progrès est une crise douloureuse pour l'humanité; car l'enfantement des sciences, des arts et de l'industrie s'opère pendant des périodes incohérentes qui ne peuvent produire ni le bonheur ni l'harmonie, puisqu'elles ont pour mission de créer cette industrie et ces sciences qui en sont les moyens et les matériaux. Les premières périodes forgent donc les matériaux du bonheur, mais ne peuvent pas le donner : voilà ce qu'il faut reconnaître et bien comprendre (2). Il est nécessaire que l'objet qui plus tard doit entrer dans la synthèse soit d'abord cultivé, perfectionné en tout sens, autrement on risquerait de recevoir un instrument discordant dans l'harmonie générale. Il en est de même des peuples, il faut d'abord qu'ils se développent dans toute leur indépendance, dans toute leur spontanéité, et dussent-ils, à cet effet, employer la foudre; car il faut qu'ils entrent un jour la tête haute dans la grande association humanitaire, non pour y changer leur individualité, mais pour l'abdiquer dans l'intérêt de tous.

De ce point de vue, les guerres et les batailles des peuples ne sont autre chose que la rencontre violente, le choc nécessaire des idées qui les animent et qu'ils prétendent réaliser de gré ou de force. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'histoire : la

(1) *Considérant*, t. I, p. 148.
(2) *Idem*, *ibid.*

guerre, ainsi conçue, n'est pas autre chose qu'un échange sanglant d'idées à coups d'épée et à coups de canon, que le combat de l'erreur et de la vérité (1).

Aussi toutes les traditions s'accordent-elles à attribuer la cause de la perte de l'âge d'or de l'humanité à l'esprit d'indépendance de l'homme, au réveil de la libre pensée, à la science du bien et du mal. Alors les puissances célestes abandonnèrent les mortels à leur sort, au travail, à l'exercice pénible de leurs facultés individuelles; le paradis leur fut fermé, le labeur et la misère, le mécontentement et la discorde impie les affligèrent; mais, en revanche, ils apprirent à se connaître eux-mêmes. Et voilà, messieurs, le grand fait social que Moïse a gravé dans son Sépher. Ève, corrompue par le serpent, emblème de prudence, de cupidité et d'égoïsme, séduit et entraîne Adam, l'*homme universel*. *L'arbre couvert de fruits*, symbole de la richesse matérielle, est la cause déterminante, et le serpent sorti de l'arbre, ou l'égoïsme suscité à cette occasion, est la cause potentielle de l'*introduction du mal* (2).

L'arbre, source de la vie, sera aussi la source du *bien* et du *mal*. Ce n'est qu'en mangeant de ses fruits que l'homme perdra son innocence, c'est-à-dire son ignorance primitive, et qu'il commencera, au travers d'une vie de douleurs, à apprendre, à savoir, à découvrir (3).

Après la chute, Adam, l'homme universel, chassé du *paradis*, est privé des avantages de la première société dont

(1) Voyez *Victor Cousin*, Introduction à l'histoire de la philosophie, IXe leçon.

(2) *Considérant*, t. I, p. 149.

(3) *Idem, ibid.*

les biens se divisent à sa mort. La *mort* d'Adam, l'homme universel, c'est la dissolution de l'unité humanitaire primitive, après laquelle les différents peuples couvrent la terre sous le nom de ses enfants (1).

L'homme est condamné à *travailler à la sueur de son front* jusqu'au jour de la *rédemption* sociale, qui sera caractérisé par l'*écrasement de la tête du serpent*, par l'anéantissement de l'égoïsme (2).

Quoi qu'il en soit du poëme cosmogonique et symbolique de Moïse, je sais bien qu'il y a chez beaucoup de personnes un très-fort préjugé, en vertu duquel on déclare franchement qu'en aucun cas les hommes ne peuvent bien vivre et s'accorder ensemble. Ceux qui soutiennent ce préjugé radicalement impie et injurieux pour le Créateur, ne s'aperçoivent pas qu'ils tirent toute leur argumentation d'un état social qu'ils considèrent comme l'apogée du développement humain. Les passions de l'homme, que l'on regarde comme un obstacle invincible à l'établissement de l'harmonie sociale, auraient un jeu complétement différent dans un monde autrement organisé. Ceci est un fait qu'on ne peut plus nier depuis que l'on a vu les mœurs de ces insulaires de la mer du Sud, si bienveillants, si aimables, si hospitaliers, et que les hommes de notre HAUTE civilisation, pour preuve de leur reconnaissance, ont débuté par infecter d'horribles maladies. Le meurtre était si inconnu chez les habitants des iles Mariannes, qu'ils affirmaient par ce beau serment : *Cela est aussi vrai qu'un homme n'en tue pas un autre* (3).

(1) *Considérant*, t. I, p. 150.
(2) *Idem, ibid.*
(3) *Idem, ibid.*, p. 150 et 151.

Ces insulaires sont cependant des hommes comme nous, seulement la nature fournit amplement à leurs besoins. Quant à nos sociétés, elles engendrent et développent d'immenses besoins sans savoir créer les moyens de les satisfaire; la discordance sociale doit inévitablement résulter d'un pareil état de choses : mais vienne une organisation (et elle viendra) qui sache tirer parti des grandes puissances industrielles et scientifiques dont l'humanité est aujourd'hui pourvue; vienne un nouvel Homme-Dieu (et il viendra) qui exerce sa céleste puissance d'attraction sur l'humanité, et l'harmonie sociale sera réalisable. En attendant, toutes les objections que l'on tire des mauvaises dispositions que montrent les hommes au milieu des séparations, des individualismes et des incohérences de l'état actuel de la civilisation, sont de nulle valeur. Ce serait, en vérité, un phénomène bien étrange qu'ils pussent vivre en bon accord (1).

Aussi voyez ce qui se passe quand la pénurie se fait sentir chez les peuples de la période qui suit immédiatement leur unité primitive : l'égoïsme surgit, l'unité se dissout, chacun tire à soi; il n'y a que l'affection nécessaire à la perpétuation de l'espèce, l'affection de famille qui survit seule au naufrage de toutes les autres affections, et devient base exclusive de la société (2).

Néanmoins, je ne me dissimule pas que les idées d'harmonie sociale que je viens d'émettre seront traitées d'utopies par plus d'un, mais je réponds : Vous qui traitez d'utopie toute idée dépassant les bornes étroites de votre horizon in-

(1) *Considérant*, t. I, p. 151 et 152.

(2) *Idem*, *ibid*.

tellectuel, sachez qu'il n'y a de chimérique que vos mesquines conceptions sur le progrès social. Personne plus que moi n'apprécie les merveilles de la moderne civilisation; mais cela ne m'autorise point à fermer les yeux sur les ténèbres dans lesquelles nous plongeons encore. Oui, messieurs, il y aura *barbarie, barbarie profonde* dans l'humanité, tant que le soleil de la civilisation ne luira que sur l'Europe; tant que l'Asie gémira sous le despotisme le plus écrasant fondé sur l'obéissance la plus servile; tant que l'Afrique ne sera pas tirée de l'état d'affaissement et d'abjection où elle est tombée depuis des siècles; tant qu'il y aura des hommes et des peuples traités comme des objets de possession privée; tant qu'il y aura des États gouvernés, sacerdotalement ou politiquement, par des autorités infaillibles; tant que l'esprit d'intolérance civile ou religieuse tiendra son fanatique séquestre sur les droits imprescriptibles de la nature humaine; tant que l'obscurantisme menacera d'éteindre les lumières pour rallumer le feu; tant qu'existeront la piraterie et les lettres de marque, les galères et les prisons insalubres; tant qu'il n'y aura pas une plus grande diffusion du bien-être matériel; tant qu'il ne sera pas créé un système complet d'éducation pour les masses ignorantes et grossières; tant enfin que l'on croira devoir gouverner avec les honteuses traditions des Borgia, avec une morale tendante à faire douter de l'existence du christianisme, ou d'une divinité et d'une justice divine quelconque; avec une morale qui regarde la société comme une guerre de ruse, l'équité comme une qualité inutile ou un simple accessoire, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des plus adroits et des plus fourbes.

QUATRIÈME LEÇON.

10 février 1840.

Nouvelles explications des catégories de Krause. — Application de ces catégories à la géographie. — Retour sur le premier âge de l'humanité. — Causes de sa perte. — Le mal, résultat du libre arbitre de l'homme. — Nécessité de ce résultat. — Dissolution de l'unité humanitaire; dispersion des peuples. — Importance historique de Moïse pour cette époque. — Second âge principal de l'humanité, divisé en trois périodes. — Description de la première période, sous le rapport de la science, de la religion (ensemble des religions païennes), de l'organisation sociale (esclavage, castes), de l'art, de la famille (digression sur l'état actuel de la civilisation), du droit. — L'Inde présente l'image la plus parfaite de la première période du second âge. — Prédominance de certains éléments sociaux chez certains peuples. — Le Christ termine cette première période et commence la seconde. — Jésus et les Esséniens.

Messieurs,

Ce fut une grande et belle idée, lorsque pour la première fois Pythagore soutint que l'univers tout entier est un nombre.

En effet, entre la brute et nous le nombre est la barrière dans l'ordre immatériel, comme, dans l'ordre physique, l'usage du feu nous distingue d'elle d'une manière ineffaçable. Dieu nous a donné le nombre, et c'est par le nombre qu'il se prouve à nous, comme l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et, par conséquent, l'intelligence. Ramenez-le : avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté : le *cri* devient *chant*, le *bruit* reçoit le *rhythme*, le *saut* est *danse*, la *force* s'appelle *dynamique* et les *lignes* deviennent des *figures*.

L'intelligence, comme la beauté, aime à se contempler : or, le miroir de l'intelligence, c'est le nombre. De là vient le goût que nous avons tous pour la symétrie. Jadis un navigateur, jeté par le naufrage sur une île qu'il croyait déserte, aperçut en parcourant le rivage une figure de géométrie tracée sur le sable : il reconnut l'homme et rendit grâces aux dieux. Une figure de la même espèce aurait-elle moins de force pour être écrite dans le ciel, et le nombre n'est-il pas toujours le même, de quelque manière qu'il nous soit présenté ? Regardez bien : il est écrit sur toutes les parties de l'univers, et principalement sur le corps humain. Il se déploie dans le règne végétal avec une richesse qui étourdit par son invariable constance dans ses variétés infinies ; mais c'est le nombre *trois* en particulier qui est remarquable : il est gravé dans les astres, sur la terre, dans l'intelligence de l'homme, dans son corps, dans la vérité, dans la Fable, dans l'Évangile, dans le Talmud, dans les Védas, dans le Chou-King, dans toutes les cérémonies religieuses antiques ou modernes, aspersions, ablutions, invocations, exorcismes, charmes, sortiléges, magie noire ou blanche, dans les mystères de la cabale, de la théurgie, de

l'alchimie, de toutes les sociétés secrètes, dans la théologie, dans la géométrie, dans la politique, dans la grammaire, dans une infinité de formules oratoires ou poétiques qui échappent à l'attention *inavertie*, en un mot, dans tout ce qui existe (1). C'est une loi de Dieu; et un des plus grands mérites de Krause, à mon avis, c'est de l'avoir appliquée à l'histoire, c'est d'avoir caractérisé le développement de l'humanité dans le passé par 1, thèse; dans le présent par 2, antithèse, et dans l'avenir par 3, synthèse.

Aussi Michel-Ange a-t-il dit que 1, 2, 3, c'est tout l'art, et les paroles du Christ sur la destruction du Temple en trois jours sont-elles d'une étonnante profondeur.

Il y a plus, si l'histoire naturelle, disons mieux, si la philosophie de la nature fait une fois de plus grands progrès, elle montrera ces lois de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse dans la structure du globe terrestre. Ainsi, l'ancien monde, comprenant l'Asie, l'Afrique et l'Europe, a pour antithèse le nouveau monde, l'Amérique, et pour synthèse la Polynésie.

Chacun des deux premiers de ces mondes a ses organisations particulières; ils sont opposés l'un à l'autre comme le principe mâle et le principe femelle. L'immense île que forment l'Asie, l'Afrique et l'Europe, offre un ovale dont le grand axe est très-incliné vers l'équateur; le contour en est assez également interrompu de deux côtés par des golfes ou des méditerranées; des fleuves découlent de toutes parts dans une proportion à peu près égale. L'Amérique présente, au contraire, une figure allongée, découpée, indéfinissable; les grands golfes,

(1) *De Maistre*, Soirées de Saint-Pétersbourg, t. II, p. 119 (édition de la Société des bons livres, Bruxelles, 1838).

les méditerranées d'Amérique, ont leur ouverture du côté oriental; le côté opposé offre un rivage uni et ne présente qu'aux deux extrémités quelques dentelures; enfin, les grands fleuves coulent presque exclusivement vers l'océan Atlantique (1). La Polynésie est destinée à réunir ces deux mondes incomplets, à les relier entre eux, à accomplir la grande fusion matrimoniale de l'humanité. Si, dans l'une de ces parties principales du globe, c'est le cours circulaire des eaux qui prédomine, et dans l'autre la terre ferme, dans la troisième, en revanche, on aperçoit un parfait équilibre des deux éléments, et le règne végétal et animal y présente la même union harmonique. La géographie envisagée de cette manière offrirait donc un pays du couchant, de la *thèse* (Asie, Afrique, Europe), un pays du levant, de l'*antithèse* (Amérique), un pays du midi, *synthèse* (Polynésie).

L'Amérique est, sans contredit, infiniment plus jeune que l'ancien monde, et la Polynésie, comme l'humanité, est encore occupée de la formation de sa vie ; toute vierge encore, on la voit éclore comme un bouton de rose au milieu d'un monde d'îles et d'îlots : elle semble attendre, pour achever son développement, que l'humanité soit prête.

On le comprend, la nature a suivi ici, comme partout, la loi générale : dans tout ce qui a vitalité se manifestent d'abord l'une après l'autre deux parties opposées entre elles, mais qui, dans leur croissance, se confondent pour s'harmoniser. Les races humaines, versées dans toutes les directions par la partie de la terre qui est au couchant, se rencontrent d'abord suivant des directions diverses dans la partie du levant, et elles se don-

(1) Voir la Géographie de *Malte-Brun*.

neront un jour une main fraternelle dans la partie méridionale. A cet effet, il faut que la vie sociale s'organise d'abord dans chacune des parties du monde, de la manière que nous avons indiquée.

Les opinions que je viens d'émettre, messieurs, ne se prouvent point entièrement par le raisonnement. Celui qui a passé sa vie sans avoir jamais goûté les choses divines ; celui qui a rétréci son esprit et desséché son cœur, celui-là repoussera ces sortes de pensées, et même il n'y comprendra rien, parce qu'il manque d'un sens, du sens religieux. Il est des vérités que l'homme ne peut saisir qu'avec l'*esprit de son cœur*(1).

Messieurs, nous avons essayé de caractériser le premier âge, l'âge unitaire de l'humanité. S'agit-il d'établir la réalité de cet âge, les témoins viennent de toutes parts et se présentent d'eux-mêmes ; jamais ils ne se sont parlé, jamais ils ne se contredisent sur les traits principaux. Écoutez la sage antiquité sur le compte des premiers hommes : elle vous dira que ce furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses communications. Sur ce point, il n'y a pas de dissonance ; les initiés, les philosophes, les poëtes, l'histoire, la Fable, l'Asie et l'Europe n'ont qu'une voix. Un tel accord de la raison, de la révélation et de toutes les traditions humaines forme une démonstration que la bouche seule peut contredire (2); car un fait qui a pour lui le suffrage universel du genre humain me paraît une vérité plus que mathématiquement démontrée.

Par quoi l'homme a-t-il perdu cet état primitif ? Je l'ai déjà

(1) *De Maistre.*

(2) *Idem*, Soirées, t. I, p. 68.

dit, par la connaissance du bien et du mal, par l'égoïsme intellectuel. Comment cela? La faculté qui se manifeste au plus haut degré dans l'homme, c'est la spontanéité, c'est le libre arbitre. Or, en usant de cette faculté dissolvante aux dépens de toutes les autres, aux dépens de l'enchaînement de toutes les conditions de la vie, l'homme se détache, jusqu'à un certain point, de l'ensemble de cette vie, suit un développement individuel nuisible au développement de ses semblables et agit contrairement à l'idée de la justice divine. *Ex mero libero arbitrio Dei nihil proficisci potest*, rien ne peut sortir du pur arbitre de Dieu, a dit Leibnitz, que pourrait-il donc résulter de réellement fructueux du pur arbitre de l'homme? C'est par la spontanéité que l'homme peut concevoir, et c'est, sans doute, en tendant outre mesure le ressort de cette faculté qu'il s'est détaché de son centre, qu'il a rapporté toutes choses à son moi et qu'il a faussé les justes proportions de la vie dans lesquelles la partie doit être étroitement liée au tout. Le mal est donc venu sur la terre par la fausse application que les hommes ont faite de leur spontanéité, particulièrement dans les rapports fondamentaux qui les unissent avec Dieu et la nature. Cependant, comme nous l'avons vu, cet état du mal n'a pas pu être l'état primordial du genre humain. Car avant qu'un être arrive à faire usage de sa spontanéité, il faut qu'il parte d'un état de vie où il est en union intime avec l'être supérieur sous la protection duquel il a commencé son existence. C'est ainsi que la plante ne voit le jour qu'après s'être développée en germe dans le sein de la terre; c'est ainsi que l'enfant n'atteint sa spontanéité qu'après s'être développé dans le sein de sa mère. De même le genre humain a dû, dans l'origine, se trouver sous la haute protection de la Providence

et sous l'influence plus directe d'êtres supérieurs, de la nature, de l'esprit et de Dieu. Mais lorsque les hommes eurent acquis, dans ce développement, un certain degré de spontanéité, il est arrivé, comme le prouvent l'histoire et l'expérience que chacun peut faire sur soi-même, une époque où l'esprit humain, en se sentant dans la possession de son libre arbitre, s'est imaginé que son développement pouvait se faire en toute indépendance, en toute licence. Cette conception, en éveillant l'orgueil de l'esprit, a passé dans la volonté, qui a voulu la mettre en pratique, et de là toute une Iliade de maux. Les hommes prétendirent pouvoir se passer d'une direction supérieure, d'une direction providentielle, parce qu'ils se croyaient assez forts pour prendre tout le fardeau de la vie sur leurs propres épaules; mais alors chacun, par une conséquence naturelle du principe posé, fit, vis-à-vis de tous les autres, ce que tous avaient fait vis-à-vis de Dieu. Le lien rompu entre la Divinité et l'humanité devait entraîner la destruction du lien dans l'humanité même. Chacun s'imagina qu'il pouvait être l'artisan de sa fortune sans avoir besoin de l'appui réel de ses frères; la spontanéité égoïste, en étendant son empire sur tous les rapports sociaux, finit par rétrécir la sphère de l'intelligence et ne laissa plus à l'homme que l'étroite carrière des intérêts particuliers. L'unité du cercle vital de l'humanité étant ainsi brisée comme du verre, les hommes s'isolèrent et se dispersèrent, ou s'ils restèrent ensemble, la spontanéité la plus forte et la plus énergique établit une domination intellectuelle et physique sur celle de tous les autres.

Cependant, comme je l'ai dit dans la leçon précédente, l'humanité avait absolument besoin de faire un apprentissage; les

divers éléments qui sont appelés à entrer plus tard dans la recomposition harmonique de l'humanité, devaient se dessiner, se formuler d'abord; les individualités, les nationalités des peuples devaient se faire jour, fût-ce à coups de tonnerre; et c'est cette vérité qui rend sainte et sacrée la cause de toutes les véritables nationalités, en même temps qu'elle condamne toute domination étrangère, quelque douce, quelque accommodante qu'elle puisse être.

Origène disait très-sensément à Celse: « Le monde ayant été créé par la Providence, il faut nécessairement que le genre humain ait été mis, dans les commencements, sous la tutelle de certains êtres supérieurs, et qu'alors Dieu déjà se soit manifesté aux hommes. » C'est aussi ce que l'Écriture sainte atteste (Genèse XVIII), et il convenait, en effet, que, dans l'enfance du monde, l'espèce humaine reçût des secours extraordinaires, jusqu'à ce que l'invention des arts l'eût mise en état de se défendre elle-même et de n'avoir plus besoin de l'intervention de la Divinité (1).

Ce n'est pas à dire, toutefois, que, dans ce second âge, que nous avons qualifié d'*antithèse*, Dieu abandonne entièrement l'humanité; nous prétendons seulement que, d'après la loi divine du salut, elle doit, avec l'aide et sous la protection de Dieu, conquérir et développer son indépendance. Ce qui est propre à cet âge de croissance de l'humanité, c'est qu'elle n'y connait pas ses rapports avec Dieu, qu'elle ne s'y cultive pas en pleine connaissance de ces rapports; que, dans les buts qu'elle veut réaliser, elle ne comprend pas ces rapports; qu'en un mot, elle n'a pas universalisé ses conceptions religieuses.

(1) *De Maistre*, Soirées, t. I, p. 122.

C'est pourquoi toute la sphère vitale de ces siècles se borne à la compréhension de la nature et de l'humanité au moyen des cinq sens; mais la clairvoyance du premier âge se perd peu à peu et n'est plus que la propriété de quelques individus, prêtres, magiciens ou médecins. Toute l'attention de l'humanité est dirigée vers ce qui est individuel et ce qui tombe sous l'empire des sens.

Les plus anciens livres des plus anciens peuples à la main, nous avons prouvé historiquement l'existence de l'unité humanitaire dans un lieu déterminé. Les mêmes livres indiquent très-clairement les migrations des différentes races humaines après la dissolution de l'unité et nous mettent à même de les suivre.

Une de ces tribus descendit l'Imaüs vers les sources de l'Hoanghi, et conduite par Fohi, entra dans la province de Chensi pour se répandre de là sur la Chine, où une autre tribu, sous Kiang-Hoy, peupla Tonkin et la Cochinchine. Une autre tribu côtoya le Tsampi ou Brahmapoutra pour descendre dans le bas Thibet, puis le Ménam pour se répandre dans Ava, Siam et la Malaisie, et pour tarir, à l'est, dans la noire tribu des Papous, dont le chef mythique, avec ses cheveux crépus et son caractère nègre, est Bouddha. Plus loin, on vit marcher le long du Gange et de l'Indus, sous la conduite de Brahma, ou Manou, ou Rama, une famille qui occupa la péninsule antérieure après des luttes sanglantes avec une tribu nègre, qui y avait voulu pénétrer par l'île de Ceylan ; elle resta entièrement maitresse du terrain. Une route coupe transversalement et la Perse et l'Arabie heureuse ; cette route fut suivie par les races noires jusque vers les hautes régions de l'Arabie, d'où elles se propagèrent peu à peu sur cette partie

de la terre. Vers le nord, il y eut une vaste expansion de peuples sur les larges plaines de Kachgar, de Choten et de Kokonor. Tatarisés dans ces steppes immenses et multipliés tellement qu'ils ne trouvaient plus de subsistance suffisante, ils se précipitèrent les uns après les autres hors des gorges de l'Igour et de l'Altaï. La souche orientale de ces peuplades, qui avait le plus d'analogie avec les Chinois, passa avec l'Amour ou fleuve Blanc dans la Mongolie et de là en Corée et au Japon ; une autre suivit la Léna jusqu'à la mer du Nord ; les Tonguses et les Samoièdes longèrent le Jénisei en partant de Touran, tandis que les Finnois et les Slaves chevauchèrent vers l'Oural. A l'ouest, une autre race fondamentale s'était détachée du milieu commun pour se camper autour de cette autre montagne centrale, le Caucase. C'est là que toute l'Asie occidentale et toute l'Europe ont jeté leurs racines et établi leurs demeures premières ; tout un système de migrations s'est fondu, s'il est permis de parler ainsi, autour de ces hauteurs. En quittant la mère patrie, les races chaldéennes descendirent, vers l'Euphrate et le Tigre, dans la Mésopotamie, et avec leurs tribus collatérales, les Juifs et les Phéniciens, dans la Syrie ; mais voici caracoler le long de la chaîne de montagnes, sur les bords de la mer Rouge, les cavaliers arabes, si vifs, si agiles, si nerveux ; parmi eux se distinguaient les Hémyarites ; ils peuplèrent l'Arabie et le pays de Saba, puis à une époque très-ancienne, ils franchirent la mer Noire pour prendre pied en Éthiopie et pour répandre dans tout l'intérieur de l'Afrique leurs pasteurs nomades, qui partout percèrent à travers les migrations épaisses des nègres. Ils avaient fait aussi irruption en Égypte, où, après s'être emparés des basses terres, ils finirent par être assujettis,

exterminés ou chassés. Le torrent roula plus loin, vers les côtes septentrionales de l'Afrique, dans la même voie qui conduisit plus tard le mahométisme en Espagne. Les pentes du Taurus, la Cappadoce, la Pisidie, la Phrygie jusqu'à l'Hellespont, l'Asie Mineure jusqu'en Thrace, virent les merveilleuses populations qui pénétrèrent en Grèce, en Italie et probablement dans les Gaules et l'Espagne, pendant que les fédérations germaniques, groupées septentrionalement autour de la mer Noire, se portaient au delà du Dniepr et des Carpathes, les vieilles Riphées, à l'ouest, et qu'au nord, les Scandinaves s'étendaient le long du Volga et de sa chaine de montagnes. A l'Orient enfin, les Iraniens, sous Giamschid, avaient fondé l'antique empire de l'Iran, au pied des Paropamisades, empire qui bientôt rompit ses barrières et, comme un torrent fougueux, se précipita sur les vieilles dominations de Babel et de l'Inde. Toute l'espèce humaine, ainsi dispersée, commença à se développer dans l'Asie postérieure, vers le Thibet et Kachgar, comme dans ses cotylédons ; la nature sépara de la masse globale les peuplades des Slaves, des Mongols, des Chinois, de l'Inde postérieure et des nègres ; on eût dit que les racines du grand arbre voulussent se plonger dans la terre, sous les cotylédons ; et la vie purifiée, pour ainsi dire, par cette noire descente, lança gaiement sa tribu de prédilection vers l'Occident, pour qu'elle y développât les fleurs brillantes de la civilisation européenne. Le point de traverse avait été fait dans le Caucase. L'irruption vers le nord eut lieu par les portes caspiennes. Le Caucase devint ainsi un second centre mythologique, l'Iran en étant le premier. C'est là qu'est situé l'Asgard de l'Edda, la citadelle des dieux des Ases, d'où Sigge et Odin prirent leur essor vers la Scandinavie. Là se trouve la

montagne où fut enchaîné Prométhée, là l'Ararat des Hébreux, là la montagne merveilleuse de Mahomet, là l'Albordi du Zend-Avesta, autour duquel roule le ciel étoilé et qui est tout or et tout prière (1).

L'Éden, la division et la migration de ces peuples ont été parfaitement décrits par Moïse. On a appelé en témoignage contre ce philosophe l'histoire, la chronologie, l'astronomie, la géologie, toutes les sciences. Mais les objections ont disparu devant la véritable science, et la Bible est regardée aujourd'hui comme la source la plus pure et la plus authentique de l'histoire primitive du monde. Je n'ignore pas que des esprits superficiels veulent subtiliser, mais qu'importe qu'on puisse opposer à des vérités prouvées certaines arguties dont le raisonnement ne sait pas se tirer sur-le-champ? Il n'y a pas de moyen plus infaillible de donner dans les erreurs les plus grossières et les plus funestes que de rejeter tel ou tel fait, uniquement parce qu'il souffre une objection que nous ne savons pas résoudre. En face d'une vérité démontrée l'objection mathématique même doit être méprisée : elle sera, sans doute, une vérité démontrée ; mais jamais on ne pourra démontrer qu'elle contredise la vérité antérieurement démontrée. On disait jadis au célèbre Copernic : Si votre système était vrai, Vénus aurait des phases comme la lune ; elle n'en a pas cependant, donc toute la nouvelle théorie s'évanouit. C'était une objection mathématique dans toute la force du terme. Suivant une ancienne tradition, il répondit : J'avoue que je n'ai rien à répondre ; mais Dieu fera la grâce qu'on trouvera une réponse. En effet, Dieu fit la grâce (mais après la mort du grand

(1) *Gorres*, Mythengeschichte der asiatischen Welt, t. I, p. 49-53.

homme) que Galilée trouvât les lunettes d'approche avec lesquelles il vit les phases ; de manière que l'objection insoluble devint le complément de la démonstration (1).

Cet exemple fournit un argument qui me paraît de la plus grande force dans les discussions épineuses. Ainsi, au XVIII[e] siècle, on jeta à la tête de tous ceux qui avaient foi dans la vérité historique de la Genèse des preuves que l'on disait d'une trempe indestructible et qui n'étaient qu'absurdes; on voulait les embarrasser avec de prétendues antiquités chinoises, avec l'incomparable savoir d'un peuple à qui les jésuites apprirent à faire les almanachs à la fin du XVI[e] siècle (2), et aujourd'hui la géologie est à genoux devant ce philosophe qui le premier rompit en visière aux impostures de l'Orient et se fit un devoir de faire connaître la vérité aux masses.

Rentrons dans la question par où nous en sommes sortis.

Le second âge principal de l'humanité, son âge de croissance, se subdivise, comme celui de l'individu, en périodes ou âges subordonnés qui répondent aux trois âges principaux. Tous les trois se trouvent placés sous l'action du second âge principal. L'idée de la première période consiste en ce que l'essence propre, l'être de l'humanité se pose et s'exprime dans toute sa diversité. L'idée de la seconde période consiste en ce que cette formation s'opère librement en vue de l'unité supérieure, qui est Dieu, Être primordial. L'idée de la troisième période consiste en ce que l'humanité éprouve l'indispensable nécessité de rapporter son développement intérieur tout entier à Dieu et d'arriver ainsi au troisième âge principal.

(1) *De Maistre*, Soirées, t. I, p. 195-197.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 72.

Passons en revue chacune des trois périodes du second âge humanitaire.

Et d'abord, *première période du second âge principal de l'humanité.*

N'oublions pas, messieurs, que, dans cette période, l'humanité se pose et se développe en tous sens et dans toutes ses facultés individuelles. D'après le caractère de cette période, la connaissance de Dieu comme Être un, infini, inconditionnel, s'efface de l'esprit humain et cherche un refuge dans des sociétés secrètes, dans des castes sacerdotales. C'est le prêtre qui recueille les germes des sciences et des arts, qui se livre aux premières recherches de la nature. Les prêtres se vouent d'autant plus ardemment à de semblables études que les connaissances qu'elles leur apportent semblent assurer plus exclusivement leur domination sur les peuples. Aussi les temples ont-ils été, chez toutes les nations, les foyers où se sont primitivement concentrés les éléments générateurs de toutes les sciences. La science a eu le sanctuaire pour berceau. Et dans ces vieux âges si troublés, dans ces premiers jours si âpres de l'humanité, la science ne pouvait croître, en effet, qu'à l'ombre des autels, sous la protection mystérieuse et redoutable des lieux sacrés devant lesquels le barbare armé s'arrêtait, tremblait et courbait la tête. Les ministres de Dieu pouvaient seuls défendre la science contre les violences des hommes, et la sainte pagode lui faire un bouclier contre le sabre. Les prêtres, il est vrai, s'efforcèrent de la garder pour eux, cette science, de tenir la lampe cachée sous le boisseau ; mais c'est la destinée du boisseau d'être brûlé par la lampe. La science, taillée et dégrossie par les prêtres, qui en voulaient faire un monopole, un instrument de domination, devait échapper plus tard à leur tutelle

égoïste et renverser les dogmes grossiers et menteurs qu'ils jetaient en pâture aux peuples. La théocratie n'en a pas moins été, de fait, le germe de la culture des sciences et des arts (1). Mais, chez le reste des humains, tout s'individualise pendant cette première période, tout est regardé et adoré comme Dieu, les arbres, les pierres, les sources, les éléments de la nature, la terre, l'eau, l'air, le feu, la lumière, le soleil, la lune, les astres, le ciel, l'univers visible, les plantes, les animaux, l'homme. L'expression la plus complète de cet état de choses, c'est le polythéisme, réduit en système d'art et de science chez les Indiens et les Orphéens : c'est un tout organique de divinités qui, à l'instar des hommes, vivent en familles; et, dans ce panthéon, l'on voit éparpillés tous les idéals que Dieu seul renferme dans son essence.

La divinisation de la nature sensible et une religion exaltée et fantastique succédèrent au culte simple et naïf du premier âge. Les grandes forces de la matière, et cette puissance de vitalité qui se renouvelle et se transmet de génération en génération, les esprits célestes, ou, pour parler la langue des anciens, l'armée du ciel et le chœur resplendissant des astres, tout fut symbolisé, divinisé, adoré. L'abus de l'image donna naissance à la mythologie : le symbole, confondu avec l'objet lui-même, au lieu d'en rester l'emblème, passa bientôt pour une sorte d'objets d'une autre espèce, et un tort capital des doctrines de ces temps-là naquit de la direction magique qu'elles prirent.

Il ne sera pas hors de propos, messieurs, de nous former une idée de l'ensemble des religions païennes. Traçons une

(1) *Considérant*, t. I, p. 161-163.

ellipse autour de l'antique résidence du genre humain. Les deux foyers de cette figure seront sur l'Albordi, et sur le Nobandhad, en Arménie et dans l'Inde. La courbe elle-même s'étendra de Moultan vers Hastinapouri, vers les sources du Gange jusqu'à celles de l'Oxus et de l'Iaxarte, et en descendant de ces fleuves, au delà de la mer Caspienne, autour du Caucase, aux sources de l'Euphrate et du Tigre, et depuis ces fleuves jusqu'au golfe Persique et ensuite par le Farsistan jusqu'à l'Inde antérieure. Le second axe de l'ellipse, dans sa direction du sud-est au nord-ouest, coupera le méridien dans un angle de 45 degrés; son point de milieu tombera au centre de l'Iran, et le petit axe, prolongé vers le nord-est, touchera aux montagnes de l'Amérique du Nord, et se croisera au nord-ouest avec les hauteurs africaines de l'Éthiopie. Sur le sol natal de l'humanité, autour de la moitié septentrionale-orientale de l'axe transversal, dans les plaines entre l'Oxus et l'Iaxarte et vers la Boucharie, se presseront les Japétites; autour de la moitié méridionale-occidentale, ce seront les Chamites; le reste de la surface se remplira de Sémites. Le foyer périhélique de l'ellipse sera dans le Caucase; autour se placeront, avec leurs mythes et leurs langues, les Sémites de l'Asie antérieure, les fils du soleil, ces souches de la civilisation européenne. Le foyer aphélique de l'ellipse portera sur l'Inde, et autour afflueront les Sémites de l'Asie postérieure, les fils de la lune. Au centre gît le brahmanisme, ce vieux mythe sabéen des tribus caucasiques, iraniennes et indiennes; autour des deux foyers, à l'ouest, on trouvera le culte de Jupiter-Jéhovah, à l'est celui de Vichnou. La langue primitive de ces tribus s'est développée, à l'orient dans le sanscrit et ses dépendances, à l'occident dans le chaldéen, l'assyrien, le pehlvi et ses ramifica-

tions. De Babel et depuis l'axe transversal s'est répandu l'antique empire des Couchites dans ses nombreuses tribus, à l'est, sur l'Inde, au sud-ouest, sur l'Arabie, l'Égypte, la Phénicie, jusqu'en Grèce et en Colchide, et n'a retrouvé son milieu que dans les hautes régions de l'Afrique. Son mythe, c'est le culte de Shiva, culte de sang et de mort, d'orgies et de bacchanales; sa langue, c'est la langue éthiopienne avec toutes ses branches, provenant de la même tige que les idiomes sémitiques. Depuis Touran et l'autre moitié du petit axe sont descendus, vers le nord, les Japétites, jetant de fortes racines en Europe et n'atteignant que plus tard à leur véritable centre en Amérique. Leur langue est le tatar, mais filandré de mille manières; leurs mythes ne sont autre chose que du vieux brahmanisme appauvri, du chamanisme. Le Pérou et le Mexique ont été, comme la Chine, probablement peuplés par des Sémites du mont Mérou (1).

En ce qui concerne l'organisation sociale durant cette première période, la société est éparse comme ses dieux : ce sont ou quelques individus qui dominent, ou certaines corporations; les peuples eux-mêmes sont isolés et forment, pour ainsi dire, de grandes corporations closes. C'est à cause de cet isolement que plusieurs d'entre eux sont restés barbares quand d'autres se sont civilisés, qu'ils se sont égarés comme des enfants dans un bois : ce sont autant de branches détachées du grand arbre social. Comme chaque peuple n'a en vue que son propre développement, ses propres intérêts, la guerre la plus acharnée, la plus sanglante, la guerre avec toutes ses horreurs, devient le droit international de ces

(1) *Gorres*, t. I, p. XXXIV-XXXVI.

tribus farouches. C'est la force brutale qui gouverne : tout relève du sabre, toutes les volontés plient devant celles du chef militaire, toutes les têtes s'inclinent devant les aigrettes flottantes de son panache (1).

Moralement indépendants et séparés les uns des autres, les peuples, dans cette période, ne sont placés les uns en face des autres que comme des puissances matérielles : ils s'attaquent pour se subjuguer ou se détruire. Les prisonniers sont massacrés ou traités comme des choses, leur personnalité n'est comptée pour rien ; l'esclavage est considéré comme une grâce spéciale que les vainqueurs font aux vaincus, et ces derniers se trouvent trop heureux d'accepter un maître pour échapper à un bourreau. Non-seulement les individus subissent ces dures conditions, mais des peuplades tout entières y sont assujetties. Quelquefois elles sont associées au peuple vainqueur ; mais ce n'est qu'extérieurement et toujours d'une manière distincte et fortement tranchée. De là l'origine de ces catégories de peuples connues sous le nom de castes, et qui s'organisent régulièrement en vertu de la supériorité intellectuelle que possèdent ou que prétendent posséder ceux qui les dominent.

Quant à la science, le fond légué à l'humanité par le premier âge disparaît peu à peu ; des hommes isolés, nous venons de le dire, se réunissent en corporations, ou bien des tribus entières, constituées en castes supérieures, s'arrogent la mission de conserver la science qu'elles ont reçue par tradition comme un dépôt inviolable et sacré, comme un mystère pour les autres castes ; elles prescrivent des règles de conduite à la vie tout

(1) *Considérant*, t. 1, p. 161-163.

entière, elles parlent encore de lumières, mais ils ne veulent pas que l'on approfondisse la science dans sa pureté, c'est-à-dire avec pleine liberté d'esprit, pour tous et au profit de tous. Dès lors ce qui reste des antiques traditions s'obscurcit, se remplit d'erreurs, et l'on en abuse pour légitimer l'oppression des individus et des peuples et pour les élever systématiquement dans cette oppression. Cependant les besoins matériels et une expérience de tous les jours conduisent naturellement à des découvertes scientifiques; mais celles-là aussi restent isolées, parce qu'on n'a pas encore trouvé le critérium primitif des connaissances humaines, et que l'on ne soupçonne pas même la possibilité d'une organisation scientifique complète.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur l'art, nous trouverons qu'il porte, comme tout le reste, le caractère général de cette culture incohérente, qu'il est sans lien aucun avec la science et bien moins encore avec le but de l'humanité. Il sert comme art utile aux besoins de la vie et comme art du beau au polythéisme. Nul doute qu'il ne puisse, dans ces tendances, parvenir à un haut degré de perfection; mais il ne vise qu'à la beauté matérielle; il n'opère que sur les sens, principalement par le rhythme mélodieux de la poésie et de la musique et par les molles ondulations de la danse; mais le beau, dans cet état de l'art, n'est en harmonie ni avec le bon, ni avec le juste, ni avec Dieu.

Les rapports de l'homme et de la femme ont le même caractère d'égoïsme et de brutalité. Ces rapports ne sont réglés que par la nature, le sexe le plus fort opprime le sexe le plus faible. Dans les relations de l'homme avec la femme règnent l'insolence et la force; dans les relations de la femme avec l'homme règnent l'astuce et l'obéissance servile. Les enfants

n'étant pas encore à même de faire valoir leur dignité individuelle par la force, ne sont pas considérés comme des êtres libres, doués de raison, mais comme des choses, et comme des choses appartenant en pleine propriété aux parents.

Cette période est la belle époque du patriarcat, c'est-à-dire de la domination la plus exclusive du principe de la famille(1). Volney, qui a fait des observations si attentives des mœurs des peuples patriarcaux et barbares chez lesquels il a voyagé, s'exprime ainsi sur ce sujet : « On prouverait sans réplique que tous les abus des gouvernements ont été calqués sur ceux du régime domestique, de ce gouvernement que, sous le nom de patriarcal, des esprits superficiels vantent sans l'avoir analysé. Des faits sans nombre démontrent que chez tout peuple naissant, dans l'état sauvage et barbare, le père, le chef de la famille est un despote, et un despote cruel et insolent. La femme est son esclave; les enfants, ses serviteurs. Ce roi dort ou fume sa pipe, tandis que sa femme et ses filles font tout le travail du ménage, et même celui de la culture et du labourage, autant que le comporte ce genre de sociétés : à peine les garçons prennent-ils quelque force, qu'ils se permettent de les frapper, et se font servir comme leurs pères. *Cet état se trouve tout entier chez nos paysans non civilisés* (2). »

Prenons acte de ces dernières paroles, et ne soyons pas si fiers des progrès de notre prétendue haute civilisation.

Voyez d'ailleurs, messieurs, en Afrique : la civilisation s'y trouve, à l'heure qu'il est, aux prises avec les Bédouins; leur

(1) *Considérant*, t. 1, p. 159.

(2) *Les Ruines*, p. 65.

inspire-t-elle de l'attrait? Voit-on ces peuplades, qui aiment le bonheur comme tous les autres hommes, accepter la civilisation telle que nous la leur avons présentée? — Si pourtant cette société était bonne et bienfaisante, si elle consacrait les droits et les devoirs naturels de l'homme, ces sauvages, qui sont hommes sous leur sauvagerie, comme nous sommes hommes sous notre civilisation, se rangeraient à la loi que l'homme cherche partout sans la rencontrer dans aucune des sociétés existantes, la loi de sa nature, la loi du bonheur (1).

Quel est le côté gagnant dans cette partie engagée sur la rive africaine entre la civilisation et la barbarie? — Le côté gagnant, c'est la barbarie. Je ne sais pas si vous avez vu dernièrement que sur 23 soldats français qui avaient vécu quelque temps prisonniers chez les Arabes, 17 ont refusé net de rentrer au bercail civilisé, 6 seulement ont consenti à revenir. Les journaux qui rapportaient le fait, disaient naïvement : « Sur 23, il y en a 17 qui se sont faits Bédouins. » Et ceux-là ne sont pas les seuls, car les derniers traités avec Abdel-Kader portaient cette clause révélatrice : « Que le Bey livrerait au général français les transfuges de la civilisation, qu'il promettait l'extradition des soldats qui désertent à l'armée (2). »

Voilà, certes, une pierre de touche; c'est de l'expérimentalisme cela, j'espère. Qu'en dites-vous, vous qui prétendez que nous sommes arrivés au dernier degré de la dernière civilisation, et que vouloir s'occuper encore d'améliorations sociales, c'est poursuivre des folies et des chimères?

Du reste, on a constaté que les demi-édéniens d'Otahiti et

(1) *Considérant*, t. I, p. 155 et 156.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 156.

de la mer du Sud meurent de tristesse et d'ennui quand on les transplante en sol civilisé; tandis que des matelots civilisés se sont souvent sauvés dans les bois des insulaires de la mer Pacifique, pour se rallier, après le départ de leur navire, à la société demi-sauvage de ces insulaires(1).

Enfin, les hordes de l'Amérique, malgré leurs fréquents rapports commerciaux avec les colons européens et avec la *tant florissante* civilisation des États-Unis, refusent constamment l'industrie civilisée, et s'enfoncent dans les bois à mesure que la race blanche gagne du terrain (2).

Eh quoi! J. J. Rousseau aurait-il eu raison lorsque, dans son fameux discours à l'Académie de Dijon, il conclut qu'il fallut porter le fer et le feu dans les académies des sciences et des arts et dans les ateliers de l'industrie? Non, mille fois non; Rousseau prêcha la rétrogradation, au lieu d'invoquer le progrès; il manqua de foi en Dieu et de croyance à l'avenir de l'humanité (3).

Revenons à notre sujet principal.

Messieurs, le droit, pendant cette période, ne résulte pas du développement physique, intellectuel et moral de l'homme. L'état ou l'institution pour le droit ne connait d'autre loi que celle de l'arbitraire et de la force matérielle; il n'y a pas là l'idée d'un véritable gouvernement, de direction de la vie des peuples d'après la loi éternelle du droit dans la liberté morale, de répartition des conditions et des moyens extérieurs dépendants de cette liberté et nécessaires à l'accomplissement

(1) *Considérant*, t. I, p. 137.

(2) *Idem, ibid.*

(3) *Idem, ibid.*, p. 138.

des buts rationnels de l'homme et de l'humanité. Tous les membres de l'État visent à l'isolement; tous, en conséquence, doivent être contenus, pour la conservation de la société, par l'ascendant de la force. Ainsi la constitution politique de cette première période, c'est le despotisme pur, et son représentant extérieur, c'est un seul homme, c'est le despote, le tyran; mais, dans la progression de cette période, il s'établit des formes de despotisme plus élevées, plus composées; on voit régner arbitrairement ou une famille, ou des associations de familles, ou une tribu tout entière ou une caste de tribu; ou bien le peuple, sans instruction, sans organisation, devient son propre tyran et son propre bourreau.

Dans cet état de choses, la civilisation de chaque peuple, vu l'isolement où il se trouve, ne pourra être que souverainement imparfaite, étroite et *unilatérale,* si je puis me servir de cette expression, et certaines parties de la destination de l'homme seront cultivées aux dépens de toutes les autres, de sorte que, chez les uns, ce sera la science qui prédominera, chez les autres l'art du beau, chez d'autres encore l'élément religieux, chez d'autres enfin la politique, mais une politique toute matérielle. D'où il suit que, chez les peuples organisés en castes, la vie aura un développement plus riche et plus brillant, par la raison que chacune des castes consacrera sa vie tout entière au développement d'une des spécialités de l'activité sociale.

L'humanité a dès longtemps parcouru la période que nous venons de dessiner dans ses traits généraux; mais il y a encore des peuples qui y sont retenus et qui doivent parcourir des périodes plus avancées : ce sont les peuples de l'Inde orientale. Ces peuples nous offrent le modèle le plus

instructif de la formation de toute la vie de cette période; ils sont encore aujourd'hui les plus nombreux de la terre; mais ils occupent l'échelle de la première période; ils se sont arrêtés dans leur développement, parce que, dans leur vieux système de castes, ils se sont civilisés d'une manière singulière : ils ont figé tous les éléments liquides de la vie humaine; ils les ont empêchés de couler et de se fondre librement, de telle sorte que jusqu'à nos jours il a été impossible de parvenir à la suppression de ces fatales catégories et de réunir en un seul organisme ces organismes divers. Il faudra commencer par introduire un développement libre et uniforme, si l'on veut délivrer ces peuples des fers qui les enchainent. Chez eux se sont conservées les plus anciennes traditions du premier âge de l'humanité, les écritures sacrées des Védas. Les doctrines fondamentales contenues dans ces livres traitent, il est vrai, de Dieu comme être unique; mais elles sont destituées de l'élément scientifique, de la spéculation pure. Ceux d'entre les Indiens qui sont le plus profondément initiés aux mystères de ces livres s'imaginent qu'ils peuvent devenir les égaux de Dieu, si, dans une unité compacte et indivise, ils abîment leur être, c'est-à-dire s'ils ne pensent rien, ne sentent rien, ne veulent rien, ne demandent rien, ne font rien; et voilà pourquoi le peuple indou prend pour les plus divins ceux qui portent le plus loin cette abnégation, cet anéantissement de soi-même. Ici l'on ne saurait méconnaitre une tendance manifeste à rétrograder dans le premier age de l'humanité. Une infinité de systèmes scientifiques de l'Inde ont pris naissance sur le terrain fécond des Védas; mais ils ne sont jamais devenus le domaine commun, public du peuple. L'ancienne organisation des castes s'est conservée im-

muable depuis des siècles jusqu'à nos jours; la science des Indous est une plante exotique, en ce sens qu'elle n'est que la propriété d'une seule caste, et même d'un petit nombre de membres de cette caste. Les peuples de l'Inde ont conservé cette absurde idée que la naissance divise les hommes en deux classes infranchissables, celle des hommes d'intelligence et celle des hommes de labeur; ils s'imaginent que ces derniers ne sont faits que pour servir, et qu'il faut les dompter, et les enchaîner au travail par les foudres du ciel et par les tisons de l'enfer. D'où il vient que, chez ces peuples, malgré toute la pureté et toute la simplicité des doctrines des Védas sur Dieu, et que suivent les plus éclairés d'entre les brahmanes, s'est conservée l'idolâtrie la plus abrutissante, le polythéisme le plus grossier, avec un gigantesque de formes qui inspire l'horreur et l'épouvante. Les vérités fondamentales les plus claires sur la connaissance de Dieu sont devenues, chez eux, la base de la superstition la plus dévergondée. Citons, par exemple, la fête de Jagganâtha. Les idoles que, dans cette solennité, on expose à l'adoration publique, ne sont rien autre chose que des mots scientifiques du vieux langage scientifique, des emblèmes scientifiques; maintenant elles sont devenues de véritables *guenons,* objets d'une vénération qui tient de l'insanie.

Il faut remarquer encore, messieurs, la prédominance de certaines parties de la destination de l'homme pendant cette première période du second âge. Ainsi, chez les Indous comme chez le peuple zend, c'est la *religiosité* fondée sur la science et l'amour de tous les hommes qui prédomine; ce qu'ils résument dans ces mots : « Paix à tous les êtres! » Dans toute l'Asie antérieure et en Europe, le sentiment religieux avait dégénéré en polythéisme, tandis que, chez les Hébreux, ce

sentiment, infiltré dans les veines du corps social, était cultivé pur de toute idolâtrie. L'esprit de la liberté et du beau régnait chez les Grecs; la tyrannie de l'État, fortement constitué au dedans et au dehors, chez les Romains, comme le despotisme administratif en Chine, comme le commerce et l'industrie chez les Phéniciens et les Carthaginois. L'esprit exclusif de l'époque s'opposait à l'union, à la culture harmonique des diverses branches de l'activité sociale. Subjuguer ou détruire, tel fut le sort de presque toutes les nations. Mais aussi c'est précisément au milieu de la splendeur de cette période que l'on aperçoit des symptômes de ce désir de retourner à l'unité primitive, des tentatives de revenir au premier âge, à l'âge d'or de l'humanité, ou bien de marcher en avant, de marcher à la conquête de l'organisation *panharmonique* de la vie. C'est ce que l'on trouve chez les Indous, soit que l'on veuille considérer ceux d'entre les brahmanes nommés Sanyassis, qui renonçant à la vie pratique, abdiquent leur personnalité pour se contempler eux-mêmes, restent immobiles et sans volonté, les sens entièrement fermés afin de se fondre avec Dieu; soit que l'on veuille examiner de près le bouddhisme, religion bienfaisante qui a transformé en hommes moraux plus de deux cents millions de barbares farouches. Le bouddhisme ne parait être, dans son origine, qu'une réforme de l'ancienne religion de l'Inde. Cette réforme, qui détruisit la division en castes, aurait été un immense bienfait si elle avait pu prévaloir à la longue sur le culte des brahmanes, de ces mortels si sages qui n'enseignent que des folies, qui craignent d'écraser un insecte et qui tolèrent les sacrifices humains; défenseurs intéressés d'un ordre de choses où non-seulement les rangs, les dignités, les avantages de la vie sociale, mais les péchés et les mérites, les châtiments du vice et

les récompenses de la vertu sont, depuis 3,000 ans, subordonnés à une classification héréditaire et irrévocable. Moins entichés d'observances puériles et de préjugés barbares, les bouddhistes ont permis l'usage de la chair des animaux et rappelé l'homme à sa dignité; ils ont un peu moins de respect pour les vaches et les éperviers et un peu plus de commisération pour les classes laborieuses (1). Malheureusement le bouddhisme a été déchiré par de nombreuses hérésies, qui ont perpétué, en tout ou en partie, les vieilles erreurs.

Non-seulement les Indous, mais aussi les Chinois ont pressenti la période plus développée qui va suivre. Confucius et son disciple Meng-Tseu étaient animés à peu près des mêmes sentiments que Socrate; mais c'est particulièrement chez les Grecs et par ce dernier, comme par Pythagore, Platon et Aristote, que cette période a été préparée et annoncée; chez les Hébreux, ce sont Moïse, les prophètes et les esséniens qui en ont hâté l'avénement. Mais ce ne fut qu'avec Jésus que commença réellement la *seconde période du second âge principal de l'humanité.*

Tout en rendant justice à ceux qui ont aplani les voies au christianisme, gardons-nous, messieurs, de comparer qui que ce soit au Christ, de confondre le Christ avec qui que ce puisse être.

Quelques écrivains ont prétendu qu'il n'était rien de plus qu'un disciple des esséniens, et que sa religion tout ntière est tirée de leur secte. Mais cette assertion ne repose sur au-

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Bouddha*, par *Klaproth*. Cet excellent ouvrage, qui est bien au-dessus de son titre, m'a CONSTAMMENT servi autant *pour le fond que pour la forme.*

cun fondement historique et ne s'appuie que sur des présomptions auxquelles on s'est vainement efforcé de donner une couleur de probabilité. On ne peut admettre comme preuve quelques ressemblances entre la religion chrétienne et les doctrines et les usages des esséniens. Si leur morale s'accorde, en certains points, avec celle de l'Évangile, il y a bien plus de conformité encore entre la morale de Jésus-Christ et celle des philosophes païens : en conclura-t-on que la religion chrétienne est tirée du paganisme? Ces présomptions perdent tout leur poids dès qu'on jette les yeux sur les différences tranchées et profondes qui séparent Jésus-Christ des esséniens; car les dogmes et les usages particuliers de cette secte sont presque tous condamnés par le Christ et par ses apôtres, par exemple, leurs ablutions et leurs mortifications, l'excessive rigidité avec laquelle ils observaient le sabbat, le refus qu'ils faisaient de manger de certaines choses que Dieu a créées pour l'usage des hommes, leur opinion sur le mariage, l'inévitable nécessité à laquelle ils soumettaient les hommes dans toutes leurs actions. Les esséniens formaient une société close, fuyaient le monde et n'allaient pas même aux fêtes solennelles à Jérusalem. Jésus vivait au sein de la société, conversait avec tout le monde, fréquentait les péagers et les pêcheurs, prenait part aux fêtes de famille, assistait aux solennités religieuses dans le temple de Jérusalem et suivait tous les usages de la vie ordinaire des Juifs. Les esséniens avaient une doctrine secrète; Jésus recommanda à ses apôtres de prêcher sur les toits ce qu'ils avaient appris en particulier. La morale des esséniens était exagérée et fanatique; Jésus enseigna à vivre au milieu du monde, en recommandant seulement de ne pas se laisser séduire par ses vanités et ses corruptions. En un mot, l'esprit

de sa doctrine et la forme qu'il a donnée à son Église attestent suffisamment que les esséniens n'avaient point été ses maitres (1).

Que personne donc n'ose se mettre en parallèle avec le Christ. Qu'importe que les philosophes de l'antiquité aient prévu, qu'ils aient activé le progrès, *quand ils ne l'ont pas réalisé!* Le Christ a amené, de principe et de fait, la réforme radicale de l'humanité. Il a posé sa main divine sur les feuillets d'airain de l'histoire, et les feuillets d'airain de l'histoire ont frémi et tourné sous sa main.

Le dieu effréné du naturalisme antique avait agité son thyrse sur tous les peuples. Shiva sur le taureau et Parvadi à Bénarès, Phtha sur Apis et Hépæstobula, Bel et Dercéto à Babylone, Chusoros en Phénicie, Saturne et Rhée en Grèce et à Rome, il avait parcouru la terre en d'innombrables incarnations, comme Osiris et Isis, comme Ninus et Sémiramis, comme Onaès et Homanès, comme Atys et Cybèle, comme Adonis et Astarté, comme Bacchus et Ariadne (2). Partout, sa bouche teinte de sang avait rugi ce terrible anathème : *Mort aux générations humaines et salut par le sang!*

Le genre humain professait ce dogme affreux, lorsque la grande victime, élevée pour attirer tout à elle, cria sur le Calvaire :

TOUT EST CONSOMMÉ!

Alors le voile du temple s'étant déchiré, le grand secret du

(1) Voyez l'excellente dissertation de *Luderwald* sous ce titre *Ueber den angeblichen Ursprung des Christenthums aus der jüdischen Secte der Essæer*, résumée dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, art. Esséniens.

(2) Mon *Introduction*, p. 50.

sanctuaire fut connu autant qu'il pouvait l'être dans cet ordre de choses dont nous faisons partie ; il y eut une immense explosion du cénacle, et la face de la terre fut renouvelée par l'effusion de l'esprit divin.

Sans le christianisme, jamais, jamais l'homme n'aurait su ce qu'il est, parce qu'il se serait trouvé isolé dans l'univers et qu'il n'aurait pu se comparer à rien ; le premier service que lui a rendu cette religion a été de lui montrer ce qu'il vaut, en lui montrant ce qu'il a coûté.

Cloué sur le Golgotha, c'est bien le Christ, et non le Prométhée d'Eschyle qui pouvait dire :

REGARDEZ-MOI ; C'EST DIEU QUI FAIT MOURIR UN DIEU.

Oui, regardons-le attentivement, amis qui m'écoutez, ou plutôt répétons les accents enflammés, confiés aux accords d'une lyre divine, et qui retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers : « Que tous les peuples réunis ne fassent plus qu'une famille ! Nations de la terre, applaudissez, chantez, chantez celui qui est votre Dieu et votre frère (1). »

(1) *De Maistre*, Soirées, t. II, p. 30, 82, 117, 118.

CINQUIÈME LEÇON.

17 février 1840.

Description de la seconde période du second âge de l'humanité. — Idée toujours incomplète de Dieu; conséquences de cette idée pour toute l'organisation sociale. — Mortifications. — Religion d'autorité. — Fanatisme religieux. — Stationnarisme. — Nos opinions et celles de nos adversaires sur Dieu. — Despotisme clérical du moyen âge. — Appréciation de la papauté. — De l'art et de la science au moyen âge. — Révolutions en Asie et en Afrique. — Arabes et mahométisme. — — Supériorité du christianisme, sous le rapport de la liberté et de la condition des femmes. — Influence de cette religion sur les mœurs et la civilisation. — Poetes et chevaliers. — Féodalité, industrie et communes. — Réforme des Wahabites en Orient. — Opposition à la papauté : Abeilard, Arnaud de Brescia, etc. — Causes de la chute du pontificat. — Luther.

Messieurs,

C'est en vertu des opinions que les peuples professent sur les grandes questions de Dieu et de la destinée de l'homme, ainsi que de ses rapports avec Dieu et ses semblables, qu'ils

se donnent un culte, des lois, un gouvernement; qu'ils adoptent certaines pensées, certaines habitudes, certaines mœurs; qu'ils aspirent à un certain ordre de choses; qu'ils représentent un certain principe dans l'histoire (1). Nous avons souvent insisté sur cette vérité; la seconde période du second âge principal de l'humanité, dont nous avons à nous occuper aujourd'hui, va nous en fournir une preuve éclatante.

Pendant cette période, l'incohérence sociale continue comme dans la précédente; seulement les divers principes du développement humanitaire sont mis en rapport avec l'unité primordiale, avec Dieu; mais nonobstant que l'apôtre saint Paul ait dit formellement que nous nous mouvons en Dieu et que nous vivons en Dieu, l'Être suprême, universel, n'en est pas moins considéré comme étant au-dessus et en dehors du monde, et non pas, en même temps, dans le monde. Dès lors que résulte-t-il de cette manière d'envisager la Divinité? Le polythéisme, où les objets particuliers étaient divinisés, fait place à la reconnaissance de Dieu même comme Être infini, inconditionnel, primordial, planant au-dessus de l'univers fini et n'ayant avec lui aucun contact direct. Par là cet univers est forcé de se développer comme une simple agrégation de tous les éléments finis, de toutes les finités existant tout à fait en dehors de Dieu, et néanmoins placé sous les ordres de Dieu et entièrement dépendant de lui. De là quelque chose d'étroit, d'incomplet, qui se fait sentir dans l'ensemble du mouvement social de cette époque, jusque dans les moindres détails. Dieu, en effet, n'apparait pas encore comme l'Être toujours un, toujours le même, toujours total,

(1) Paroles de *M. Jouffroy*.

toujours infini; comment en pourrait-il être autrement, comment Dieu pourrait-il être infini, puisque l'univers ne respire pas dans le sein de Dieu, mais qu'il se meut en dehors de lui? Dans cet état des opinions, le monde ne saurait être conçu comme un tout organique, *causé* dans Dieu, sous Dieu et par Dieu, et toute la vie de l'univers ne saurait être conduite et dirigée en pleine liberté par lui. On raisonne bien alors sur l'origine et le principe de toutes choses; mais on place tout ce qui a été créé, tout ce qui a été *causé* entièrement en dehors de ce qui a été le créateur, de ce qui a été la cause; bien plus, la chose créée est extérieurement mise en opposition avec le créateur; mais par cela même il s'élève dans le cœur humain un vif désir de combler l'abîme qui sépare encore l'humanité d'avec la Divinité, de se fondre avec cet Être primordial qui s'agite au-dessus des mondes. D'où naissent pour cette période les caractères suivants : premièrement, tout individu doit être réellement uni avec cet être; il doit lui être offert, voué, sacrifié. Secondement, animés de ce désir de fusion, les individus se rapprochent d'eux-mêmes dans l'humanité, ils s'associent par agrégations, mais non par associations; ils se regardent comme des égaux devant Dieu, et ils ne s'attaquent plus dans le but *unique* de vaincre et de détruire. L'idée de la subordination de tous sous la loi de Dieu contribue puissamment à adoucir les mœurs et à améliorer les rapports de la femme et de l'homme, des parents et des enfants, des tribus et des peuples. Troisièmement, l'idée de sacrifice entraine l'idée de sanctification, puis de formation de la vie, selon l'idée de Dieu même. Cette période porte à juste titre le nom de période moyenne, de moyen âge; car elle occupe le milieu entre la pluralité égoïste de la période précédente et

l'union harmonique qui commence à se dessiner dans la troisième période.

Dieu, dans la seconde période, est donc l'auteur et le créateur du monde; il est la providence qui conduit le monde. Il est considéré comme le Dieu du ciel et de la terre, comme le Dieu de tous les hommes. Cette idée agit sur les individus, sur les familles, sur les peuples, sur la vie privée comme sur la vie publique, et elle transforme radicalement le monde. L'idée de Dieu comme Être primordial, comme Être un, existant au-dessus de tous, et pour tous, devient une idée sociale; aussi le caractère de cette période est-il essentiellement religieux. Partout où pénètre cette conception de la Divinité, les hommes sont mis en état de se reconnaître à tous la même essence et la même dignité devant Dieu, et dès lors les séparations hostiles des hommes entre eux finissent par être regardées comme contraires à la volonté de Dieu. Les castes tombent sans retour, la position hostile des peuples s'efface, en ce sens qu'ils se regardent les uns les autres comme fondamentalement les mêmes sous Dieu et en dehors de Dieu; cette idée féconde de la Divinité donne naissance à une autre non moins fructueuse, à l'idée de l'humanité.

Comme l'élément religieux prédomine dans cette période, tous les autres éléments, la science, l'art, le droit, lui sont subordonnés. Mais comme Dieu n'a pas encore été conçu dans toute sa totalité, dans toute sa pureté, la piété qui règne dans cette période a ceci de particulier qu'elle n'est qu'une simple croyance en Dieu, et non pas une connaissance scientifique de Dieu. Tous sont dévorés du désir immense de franchir les barrières qui les séparent de Dieu, et tous se croient le droit de pouvoir les franchir en toute liberté : de là le besoin

extrême d'assurer et de garantir la liberté personnelle de tous, et, par conséquent, d'abolir le servage et l'esclavage de la période précédente, de tirer la femme du harem et du gynécée, d'en faire l'égale de l'homme dans la considération publique, de reconnaître aux enfants de la dignité et des droits comme aux adultes, et en général, de mettre un terme à la guerre universelle des nations, de les pacifier par les bienfaits de la fraternité et de les réconcilier en Dieu après les avoir réconciliées entre elles.

Cependant, messieurs, comme d'après les idées dominantes de cette période, l'homme ne vivait pas en Dieu, il s'ensuivit que pour atteindre à l'Être suprême, il devait mépriser et fouler aux pieds tout ce qui le séparait d'avec lui, c'est-à-dire le monde et l'individualité humaine. De cette manière, il n'y avait nulle tendance à harmoniser la vie de l'humanité sur le plan de l'harmonie divine; au contraire, on fuyait le monde, on se détachait de la vie sociale, on voulait étouffer les instincts sociaux du corps et de l'esprit, on renonçait volontairement aux plaisirs des sens comme à ce qu'il y avait de plus éloigné de Dieu; et l'opinion prévalut que c'est avant tout par cette renonciation au monde, par cette abdication de sa nature d'homme que l'homme peut expier tout ce qu'il renferme de contraire, d'hostile à la Divinité, qu'il peut se réconcilier avec Dieu, ou du moins qu'il peut se rendre capable de se réunir avec lui et dans lui.

Durant cette période, la science n'a pas encore porté son flambeau dans les rapports de l'humanité ni dans ceux de sa vie temporelle avec l'Être infini, parce qu'on n'a pas encore bien saisi la différence qui existe entre l'éternel et le temporel, entre l'infini et le fini, pas plus que la fusion harmonique de

l'un et de l'autre de ces éléments. On ne cesse de confondre ce qui est temporel avec ce qui est éternel, le phénomène avec la substance, le prêtre avec la religion : c'est que la vérité divine n'a pas encore été développée dans toute sa pureté, et scientifiquement. La foi alors n'est autre chose que de la vénération pour des objets incompréhensibles, en proportion de la confiance que l'on a en ceux qui les enseignent. Cette confiance, c'est le respect de l'autorité, qui peut se rapporter à la parole écrite ou à la tradition orale, dont un homme, ou un corps, ou une nation s'est rendue dépositaire, ou à la révélation immédiate bien ou mal entendue : de là une religion d'autorité, qui n'est autre chose que le résultat de l'ascendant qu'un individu ou une réunion d'individus exerce sur d'autres individus, du pouvoir reconnu à cet individu ou à cette réunion d'individus, par les autres, et de l'exercice de ce pouvoir, soit pour exiger certaines actions, soit pour imposer telle opinion, telle croyance plutôt que telle autre. Les idées incomplètes de cette période sur Dieu et sur le monde viennent en aide à cette foi tout extérieure, à cette foi d'autorité et d'infaillibilité : l'enthousiasme religieux dégénère en une exaltation qui a perverti la raison et qui porte à des actions condamnables, mais que l'on croit pouvoir ou même devoir faire dans la vue de plaire à Dieu. C'est le fanatisme religieux, de tous le plus commun et le plus terrible, parce qu'il a pour antécédent ordinaire la superstition et qu'il peut enfanter la folie et le délire.

Tout, dans le moyen âge, ayant été considéré comme subordonné à l'association religieuse, tout devait être déterminé, réglé par elle, tout devait recevoir son dernier mot des traditions historiques, particulièrement les doctrines et les cérémonies

religieuses, qui furent même confondues avec ce qui est éternellement vrai pour tous les hommes et pour tous les peuples. Cet inflexible *traditionnalisme* devint une loi obligatoire pour tous, et sous peine de mort. De là il arriva que le catholicisme voulut rester immobile au milieu des flots agités du temps ; mais tandis qu'il allait toujours s'atrophiant, s'anéantissant, la société lui échappa de toutes parts et passa au pouvoir des laïques. Retiré dans sa gothique majesté, au milieu de tous les progrès, au milieu de toutes les jeunes générations, il ressemblait à une de ces vieilles et lourdes images de granit qu'enlace un frais treillage de fleurs odorantes (1).

Le Christ avait apporté aux hommes une bonne nouvelle, la nouvelle de l'émancipation pacifique et graduelle de l'espèce humaine par la liberté et par les liens touchants de l'amour et de la fraternité. Le catholicisme du moyen âge, si fatalement inspiré par le paganisme et le judaïsme de la période précédente, voulait l'unité humaine par la force et le despotisme, d'après des conceptions religieuses incomplètes, inharmoniques ; et l'institution destinée à réaliser ces idées était aussi défectueuse que la religion même, elle porte le nom de *cléro-*

(1) Mon *Introduction*, pages 94 et 95. — Ce stationnarisme continua même jusqu'au XVII[e] siècle, témoin l'affaire de Galilée. Mais à propos de Galilée, les savants rédacteurs de la *Revue* dite de *Bruxelles* n'ont-ils pas accusé de *crasse ignorance* (style de la Revue) les auteurs d'un rapport sur l'université libre, parce qu'ils parlaient de la condamnation de Galilée? Ainsi Brenna, Tiraboschi, Ginguené, de crasseux ignorants!... *Ignorantus, ignoranta, ignorantum*, comme disait la vieille université, l'antique *alma mater* de Louvain, puis elle vous faisait brûler vif. Et vous, M. Thiersch, qu'en dites-vous? vous que tout à l'heure on déifiait, vous n'êtes plus qu'un plat ignorant !

cratie. Le sentiment religieux se développa non pas sous les inspirations de l'harmonie universelle, mais sous celles du plaisir, de la douleur, du désir, de la peur et de l'espérance. Le paganisme de la première période fut encore tout-puissant sur la seconde : on pensait toujours que les rapports de Dieu avec l'humanité dépendaient absolument d'un seul ou de plusieurs individus, et l'on ignorait que tout homme est destiné à vivre en union intime avec Dieu. Le système tout entier péchait par la base. Le monde, les hommes et l'humanité existaient tout à fait en dehors de Dieu, et Dieu même n'était pas un, pas infini, pas harmonique, puisque tout l'univers fini existait en dehors de lui, qu'il n'était pas contenu en lui.

Je sais très-bien, messieurs, que tout cela était contraire à l'esprit du christianisme. Je vous ai déjà cité le remarquable passage de saint Paul. Voici d'autres textes : « *Videntes Deum, omnia simul vident in ipso.* Ceux qui voient Dieu, voient en même temps tout en lui (*D. Thom.*, adversus gentes, lib. III, c. 59), puisqu'ils vivent dans le sein de celui qui remplit tout et qui entend tout. » (*Eccles.*, I, 7.)

Tous les théologiens catholiques qui sont restés fidèles à la vraie doctrine, en parlent de même. Écoutons Fénélon, le sage Fénélon. « La raison, dit-il, est comme un grand océan de lumières : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre. » (*Télémaque*, liv. IV.) « Toutes les créatures, dit admirablement le père Berthier, l'ouvrage de vos mains, quoique très-distinguées de vous, puisqu'elles sont finies, sont toujours en vous, et vous êtes toujours en elles. Le ciel et la terre ne vous contiennent pas, puisque vous êtes infini ; mais vous les contenez dans

votre immensité. *Vous êtes le lieu de tout ce qui existe, et vous n'êtes que dans vous-même.* »

Notre unité réciproque résulte donc de notre unité en Dieu, voilà ce que nous enseigne le christianisme, et voilà aussi ce que nous enseignons. Nous n'en faisons pas un mystère, nous le proclamons du haut des toits. Nos adversaires, toujours déloyaux, nous accusent de vouloir détruire le christianisme. Honte et mépris pour des menteurs et des calomniateurs!

Le système de Mallebranche de la *vision en Dieu* n'est qu'un superbe commentaire des paroles si connues de saint Paul. Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinoza sont une corruption de cette grande idée ; mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité harmonique (1).

Gardons-nous donc, messieurs, de rendre le christianisme responsable de la fausse application qu'on a faite de ses principes ; mais avouons aussi que la pensée féconde de saint Paul n'a jamais été clairement développée ; que dis-je? elle ne l'est pas encore maintenant ; au contraire, elle est repoussée comme un péché mortel, comme de l'athéisme, par les serpents qui ne cessent de siffler sur nos têtes, mais dont le dard ne saurait nous atteindre.

Cependant, il faut être juste, messieurs, même envers ceux qui sont toujours injustes. Quoi qu'il en fût du caractère despotique et stationnaire du moyen âge, il n'en est pas moins vrai que l'humanité, en somme, fut dirigée vers le bien, vers les choses divines, par ceux-là mêmes qui s'étaient posés ses infaillibles conducteurs et qui, au nom sacré de Dieu, em-

(1) *De Maistre*, t. II, p. 157, 199 et 200.

ployaient tour à tour le fer, le feu et la corde pour commander aux hommes et à la société, et leur faire réaliser ce qu'ils avaient fixé comme le but de l'humanité. Mais cela n'empêcha pas que, dans cette théocratie, l'idée de la morale fût aussi incomplète que celle de la religion. Elle enseignait, il est vrai, qu'il fallait faire le bien, parce que telle était la volonté de Dieu ; mais elle n'enseignait pas nettement, explicitement, qu'il fallait faire et vouloir le bien pour le bien même, pour le bien seul ; loin de là, elle soutenait qu'il fallait rechercher le bien pour les récompenses qu'elle promettait et faire le mal à cause des peines qu'elle infligeait non-seulement dans ce monde, mais encore, et bien plus, dans l'autre : il y eut alors un ciel et un enfer dont les jouissances et les tourments variaient de peuple à peuple, mais qui se ressemblaient en un point, à savoir que le ciel et l'enfer sont des lieux de rémunération et de châtiment établis par Dieu. Grâce à ces règlements, joints à la superstition des mortifications corporelles, le despotisme clérical reçut un irrésistible pouvoir sur tous les hommes.

C'est là le mauvais côté du moyen âge, l'ombre du tableau ; en voici maintenant, messieurs, le bon côté, la lumière du tableau.

Le but de l'Église catholique fut toujours d'élever les hommes à la pensée de Dieu et de l'humanité, et de répandre partout les semences de la vie religieuse. Puissance mystérieuse et morale, la papauté repoussa tant d'invasions, transforma tant de peuples, maîtrisa tant de farouches passions que les nations sauvages avaient apportées au bruit de la framée sanglante dans le vieux manoir des vaincus. Au milieu de l'épouvantable confusion qui suivit la chute de l'empire romain, alors que la féodalité couvrait le sol d'un réseau de fer, elle

fut le signe universel de la cité, le principe de toute administration politique, la force enfin de la sociabilité. Sous sa tutelle se développèrent des peuples florissants, des mœurs robustes, une littérature toute particulière. Les barbares de l'invasion, naturellement fiers et féroces, incapables encore de raison, devaient nécessairement se reposer sur les conseils impénétrables de la Providence, se soumettre aveuglément à l'autorité divine ; et quelle autre puissance que celle d'une religion pleine de terreurs aurait dompté le stupide orgueil de la force qui isolait les individus? En des temps barbares il faut des moyens de discipline barbares ; il fallut donc frapper à grands coups sur ces têtes de bronze jusqu'à ce que le bronze se fût aplati sous le marteau. A ce point de vue, je suis tenté de beaucoup pardonner aux grands pontifes du moyen âge, et ce sera bien malgré moi qu'un jour l'équité me forcera d'être sévère envers un pape qui pourrait les résumer tous, envers ce Grégoire VII, dont j'ai déjà parlé, et dont j'admire la haute science, le rare désintéressement, l'exquise probité et l'ardent patriotisme (1).

Ce fut un superbe moment que la scène de Canosse, en 1077, lorsque ce pape, tenant l'eucharistie entre ses mains, se tourna du côté de l'empereur, de ce lâche et méprisable Henri IV, qui courut s'agenouiller aux pieds d'un prêtre, dans les glaces de l'hiver, en face d'une armée qui frémissait de tant d'ignominie, et qu'il le somma de jurer, comme il jurait lui-même, sur la damnation de son âme, de n'avoir jamais agi qu'avec une pureté parfaite d'intention pour la gloire de Dieu et le bonheur des peuples, sans que l'empereur, oppressé

(1) Mon *Introduction*, p. 89-94.

par sa conscience et par l'ascendant du pontife, osât répéter la formule ni recevoir la communion (1).

Messieurs, l'art et la science suivirent la loi générale de cette période. Sous l'empire du paganisme, l'art certainement pouvait arriver à la perfection, mais il ne tendait qu'à la beauté matérielle : l'idée d'un Dieu, créateur et conservateur du monde, lui a révélé des merveilles d'un autre ordre; le vaste champ du spiritualisme s'est ouvert devant lui, il a pu voir ce monde d'intelligence et d'amour que quelques beaux génies de l'antiquité pressentaient à peine. L'Italie se ranima la première, inspirée par les hautes méditations de l'Évangile, et la renaissance sortit de cet ancien foyer de la civilisation humaine plus pure, plus fraiche, plus exaltée. L'art romantique succéda à l'art plastique, à l'art classique. Il y a plus, l'intelligence humaine ayant été secouée jusque dans ses derniers fondements, on s'efforça d'éclaircir les opérations de l'âme dans la connaissance du beau; une science toute nouvelle vint à naitre : l'esthétique ou théorie du beau dans la littérature et dans les arts (2).

Ce fut surtout dans la musique que le moyen âge surpassa l'antiquité : la musique est le plus romantique de tous les arts, ou plutôt le seul qui le soit tout à fait. Les âmes, remuées par l'idée de Dieu et par le sentimentalisme chrétien, se frayèrent des routes nouvelles dans le rhythme et dans la mélodie. Bientôt naquirent ces navigateurs téméraires dans l'océan de l'harmonie, qui quelquefois s'égarent, puis tout à coup revien-

(1) *De Maistre*, du Pape, t. I, p. 226.

(2) Voyez mon *Discours prononcé à la séance solennelle du* 14 *octobre* 1839, p. 52 et 53.

nent, mais jamais sans avoir découvert un nouveau monde.

En ce qui concerne la science, la philosophie était au service de la religion aussi bien que toutes les autres branches des connaissances humaines. La philosophie orientale et la philosophie hellénique ne furent cultivées qu'autant qu'elles n'étaient pas en opposition avec la Bible, la tradition orale et les dogmes de l'Église; mais Dieu devint le fondement de la philosophie du moyen âge, et l'idée du règne de Dieu sur la terre éleva cette philosophie bien au-dessus de toute la culture scientifique des Hellènes. « Il y a cette différence entre les philosophes du paganisme et nous, disait fort bien Lactance, c'est qu'ils se sont contentés de connaître Dieu pour eux seuls, tandis que nous, nous l'avons popularisé, et qu'avec ce levier puissant nous avons renversé de fond en comble les absurdités du polythéisme. » (*Lact.,* Div. inst. l. VII, c. 14.)

Des mouvements religieux analogues à ceux du moyen âge s'opèrent aussi en Orient : dans l'Asie antérieure, ce sont les débris du Zend-Avesta qui s'agitent. La nouvelle religion des adorateurs du feu supprima les castes et défendit, sous des peines sévères, l'anéantissement des passions humaines; le travail, et un travail incessant, fut recommandé comme un moyen infaillible de combattre le mal et d'amener le règne du bien. L'Asie centrale et postérieure fut réformée par le bouddhisme, originaire de Kachemyr et du Thibet, selon d'autres de l'île de Ceylan, 1000 ans avant notre ère. Dans tous les cas, ce fut en 632 de l'ère chrétienne que le Thibet devint le siége principal du bouddhisme : avec ce culte les castes disparurent, les sacrifices sanglants cessèrent, l'amour et la paix devinrent des lois fondamentales; mais d'un autre côté, la hiérarchie stationnaire du lamisme présenta une ressemblance

frappante avec la hiérarchie stationnaire du catholicisme.

Parallèlement avec le christianisme surgit et se développa une autre religion, dont l'influence fut immense : le mahométisme.

Pendant que le monde germanique commençait à se former, l'Arabie ouvrit son sein pour envoyer ses fils, armés de la lance et de l'épée, répandre une foi nouvelle.

L'Orient avait produit deux grands livres : la Bible et l'Évangile. Le Coran fut enté sur eux. L'Évangile avait été plus particulièrement pour la gentilité qu'avaient préparée Platon et l'école d'Alexandrie, et pour les peuples de l'Occident, capables d'une concentration plus profonde. Le Coran devint la loi des races sémitiques, longtemps mortifiées par l'âpreté de la discipline chrétienne, par les abstractions métaphysiques du dogme et ranimées par une religion plus conforme à leurs besoins.

Le panthéisme moral de Mahomet, en accordant prétexte, fondement et excuse aux prétentions des puissants, à l'ambition des usurpateurs, aux violences des tyrans; mais en désarmant le désespoir et en consolant le malheur par l'inévitabilité du destin, par la rigide inflexibilité d'une volonté occulte et fatalique, devait enchainer au char de la fortune du prophète de la Mecque les hommes du glaive, du sang, de la force brutale. L'eudémonisme sensuel auquel il donna libre carrière en deçà et au delà du tombeau devait lui amener des populations amoureuses du merveilleux et des plaisirs. Les tribus arabes voulaient des champs de bataille, des femmes et des pillages. Mahomet leur dit : Eh bien ! combattez au nom de mon Dieu, et les femmes et les trésors des infidèles ne vous manqueront pas, l'univers est à vous ! L'idée de Mahomet

était une idée guerroyante, qui se propageait en montant à cheval, en agitant la bannière, en brandissant le cimeterre.

Pasteur dans les champs fertiles de l'Irak et de la Chaldée, jaloux de sa vie errante et libre, ardent et maigre comme son coursier, l'Arabe, à l'œil brûlant et noir, à l'âme noble et fière, et mobile comme le sable du désert, à l'imagination brillante et fantastique comme le manteau du ciel étoilé, frappé de la divine lumière de l'islam, s'élance à la conquête des hommes et des consciences.

L'Orient renait à une vie nouvelle et compte de nouveaux prodiges : la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, la Sicile, l'Espagne, revoient dans le turban le signe de la domination orientale avec laquelle les avait familiarisées Carthage; et tandis que les Germains dédaignent les sciences profanes, les Arabes se laissent entrainer par la civilisation persane et grecque; un nouvel empire spirituel et temporel se fonde à Bagdad, et les palais de marbre et les cent villes de Cordoue deviennent le sanctuaire des sciences et des arts, en même temps que le foyer du commerce et de l'industrie (1).

Le mahométisme ne fut, à vrai dire, qu'une secte chrétienne : il avait pris du christianisme l'idée d'un Dieu au-dessus du monde et en dehors du monde, et par conséquent, la destruction du polythéisme; en outre les préceptes de l'égalité, de l'aumône, du jeûne et du purgatoire. Le judaïsme ne lui fut pas non plus étranger : il lui fournit les plus belles de ses doctrines morales et quelques-unes de ses traditions les plus caractéristiques. Le mahométisme dégénéra, comme le christianisme, en un despotisme hiérarchique et politique, et comme

(1) Mon *Introduction*, p. 67-69.

le christianisme aussi, il eut à combattre des sectes et des oppositions hostiles. Dans cette Syrie même, au milieu de Bagdad, la ville des roses, aux tapis somptueux, aux bazars de l'Asie, les Turcs, comme les féodaux de l'Occident, avaient tourné la force matérielle contre la puissance du calife, le pape des musulmans, selon l'expression naïve des chroniques du moyen âge (1).

Quels que soient les points de ressemblance que présentent le mahométisme et le christianisme, socialement parlant, il y a entre l'une et l'autre de ces doctrines religieuses un intervalle immense, notamment en ce qui concerne l'esclave et la femme.

La loi de Mahomet n'abolit l'esclave ni en droit ni en fait; le christianisme le condamna en principe, et tout de suite cette loi divine s'empara du cœur de l'homme et le changea d'une manière faite pour exciter l'admiration éternelle de tout véritable observateur. Je répondrai ailleurs aux objections que l'on pourrait faire contre cette assertion; provisoirement, je ne crains pas de trop dire en avançant que partout où règne une autre religion que la religion chrétienne, l'esclavage et la barbarie sont de droit, et que partout où cette religion s'affaiblit, les peuples deviennent, en proportion précise, moins susceptibles de liberté et de civilisation (2).

Qu'il me soit permis de présenter ici une autre observation, relative à l'antiquité.

La chaleur et la vie se retirent des corps sociaux de cette antiquité à mesure que les croyances religieuses sont mises en doute, et d'un autre côté, la foi s'altère selon que l'émancipa-

(1) Voyez *M. Capefigue*, Hugues Capet.

(2) *De Maistre*, du Pape, t. II.

tion plébéienne se développe. On voit, en Grèce, le génie des saintes lois d'Érechtée se matérialiser sous des réformes successives jusqu'aux jours d'une démocratie fausse et bavarde dont le roi Philippe achète à volonté la colère ou le silence. Rome, émancipée du joug des sénateurs-pontifes, tombe sous celui du despotisme.

Un spectacle tout à fait contraire s'offre à nos yeux sous l'empire du christianisme : à mesure que les vieilles formes religieuses et gouvernementales s'éloignent, la liberté grandit et de meilleures destinées se préparent. Un grand fait, un fait immense sépare les nations modernes de toutes celles de l'antiquité. Ce fait constitue pour elles l'élément de tout progrès, c'est le christianisme. Partout où ce fait se dépouille de l'élément aristocratique qui le voilait, il suscite, par le développement de ses doctrines d'égalité fraternelle et de dignité morale, le noble instinct de la liberté, qui ne demande qu'une organisation conforme à son but pour trouver son centre.

Quant aux femmes, l'Évangile seul a pu les élever au niveau de l'homme, en les rendant meilleures; lui seul a pu proclamer les droits de la femme après les avoir fait naître, et il les a fait naître en s'établissant dans le cœur même de la femme, instrument le plus actif et le plus puissant pour le bien comme pour le mal (1). Mahomet, lui, a conservé le harem, c'est-à-dire l'esclavage de la femme et la brutale domination de l'homme, et par contre-coup, les intrigues dominatrices de la femme et la nullité morale de l'homme.

Cet admirable changement d'état d'une moitié de l'espèce humaine opéré par le christianisme donna aux mœurs, pen-

(1) *De Maistre*, Soirées, t. II, p. 289 et 290.

dant le moyen âge, une couleur toute nouvelle; il les adoucit et créa la galanterie; il favorisa à un haut degré l'éclosion des sciences et des arts, et tendit à porter la civilisation dans les mœurs. Bientôt troubadours et trouvères vont chanter de château en château la merveilleuse beauté des dames, damoiselles et châtelaines, les vœux d'amour accomplis par de vaillants chevaliers, les prouesses qu'ils parfont pour conquérir des louanges et de charmants souvenirs, et les grands coups portés en tournois ou guerres, avec armes courtoises ou fer émoulu (1). La poésie, qui s'était tenue longtemps la tête penchée, soupirant quelques hymnes à l'ombre des vieux cloitres, se réveille tout à coup avec des chants de guerre et des chants d'amour. Jeune, belle, pleine de foi et de candeur, elle tient à la main une lyre d'or, que nul vent impur n'a encore profanée. Les graves pensées du cœur, le sentiment de l'héroïsme ébranlent seuls ses cordes vierges; quand elles résonnent, leur chant harmonieux passe du Midi au Nord; les orangers de la Provence l'écoutent sous leurs verts ombrages, et les chênes de la Germanie le murmurent au pays de Souabe. C'est une merveilleuse époque que celle où la science des temps modernes apparait ainsi avec son auréole, où, sous le ciel du Midi, on voit ainsi éclore cette fleur de poésie dont une brise bienfaisante porte au loin les étamines. Alors viennent toutes ces riantes fictions qui nous charment encore aujourd'hui. Alors l'air, les bois, les fleuves, les sinuosités de la prairie, les grottes des montagnes, les tours des châteaux, se peuplent d'une foule de génies gracieux qui, par mille anneaux magiques, par mille chaines de fleurs, rattachent l'Occi-

(1) *Considérant*, t. I, p. 177.

dent à l'Orient. Le monde est jeune et crédule, il s'abreuve à une source continuelle d'illusions. Il rêve, il croit, il chante. Les sylphes étendent sur lui leurs ailes diaprées et les fées guident ses premiers pas. Bientôt chaque abbaye a sa légende, chaque château sa chronique, et à quelques intervalles de temps, chaque pays son héros et son poëte pour le chanter. Ainsi tandis que l'Espagne célèbre la gloire du Cid, la Bretagne chante son roi Arthus et la France son Charlemagne, *quoique Germain.* Tandis que, vers le Nord, Walther de la Vogelweide idéalise les grâces de la femme et les joies de l'amour, voici venir Pétrarque qui, près des rochers de Vaucluse, achève, comme l'a dit un autre poëte, ses *cristallins sonnets.* Les traditions anciennes revivent, et de nouveaux cycles se forment avec de nouveaux poëmes. Un homme dont on ignore encore le nom dote l'Allemagne des Niebelungen. Un autre écrit l'histoire mystique de Parceval, un autre celle de Tristan, et au-dessus de tous plane le génie colossal du Dante.

La Belgique s'associe à ce grand et naïf mouvement poétique : elle a ses romans de Lancelot, de Titurel, des quatre fils Aymon, le beau poëme du Renard et l'Iliade de Woeringue.

Vous retrouverez les mêmes symptômes chez les Mores de Grenade et de la côte africaine, sous les frais ombrages de l'Alhambra, comme autour des moutiers et des abbayes.

A partir de ce point, ce n'est plus seulement la force brutale qui gouverne. La domination n'est plus absolue comme dans la période précédente. Hachée, pour ainsi dire, en mille souverainetés, elle est partagée, et la fédération des grands vassaux fait contre-poids à l'autorité royale qui cesse ainsi d'être toute-puissante. Cette disposition favorise l'affranchissement de l'industrie qui était esclave chez la plupart des

peuples de l'antiquité, et qui passa d'abord à l'état de servage (1).

Sans la double influence du christianisme et de la femme, les seigneurs se plaisent à accorder protection à leurs vassaux, à soutenir les droits du faible; ils se font redresseurs de torts. La galanterie qui est résultée du premier pas que les femmes viennent de faire dans la liberté, jointe aux tendances pieuses des seigneurs, fait naître l'esprit chevaleresque qui est le *ton* de cette phase sociale. *Pour Dieu et ma dame!* cette devise du chevalier marchant au combat était déjà bien loin du féroce cri de guerre des soldats d'Attila, le *hourra* des Huns et des Vandales (2).

Peu à peu les vassaux qui travaillent, et cultivent l'industrie, les sciences et les arts, acquerront force et vigueur : les communes obtiennent des priviléges, mot qui à lui seul rappelle l'incohérence et l'isolement qui règnent pendant cette deuxième période. Ce ne sont pas toutefois des dispositions de constitutions qui les leur donnent, notez-le bien, messieurs; les chartes et les édits d'affranchissement des communes ne sont promulgués que lorsque les communes ont grandi en puissance et que l'affranchissement existe déjà en réalité; ils ne font que consacrer, que légaliser des faits accomplis (3).

Insensiblement les anciens vassaux, enrichis par le développement de l'intelligence et du travail, deviennent peuple et bourgeois. Bourgeois et peuple, divisés entre eux par l'égoïsme des corporations et des communes, ne se liguent que

(1) *Considérant*, t. I, p. 177 et 178.
(2) *Idem, ibid.*, p. 179.
(3) *Idem, ibid.*, p.180.

pour combattre l'élément féodal, toujours aux prises avec l'élément monarchique (1).

A cette époque de la civilisation, l'on sent qu'il y a chance de révolution. Une fois l'affranchissement politique des industrieux opéré, le système représentatif remplace, comme contre-poids au pouvoir royal, la fédération des grands vassaux. Puis, dès l'origine de la lutte, dès que le tiers a commencé à grandir, il n'a plus accepté la protection chevaleresque du seigneur ; il a réclamé des droits et l'égalité devant la loi ; et c'est ainsi qu'aux illusions chevaleresques succèdent les illusions en liberté, car il y a pour réaliser la liberté vraiment bien d'autres conditions à remplir que d'écrire le mot dans une constitution monarchique ou républicaine, d'accorder le suffrage selon la fortune ou selon le nombre (2).

Messieurs, de même que les peuples européens vont passer de la deuxième période à la troisième, de même les peuples arabes font un pas en avant. La réforme des Wahabites était dirigée contre la corruption des mœurs, contre la vénération idolâtrique du prophète et contre la réunion des deux pouvoirs dans les mêmes mains ; mais Wahab échoua dans sa réforme, comme Luther dans la sienne. Le despotisme musulman resta et le mahométisme continua de se propager au moyen d'institutions cruelles et barbares. Dans l'Inde, la démocratie militaire des Seikhs et différentes tribus des Afghans, ce peuple si franc, si brave, si hospitalier, adoptèrent un bouddhisme réformé, comme les Wahabites avaient embrassé un islamisme réformé. Ces deux races d'hommes,

(1) *Considérant*, t. I, p. 181.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 181-182.

si belliqueuses, si indépendantes par caractère et par habitude, vindicatives, du reste, et adonnées au brigandage comme tout peuple nouveau, sont destinées peut-être à renouveler les populations de l'Inde qui obéissent encore au brahmanisme.

Mais qu'est-ce que toutes ces tentatives de rénovations orientales auprès du volcan qui, au XVIe siècle, allait éclater en Occident pour lancer violemment l'humanité européenne de la deuxième dans la troisième période du second âge.

Le catholicisme du moyen âge avait beau faire, il avait beau employer les foudres du Vatican et les terreurs de l'inquisition, il ne pouvait jamais renier son origine, le christianisme, et toutes les conséquences qui en découlaient. Elle avait beau vouloir se matérialiser, se pétrifier, l'organisation catholique était une société spirituelle, et ce fut précisément là ce qui tua son despotisme. Pour qu'une société spirituelle puisse subsister, il faut que les esprits en connaissent et en acceptent librement l'empire. Elle exclut donc, d'une part, l'ignorance, de l'autre la contrainte. D'où il suit que l'Église, *toujours considérée comme gouvernement social*, ne pouvait se maintenir que par des moyens purement spirituels, par des moyens qui étaient légitimement en sa puissance, et au nombre desquels se trouvent le prêche, la catéchisation, les décisions pacifiques des conciles, et surtout son admirable système pénitentiaire (1). Mais à dater du XIIIe siècle, elle changea les armes de la démonstration et de la persuasion contre celles de la ruse et de la violence; elle traita l'âme comme un objet matériel; elle alla jusqu'à implorer l'assis-

(1) Voyez *M. Guizot*, Cours d'histoire moderne, et mon *Introduction*.

tance du bras séculier pour l'exécution de ses mesures coactives; elle pactisa avec le pouvoir de César qu'elle avait déclaré impie; elle abdiqua les cieux pour le partage d'une couronne terrestre; elle jeta dans la même balance le blason de la féodalité et la croix de Jésus-Christ; elle abandonna les peuples à la merci des tyrans; elle substitua le népotisme à la capacité; elle adopta pour principe *dominant* la mise en coupe réglée des infidèles et des hérétiques, principe contraire à l'esprit et à la lettre de l'Évangile, et combattu longtemps auparavant par les plus illustres Pères (1); elle voulait établir la loi de la foi sur l'anéantissement de toute science, comme si le libre examen ne pouvait s'appliquer à la religion, comme si la philosophie ne s'occupait pas à trouver l'interprétation raisonnée des vérités divines (2).

Nous avons dit plus haut que le système de la force matérielle pouvait convenir à la première barbarie du moyen âge; mais il n'en fut plus de même quand l'intelligence commença à se développer : alors la raison revendiqua ses droits, la nature pensante de l'homme prétendit à la pleine et entière liberté de suivre ou de rejeter ce qui avait été commandé par l'autorité : elle voulait examiner pour croire. Or, l'Église ne tenait nullement compte de cette marche de l'esprit humain; habituée qu'elle était à tout faire par ordre absolu; fière de son infaillibilité; fière des sympathies qu'elle avait éveillées, des progrès qu'elle avait réalisés, des services qu'elle avait rendus à la civilisation; craignant même de compromettre son existence et sa mission, elle oublia les préceptes

(1) Mon *Introduction*, p. 92.

(2) Paroles de Mme de *Staël*.

de son divin fondateur au point de faire d'une religion libre comme la pensée, inépuisable comme l'amour, un inflexible code pénal, et de donner à la théologie toutes les formes d'un gouvernement despotique(1). Elle avait systématisé la cruauté, et lorsque les dangers et les fureurs de la guerre des Albigeois, ses plus terribles ennemis, étaient passés, elle voulait égorger et égorger encore ; à l'opposition elle ne répondait que par le mot accoutumé : la *mort!*

Telle est malheureusement la nature de tous les vieux pouvoirs; jamais ils ne se laisseront émouvoir à temps, même par les avertissements les plus sages. Je dis malheureusement, car alors l'humanité doit nécessairement passer par des crises violentes, elle doit briser, fracasser; or, toutes les opérations salutaires, de quelque genre qu'elles soient, se font toujours d'une manière insensible. Partout où se trouvent le bruit et la destruction, là aussi se trouvent le crime et la folie.

Ce fut au XII[e] siècle qu'Abeilard commença la mêlée, c'était trop tôt; saint Bernard, le génie le plus prodigieux de son temps, sortit de sa retraite pour l'accabler de ses tonnerres.

Le disciple d'Abeilard, Arnaud de Brescia, fut l'écho qui réveilla l'Italie, et la colline sacrée où fut le Capitole entendit encore une fois les cris de liberté qui saluaient la nouvelle république ausonienne (2). C'était encore trop tôt. Adrien IV obtint de l'empereur Frédéric I[er] que la doctrine d'Arnaud fût étouffée dans le sang de l'hérésiarque.

Puis viennent le nominalisme et le mysticisme qui protes-

(1) Mon *Introduction*, p. 93 et 94.

(2) *Vidaillon,* Histoire de l'Église.

tent par la bouche de Pierre d'Ailly et de Jean Gerson. Victorieuse de la théologie, sur le point de se séparer de la religion, la scolastique s'effraye de la révolution qu'elle a préparée, et sacrifie à la peur Jean Huss et Jérôme de Prague; mais, à son tour, elle va succomber sous la philosophie grecque, nouvellement arrivée de Constantinople.

Ce n'est pas tout : le peuple, qui savait son Évangile, raisonnait aussi, lui, et n'y allait pas de morte main. Puritains, pétrobussiens, henriciens, picards, paterins, se résument et s'effacent sous le nom d'Albigeois. Les Vaudois, comme les Stædinger, opposaient hardiment la démocratie et le christianisme au despotisme féodal et à la hiérarchie des pontifes. A ceux-là il faut ajouter toute l'armée des *parfaits*, des *pastoureaux*, des *flagellants*, des *fratricelles*.

Rome, au lieu de prêter l'oreille *à ce que ces sectes pouvaient réclamer de raisonnable*, résolut, au contraire, de les combattre par le fer et le feu, l'anathème et l'exil. Contre des démagogues elle lança d'autres démagogues. Les dominicains étaient la milice de Rome et les représentants des doctrines ultramontaines. Véritable partie démocratique de la république chrétienne, ils exprimaient le génie actif de Rome, comme les bénédictins le génie de la science. Puissants au XIIIe siècle, ils furent, au XVIe, relevés par les jésuites, qui dirent le dernier mot de la puissance pontificale (1).

Cependant Rome lutta avec acharnement jusqu'au XVe siècle, et ses actes de sanglante vigueur avaient terrifié ses adversaires.

(1) Voyez *Charpentier de St.-Prest*, Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge, chap. 12 et 13.

Vers la fin de ce siècle mourut sur un bûcher, à Florence, un pauvre moine, nommé Hiéronymo Savonarola : son cœur était pur et son éloquence noble et mâle. Du milieu des flammes ce martyr avait crié à ses bourreaux : « L'Église de Dieu a besoin d'une réformation et d'une rénovation. Elle sera flagellée, et quand elle aura été flagellée, elle sera réformée et renouvelée, et elle prospérera. Les infidèles seront convertis à la foi (1). »

L'Église ne s'inquiéta guère des prédictions sinistres de l'infortuné dominicain. Trois cent mille pèlerins étaient venus dans Rome pour assister au jubilé du pape Alexandre VI; Jules II avait combattu en preux chevalier pour l'indépendance de l'Italie; Léon X élevait la superbe basilique de Saint-Pierre : les prodiges des arts, toutes les merveilles de la renaissance étaient employés pour embellir ce gigantesque monument que la papauté déposait dans la ville éternelle comme un signe de son éternelle toute-puissance. Le pontife prodiguait ses bienfaits aux poëtes, aux orateurs, aux artistes; les temples, les académies s'élevaient à l'envi pour porter aux siècles à venir le grand nom de leur protecteur. Né dans la belle Florence, élevé à l'école de Platon et au Panthéon du paganisme, Léon X, sophiste grec en tiare, endormi au sein des plaisirs et des ovations littéraires, avait entendu à peine le tonnerre de la destruction qui venait d'éclater en Allemagne; malheureusement et fatalement, il méprisait les déclamations furibondes d'un moine obscur, et cependant, ce moine, cet homme enseveli jusqu'alors dans la poussière du couvent, en sortit pour frapper à mort cette belle organisation qui avait

(1) Mon *Introduction*, p. 162, note 16.

embrassé le moyen âge de sa civilisation et de ses mystères, et qui eut pour bonheur une foi profonde, pour gloire une étonnante activité intellectuelle, pour résultat le développement de l'humanité (1). Car remarquez-le bien, messieurs, le moyen âge avait remué tous les problèmes sociaux, et notre siècle n'a pas même le mérite d'une seule hérésie nouvelle. La liberté de la femme, son élévation au sacerdoce, la communauté des biens, l'Église française, la prédication de l'ouvrier, tout cela, le moyen âge s'en est avisé avant nous (2). Mais alors l'hérésie n'était en quelque sorte que l'excès et l'égarement de la foi ; aujourd'hui n'en serait-elle pas l'absence? Le moyen âge était une préparation, notre époque n'en est-elle pas une aussi?

Il y a, dans la Divine Comédie de Dante, une scène où, sous des allégories bizarres en apparence, mais saisissantes et populaires, le poëte, plein d'une sombre terreur, inflige aux coupables un double supplice, et, vivants encore, les traîne au tombeau, tandis que, dans les rues, errent leurs ombres réprouvées. Ainsi de Luther. Fait d'une matière terreuse, plein de la scorie des passions, doué d'une imagination fougueuse, la colère lui donne de l'éloquence : il a les poings crispés, les muscles roidis, et l'injure s'échappe à flots bruyants de sa poitrine d'airain. Inépuisable dans ses fureurs et dans ses sarcasmes, il jette l'esprit, il jette le venin, il jette le feu, il jette le tonnerre, et ce n'est qu'après avoir couvert de plaies infamantes le cadavre livide de la papauté qu'il le traîne aux gémonies (3). Avec ce cri terrible de *réforme*, cri à mille échos,

(1) *Charpentier*, p. 340.

(2) Voyez les preuves dans l'ouvrage cité de *M. Charpentier*.

(3) Il y aurait un parallèle à faire entre Luther et Mirabeau. Voyez l'*Introduction* aux Mémoires de ce dernier, par *M. Victor Hugo*.

cri qui retentit comme la trompette du dernier jugement, il attaque tous les abus, il frappe à toutes les portes, à celles du ciel comme à celles de l'enfer. Il en appelle de l'Église aux Écritures saintes; il en appelle du jugement des évêques au jugement des princes et des peuples, de la raison des papes à la raison de tous, de la richesse et du luxe des prêtres à la pauvreté de Jésus-Christ. Appuyé sur l'Évangile, c'est-à-dire sur la parole de l'éternelle majesté, il fulmine contre la simonie et les oppressions de tout genre; il étale un tableau effrayant de cinq siècles d'horreurs; il représente l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles de l'empire et du sacerdoce, les peuples traités comme des animaux sauvages, le saint-siége occupé par des incestueux, des assassins et des empoisonneurs, toutes les abominations de Rome, devenue maitresse du monde. « On aurait dit un Danton religieux, un prédicateur de la Montagne, qui, debout à sa cime, fait rouler sur ses adversaires ses paroles écrasantes comme des quartiers de roches (1). »

Ainsi les sectes ardentes du moyen âge si violemment combattues par Rome, soutenues et résumées au XVIe siècle par Luther et Calvin, démembrèrent alors son empire universel; en France, elles furent vaincues au XVIIe siècle par Louis XIV et par Bossuet; mais, après ce dernier Père de l'Église, s'achève cette ruine de l'unité chrétienne, ruine qu'Abeilard avait commencée au nom de la philosophie; qu'avaient poursuivie, au nom des libertés gallicanes, les parlements et les universités,

(1) *M. Henri Heine*, dans la Revue des Deux Mondes. — Voyez aussi l'Essai de *Voltaire*, les Leçons de *M. Guizot*, l'Introduction de *M. Buchez* et l'Histoire de la Réforme de *M. Capefigue*.

que Luther avait rendue irréparable : alors tout tombe. L'école hollandaise, Voltaire et Rousseau renversent le temple ébranlé depuis trois siècles et dont les débris, dispersés çà et là en Europe, tremblent encore sur un sol mal affermi (1).

(1) *Charpentier*, p. 159.

SIXIÈME LEÇON.

24 février 1840.

Troisième période du second âge principal de l'humanité. — Caractère de cette période : d'abord, sous le rapport de la philosophie. — Descartes, Spinosa, Newton, Leibnitz. — Influence de cette philosophie. — Deux partis : les libéraux et les absolutistes. — Le cosmopolitisme et le philanthropisme. — Leurs bons résultats. — Découvertes. — Sociétés secrètes ; importance sociale de la science. — Révolutions. — Les francs-maçons ; leur origine, leurs doctrines. — Les niveleurs ; examen de leurs principes. — Les illuminés. — Les jésuites et les jansénistes. — Appréciation du système absolutiste et du système libéral. — Liberté négative et liberté affirmative. — Quelle doit être la mission du moderne libéralisme ? — Modèles de libéralisme empruntés à l'histoire. — Nécessité pour les libéraux de remplir leur mission. — Deux extrêmes également à éviter : *Tout pour le peuple, rien par le peuple ; tout pour le peuple et par le peuple !* — Défauts communs aux absolutistes et aux libéraux. — Allocution aux jeunes générations.

Messieurs,

Nous sommes parvenus à la troisième période du second âge principal de l'humanité.

Dans cette période, non-seulement le caractère fonda-

mental du second âge prédomine ; mais encore il s'y imprime d'une manière tranchée. Cela n'empêche pas que cette époque porte les marques de la synthèse ; elle est le point de réunion des diverses tendances de la première et de la seconde période. Or, nous l'avons vu, messieurs, pendant la première période, l'humanité s'était développée dans une indépendance complète, dans une entière incohérence, tellement que l'on confondait l'individu avec la Divinité ; dans la seconde période, l'humanité avait mis toutes ses forces en rapport avec Dieu, comme Être primordial placé en dehors d'elle et au-dessus d'elle, de manière qu'il n'était pas encore possible de concevoir une fusion essentielle de la vie d'après l'idée d'un organisme complet. La mission de la troisième période est de réunir et de fondre les forces actuellement isolées, séparées, de l'humanité : cette période veut harmoniser tous les contrastes, rallier toutes les oppositions, en envisageant tous les êtres du monde comme étant en corrélation entre eux et avec Dieu, Être primordial, et en prouvant que l'individu ne peut parvenir au bonheur que lorsqu'il est traité comme membre actif de ce monde et placé sous la sauvegarde de la divine Providence. La science s'empare de nouveau des grandes idées de Dieu, de l'univers et des relations de l'un avec l'autre ; elle s'efforce de développer ces idées, de les saisir avec la lumière de la raison absolue et d'organiser la société, dans le sens de la coordination de l'univers. Tout est dans l'unité, voilà l'idée nouvelle qui s'intronise dans le monde, puis l'humanité tend à relier, en conséquence, les éléments divers de la civilisation. Ensuite on commence à entrevoir que l'humanité et la Divinité se sont trouvées primitivement dans des rapports intimes ; mais on s'arrête là, on ne fait qu'entrevoir, on ne va pas plus

loin, on n'organise pas dans cette vue, et les oppositions continuent de subsister conformément au caractère du second âge humanitaire. Les idées métaphysiques qui règnent alors sont celles de la totalité combinatoire, du rhythme, de la symétrie, de la synthèse, des relations immédiates du fini avec l'infini, de l'individuel avec l'éternel, de l'homme avec Dieu. La philosophie appelle à son secours les mathématiques, la physique, toutes les sciences exactes. Le génie qui se mit à la tête de cette philosophie fut Descartes. Il établit que nous devons faire au moins une fois table rase dans notre intelligence et nous placer dans un doute absolu, non pas pour y rester, mais pour reconstruire ensuite nos opinions sur la base de l'examen. En posant ce principe, il a rendu un immense service à la science : il lui a donné un critérium au moyen duquel elle s'est affranchie du joug des opinions traditionnelles et routinières qui encombraient la scolastique.

Le fameux *je pense, donc je suis* de Descartes a enfanté Spinosa, si mal compris et si calomnié, et le seul pourtant de tous les cartésiens qui, *malgré ses erreurs,* a aperçu la loi de *l'harmonie divine.*

Tout le XVII[e] siècle vécut sous l'influence des idées du philosophe français; mais, à la fin de ce siècle, il s'éleva une intelligence puissante, un de ces hommes rares jetés au monde pour l'entrainer dans des voies nouvelles : les calculs d'attraction du soleil, de la terre et des astres se développèrent à l'esprit du grand Newton, qui appliqua son système, séparé de tout culte, à la chronologie et à l'histoire, et les bouleversa avec une hardiesse peu commune (1).

(1) Voyez *M. Capefigue*, Louis XIV.

Leibnitz, aussi puissant de génie que Newton, le surpassa de beaucoup par l'universalité de ses connaissances : il voulut établir l'unité et l'harmonie dans tout, dans les langues, dans les sciences, dans les religions, dans la société, dans l'humanité entière; mais la partie organique manquait à ses vastes conceptions. Ni lui ni aucun de ses devanciers n'avait compris Dieu comme Être un, toujours le même, toujours total, renfermant le monde en lui et sous lui, mais en étant tout à la fois le créateur, le recteur supérieur et le contenant. Cette pensée faisant défaut, on n'avait aucune idée d'organisme. On apprécia bien, comme Leibnitz, les rapports des choses et la nécessité de les relier entre elles; mais le besoin de les rapporter à une seule unité supérieure, de les fondre en une seule unité supérieure, on l'ignorait absolument, au moins de manière à en faire un système; le monde et l'humanité continuèrent d'exister en dehors de la Divinité. Mais en partant de la philosophie cartésienne, c'est-à-dire en partant de la conscience, unité profonde et mystérieuse, on arrivait aux conceptions les plus hautes et les plus méditatives. On vit ces idées dans leur pureté et l'on comprit que ce qu'elles ont d'éternellement essentiel peut-être réalisé en toute liberté dans la vie, non pas parce que telle est l'opinion de tel homme ou de tel peuple, mais parce que tel est le but de l'idée divine. De là les tendances manifestes de cette époque à briser les fers qui enchainaient le libre arbitre de l'homme, à secouer le frein de toute puissance extérieure fondée sur l'autorité et la force, dans toutes les choses humaines, principalement dans la religion et l'État. Mais comme, pendant cette période, les idées religieuses et sociales sont loin d'être complètes, comme on ne connait nullement encore la connexion de ce qui est réel avec ce

qui est éternel et divin, il en résulte que tous les efforts humains que l'on fait sous ce rapport n'aboutissent qu'à des résultats incomplets et même dangereux. Les idées fausses que l'on a conçues *à priori* sont appliquées à la vie réelle, et partout où cette vie réelle leur fait résistance, elle est condamnée à périr, nonobstant tout le bien qu'elle peut renfermer encore. De cette lutte d'idées bâtardes avec une civilisation bâtarde naissent des révolutions bâtardes, d'abord dans la sphère religieuse, ensuite dans toutes les autres sphères, depuis l'État jusqu'à la famille. Cette opposition *unilatérale* donne naissance à deux partis hostiles et irréconciliables : l'un, le parti théorique, qui veut réaliser les idées nouvelles, sans égard pour ce qui existe; l'autre, le parti pratique, qui ne comprend pas ces idées ou qui ne les comprend qu'imparfaitement, ou qui s'oppose à leur réalisation immédiate, ou qui, attaché de corps et d'âme à ce qui est, voudrait mettre des chaînes aux ailes du temps et rester suspendu immobile sur les abîmes des siècles. Le premier de ces partis porte le nom de libéral, le second celui d'absolutiste. En étudiant les tendances de ces deux partis, on s'aperçoit qu'elles reposent sur la seule et même catégorie, celle de l'individualisme. Les libéraux ont conçu Dieu comme la raison et l'intelligence suprême, mais parfaitement indépendante et retirée du monde. Le parti absolutiste place l'Être primordial dans les tristes débats et dans les mauvaises passions des hommes, et le confond avec l'arbitraire de certains individus; témoin le droit divin, témoin cette absurde idée qui représente les rois comme les vicaires de la Divinité. Les deux partis ignorent, par conséquent, que Dieu est à la fois au-dessus de l'humanité et dans l'humanité; il y a, chez eux, absence complète de hautes

conceptions religieuses. Sous ce rapport, le libéralisme n'est autre chose que le déisme, doctrine vague qui s'arrête à la conception générale et superficielle du principe *Dieu,* dont elle nie les révélations successives dans l'histoire; c'est, comme on voit, l'antithèse de ceux qui voient, dans la révélation, la présence réelle de la Divinité sous la forme humaine.

Par rapport à l'humanité se manifestent les respectables apparitions du *cosmopolitisme* et du *philanthropisme.* Le cosmopolite se dit le citoyen de l'univers, il place au-dessus des intérêts d'une localité ceux du monde entier, et il ne consentirait jamais à ce que le bien-être de sa patrie se fondât sur la ruine des autres pays. Dans le sien, il ne voit qu'une fraction de la terre, qu'il n'isole jamais des autres fractions du même tout. Il a en vue l'espèce humaine et non le sol accidentellement assigné pour demeure à telle ou telle de ses divisions. C'est le cosmopolitisme qui a donné naissance au philanthropisme, en ce que le philanthrope voit dans chaque homme un membre de l'humanité ayant les mêmes droits et la même dignité que tous les autres membres. Les trois idées du déisme, du cosmopolitisme et du philanthropisme, quoiqu'elles soient incomplètes, sont essentiellement bonnes, contribuent puissamment au progrès et servent de préparation à l'âge d'harmonie de l'humanité. A la lumière de ces idées l'État est regardé comme la libre association pour la garantie et la réalisation des droits de tous; la religion prend un caractère plus universel en ce qu'elle tend à devenir le culte trois fois saint de la raison, de la nature et de l'humanité en Dieu. Les idées de famille, de localité, de tribu, de nation, se purifient et se transforment successivement dans celle de fraternité universelle. Ces idées peuvent devenir dangereuses si elles se jettent dans une polémique

prématurée, détruisant sans pouvoir construire encore et provoquant les funestes réactions de l'absolutisme.

Un des plus beaux résultats de la tolérance philanthropique, c'est d'avoir amené le règne de la liberté pour toutes les opinions, c'est d'avoir permis aux vieux principes de mourir en paix et en parfaite sécurité, comme d'avoir procuré aux nouveaux le moyen de se développer à leur aise; c'est d'avoir garanti ce qui est et assuré en même temps la faculté de développer ce qui doit être. C'est là, messieurs, un point que l'antiquité païenne a entièrement ignoré.

Qu'on n'oppose donc pas aux modernes cet amour des anciens pour la liberté, si vanté et si mal compris : cette liberté, ils la revendiquaient pour eux et pour leurs amis, et non pas pour tous, sans exception; partout les factions se disputaient l'empire, se supplantaient les unes les autres et signalaient leur triomphe par le bannissement des vaincus, souvent par leur supplice. Plutarque, dans la Vie de ce magnanime Timoléon qui préféra la conscience d'une noble action à tout l'éclat de la majesté royale, cite (chap. 41) le fait suivant comme une exception saillante, comme un fait unique de tolérance dans les fastes de l'histoire ancienne. « Parmi les démagogues de Syracuse, il y en eut deux qui osèrent attaquer Timoléon. Le premier l'ayant assigné à comparaître et lui ayant demandé caution, le peuple se souleva contre lui. Timoléon arrêta le tumulte et représenta aux Syracusains qu'il n'avait bravé volontairement tant de dangers et tant de travaux que pour procurer à tout citoyen la liberté de faire observer les lois. Déménète l'avait accusé en pleine assemblée de plusieurs abus d'autorité dans son commandement. Timoléon ne répondit rien à ses accusations; il se contenta de remercier les dieux

d'avoir exaucé la prière qu'il leur avait faite de voir les Syracusains dire librement tout ce qu'ils voudraient. »

Sous ce rapport, les constitutions libérales des modernes sont dignes des plus grands éloges : elles assurent des garanties individuelles à tous les membres de la société et font respecter les droits qu'elles reconnaissent à chacun d'eux. Ainsi la liberté de la presse, celle des cultes, de l'enseignement, des associations, la procédure par jurés, l'inamovibilité des juges, doivent être considérées comme de précieuses conquêtes dues à l'esprit de progrès et d'humanité.

Il y a plus, pendant cette troisième période, aû xve et au xvie siècle, commence une époque nouvelle de voyages et de découvertes, la plus belle, la plus éclatante de toutes. Les Portugais doublent le cap de Bonne-Espérance, reconnaissent et décrivent dans leur vaste contour les côtes d'Afrique. Christophe Colomb aborde dans le nouveau monde; le vaisseau de Magellan, traversant le grand Océan, accomplit le premier le trajet immense du tour entier du globe. On doit considérer comme une époque de découvertes encore plus récente celle qui commence avec Cook, dans le siècle dernier, par l'exploration de la Nouvelle-Hollande et des archipels du grand Océan, et qui a fait connaître dans toute son étendue un troisième monde épars sur l'immense superficie de la plus étendue de toutes les mers; vaste division du globe qu'à juste titre on a nommée *monde maritime*.

En considérant les choses d'un point de vue plus élevé et en devançant par la pensée ce que sera l'histoire des découvertes lorsque l'intérieur de la Nouvelle-Hollande et les grandes terres de l'Australie auront été l'objet de nombreux travaux et de descriptions multipliées, et que les positions de

cette quantité prodigieuse d'îles de la Polynésie seront fixées, on sera à même d'indiquer une division plus conforme à l'ordre géographique et aux progrès réels de la science que celle qu'on a suivie jusqu'ici, puisque la nature, la géographie et l'histoire ne nous indiquent que trois genres de divisions, savoir : l'*ancien monde* (l'Asie, l'Afrique, l'Europe), le *nouveau monde* (les deux Amériques), le *monde maritime* (la Nouvelle-Hollande, l'Archipel malais ou oriental, les îles du grand Océan) (1).

A mesure donc que s'étendait la prodigieuse conception de l'humanité, à mesure aussi s'élargissait la terre, répondant ainsi par le fait à l'idée. Les connaissances géographiques grandirent, tous les peuples apprirent à se voir, à se toucher, à se connaître, et la pensée gigantesque de l'exploitation du globe sous le rapport matériel, intellectuel et moral surgit : cette pensée est encore à son aurore, mais elle s'étendra successivement, elle finira par se réaliser, elle sera là. Alors les peuples les plus avancés prendront sous leur protection les peuples les moins avancés et leur serviront de tuteurs et d'initiateurs.

Nous l'avons dit : la troisième période du second âge humanitaire est tout entière entre les mains de deux partis opposés, l'un qui veut la réalisation des idées nouvelles et qui est armé de l'égide de la vérité, l'autre qui veut conserver le passé, les vieilles idées et les vieilles institutions, et qui a pour elle la Gorgone de la force brutale et son hideux cortége, les coups d'État, les polices secrètes et l'inquiète tyrannie des censures. Ceux qui, sous ce dernier régime, sont animés de

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Découvertes*, par M. le baron de *Walckenaer*.

bonnes intentions se voient forcés de les ensevelir au fond de leur cœur, de les cacher dans le sanctuaire de leur esprit et de se réunir en sociétés secrètes qui prennent souvent une direction nuisible, parce que les membres qui les composent n'ont pas encore eux-mêmes résolu le problème social dans toute son intégralité. Le parti contraire a recours aux mêmes moyens, et lui aussi, il travaille et combat à l'ombre. Dans cet état de choses, l'humanité marche suivant les inévitables lois de l'action et de la réaction, et cela s'explique. Les partisans du progrès, emportés par une aveugle ardeur, par un enthousiasme peu réfléchi, veulent quelquefois réaliser des projets défectueux, soit par rapport aux circonstances, soit par rapport au mode d'exécution; et c'est là qu'ils rencontrent un contre-poids dans les efforts de ceux qui s'obstinent à conserver ce qui existe, qui, par cela même, maintiennent réellement le bien en le préservant de tout changement prématuré ou même de sa ruine totale, et concourent à faire mûrir les idées progressives et à leur assurer une application lente, il est vrai, mais mieux entendue et par conséquent plus solide (1).

La propagation des lumières fut puissamment activée durant cette période. La presse devint une tribune souveraine qui, du tropique au pôle, donne à la pensée la puissance de l'antique forum. L'imprimerie foudroya les préjugés et les restrictions du monde féodal, comme la vapeur foudroiera les préjugés et les restrictions du monde moderne. Par les débats publics de l'intelligence, par ce crible où doivent passer toutes les théories, la science a été épurée, *clarifiée;* et les

(1) *M. Ahrens*, discours prononcé à la séance solennelle du 14 octobre 1839, p. 28.

hautes conceptions, les conceptions harmoniques de Dieu, de la nature et de l'humanité ont pu se faire jour ; déjà quelques hommes d'élite vivent dans ces idées, disons mieux, ils vivent par la pensée dans le troisième âge principal de l'humanité, dans l'âge de l'harmonie universelle.

Ce qui caractérise la troisième période du second âge humanitaire, qui nous occupe, c'est la renaissance des sciences et des lettres ; l'esprit prétend à la direction du monde : c'est la science qui cite devant son tribunal redoutable la clérocratie du moyen âge ; c'est avec la science théologale que Luther fait trembler les vieux dômes gothiques ; c'est avec la science constitutionnelle que Guillaume le Taciturne frappe le tyran des deux mondes et que les états généraux de La Haye proclament, en 1581, le dogme fatidique de la souveraineté du peuple ; c'est avec la science évangélique que Cromwell fait voler en éclats le trône des Stuarts ; c'est la science philosophique qui tonne par la bouche de Mirabeau.

Mais, par une conséquence de l'esprit général de cette époque, on vit échouer les améliorations conçues dans les intentions les plus louables, parce qu'elles n'étaient ni complètes, ni suffisamment mûries, ou qu'elles péchaient par les excès qu'elles trainaient à leur suite.

Et quelle était la cause de tout cela ? Le défaut de synthèse, d'organisation dans la science, d'une part, et l'absence d'études historiques humanitaires, d'une autre part : théorie et pratique étaient insuffisantes et fausses, et elles le sont encore aujourd'hui. C'est pourquoi, pendant cette troisième période, il se fit un soulèvement universel et instantané contre l'état religieux et politique de la société, et la révolution française, au milieu des foudres et des éclairs, roula son char sanglant

sur le cadavre de l'Église et sur le cadavre de la royauté.

Nul doute qu'il ne faille jeter l'anathème sur les crimes et les folies de cette révolution terrible; mais on ne doit pas oublier les intolérables abus qu'elle avait à détruire, les obstacles inouïs qu'elle avait à vaincre. Si elle a beaucoup démoli, c'est qu'elle avait beaucoup à démolir.

Parmi les sociétés secrètes de cette troisième période, il convient de citer en première ligne la franc-maçonnerie, depuis longtemps en décadence, mais relevée tout récemment chez nous par les inconcevables imprudences de ses absurdes adversaires. Je n'ai pas à examiner ce que la maçonnerie est devenue dans tel ou tel pays, je n'ai pas à m'occuper de la situation des loges maçonniques. La maçonnerie est pour moi de l'histoire; si elle a dévié de ses principes, cela ne me regarde pas. Or, ces principes étaient saints et sacrés comme les droits imprescriptibles de l'humanité. Cela est si vrai qu'en 1791, la loge des francs-maçons de Paris, nommée le *Cercle social*, prétendant que la franc-maçonnerie avait le même but que la révolution française, *la régénération du genre humain*, se constitua en société publique et se proposa de devenir le centre et de prendre la direction de toutes les loges maçonniques de la terre, d'organiser une *confédération universelle* des francs-maçons ou des *amis de la vérité*, afin de ne former de tous les peuples qu'*une seule famille, de bannir la haine de la terre, et de n'y laisser régner que l'amour*, en faisant en sorte que tous les hommes eussent quelque chose, qu'aucun d'eux n'eût rien de trop et que *l'esclavage de la faim* fût aboli.

On a cherché l'origine de la maçonnerie en Orient, en Égypte, en Grèce, que sais-je moi? Rien de plus absurde.

Ce sont les ouvrages de MM. Sulpice Boisserée et Stieglitz

sur l'histoire de l'architecture qui nous ont fourni les meilleures notions concernant la formation de cet ordre célèbre. Krause a beaucoup écrit sur ce sujet, mais je n'ai pas encore pu me procurer ses écrits maçonniques.

Lorsqu'au XI[e] et au XII[e] siècle l'art fut déplacé et passa des mains des moines dans celle des laïques, ces derniers, à l'exemple de leurs devanciers, se lièrent entre eux dans tous les pays par une confraternité qui leur assurait aide et secours, ou bien encore, à l'imitation des artistes byzantins et arabes, qui avaient continué les corporations romaines, ils se réunirent en corps et formèrent une confrérie qui se reconnaissait à certains signes et cachait au vulgaire les règles de son art. En Allemagne, cette association, déjà commencée par les architectes de la cathédrale de Cologne, ne se répandit généralement qu'à la fin du XIII[e] siècle. Les membres qui la composaient portaient formellement le nom de francs-maçons, à cause de certains priviléges ou *franchises* dont jouissait le métier de maçon. Cette association se divisait à son tour en associations particulières qui avaient le titre de *loges*, du nom donné à l'habitation de l'architecte près de chaque édifice en construction. Les statuts de la franc-maçonnerie étaient tenus secrets; avant d'être reçus, les frères s'engageaient sous serment à l'obéissance, et à garder un silence absolu sur tout ce qui concernait leur union. Les maximes de l'art ne devaient jamais être écrites; elles étaient exprimées par des figures symboliques empruntées à la géométrie ou bien aux instruments d'architecture et de maçonnage, et la connaissance de ces symboles n'était communiquée qu'aux seuls initiés. On n'était reçu franc-maçon qu'après avoir fait des preuves de maîtrise. L'esprit mathématique des architectes du moyen âge ne voyant le bien et le

beau de l'ensemble que dans la symétrie, l'ordre et l'harmonie des parties, s'avisa de soumettre à des règles invariables non-seulement la conduite de l'artiste, mais encore la conduite morale des francs-maçons. La vie de chacun devait être religieuse, honnête et tranquille. Par l'étude constante des lois de la nature, les francs-maçons s'élevèrent peu à peu à une connaissance plus épurée des vérités physiques, morales et religieuses, et se dépouillèrent insensiblement des superstitions grossières de l'époque. La confirmation de cette opinion se trouve dans les représentations sculpturales qu'offrent souvent les grandes églises et qui témoignent de l'esprit d'opposition que les loges faisaient au despotisme clérical. Au reste, une croyance plus élevée que celle du vulgaire, une croyance basée sur la législation morale du Christ, avait été admise par la franc-maçonnerie du moyen âge; cette croyance a survécu à l'objet principal et primitif de l'association, et s'est continuée jusqu'à nos jours, au moins pour la forme, dans l'institution de la franc-maçonnerie moderne (1).

Une excroissance de cette société fut celle des niveleurs, fondée en Angleterre, et qui prétendait que tous les hommes doivent être dressés au même niveau.

On reconnait facilement que, dans l'état de nature, tous les hommes sont égaux. C'est rendre hommage au grand principe d'une justice universelle indépendante des conventions sociales; car c'est le droit qu'on entend ainsi proclamer et non le fait. Si l'état de nature pouvait être autre chose qu'une abstraction, on comprend que là où il subsisterait, quiconque serait robuste, bien portant, intelligent, brave, aurait à sa

(1) *Lebas*, Histoire d'Allemagne, t. II. p. 124 et 125.

merci quiconque serait ou faible, ou malade, ou sans habileté, ou sans courage. L'instinct social, si impérieux chez l'espèce humaine, ne lui a été donné, sans doute, que pour son perfectionnement et pour son bonheur : aussi le résultat de la société doit-il être d'atténuer les effets cruels d'une inégalité extrême. Assurer à chacun des membres du corps social le plus complet développement possible de ses facultés spontanées ou acquises, tel est le but d'une société bien organisée. C'est assez dire que les supériorités naturelles doivent y être neutralisées en ce qu'elles ont d'agressif contre le bonheur d'autrui, mais reconnues et protégées en même temps contre la coalition de l'envie et de la médiocrité. En d'autres termes, s'il doit être défendu à un homme d'abuser contre un autre ou contre tous de sa supériorité en quoi que ce soit, cet homme doit être non-seulement toléré, mais encouragé, lorsqu'il cherche à la déployer et à l'accroître en n'en faisant qu'un légitime usage. Car si la société est faite pour garantir la foule des hommes médiocres contre l'abus de la force physique ou intellectuelle du petit nombre des hommes d'élite, elle n'est pas faite pour interdire à ces derniers l'exercice de leurs facultés privilégiées. Autrement elle serait contraire à la liberté naturelle, elle étoufferait le germe du perfectionnement individuel, seul mobile du perfectionnement de l'espèce ; elle serait coupable de lèse-humanité.

Mais la société ne peut établir et conserver cet équilibre entre les droits de chacun et ceux de tous qu'en instituant des inégalités nouvelles. Celles-ci sont légitimes quand elles remplissent leur but (tels sont les pouvoirs politiques bien définis), et abusives lorsqu'elles s'en écartent ; car elles peuvent devenir presque aussi oppressives et encore plus humiliantes

que les inégalités naturelles qu'elles devraient être destinées à affaiblir. L'esclavage domestique et le servage de la glèbe en offrent de tristes exemples dans l'ordre civil; le despotisme oriental en offre dans l'ordre politique.

Ce dernier rapprochement, justifié par les principes que je viens de développer, est incompatible, je le sais, avec les doctrines des niveleurs anciens et modernes qui, ne voyant dans l'humanité que la vie matérielle, se persuadent que la fin des sociétés est d'arriver à une si rigoureuse égalisation des facultés individuelles qu'aucun homme ne l'emporte sur un autre, sous quelque rapport qu'on les compare, soit du fait de la société, soit du fait même de la nature, dont on suppose gratuitement qu'on parviendra plus tard à maîtriser les caprices. Il est clair que si la science sociale devait se proposer ce but et accepter ce programme, l'ostracisme, tel qu'Athènes l'a connu dans ses plus mauvais jours, serait une pratique recommandable.

Mais, comme l'exige la nature des choses, plus inexorable encore que les systèmes, partout et toujours les gouvernements, quels qu'ils aient été, ont reconnu ce qu'il y a d'invincible dans les inégalités naturelles et dans les conséquences sociales qu'elles entraînent. La plus saillante de ces conséquences est l'inégalité des fortunes : nous savons que certaines législations ont favorisé ces inégalités; mais nous savons aussi que si aucune n'a sérieusement tenté de l'abolir, d'autres, plus humaines et plus parfaites, l'ont formellement restreinte (1).

Dans les temps modernes, messieurs, l'Allemagne a vu se former la grande association des *illuminés*, aux formules magiques, aux initiations mélodramatiques, empruntées aux tri-

(1) *Encyclopédie du gens du monde*, art. *Égalité*.

bunaux secrets de Westphalie, au saint vehmé. La doctrine fondamentale de cette société fut la propagation universelle de la vérité, son rétablissement dans la vie de l'humanité par la liberté, et sans le secours des traditions historiques.

Parmi les sociétés de l'absolutisme, il faut distinguer, pendant cette période, la plus extraordinaire, la plus étonnante de toutes les associations humaines, celle des jésuites. Elle avait pour but le gouvernement, par des voies occultes, de tous les peuples du globe d'après le système théocratique du moyen âge. On a beaucoup parlé pour et contre cet ordre fameux, dont certes il faut condamner les fourberies gouvernementales et le dogme de l'obéissance passive envers la cour de Rome, mais qui, sous bien des rapports, doit être placé plus haut que la secte des jansénistes, leurs implacables ennemis.

Vous connaissez, messieurs, l'éternelle dispute entre le libre arbitre et la prescience ou la grâce de Dieu, abîme sans fond où vient se battre comme une mer agitée la pensée de l'homme. Les deux écoles, celle des jésuites et celle des jansénistes, étaient divisées sur cette question, et depuis saint Augustin, les formules de philosophie s'étaient épuisées en explications de cet impénétrable mystère. L'école des jésuites avait admis le libre arbitre, la force de la volonté, la valeur de chacune des actions humaines, mais tout cela dans le cercle tracé par le concile de Trente ; de là cependant cette vie élégante et laborieuse, ce perpétuel mélange de la religion et du siècle. Les jésuites étaient à la tête d'idées larges et humanitaires ; leur organisation était une république élective sous une dictature; mais par cela même elle n'était pas libérale. Fondaient-ils un gouvernement colonial, c'était un magnifique établissement, où jusqu'à un certain point la souve-

raineté du peuple n'avait pas à se plaindre. Se chargeaient-ils de l'éducation publique, rien ne pouvait se comparer à l'ampleur de leurs conceptions, à la puissance de leur enseignement. Mais la vaste initiation par la *robe courte*, qui les unissait intimement aux sommités politiques, gâtait le bien même qu'ils pouvaient faire (1).

Quant aux jansénistes, ils se composaient de gens honnêtes, mais de cette sévérité rigide qui ne pactise jamais avec la faiblesse de notre nature; comme ils partaient de l'idée que tout provient de la grâce, c'était par la prière, la macération, le jeûne, qu'ils cherchaient cette volonté du Christ qui les dispensait de liberté dans les actions humaines. Beaucoup méditer sur soi, comme les philosophes du paganisme et les Pères de l'Église, à la physionomie sévère, à la mise plus que modeste, telles étaient les maximes des jansénistes, professées par leurs plus zélés sectateurs.

Il suffit d'avoir exactement défini ces deux écoles pour comprendre que les jésuites devaient rattacher les esprits élégants, doux, timidement jetés dans le monde, ces caractères croyants et faibles, aimants et secourables, le jeune homme qui se couvre de fleurs, la jeune fille, Madelaine repentante, le courtisan que l'ambition entraîne, les gouvernants qui ont besoin de force dans le commandement et de pardon pour les fautes du pouvoir. Les jansénistes, au contraire, appelaient à eux les esprits exacts, mathématiques, les énergiques logiciens de la morale catholique, les consciences sévères, sombres, tourmentées par les dégoûts de la vie. Le jansénisme convenait souvent aux âmes désillusionnées, aux imaginations agitées de

(1) Voyez *Capefigue*, Louis XIV, t. VI. p. 302, éd. de Paris.

grands doutes, ou à ces cœurs froids, secs, sans entrailles pour pardonner aux autres et à eux-mêmes. Cette différence d'écoles explique les succès des jésuites auprès du monde et de la cour; on aimait l'indulgente morale qui conciliait le salut avec cette vie de passions et d'entrainement que la nature a placée au cœur de l'homme (1).

Après la révolution française, qui terrassa ces noirs géants, les combats du libéralisme et de l'absolutisme sont devenus patents, publics, et d'autant plus ardents, plus passionnés.

Les absolutistes, pour légitimer leur système, invoquent la religion chrétienne, tandis qu'ils devraient bien savoir que le despotisme s'accorde très-mal avec la morale chrétienne, qui proclame la dignité de l'homme, son inaliénable liberté, l'importance de chaque individu aux yeux de Dieu et relativement à l'espèce ; ou bien ils font reposer leur doctrine sur le *droit divin*, sur la supposition d'une élection spéciale que Dieu aurait faite de telle maison pour gouverner tel peuple, doctrine aujourd'hui surannée et repoussée par les peuples qui, témoins journaliers, sinon victimes de faiblesses ou de vices qu'on ne saurait plus leur cacher, prétendent prendre eux-mêmes en mains leurs plus chers intérêts, et pensent qu'avant de disposer de leurs personnes, de leurs enfants, de leurs biens, il faut au moins qu'on les consulte.

Le principe libéral touche incontestablement de plus près à la haute mission de l'humanité; mais il lui manque, généralement parlant, la profondeur de la science sociale, dont il a absolument besoin s'il veut se maintenir avec gloire. Si, philosophiquement parlant, l'absolutisme a pour base le principe historique,

(1) *Capefigue*, Louis XIV, t. VI, p. 304.

le stabilisme de ce qui existe, le libéralisme ne s'appuie que sur une physique et une psychologie expérimentales; et, par une inconcevable aberration, il tombe souvent dans le despotisme qu'il reproche si violemment à ses adversaires.

Le grand mathématicien-philosophe Wronsky a caractérisé (1) avec sa supériorité habituelle les principes défectueux des deux partis. Voici ce qu'il dit, entre autres : « Les deux partis politiques, les libéraux et les illibéraux, si opposés dans leurs tendances, ne distinguent pas encore, d'une manière didactique, le vrai et le bien, quoique ce soient là manifestement les véritables et uniques buts respectifs de leurs tendances opposées.

« Mais pour peu que l'on cherche à approfondir les conceptions du vrai et du bien, on s'aperçoit bientôt de leur différence caractéristique, provenant de ce que le vrai implique la RÉALITÉ DU SAVOIR, et de ce que le bien implique au contraire la RÉALITÉ DE L'ÊTRE; différence que le génie du langage a déjà su distinguer d'une manière positive, en attribuant des mots tout à fait différents à ces conceptions opposées. Pour mieux faire sentir cette différence essentielle, il nous suffira ici de quelques exemples, afin de montrer que le vrai n'est pas toujours le bien, et réciproquement que le bien n'est pas toujours le vrai. Ainsi, les droits de l'homme, tels qu'ils ont été proclamés dans la révolution française, appartiennent, sans contredit, à ce qui constitue le vrai, puisqu'ils résultent immédiatement de la liberté et de la dignité morale de l'homme, qui sont absolument vraies; et cependant, la réalisation de ces droits, c'est-à-dire leur application pratique, sous toutes les

(1) Dans son *Messianisme* et dans son *Bulletin de l'union antinomienne*.

formes imaginables qu'on a essayées, conduit constamment à l'anarchie et par conséquent à l'injustice, qui n'appartiennent certainement pas à ce qui constitue le bien. Au contraire, les devoirs de l'homme, tels qu'ils sont proclamés par une souveraineté dépendant de la grâce de Dieu, appartiennent sans doute à ce qui constitue le bien, puisqu'ils peuvent seuls, dans toutes les situations des États, réaliser, d'une manière permanente, l'ordre et la justice, par là même qu'ils se rattachent immédiatement au règne de Dieu, qui est institué par l'Église, et qui est éminemment moral; et cependant, si l'on compare ces devoirs de l'homme, résultant d'une souveraineté divine, avec les droits absolus de l'homme, dont nous venons de parler, et qui sont essentiellement vrais, on trouve qu'ils n'y répondent pas tout à fait, et par conséquent qu'ils n'appartiennent pas complétement à ce qui constitue le vrai (1). »

D'une autre part, messieurs, le libéralisme s'est borné à contester, à nier le passé et à ne rien affirmer, à ne rien construire pour le présent et l'avenir. La liberté dont il a doté le monde est, sans doute, un bienfait immense, un présent des cieux ; mais cette liberté porte la marque de toutes les imperfections du principe qui l'a engendrée. Elle n'est que négative, tandis qu'elle devrait être affirmative, c'est-à-dire sociale. Un des grands mérites de Fourier, c'est d'avoir mis le doigt sur cette plaie.

La liberté négative, simple ou corporelle, c'est, dit-il, le sort du pauvre qui a un très-petit revenu, le strict nécessaire, la ration militaire. Il jouit d'une liberté corporelle active,

(1) *Bulletin de l'union antinomienne*, p. 18.

parce qu'il n'est pas forcé au travail, comme l'ouvrier privé de tout revenu. Il est libre, par exemple, d'aller à l'Opéra; mais il faudrait de l'argent pour y entrer; et il reste à la porte de l'Opéra. Avec sa fierté du beau nom d'homme libre, il n'a que des fumées en fait de liberté sociale, il n'est que membre passif de la société.

Cependant il est bien plus libre que l'honnête ouvrier réduit à travailler sous peine de mourir de faim et n'ayant, dans la semaine, qu'un jour de liberté corporelle active, le dimanche, auquel certains philanthropes, qui tous les jours assistent aux brillantes réunions du grand monde ou tiennent cercle chez eux, voudraient encore lui interdire de prendre quelque répit. Tous les autres jours, l'ouvrier est en liberté corporelle passive, car l'atelier est pour lui un esclavage indirect; mais, au fait, il est incomparablement plus heureux que l'esclave, qui n'a de liberté corporelle ni en actif ni en passif. Et, remarquez-le bien, messieurs, ce bonheur suprême dont jouit l'ouvrier est le lot de cette immense classe de citoyens respectables, connus sous le nom de gens de lettres, lorsque l'intrigue et la bassesse ne leur ont pas jeté les grosses places et les gros appointements. Le même bonheur est encore celui de cette innombrable catégorie de négociants, marchands, travailleurs utiles, compris dans la désignation générale de petite bourgeoisie.

La liberté active, corporelle et sociale, la véritable liberté suppose *unité d'adhésion, le consentement individuel de tous, leur association harmonique pour l'exercice des travaux sociaux et pour le maintien de l'ordre et du progrès,* tandis que, dans l'état actuel de la civilisation, le peuple est partout en état de soulèvement intentionnel, comprimé par la crainte des prisons et des galères

Mais pour que le peuple puisse donner librement son consentement à telle ou telle mesure de la société, pour qu'il puisse voter, suffrager en connaissance de cause, que lui faut-il? Il lui faut du bien-être et de l'instruction.

Si donc le libéralisme veut réellement la liberté, s'il appelle de tous ses vœux le développement intellectuel du peuple et l'avénement de la justice sociale, il doit se garder, de toutes ses forces, de rester dans les ornières usées du vieux constitutionnalisme; mais il ne doit pas non plus se jeter à l'étourdie dans tout ce qu'on nous présente aujourd'hui comme voie de progrès; il doit peser la valeur des moyens qu'on propose pour aller au but; il doit s'appliquer à trouver les conditions de l'aisance universelle et individuelle, seules bases possibles de l'indépendance universelle et individuelle, et par conséquent, du développement des droits et des libertés, de la véritable émancipation de tous (1). Il ne faut, messieurs, aux générations nouvelles ni sans-culottes, ni épiciers, ni république à la Robespierre, ni constitution à l'anglaise : il leur faut une démocratie de dieux terrestres, où règnent l'activité, la probité et le bonheur. Il faut un ordre social qui présente un vaste champ d'exploitation et d'éducation, où toute spécialité trouve sa sphère, toute vocation son développement; où chacun, sans distinction d'origine ou de fortune, obtienne sans peine des moyens d'existence et d'instruction pour lui et pour sa famille (2).

Qu'ils étaient sages et clairvoyants ces hommes d'honneur, ces hommes de vertu et de probité, qui étaient à la tête du li-

(1) *Considérant,* Destinée sociale.

(2) Mon *Introduction*, p. 171.

béralisme français avant l'explosion du volcan de 1789! Écoutons Necker, le banquier Necker : « Qu'importent aux prolétaires, dit-il, vos lois de propriété, ils ne possèdent rien; vos lois de justice, ils n'ont rien à défendre; vos lois de liberté, s'ils ne font rien, demain ils mourront de faim (1)! »

Vous parlez de garanties; mais désirez-vous de savoir quelle est la meilleure des garanties, le célèbre ministre de Louis XVI, Turgot, va vous le dire. « Dieu, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant NÉCESSAIRE LA RESSOURCE DU TRAVAIL, A FAIT DU DROIT DE TRAVAILLER LA PROPRIÉTÉ DE TOUT HOMME, et cette propriété est la première, la plus sacrée, la plus imprescriptible de toutes. Si le souverain doit à tous ses sujets de leur ASSURER la jouissance pleine et entière de leurs droits, il doit surtout cette protection à cette classe d'hommes qui, n'ayant de propriété que celle de leur travail et de leur industrie, ont d'autant plus le DROIT et le BESOIN d'employer dans toute leur étendue les seules ressources qu'ils aient pour subsister (2). » Et Saint-Just, le fougueux Saint-Just, n'a-t-il pas dit que le travail et le pain sont le droit du peuple? Je vais plus loin, moi, et je dis qu'ils sont le droit divin de l'homme (3); mais je vous le demande à vous Saint-Just et aux vôtres, qu'avez-vous fait en réalité pour assurer ce droit au peuple? Rien, absolument rien. Vous avez prononcé de nébuleux et sanglants discours sur la justice, vous avez décrété par assis et levé le Dieu-Nature et les vertus païennes de l'anti-

(1) Mon *Introduction*, p. 170.
(2) *Préambule de l'édit de février* 1776.
(3) Mon *Introduction*, p. 171.

quité (1); et le peuple, nu, affamé, désillusionné, finit par tourner le dos au beau soleil qui, au jeu de paume, avait lui sur sa tête, et se jeta entre les bras du despotisme, qui lui procura ce que n'avaient pu lui donner toutes vos vieilleries renouvelées de Minos et de Lycurgue, c'est-à-dire du pain et des vêtements (2).

(1) Voyez, dans le *Moniteur universel*, le discours prononcé par Robespierre à la fête de l'Être Suprême, et un autre sur la théorie du gouvernement révolutionnaire.

(2) Cette opinion, que nous avons déjà émise en 1836, dans notre *Introduction à l'histoire*, est aujourd'hui confirmée par les plus fougueux apologistes des hommes et des choses de 93. Écoutons : « C'est là peut-être la question fondamentale et capitale (*l'organisation du travail*); c'est celle qui peut avoir le plus d'influence sur les vertus et le bonheur des hommes, sur l'ordre et la paix publique; c'est celle qui intéresse le plus la tranquillité des riches, *c'est la plus digne des méditations des amis de l'humanité*... Car c'est *en divisant* le peuple que, depuis le commencement du monde, l'aristocratie est parvenue à le maîtriser, *c'est en achetant une partie des travailleurs* (*que la misère expose à se vendre*), en la lançant contre l'autre partie, en payant des hommes du peuple pour en faire des mouchards qui les désorganisent, des traîtres qui les livrent et des soldats qui définitivement jettent leurs frères dans les cachots. » (*Cabet*, Histoire populaire de la Révolution française, t. II, p. 224-234.) — « Quel malheur pour la France que ces divisions, ces discordes (*des Girondins et des Jacobins, puis des Jacobins entre eux-mêmes*), qui vont tout paralyser et tout arrêter, quand il faudrait ne s'occuper que de la défense du territoire et *des améliorations dans la nourriture, le vêtement, le logement et l'éducation du peuple.* » (*Idem, ibidem*, t. III, p. 187.) — *L'égalité politique* peut s'écrire dans quelques lois politiques ou constitutionnelles; *l'égalité sociale* ne peut se buriner que dans un ensemble complet de lois civiles, industrielles, financières, territoriales; elle ne peut être que le résultat d'une vaste science économique, étudiée, créée pour arriver

Le libéralisme, s'il comprend ses devoirs, a une belle mission à remplir : il est appelé à procurer au peuple ce que

à ce but. Pour la classe la plus nombreuse, elle gît presque tout entière dans la question du *salaire*, question immense qui ne touche pas seulement à la vie matérielle des hommes, mais à leur vie morale, à leur indépendance comme citoyens, à l'éducation intellectuelle et professionnelle de toute la génération qui s'élève par les soins, par le travail de tant de pères de famille, prolétaires laborieux. — La *convention* se trouva condamnée, lorsqu'elle voulut travailler à fonder *l'égalité sociale*, à s'appuyer sur les bases d'une économie politique dont la conséquence la plus incontestable était nécessairement *l'inégalité* la plus absolue. De là l'impuissance de la convention à léguer à l'avenir des améliorations durables en faveur de la classe la plus nombreuse; de là son impuissance, malgré les efforts les plus généreux, à poser les premiers fondements de l'égalité sociale... Que cette leçon ne soit point perdue pour l'avenir. Si nous voulons un jour fonder l'égalité, *autant qu'elle peut se réaliser progressivement avec les aptitudes différentes des hommes*, commençons par créer, par formuler l'économie politique de l'égalité sociale. *C'est le plus beau travail qui puisse appeler les méditations des hommes.* » (Fastes de la Révolution française, par *A. Marrast et Dupont*, t. I, p. 397.) — Le témoignage de M. Louis Blanc n'est pas moins précieux : « Quand les politiques purs parlaient de mettre un consul à la place d'un roi, de substituer le suffrage universel au monopole électoral, de détruire le système bicaméristе, on pouvait leur répondre : « A merveille! Mais lorsque tout cela sera fait, que ferons-nous? L'ouvrier restera-t-il dans cette servitude qu'on appelle le salaire? Le petit cultivateur continuera-t-il à vivre sous cette ignoble souveraineté qu'on appelle l'usure? Le sol continuera-t-il à se morceler, sous les lois de l'exploitation individuelle, jusqu'à ce qu'il soit réduit en poussière? L'industrie continuera-t-elle à être un champ de bataille qui ne diffère de l'autre qu'en ce sens que les morts ici ne sont pas même enterrés? Et ne serait-il pas à propos de réfléchir un peu à tout cela, pour n'être pas pris à l'improviste? Car malheur au voyageur qui s'engage dans une route qu'il ne connaît pas !

ne lui ont donné ni 89, ni 93, ni 1830; et il lui est possible de le lui procurer s'il veut bien sérieusement s'en occuper. Qu'il ne l'oublie pas : le prolétariat et le paupérisme marchent à grands pas. C'est dans les villes que s'amoncellent ces deux fléaux, que grouillent des armées de barbares vivant au jour le jour, sans qu'il y ait entre eux et leurs maîtres le lien qui existait entre le seigneur et son vassal. Ces armées-là sont menaçantes pour la civilisation; car, indépendamment des perturbations industrielles qui arrachent quelquefois subitement à des populations ouvrières le morceau de pain qui les sustente, des crises politiques peuvent exciter des luttes intérieures et des guerres civiles (1).

Ma thèse, d'ailleurs, est appuyée par un triste et douloureux événement contemporain, que je suis forcé de rappeler bien malgré moi, parce qu'on semble l'avoir oublié trop vite (2).

A l'époque des premiers troubles de Lyon, je dis des premiers troubles, c'est-à-dire avant qu'ils n'eussent été exploités par une opposition plus creuse que le crâne desséché d'un squelette de mille ans, par une opposition retentissante comme un tombeau vide; quelle était le sujet de la querelle? Le sujet

Malheur aux révolutionnaires qui n'ont pas sondé d'avance toute la profondeur du principe qu'ils écrivent sur leur drapeau! C'est parce qu'ils ont été pris à l'improviste que tous ces géants de 1793 ont péri violemment les uns après les autres, les uns par les autres, et beaucoup stérilement. » Voy. la *Revue du Progrès*, n° de juin de cette année.

(1) *Considérant*, Destinée sociale.

(2) Au moment où je corrige les épreuves de cette leçon, le gouvernement français est aux prises avec les coalitions des ouvriers parisiens. Quand donc pensera-t-on à appliquer au mal d'autres remèdes que ceux de la bastonnade et de la fusillade?

était net et parfaitement dessiné. La querelle était revêtue de son véritable caractère, du caractère industriel, sous lequel elle se révélait si franchement que les insurgés conspuèrent avec un égal mépris le drapeau rouge et le drapeau blanc; leur drapeau à eux, ce n'était pas non plus le drapeau du milieu, c'était un drapeau noir, et sur ce signe du deuil et du désespoir, il y avait écrit :

« *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant* (1)! »

J'ai dit tout à l'heure, messieurs, que le libéralisme, s'il ne veut pas se perdre en présence des principes qui se débattent actuellement dans les pays civilisés de l'Europe, doit éviter deux extrêmes également à craindre. Je m'explique.

Récemment un parti a proclamé comme sa devise : *Tout pour le peuple et rien par le peuple!* C'est annoncer qu'il abandonne l'un des deux buts de la société, le perfectionnement. En effet, l'homme qui peut se dire citoyen, l'homme qui est arrivé aux charges publiques, est, par ce fait seul, un être supérieur à celui qui ne connaît que la force d'autrui et sa propre obéissance; de toutes les sciences, la plus relevée, la plus digne de l'attention et de l'étude de tous les hommes, la

(1) *Considérant*, t. 1, p. 264. — Déjà en 1789 les masses pensaient à peu près de même. Dans les journées orageuses du 5 et du 6 octobre, le peuple s'étant transporté de Paris à Versailles, envahit la salle de l'assemblée nationale, au moment où l'on allait discuter un projet de Code criminel. Les femmes et les hommes qui remplissaient les galeries et même les bancs, et qui ne comprenaient pas l'opportunité d'une pareille discussion, l'interrompirent en criant : *Du pain! du pain! pas tant de longs discours.*

plus intimement liée au développement moral, à la bienfaisance universelle, c'est celle qui enseigne à rendre les peuples heureux. De tous les exercices de l'esprit, celui qui développe le plus l'intelligence, celui qui exige et fait atteindre le plus de connaissances, c'est le concours aux affaires publiques, disons mieux, aux fonctions sociales. Or, de toutes les fonctions, celle qui ennoblit le plus le caractère, celle qui donne à l'homme le plus haut sentiment de sa dignité, de la probité qu'on attend de lui, de l'honneur qu'il ne doit jamais compromettre, c'est la participation des citoyens à la souveraineté. Déclarer qu'on ne fera rien par le peuple, c'est annoncer qu'on veut priver l'universalité des membres d'une société de ce puissant stimulant à rechercher la vertu, de cette instruction variée, attachante et toujours nouvelle, de cette dignité de caractère, de cette élévation de sentiments que l'homme ne peut trouver que dans l'exercice de la liberté.

Mais à ce cri de guerre un autre parti a répondu par une autre maxime tout aussi absolue et non moins fausse. *Tout pour le peuple et par le peuple!* a-t-il dit, faisant voir qu'il a également perdu de vue un des buts de la société. Tout par le peuple! Eh! a-t-on établi que le peuple est préparé à tout? A-t-on démontré que les plus hautes lumières seront adoptées par la foule, que la constance des plus courageux soutiendra son audace, que la prudence des plus habiles réglera son impétuosité? Comment s'est-on assuré qu'on pourra trouver en elle l'unité de dessein, la prévoyance, la persistance, la libéralité pour opérer les grandes choses, l'économie pour ménager et assurer la fortune publique? Certes, ce n'est pas par la théorie qui nous enseigne proverbialement que l'affaire de tous n'est l'affaire de personne; ce n'est pas non plus par

l'histoire, qui rend témoignage, à chaque page, des préjugés, de l'inconstance, des terreurs paniques, de la témérité, de la versatilité, de l'imprudence, de la prodigalité ou de la lésinerie de la multitude. Si chaque homme tient de la nature le droit de réclamer une participation aux affaires publiques de la société, il est vrai aussi, d'une autre part, que la société elle-même a des droits et des devoirs à remplir, droits et devoirs qui doivent être mis en corrélation avec ceux des individus. La société doit tendre à déférer toutes les fonctions importantes à ceux qui sont les plus propres à s'en bien acquitter, et c'est ainsi qu'elle pourvoit au bonheur de tous. Elle doit organiser le pouvoir pour le plus grand avantage de la généralité, et dans ce but, elle appelle à une influence plus décisive ceux à qui elle reconnaît le plus de talents, de vertus, de lumières et d'expérience; ceux qui, chargés des destinées d'un peuple, pourront le mieux lui faire accomplir son passage à travers tous les écueils, et le peuple ne doit pouvoir exercer sa liberté que dans le cercle des conditions exigées à cet effet. *La société doit fonder des institutions rien que dans le but de former les plus capables et les plus dévoués, et les droits de l'élection populaire devront être restreints dans cette sphère.* Que l'on se garde de perdre de vue cette double condition !

Les deux partis opposés que nous venons de signaler ne diffèrent entre eux que sur la forme extérieure du gouvernement, monarchique ou républicaine; mais, pour le fond, ils tombent, sans le vouloir, parfaitement d'accord. Examinez de près *l'essence* de leurs théories et vous trouverez que toute la science sociale, pour eux, consiste dans la séparation hostile ou tout au moins défiante du pouvoir législatif et du pouvoir

exécutif. Mais qu'il y ait séparation des pouvoirs, indépendance réciproque, pondération même, et la conséquence des deux systèmes sera, en dernière analyse, l'anarchie, une guerre civile ou une révolution; et il y aura toujours, comme l'a dit si naïvement M. Guizot, une opposition vivante, ardente, passionnée, qui reprochera au gouvernement toutes les fautes, tous les malheurs, et dont les accusations trouveront toujours créance auprès des masses.

Pour remédier à ces maux que faut-il? Il faut que la machine du gouvernement fonctionne; il faut non pas la séparation des pouvoirs, mais leur coopération pour un même but; il faut non pas la balance des forces, mais leur union; il faut qu'une seule volonté résulte toujours du choc et de la fusion des volontés diverses, mais de telle sorte que toutes ces volontés aient été entendues, que tous les intérêts aient été consultés, que toutes les causes aient été plaidées, et que l'expression de la plus haute vertu qu'on puisse trouver dans un pays, éclairée par la plus haute intelligence, prononce enfin sans appel sur toutes les questions. Il faut enfin que le règne de l'harmonie advienne.

Répétons-le, messieurs, pour ne pas l'oublier : la constitution n'est pas une charte monarchique ou républicaine; elle comprend toutes les habitudes d'une nation, ses affections, ses souvenirs, les besoins de son imagination; puis les grands buts de l'humanité, le développement des sciences, des arts, de l'industrie, *au profit de tous* (1). Aucun parti politique n'a encore rien tenté pour arriver à ce résultat. Quelques hom-

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Constitution*, par *M. de Sismondi*.

mes privilégiés s'en occupent en silence. Mais jetez les yeux autour de vous, et vous verrez quel chaos.

Au défaut d'une pensée générale, directrice, reliante, soutenue par mille autres pensées harmoniquement subordonnées, l'Europe est livrée à un continuel mouvement oscillatoire entre les tentatives d'un pouvoir caduc et les emportements d'une démocratie qui rejette tout frein social et qui ne sait parvenir à rien. Le gouvernement, tel qu'il est, n'est l'affirmative d'aucune chose; l'amour même de la liberté est devenu un poison fatal, un amour corrosif, venimeux, haineux, implacable; la presse, si grande et si utile d'ailleurs, est toujours la voix négative de tout; c'est le génie de Gœthe qui dit toujours *non, der immer verneint;* aucune formule nette de civilisation ni de politique; mille opinions, mille systèmes, mille langages; tout cela va, vient, recule, se contredit, se querelle, se heurte, admet, rejette; c'est un tournoiement perpétuel de formes et de figures étranges; c'est toujours encore cette danse fantastique du moyen âge, où la Mort, menant le branle, entraîne dans le même quadrille le pape et l'humble moine, le simple soldat et l'empereur, la princesse et la chambrière(1).

Cependant, messieurs, les croyances ébranlées de l'homme, la perturbation des idées, le vide affreux de l'âme, les révolutions des villes et des empires, les secousses des travailleurs, l'écroulement de toutes les institutions et de toutes les idoles éphémères des partis, les retentissements en Asie en en Amérique, tout nous dit que nous touchons à une des plus grandes et des plus complètes rénovations sociales (2). Mais nos yeux

(1) Mon *Introduction*, p. 99 et 100.

(2) *M. de Lamartine,* Voyage en Orient.

ne verront jamais le troisième âge de l'humanité, jamais il ne nous sera donné de crier comme les nautoniers heureux de Colomb : *Terre! terre!*

C'est aux jeunes générations de mieux comprendre et le passé et l'avenir : elles pourront ce qu'elles voudront, j'en atteste et les pages de l'histoire, et les cendres des héros de l'humanité, et les monuments de l'admiration et de la reconnaissance des peuples. Ce n'est pas en vain que les mânes des grands hommes des temps passés et des temps modernes voltigent invisibles autour de nous. Pendant leur terrestre activité, ces hommes ont préparé et amené les temps meilleurs dont nous jouissons. La postérité compte sur nous, elle compte que nous aussi nous mériterons bien de l'humanité; que nous aussi nous saurons agir avec bonne foi, mais avec ardeur, avec dévouement; que tout en résistant avec énergie aux égarements du siècle, nous aussi nous contribuerons à imprimer à ce siècle un caractère qui pourra servir d'étoile polaire aux générations à venir (1).

A nous donc qui marchons courbés et voûtés comme si les blocs granitiques des siècles pesaient sur nous, à nous donc encore les peines et les souffrances; à d'autres le bonheur; à nos descendants à bénir votre avénement, filles du ciel et de la terre, divines harmonies! « Mais soyez nos guides, vous qui assemblez et divisez les éléments, vous qui formez tous les êtres qui végètent et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort... Tour à tour vous donnez la vie et vous la retirez, non pour le plaisir d'abattre, mais pour le plaisir de créer

(1) Mon *Introduction*, p. 15 et 16.

sans cesse. Sans vous, tout serait dans un éternel repos; mais partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naitre les doux contrastes des couleurs, des formes, des mouvements. Les amours vous précèdent et les générations vous suivent. Vous agissez sans cesse, au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs (1). »

(1) *Bernardin de Saint-Pierre,* Harmonies de la Nature.

SEPTIÈME LEÇON.

9 mars 1840.

Troisième âge de l'humanité. — Mouvements en Orient. — Description du troisième âge. — Nécessité de proclamer les doctrines de cet âge. — Naissance et influence des nouvelles idées religieuses. — Disparition du mal. — Résumé. — Grande puissance de l'association. — Tentatives d'association : les armées, les couvents, les frères moraves, les jésuites, les quakers, George Fox, Robert Owen, Henri Saint-Simon et ses disciples; Charles Fourier et son école. — C'est aux générations du XIXe siècle de résoudre le grand problème de l'association.

MESSIEURS,

Nous sommes arrivés au troisième âge principal de l'humanité, à l'âge de la plénitude, de l'harmonie, à l'âge de l'avenir. Non-seulement l'Occident achève le second âge et se prépare au troisième, mais l'Orient aussi a fait un pas vers cette époque. Les Afghans, les Seikhs, les Wahabites, ne sont pas restés stationnaires; l'Inde orientale même, l'Inde britannique, a été récemment agitée par le brahmine Rammohun-Roy, mort le 27 septembre 1833, à Londres, où il s'était rendu pour ré-

clamer de la chambre des communes une loi tendant à assurer au peuple indou le droit de propriété et la liberté de la presse (1). En Perse, les sofis prêchent l'unité de Dieu et la fraternité universelle (2). La Chine même, la vieille Chine, malgré ses institutions qui semblent la condamner à ne jamais entrer dans la voie du progrès social, aura, sans doute, un jour son époque de lutte dans laquelle l'humanité tentera de conquérir quelques-uns de ses droits. Déjà l'on sait qu'il existe dans ce pays plusieurs sociétés secrètes : celle de la *Triade* et celle du *Nénufar blanc* reconnaissent un chef chinois que la police mandchoue n'a pu encore découvrir. Ces sociétés ont pour but de secouer le joug des barbares et de faire régner la liberté. La Providence n'a pas condamné l'espèce humaine à gémir et à ramper sans cesse sous la verge du despotisme (3).

Après que, dans l'âge précédent, l'humanité s'est posée et développée en tous sens, dans ce troisième, elle réunit synthétiquement ses membres épars et se constitue en un organisme où les besoins et les intérêts physiques, intellectuels et moraux trouveront satisfaction et apaisement. L'humanité sera une, mais elle ne sera pas uniforme, c'est-à-dire qu'elle n'étouffera pas brutalement les individualités nationales; mais elle les combinera, elle les fondra harmoniquement. On comprendra que l'homme étant l'être intelligent et puissant par

(1) Voir la dissertation de ce brahmine sur les Védas, dans le *Monthly Magazine*, numéro de juin 1817.

(2) *Malcom*, *History of Persia*, et *Account of the Sooffees*, t. II, p. 382-426.

(3) Voir mon *Histoire ancienne*, article *Chine*, et la Géographie de *Malte-Brun*.

excellence au milieu des autres êtres qui l'environnent, il est, par le fait, sur son globe, la créature rectrice; que c'est à lui de présider au développement de cette vie terrestre, d'embellir la planète qui lui a été confiée; qu'il a reçu toutes les facultés pour parer son noble domaine, pour tirer du sein fécond de la nature toutes les richesses qu'elle recèle et que le génie humain est appelé à faire éclore; enfin, on aura reconnu que la destinée terrestre de l'homme est la gestion de son globe. Sur ce globe, un gouvernement unitaire serait le centre des grandes opérations de toute espèce exercées par les nations des différents continents. Puis vous verriez autour du gouvernement central des gouvernements du second ordre, qui présideraient à l'administration des divers continents; puis des gouvernements du troisième ordre à la tête de ces nouvelles circonscriptions; puis dans ceux-ci des gouvernements centraux, et au-dessous, les administrations provinciales et communales (1).

Il faut remarquer que tous ces centres d'administration, dont l'ensemble formerait sur le globe la grande *hiérarchie sphérique*, ne seraient tous que des congrès de différents ordres, nommés par les populations dont ils auraient à traiter les affaires (2).

En matière de religion, si, dans le second âge, c'est d'abord l'idolâtrie qui a régné, puis l'idée de Dieu comme Être suprême existant au-dessus et en dehors du monde et de l'humanité; dans ce troisième âge, Dieu sera considéré comme renfermant en lui, sous lui et par lui, la raison, la nature et

(1) *Considérant*, t. I. p. 24.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 26.

l'humanité, et comme étant le seul Être qui contient organiquement la vie de la raison, de la nature et de l'humanité, comme vivant harmoniquement, mais à titre d'Être primordial, de la triple vie de la raison, de la nature et de l'humanité. Cette idée conduira le genre humain à la religion universelle et complète, à la seule religion digne de lui; et contre celle-là, je vous l'assure, ne prévaudront ni les portes de l'enfer ni les portes de l'obscurantisme.

Les conceptions religieuses de ce troisième âge, ces conceptions inspirées à la fois par la tête et le cœur, par l'intelligence et le sentiment, réagiront avec force sur la science, notamment sur la science philosophique de l'histoire, à laquelle elles révéleront son premier et son dernier mot. L'humanité étant reconnue comme un être vivant en Dieu, elle comprendra qu'elle est un membre actif et puissant du seul règne infini de Dieu, et que chaque partie de l'humanité, c'est-à-dire tout individu, est appelée à s'unir à Dieu dans cette vie.

C'est à ceux qui maintenant partagent déjà ces opinions de s'entendre entre eux pour les proclamer du haut des toits, dans les livres, dans les journaux; de descendre dans le peuple, non pour exciter ses mauvaises passions ou pour lui prêcher de nauséabondes vieilleries, mais pour lui annoncer cette bonne nouvelle et le préparer à un meilleur avenir; car ne l'oublions pas, c'est une philosophie surnaturelle qui a enseigné le christianisme; et ce sont des hommes qui ne savaient ni lire ni écrire qui ont mis cet enseignement en pratique. C'est aux hommes sympathiques, aux hommes qui se sont intimement pénétrés du sentiment religieux, à ceux dont le cœur déborde d'amour, dont les moindres paroles exhalent

comme un parfum de douceur et de bonté, de se répandre dans toutes les classes de la société, de s'asseoir dans le cœur de l'homme même pour en chasser l'égoïsme, la bassesse et la méchanceté, ces éternels ennemis de tout véritable progrès, et contre lesquels tous les changements politiques sont radicalement impuissants. Cette mission est difficile, très-difficile; c'est tout un martyre, il n'y a pas là des haines à fomenter, des ambitions à assouvir, des places à convoiter, mais il y a des habitudes mauvaises à changer, des mœurs vicieuses à transformer, des peuples tout entiers à améliorer.

Vous qui vous dites apôtres de l'avenir, et qui avez toutes les souillures du présent; vous qui parlez de fraternité, et qui n'avez que des idées de haine et de vengeance, avez-vous jamais fait attention à cette grande réforme du christianisme? Les disciples de Jésus ont-ils, comme vous, semé le vent pour récolter la tempête? Non, ils ont laissé là les vieilles idées, ils se sont dit : Réformons les idées, corrigeons les mœurs, et tout sera fait. Eh bien! vous aussi qui vous posez en amis ardents de la vertu et de la vérité, prouvez que vous êtes sincères, prouvez que vous ne voulez pas troubler la société dans votre intérêt personnel, mettez-vous à l'œuvre, laissez-là le bagage de tous les vieux systèmes, et réformez les idées et les mœurs; mais, je le répète, c'est une tâche bien pénible, vous n'aurez d'autre perspective que la croix du Christ, le bâton blanc de saint Pierre et la couronne d'épines du martyre; mais voyez devant vous, et du haut des cieux brillent déjà les palmes de la récompense; regardez derrière vous, et des générations tout entières s'agenouillent aux pieds des impérissables monuments que vous élève leur reconnaissance.

Messieurs, Dieu étant conçu de la manière dont nous venons de le dire, il est impossible qu'il y ait sur le globe plus d'une religion et que l'humanité se morcelle en mille individualités hostiles. Une lumière nouvelle viendra à naitre sur ces grandes questions. On comprendra que les hommes doivent vivre dans la vie de Dieu, en reconnaissant et en pratiquant ce qui est éternellement vrai (le *vrai absolu*), éternellement bien (le *bien absolu*) dans toute la pureté de leur cœur, c'est-à-dire sans expectative de récompenses matérielles. Toutes les idées révolutionnaires qui s'agitent actuellement sur la surface du globe ne tendent qu'à contrarier, qu'à neutraliser le mal : cercle vicieux où elles tournent sans issue. Ce n'est pas en faisant opposition au mal qu'on parviendra à le déraciner; mais c'est en faisant fructifier le bien, c'est en l'implantant dans le sol même que l'on fera disparaitre le mal comme des feuilles sèches au premier souffle du vent. Défendez donc vos droits et ceux de vos frères, non pas dans l'attente de belles fonctions administratives, non pas pour faire ce qu'on appelle votre chemin dans le monde, mais comme un sanctuaire inviolable de Dieu et pour Dieu; ce ne sera qu'alors que vous retrouverez vos véritables droits ainsi que ceux de vos frères. La lutte du christianisme avec le monde plus que diabolique de l'antiquité était une lutte d'amour. Mais, dira-t-on, cela n'a pas empêché le christianisme de produire des secousses, d'amonceler des ruines et des cadavres. Oui, mais le christianisme n'a pas procédé en employant le fer et le feu, il n'a pas fait un appel à la vengeance et au crime; et s'il y a eu des décombres, ce n'est pas lui qui les a faits, c'est Satan dont il devait briser le sceptre et la couronne. (*Voyez* l'Épitre de saint Paul aux Romains, chapi-

tre XII; saint Luc, VI, chap. 29; saint Mathieu, V, chap. 39 et 40.)

L'humanité vivant en Dieu, tout homme tient de Dieu ses droits imprescriptibles et sa valeur individuelle, qui doivent être respectés et consacrés; et, dès lors, tomberont, dans ce troisième âge, tous les despotismes, despotisme de rois, despotisme de peuples, despotisme d'aristocrates, despotisme de prêtres. Nos adversaires comprennent si bien que leur domination dépend du maintien des vieilles doctrines religieuses qu'ils mettent tout en œuvre pour nous décrier comme des athées et des panthéistes. Il y aurait là de quoi nous étonner si nous ne savions tous par expérience combien il entre de fiel dans l'âme des dévots.

Je ne crains pas de le dire, pas de réforme possible sans réforme religieuse; sans cela, révolutionnez la société tant qu'il vous plaira, elle finira toujours par retomber sur ses vieilles ancres, et il n'y aura jamais qu'un changement de personnes et un surcroît d'impôts. Arrière donc toutes les croyances traditionnelles d'autorité et d'infaillibilité; place aux fortes convictions religieuses qui embrassent tous les hommes et tous les peuples de la terre comme une seule famille vivant en Dieu et n'ayant d'autres règles à suivre que celles que Dieu, notre Père à tous, a gravées en traits ineffaçables dans le cœur de chacun de nous, et que tous nous pouvons lire, et que tous nous pouvons comprendre, sans que l'on ait besoin de nous mettre devant la pensée un alguazil armé de la griffe noire de la censure, ou que des Éminences rouges viennent consommer dans un faste insolent les deniers qui ne devraient être destinés qu'à soulager la misère et à éclairer l'intelligence des enfants du peuple.

Tout, dans l'humanité, se constituant, pendant cette période, d'après les idéals divers de l'humanité, le mal finira par disparaître tout à fait, et toutes les tendances seront dirigées vers le bien et le vrai. Que l'on réfléchisse seulement jusqu'à quel point on pourrait bannir le mal même de nos sociétés morcelées par une plus grande diffusion des lumières et par une bonne organisation du travail ! Que serait-ce donc dans un État social qui aurait pour résultat d'identifier l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif, de telle manière que l'individu ne pût trouver son bénéfice que dans les opérations de la masse entière, et de classer l'intérêt collectif avec l'intérêt individuel, de manière que l'ambition privée ne tendit qu'à l'intérêt collectif, devenu gouvernail de l'intérêt individuel? Ajoutez à cela que le hasard, les inégalités et les infirmités de la naissance devront disparaître de la société, et disparaître sans retour. L'aveugle destin qui règne encore sera forcé de céder le terrain à la divine Providence.

Les idées humanitaires continuant de se répandre durant cet âge sur toute la surface du globe, les peuples s'associeront entre eux, la guerre sera vaincue, Bellone enchaînée. On dirigera dans toutes les directions des armées industrielles, dont les immenses travaux et les pacifiques conquêtes auront pour but d'opérer sur la terre de profondes modifications, comme les reboisements des chaînes de montagnes effritées, la fertilisation agricole des vastes déserts, l'établissement des routes de premier ordre, irradiant de la capitale du globe aux capitales continentales et reliant celles-ci entre elles (1).

(1) *Considérant*, t. I, p. 25.

Ce troisième âge, cet âge d'harmonie, avant d'atteindre son apogée, passera nécessairement par différents degrés de préparation, par différentes périodes, qu'il nous est impossible de décrire dès à présent.

Résumons-nous plutôt.

Le globe est confié à l'humanité comme un domaine à la gestion duquel elle est préposée. C'est là sa destinée terrestre. Or, elle ne peut accomplir cette gestion ni pendant son enfance ni pendant sa jeunesse, car on conçoit qu'elle doit avoir conquis, pour être apte à pareille œuvre, de la séve et de la force : il faut qu'elle se soit créé des instruments, des moyens de puissance, qui ne lui viennent qu'à la suite du développement des arts, des sciences et de l'industrie (1).

Donc, pendant son premier et son second âge, l'humanité n'est pas dans sa vraie destinée; il ne peut dès lors y avoir aucune *combinaison* humanitaire entre les individus, les tribus et les races, et l'homme ne saurait trouver le bonheur dans l'incohérence des premières sociétés : c'est pendant la durée de ces sociétés limbiques ou subversives que la terre est réellement une vallée de larmes (2).

On conçoit que mille circonstances peuvent favoriser ou contrarier le mouvement d'ascendance. Une découverte dans les arts ou les sciences l'accélère, comme une guerre, une catastrophe opère une rétrogradation. Mais enfin l'humanité, lorsqu'elle a subi ses initiations successives et traversé les époques douloureuses, atteint les époques harmoniques; elle arrive à son état normal et conquiert le bonheur. Puis, elle

(1) *Considérant*, t. I, p. 140.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 140 et 141.

suit régulièrement alors la loi de son mouvement, qui est ascensionnel jusqu'à ce que le globe sur lequel elle est placée, après avoir acquis sa plénitude de vie, vienne à perdre peu à peu sa force végétative et productive. La vieillesse du globe et son appauvrissement entraînent un décroissement social, très-lent, il est vrai, et insensible par rapport à une vie d'homme, mais qui n'en amène pas moins la caducité, la destruction de l'harmonie et la chute en incohérence ou subversion postérieure. Puis la race humaine, perdant peu à peu ses forces et ses traditions, retombe dans l'enfance, jette une dernière lueur et s'éteint comme un vieillard accablé sous les ans, chez qui la vie se retire après l'affaissement de toutes les facultés. Et cette fin est le commencement d'une existence nouvelle, d'un ordre nouveau (1).

Mais, messieurs, nous sommes loin, très-loin encore du troisième âge, de l'âge d'harmonie, et nous n'y arriverons qu'après bien des combats et bien des tempêtes; seulement, depuis ces derniers temps, les tentatives d'association se sont multipliées et l'idée elle-même en a été élaborée à tel point qu'il en existe aujourd'hui une science dont tous les efforts sont tournés vers la recherche et l'application des véritables lois de l'association. C'est là un heureux présage, c'est le plus bel acheminement vers un meilleur avenir.

Il existe un beau travail sur l'association par M. Jules Le Chevalier (2). Il me servira *littéralement* de guide dans l'examen de cette importante question.

(1) *Considérant*, t. I, p. 141 et 142.

(2) Voyez *Encyclopédie des gens du monde*, t. II, deuxième partie, p. 421-430.

Envisagée dans toute son étendue et dans toute sa profondeur, dit M. Le Chevalier, l'idée d'association exprime la coordination régulière de plusieurs forces différentes ou même divergentes, et leur direction vers un même but. A ce compte la formule élémentaire de l'association est un théorème de statique ; mais cependant il est d'usage de n'employer le mot *association* que lorsqu'il s'agit de forces humaines. Les forces humaines sont la volonté et le travail. Le caractère et l'aptitude de tous les individus, voilà les parties intégrantes de la société humaine. Emploi de tous les caractères différents et opposés pour le maintien de l'ordre et de l'harmonie ; direction des efforts isolés de chaque individu vers un but utile à tous ; direction des travaux de la masse vers le bien de l'individu ; voilà, pour la société humaine, ses vraies conditions de stabilité et de perfectionnement.

On voit par là que l'idée d'association se rapporte, avec une analogie parfaite, à tous les travaux, à tous les faits de la vie sociale. Les *sociétés spéciales* (scientifiques, industrielles, politiques, morales, religieuses) sont donc des cas particuliers du travail de la grande société qui se compose de l'ensemble des efforts individuels et collectifs. Bien plus, la grande société, l'État, n'est qu'une forme spéciale ; et cette forme spéciale est plus ou moins bonne, plus ou moins mauvaise, selon sa concordance ou sa discordance avec les principes de la science qui établit les lois de la division et de la combinaison des forces.

Les économistes n'ont longtemps cherché le bonheur de la société que dans la division du travail et dans l'extension du commerce ; mais ces deux points ne supposent pas la *solidarité* et la *participation*, tandis que l'association repose nécessairement sur ces deux conditions. Partout où il n'y a ni solidarité, ni participation, les efforts partiels ne concourent qu'in-

directement au but général; l'intérêt individuel ne s'accorde qu'indirectement avec l'intérêt social. Partout où la solidarité pour les pertes et la participation aux profits sont établis dans une sphère quelconque, l'association existe avec ses immenses avantages pour l'augmentation des produits et l'économie des dépenses; tous les efforts partiels concourent directement au but général, l'intérêt individuel est identifié aussi complétement que possible avec l'intérêt social.

Il est bien entendu que la communauté absolue des biens est diamétralement opposée à l'association telle que nous la concevons; car la communauté c'est l'absorption des intérêts individuels dans un prétendu intérêt social, qui n'est au fond que l'intérêt des chefs de la communauté. D'ailleurs, ce qui condamne sans appel la communauté, c'est qu'elle n'a jamais reçu nulle part une application même partielle, sans que cette application fût forcée : jamais communauté n'a subsisté que par un effet de discipline ou de misère, que par le despotisme politique ou religieux. L'association, au contraire, c'est la coopération et la participation de chaque individu, avec toutes les chances d'inégalités qui se rencontrent dans la nature différente des associés et dans leur position respective. Ce procédé produit tous les bienfaits d'activité, d'émulation, de bonne gestion, d'union de l'intérêt individuel à l'intérêt collectif.

Il est évident que l'association ainsi entendue n'a été réalisée dans aucune des sociétés qui jusqu'ici se sont établies sur le globe : ce n'est donc encore qu'une grande conception théorique dont l'exécution n'aura pas lieu sans difficulté, mais qui ne saurait être reléguée dans le domaine de l'utopie. L'histoire nous montre, au contraire, que les hommes ont eu recours à

l'association toutes les fois qu'ils ont été forcés d'organiser un système quelconque de travaux; et, qui mieux est, toutes les fois qu'il se sont proposé de régler et d'ordonner la vie des individus par rapport à un but. Nous n'en voudrions pour exemple que l'organisation militaire et l'organisation des couvents. Les couvents et les casernes sont, en effet, les premiers germes d'association directe que nous trouvons dans l'histoire. Sans doute, ces germes sont grossiers, mais ils suffisent pour constater deux grands effets d'association : 1° l'augmentation du produit et la précision dans l'exécution; 2° l'économie de la main-d'œuvre et des dépenses. Et cependant, comme il y a loin de la vie monastique ou militaire au régime de vraie association! L'organisation militaire, fondée sur la guerre et le despotisme, ne donne à l'homme que la plus petite partie des jouissances sociales : famille, intérêts industriels et civils, il faut tout quitter pour le régiment, il n'y a là ni répartition proportionnelle ni liberté individuelle. Le ménage d'un régiment est une administration unitaire de la substance; ce n'est pas une association domestique. Pourtant, il faut le dire, la vie militaire, avec tout ce qu'elle a d'incomplet et même de contraire à la destination naturelle de l'homme, est une condition bien supérieure à celle des salariés de l'industrie agricole et manufacturière.

Il en est de même de la vie monastique. Son but est presque aussi étranger au bonheur terrestre de l'homme que le but de la guerre; néanmoins, et abstraction faite du temps perdu dans une mystique contemplation, les travaux de science, d'art ou d'industrie exécutés dans les couvents leur donnent une grande supériorité sur le militarisme. Pour la subsistance, pour l'administration des intérêts domestiques,

pour la rétribution et la propriété, tout ce que nous avons blâmé dans le système militaire se retrouve dans la vie monastique; la compression de la liberté individuelle y est poussée à l'extrême, et le fait générateur de la société humaine, le *mariage*, en est complétement exclu. On n'y retrouve que quelques avantages *collectifs* : ordre, prévoyance, emploi régulier du temps, garanties contre la maladie et la misère. Or, il ne faut pas oublier que tous ces avantages ne sont pas échus aux travailleurs dans nos sociétés morcelées et insolidaires.

Il a existé et il existe encore en dehors de la nouvelle science d'association, plusieurs institutions plus rapprochées de l'association *directe* et *intégrale*. Nous voulons parler des sociétés dites des *Frères moraves* et des établissements fondés par les jésuites au Paraguay. Le caractère distinctif de ces sociétés, c'est d'avoir pour but la production industrielle et pour principe générateur le mariage. C'est par là qu'elles se séparent du mônastère et embrassent presque tous les faits de la vie sociale.

Plusieurs associations de moraves existent et prospèrent en Hollande, dans la haute Lusace, en Amérique. Dans ces réunions pacifiques et laborieuses, l'homme ne connait presque aucune des douleurs physiques et morales qui sont aujourd'hui le partage de tous ceux qui travaillent, soit physiquement soit intellectuellement. Toutefois, ce n'est pas là encore ce que la science appelle *l'état sociétaire*. D'abord l'application unitaire du principe d'association n'a pas été faite entre les différents établissements : les moraves de Hollande sont étrangers aux moraves de Lusace, ceux de Lusace à ceux d'Amérique. La société est fondée sur l'égalité de partage; les femmes y sont encore dans une position subalterne;

les vraies joies sociales en sont bannies. Tristesse, monotonie et atonie morale forment le caractère général et les habitudes des sociétés de ce genre : l'individualité se trouve encore sacrifiée en principe collectif.

On a assez longtemps déclamé contre les jésuites pour que ce soit aujourd'hui un devoir rigoureux de rendre justice à leurs grandes institutions. Les colonies du Paraguay présentent, sans contredit, un des plus beaux faits sociaux qui aient été produits. Jamais l'industrie civilisée n'a tiré autant de parti de populations sauvages et indisciplinées, sans employer les voies de contrainte et d'asservissement. Cependant les fondations du Paraguay sont bien plutôt des exemples d'*administration individuelle* que des exemples d'*association :* rien n'est plus opposé à l'association que les relations qui existaient entre la compagnie de Jésus et les populations indigènes; car, en définitive, c'était pour les jésuites que tout le travail s'exécutait par les Américains. Seulement ces travailleurs étaient beaucoup mieux traités que les esclaves des colons, et même que les salariés ou les paysans de l'Europe.

L'unique progrès social dont les moraves et les habitants du Paraguay aient véritablement donné l'indice, c'est la possibilité d'organiser, sur une grande échelle, le travail industriel. Comme transition aux diverses conceptions *sociétaires,* ce fait est d'une haute importance.

Quant aux *quakers,* ils ne se rattachent que de bien loin à la série d'idées que nous suivons; ils forment plutôt une *secte* et une *corporation* qu'une société, puisque, parmi eux, chaque famille travaille pour son compte, et que la base du ménage est le foyer domestique. La principale valeur de cette institution, c'est d'avoir montré les bons effets du principe religieux,

lorsqu'il sort du mysticisme et du dogmatisme pour s'appliquer dans toute sa rigueur et dans toute sa charité au travail social et à l'industrie.

Aussi George Fox, le fondateur de cette secte, peut-il servir de modèle à ceux qui se sentent appelés à la grande réforme de la société. Fox, dans sa jeunesse, avait été gardien de troupeaux, et son ignorance dans les lettres ne l'empêcha pas plus que les premiers chrétiens, de produire une profonde sensation. Il prêcha sa doctrine partout, dans les places publiques, dans les tavernes, et jusque sous les verrous. Quand il tonna contre l'ivrognerie, la populace voulut l'assommer. Fox n'y fit pas attention et continua de tonner, et lorsque, sur son refus de prêter serment, il fut envoyé à l'hôpital des fous pour y être fouetté, il loua le Seigneur, remercia ses bourreaux, se mit à les prêcher et les convertit. C'est du saint Paul. En 1674, ayant refusé de payer la dime pour engraisser le clergé anglican, il fut attaché au pilori. Loin de se laisser abattre, il harangua le peuple avec tant de force et agit si bien sur ses auditeurs, qu'ils allèrent chercher le curé anglican dont le crédit avait fait condamner Fox, et qu'on le piloria en sa place. Cependant Fox réprouvait toute violence; il reprocha à Cromwell son régicide, et fort de sa cause et de ses convictions, il soutint que l'on peut tout obtenir des hommes par la seule puissance de la parole et de la pensée.

De ces efforts constants de l'humanité pour chercher les véritables lois de son travail, du développement de tous les éléments de la vie sociale (arts, sciences, industrie, grandes découvertes nautiques et mécaniques), de la complication introduite dans les sociétés modernes par l'accroissement de la

population et l'anarchie industrielle dite concurrence, il devait résulter une nouvelle conception du génie humain sur les relations sociales, soit en ce qui concerne la combinaison des travaux, soit en ce qui concerne le règlement des intérêts d'individu à individu, de commune à commune. Et, vu l'état actuel des esprits et le nouveau sentiment social né des doctrines chrétiennes, cette conception ne pouvait être autre chose que l'*association;* car cette idée implique la paix et le progrès, l'ordre et la liberté. Or, évidemment, ce sont là les vœux les plus élevés que les particuliers et les sociétés puissent former pour leur bonheur, et, par conséquent, pour arriver au troisième âge de l'humanité.

Mais, afin de passer de ces vœux à la réalité, il faut des moyens d'exécution, c'est-à-dire des solutions scientifiques et des applications pratiques; et c'est ici qu'a commencé dans la science un travail tout à fait nouveau.

Les premiers efforts qui soient arrivés à une grande publicité et à un commencement d'exécution sont ceux de Robert Owen, en Angleterre. Tandis que Malthus effrayait l'Europe savante de ses théories sur la disproportion entre l'accroissement de la population et la production des subsistances, démontrant, tant bien que mal, que la population suivait, dans son progrès, la proportion géométrique et que la production, au contraire, arrivait à grand' peine à la proportion arithmétique, Robert Owen comprit que la plaie sociale était bien plutôt dans la concurrence hostile des producteurs, se faisant entre eux la guerre au profit des consommateurs, et dans les abus criants des spéculations commerciales; il déclara que la seule solution possible et efficace serait celle qui procurerait un grand accroissement de produits en faisant cesser la lutte des travail-

leurs et qui, d'autre part, mettrait au plus bas prix les objets de consommation. Le mal, disait-il, vient de la *compétition*, de la concurrence anarchique des travailleurs; le remède sera la *coopération* ou l'organisation du travail, de manière que tous les efforts soient coordonnés ou régularisés. Il s'agit donc de fonder la société d'après les lois physiologiques de la nature humaine, et par conséquent de rechercher ses lois. Jusque-là c'était bien, et la question était posée; mais, au lieu de demander avec patience à la science la solution du problème le plus difficile qu'elle puisse résoudre, Robert Owen voulut trop tôt s'engager dans la pratique. Il provoqua la fondation d'établissements fort bien nommés par lui *sociétés coopératives;* plusieurs essais ont été faits à New-Lanark en Écosse, à New-Harmony aux États-Unis. Ces essais ont faiblement réussi et n'ont pas résolu le problème de l'association. Pour le résoudre, d'ailleurs, il aurait fallu en poser tous les termes, et les vices de la méthode de Robert Owen sont tels qu'on peut dire qu'il a opéré en tâtonnant et au hasard, et non en suivant les voies de la science.

En premier lieu, remarquons qu'Owen n'a pas tenu compte d'un élément essentiel de la vie sociale, la religion. La puissance morale du devoir est pourtant d'autant plus nécessaire que la société est plus neuve et constituée sur de plus larges bases; car, à moins de la découverte d'une solution destinée à satisfaire tous les intérêts individuels, comment maintenir l'ordre entre un grand nombre d'individus opposés de caractère, d'âge, d'aptitude, si l'on n'appelle pas à son secours la seule force compatible avec l'idée d'association, la puissance de la foi religieuse? Les sociétés coopératives manquaient encore à l'association en isolant les travaux agricoles des travaux

manufacturiers, et en se bornant quelquefois à une seule branche de travail. L'établissement de New-Lanark, par exemple, était une filature. La répartition et le classement avaient lieu d'après le principe niveleur de l'égalité absolue. Les travailleurs. condamnés à un labeur peu attrayant, étaient encore privés des deux stimulants les plus énergiques de l'activité humaine, la gloire et l'intérêt. Quant au mariage, liberté sans règle et sans contre-poids, c'est-à-dire désordre, débauche, et par suite satiété et dégoût.

Malgré le faible succès de ses premières tentatives, Robert Owen continue avec une constante énergie à poursuivre le but qu'il se propose. Depuis quelques années, il se montre plus préoccupé des grandes recherches théoriques nécessaires à la fondation du régime sociétaire. Il a publié, à cet égard, plusieurs essais remarquables.

C'est cette préoccupation des questions scientifiques qui distingue les travaux de Henri Saint-Simon et de son école. En même temps qu'Owen, et avant lui, Saint-Simon avait pris pour point de départ de ses travaux ce grand principe que, depuis le XVI[e] siècle, il s'agit d'une *rénovation sociale,* et que tous les éléments de la société humaine doivent être constitués sur de meilleures bases. Art, science, industrie, religion, morale, gouvernement, tout fut par lui soumis à l'application du nouveau principe, et sa vie fut une longue expérimentation qui avait toujours pour principe et pour fin la fondation d'une *ère sociale nouvelle*. Les hommes qui se sont présentés comme les disciples de Saint-Simon se sont tellement éloignés de lui par leurs prétentions et par les questions qu'ils ont posées et prétendu résoudre, qu'il y a justice à détruire la solidarité établie dans les idées vulgaires entre Saint-Simon et les Saint-Simoniens.

Les principales idées de Saint-Simon furent : 1° La réorganisation de la société européenne; 2° l'organisation des travaux industriels et scientifiques; 3° la superposition des forces productives et la destruction définitive du régime féodal; 4° l'installation des banquiers comme directeurs du travail social.

Un point essentiel à constater, c'est que Henri Saint-Simon n'a jamais mis ses idées en opposition avec les forces sociales constituées. S'agit-il de tentatives de réorganisation scientifique, il s'adresse au *bureau des longitudes*. S'agit-il d'industrie, il s'adresse aux banquiers. Pour toutes les questions gouvernementales, c'est au *roi constitutionnel* lui-même qu'il envoie ses mémoires, lui présentant la constitution d'une *aristocratie industrielle* comme le seul moyen de consolider son trône. Lorsqu'il parle de réforme religieuse, il écrit le *Nouveau Christianisme*, et il le présente au pape, comme au chef de la plus ancienne et de la plus nombreuse communion chrétienne.

L'école qui s'est fondée au nom de Saint-Simon a pris tout d'abord un autre caractère. *Association universelle* pour le progrès de l'art, de la science et de l'industrie, et pour l'amélioration des classes les plus pauvres et les plus nombreuses, voilà, en un mot, l'*intention* du saint-simonisme; il a manqué le but qu'il se proposait d'atteindre. La grande valeur du saint-simonisme lui vient de ce qu'il a achevé de poser la question d'association dans toute son étendue et dans toute sa profondeur et qu'après avoir mis le problème en équation, il a tenté de le résoudre. Son erreur, c'est d'avoir cru et fait croire à une solution définitive et complète, lorsqu'à peine les premiers termes en étaient posés. Ordre religieux, ordre moral, ordre politique, ordre civil, ordre industriel, classement des travailleurs, répartition des richesses, tout a été mis en ques-

tion, tout a été résolu au nom de l'association. Mais, sous les apparences les plus brillantes, rien n'était plus faux, au fond, que les diverses solutions proposées par les saint-simoniens; ils semaient l'association pour recueillir le despotisme, et le despotisme le plus complet qui ait jamais été conçu.

On a souvent répété que les saint-simoniens n'avaient rien trouvé de neuf. Pour les procédés de gouvernement et d'administration, en effet, ils ont tout emprunté au catholicisme et à la féodalité, mais l'application qu'ils ont faite de ces procédés était vraiment nouvelle, en ce sens qu'ils rapportaient au *système productif* ce qui, jusqu'à eux, n'avait servi qu'à constituer le *système défensif.* Sous ce rapport, on peut dire que le saint-simonisme, bien loin de détruire la forme catholique et féodale, ne faisait que la restaurer et l'universaliser, en la dirigeant vers les travaux de sciences, d'industrie et de beaux-arts. A la vérité, les prétentions des saint-simoniens étaient de reproduire aussi les institutions modernes conservatrices de la liberté et des droits de l'individu; ils voulaient concilier le catholicisme et la philosophie, le pouvoir d'un seul avec les intérêts de tous, le califat avec la république; mais ce n'était là qu'une prétention illusoire. En réalité, le saint-simonisme a tenu du principe libéral et du principe catholique; mais il ne s'est jamais servi du principe libéral que pour détruire, et c'est toujours au principe catholique qu'il a rapporté ses moyens d'édification.

Nous ne terminerons pas cette analyse de la doctrine saint-simonienne sans appeler votre attention, messieurs, sur un résultat bien singulier. Le saint-simonisme a été en quelque sorte constitué et détruit par les mêmes hommes, et la société n'a fait que le regarder passer devant elle, en criant au scandale.

Convenons toutefois avec M. Blanqui aîné(1) qu'en faisant le départ de l'alliage, on trouve beaucoup de métal pur au fond du creuset saint-simonien. Ce sont eux qui en réhabilitant, soit par leurs prédications, soit par leurs analyses, le culte du travail, ont appelé sur les classes laborieuses la sollicitude trop longtemps indifférente du pouvoir et des classes élevées. Leurs savantes expositions de la théorie des banques, leurs vues originales sur le régime hypothécaire, sur l'insuffisance de l'instruction publique, etc., etc., ont familarisé les hommes les plus étrangers à la science économique avec les principes fondamentaux de cette science. Tandis que les économistes dissertaient sur les théories, les saint-simoniens abordaient avec courage les hasards de la pratique et faisaient, à leurs risques et périls, les expériences préparatoires de l'avenir.

La dernière théorie d'association arrivée à la publicité est celle de Charles Fourier.

Fourier, si remarquable par la hardiesse de ses vues et par la noble constance de son caractère, avait été frappé de bonne heure des mensonges de convention dont l'ordre social est infecté. Il avait vu l'enfance aux prises avec des passions impérieuses et des maîtres exigeants; plus tard, dans le monde, sa probité s'était révoltée à l'aspect des fourberies du commerce, des discordes de la famille et des corruptions de la politique. Avant que sa raison lui eût démontré que la Providence devait avoir eu des vues plus hautes, son cœur avait gémi des contradictions et des désappointements amers de notre société. Quoi donc! en présence de ce

(1) *Histoire de l'économie politique*, t. II, p. 317-318.

magnifique spectacle de la nature, de ce soleil qui luit pour tous, de ces fruits si abondants et si savoureux, de ces fontaines si limpides, il y a des hommes qui vivent dans les ténèbres, qui languissent dans les hôpitaux, dans les prisons, qui meurent de faim et de soif! Il y a des hommes mille fois plus malheureux que les bêtes, puisqu'ils ont à subir la torture morale, outre la souffrance physique! Tout marcherait d'un pas régulier dans ce monde créé pour l'homme, excepté l'humanité elle-même. La maison ne serait si belle et la lumière des astres si brillante, que pour contenir et éclairer les douleurs ineffables du maître, quel blasphème et quelle absurdité (1)!

Frappé de ce contraste comme d'une révélation, Fourier en rechercha la cause avec la sagacité persévérante et profonde qui le distinguait. Il lui sembla que les passions, chargées de tout le poids de nos iniquités, pouvaient servir à nous conduire au bien et qu'il était facile de les utiliser comme toute force vive, en leur assignant un emploi intellectuel et raisonnable; c'est ainsi qu'il jeta les fondements de son système dans le premier de ses ouvrages, *la Théorie des quatre mouvements*. Ce qu'il dit des enfants surtout est d'une exactitude, d'une fraîcheur et d'une délicatesse admirables. Il attache avec raison un prix infini à leur éducation, et quoique le système qu'il propose paraisse irréalisable, il n'en faut pas moins convenir qu'il renferme les vues les plus ingénieuses qu'on ait jamais publiées sur cette matière difficile (2).

D'après Fourier, l'exécution du procédé d'association doit

(1) *Blanqui,* Histoire de l'Économie politique, t. II, p. 324.

(2) *Idem, ibid.*, p. 332.

commencer par l'industrie. Changer les conditions du travail, faire disparaître l'opposition des intérêts, pourvoir à la subsistance matérielle et à l'éducation des individus, c'est avoir commencé par le commencement, surtout lorsqu'il s'agit de donner aux hommes le bonheur terrestre. Aussi Fourier borne-t-il son œuvre à établir l'association en travaux de culture, fabrique, ménage, commerce, éducation. Sa découverte est un procédé de travail, et ce procédé s'applique également à la répartition et à la consommation des richesses, à la conciliation des intérêts, à l'harmonie des caractères.

Dans l'association fouriériste, la distribution des grades a lieu par le vote des coïntéressés. La répartition des produits s'opère par lots de séries, lots de groupes, lots individuels, et porte sur les trois forces nécessaires à la production : *travail*, *capital* et *talent*. La répartition a lieu encore par le vote des coïntéressés.

La justice dans la distribution des grades et dans la répartition des produits se trouve garantie par l'intérêt individuel lui-même. Chacun étant intéressé à titre de *travail*, de *capital* ou de *talent* à presque toutes les séries et à presque tous les groupes, on ne peut chercher à s'avantager d'un côté sans se nuire de l'autre. Ainsi, c'est l'intérêt personnel lui-même qui fait contre-poids à l'intérêt personnel, pour le maintenir en équilibre avec l'intérêt social. Ce point est le nœud gordien de l'association, et la théorie de Fourier prétend l'avoir dénoué au profit de la liberté et de la justice.

Ce qui m'a heurté le plus dans ce système, c'est le type de la société fouriériste, le *phalanstère*, qui rappelle malencontreusement le *monastère*, et dans lequel on voudrait faire entrer l'humanité tout entière. Néanmoins, il est à désirer, que

le gouvernement lui-même encourage la fondation d'un établissement phalanstérien. Quel échec pour les novateurs, si alors une expérience sérieuse venait à échouer; mais aussi quel trait de lumière, si elle venait à réussir (1)!

Les disciples de Fourier commettent, à mon avis, la même erreur que les saint-simoniens, en criant à tue-tête : *L'avenir est à nous!* L'avenir n'appartient à aucun système, mais tous les systèmes appartiennent à l'avenir. Ils ont tort aussi de se constituer en dehors de la société pour réformer la société, de vouloir toujours *tailler en plein drap*, comme ils disent (2). Ils me semblent d'autant plus répréhensibles sous ce rapport que leurs idées de réorganisation industrielle, le fond de leurs doctrines, peuvent, si elles sont bien présentées, s'appliquer à la société actuelle sans inconvénient, c'est-à-dire sans dépouiller personne, sans léser aucun des droits acquis; et, je le répète, c'est là que réside, selon moi, la solution du difficile problème de l'amélioration physique des classes ouvrières, problème qui agite si profondément la société et dont j'ai parlé dans la dernière leçon.

(1) *Blanqui*, t. II, p. 332-333.

(2) « L'école sociétaire, dit M. Blanqui, eût fait beaucoup plus de prosélytes, si Fourier n'avait pas affecté un si profond dédain pour tous les écrivains du monde, en manquant au premier devoir de tout homme de sens, au respect des aïeux. On a des aïeux dans la science comme dans la nature, et c'est une preuve de mauvais goût ou de mauvais principes que de manifester du mépris pour eux. Le travail de ces aïeux, qui est celui des siècles, quelque défectueux qu'il ait pu être, ne se défait pas d'ailleurs dans un jour, et ce fut l'erreur de Fourier d'imaginer qu'il y parviendrait tout d'une pièce en dépit des institutions, des habitudes et des préjugés. » (*Ouvrage cité*, t. II, p. 331 et 332.)

En effet, les économistes les plus avancés de la France et de l'Allemagne reconnaissent unanimement qu'il est temps enfin de faire participer les ouvriers d'une façon ou d'autre aux bénéfices des entreprises industrielles auxquelles ils coopèrent, et de transformer ainsi ces serfs du corps en hommes libres, en associés. Sous ce rapport, la théorie de Fourier me parait un chef-d'œuvre. Et de fait, il est sensible que pour se mettre en mesure de créer des produits, il faut des terres, des instruments de travail, des avances en denrées, en numéraire, etc., toutes choses que l'on peut comprendre sous la désignation de capital (1).

Il est sensible au même degré que, pour mettre en valeur le capital, il faut agir sur lui par le travail (2).

Il est sensible enfin que l'action du travail sur un capital donné deviendra d'autant plus productive qu'elle sera conduite avec plus de talent (3).

La capital, le travail et le talent sont donc les trois puissances, les trois facultés industrielles de l'homme, ses trois modes de concours à la production. Les bénéfices obtenus devront donc se diviser en trois lots, puis chacun des lots sera distribué entre les individus. Fourier trouva que, dans ces bénéfices, 4/12 doivent être affectés au capital, 5/12 au travail de la main-d'œuvre et 3/12 au talent, en ayant soin de calculer toujours en raison composée de la quantité de capital, de travail et de talent que chaque participant aura fournie (4).

(1) *Considérant*, t. 1, p. 301.

(2) *Idem, ibid.*

(3) *Idem, ibid.*

(4) *Idem, ibid.*, p. 301 et 302, et *Encyclopédie des gens du monde*, art. *Fourier*.

Cette solution du problème peut engendrer de nombreuses difficultés dans la réalisation pratique; mais on ne saurait méconnaitre qu'elle peut améliorer d'une manière équitable le sort matériel des classes inférieures. Remarquez, en outre, messieurs, que, dans ce système, il n'y a plus de salariés; il ne reste que des associés, et ainsi l'accord de l'intérêt individuel avec l'intérêt général se trouve réalisé. Hors de cette disposition, c'est-à-dire quand le revenu du capitaliste peut croître en même temps que celui du travailleur peut rester stationnaire ou décroître, il est évident qu'il y a divergence d'intérêts, et par suite, collision et discordance sociale (1).

Quoi qu'il en soit, toutes ces tentatives théoriques ou pratiques indiquent que la science sociale a fait de grands pas et qu'elle tend à se substituer à la politique hostile des partis. C'est aux générations du XIXe siècle d'accomplir cette transformation immense, qui sera la fin des haines et des commotions civiles.

(1) *Considérant*, t. 1, p. 303.

HUITIÈME LEÇON.

16 mars 1840.

Nécessité d'organiser socialement la commune. — Idée de la constitution organique d'une commune. — Opinion de Lemontey sur l'organisation industrielle. — Impuissance de la politique à remédier aux maux réels de la société. — Aveux des *Débats* et du *National*.—Ce qui manque au siècle, c'est le bonheur moral et religieux. — La philosophie suffira-t-elle à l'humanité? — Valeur de nos idées religieuses, confirmées par Fénélon et de Maistre. — Le protestantisme et le catholicisme. — — Besoin d'une révélation nouvelle. — Justification de la Société biblique. — Opinion de Wronsky sur la réforme religieuse. — Fin de la partie théorique de la philosophie de l'histoire.

Messieurs,

Nous terminerons aujourd'hui la partie pure de la philosophie de l'histoire, et déjà la prochaine leçon sera consacrée à la vérification de la théorie que nous avons exposée. Nous commencerons alors par l'examen de l'histoire ancienne. Ceux d'entre vous qui ne connaîtraient pas assez bien les faits pour-

raient avoir recours à mon *Précis de l'histoire ancienne*(1). Aussi bien nos leçons seront désormais plus sévèrement didactiques qu'elles ne l'ont été jusqu'ici.

Je reviens encore une fois au sujet que nous avons entamé dans la séance du 9. Quand on veut faire un voyage, il est bon, avant de partir, de savoir où l'on veut aller, de préciser et de déterminer exactement le but vers lequel on veut se diriger.

Dans l'association telle que nous la comprenons, en dehors des fonctions gouvernementales, administratives et moralisatrices, il ne resterait plus que les opérations productives des richesses, les travaux domestiques, agricoles, manufacturiers, scientifiques et artistiques. Or, ces travaux où s'opèrent-ils ? où se produisent et se consomment les richesses? où vit l'agriculteur, le manufacturier, le savant, l'artiste? — Dans la commune. La commune est l'atelier social, l'élément alvéolique de la province, de la nation, de la société générale; et ce n'est pas sans raison que la commune joue un si grand rôle dans l'histoire des temps modernes (2).

Le berceau du tiers état fut dans les communes. A la suite du grand naufrage de la civilisation, quand tous les liens sociaux furent brisés, quand le monde, rétrogradant vers la barbarie, fut livré comme une proie à la force brutale et au désordre des violences individuelles, la commune fut le premier moyen de réorganisation, le premier pas vers une recomposition sociale. Les plus indispensables garanties, la sûreté, la liberté, la propriété, avaient disparu au milieu du despotisme féodal; on les retrouva dans l'association de la

(1) Bruxelles, chez Meline, un vol. in-8°.
(2) *Considérant*, t. I, p. 28.

commune, sous l'égide des institutions et des remparts de la cité. Comme à la naissance des sociétés, chaque ville fut un État régi par son gouvernement à part, et l'unité communale servit à recomposer les provinces et ensuite la nation (1).

Si donc, dans la société telle que nous la concevons, à l'organisation du gouvernement unitaire, aidée par des associations multiples, et régularisant les rapports commerciaux et industriels des communes, des communes groupées en provinces et en nations, on joignait une bonne organisation intérieure de la commune, il est palpable que, sous ce rapport, ce qu'on appelle utopie d'un monde harmoniquement ordonné serait esquissé (2).

L'organisation de la commune est donc la pierre angulaire de l'édifice social, quelque vaste et quelque parfait qu'il soit.

Ne sent-on pas, en effet, pour peu que l'on ait fait attention à ce qui précède, que les congrès administratifs des différents ordres provinciaux, nationaux, etc., dont les membres se recrutent dans les communes et sont nommés par ces communes, ne seront bons et bien choisis qu'à la condition que les communes seront, elles, en position de les bien connaître et de les bien choisir (3)?

Car s'il y a des intérêts opposés, des discordes, des partis dans la commune, l'opposition, la discorde et les luttes d'intérêts se reproduiront nécessairement dans les différents ordres de l'État (4).

(1) Voir les développements de ce sujet dans l'excellent ouvrage de *M. Tailliar* sur l'affranchissement des communes dans le nord de la France.

(2) *Considérant*, t. I, p. 28 et 29.

(3) *Idem, ibid.*, p. 29.

(4) *Idem, ibid.*, p. 30.

Puis, si vous réfléchissez que les communes étant dans la situation où nous les voyons, en France par exemple, leurs populations courbées sous le poids de la misère et de la plus triste ignorance, sont complétement incapables de choisir leurs mandataires en connaissance de cause, vous conclurez que le bonheur social dépend, avant tout, de l'ordonnance des travaux qui s'exécutent, de la régularisation des fonctions domestiques, agricoles, manufacturières, des fonctions de la science, de l'éducation et des arts; car ce sont ces fonctions-là qui créent tous les moyens de bien-être physique, intellectuel et moral de l'homme (1).

Les communes sont les pierres de l'édifice; l'administration, c'est le ciment qui les relie; or, si vos pierres sont gelisses, friables, brutes et informes, il vous faudra beaucoup de ciment pour n'avoir qu'un édifice malpropre et fragile; tandis que si les pierres sont bonnes et bien taillées, votre construction sera facilement belle et solide. Il faut donc, avant tout, choisir, tailler et façonner les pierres. Il est inconcevable que nos politiques n'aient pas encore su faire ce raisonnement, qui est à la portée d'un maçon et d'un gâcheur! Il est incroyable que depuis si longtemps on s'agite en tous sens pour avoir un bon gouvernement, quand il est avéré que le meilleur système gouvernemental seul est fort peu de chose pour l'amélioration du sort des hommes; et quand ensuite il est mathématiquement impossible d'avoir un bon gouvernement, un gouvernement agissant dans l'intérêt de tous, alors que tous les intérêts sont divisés et opposés dans la commune, et par conséquent dans la nation (2).

(1) *Considérant*, t. I, p. 31.
(2) *Idem, ibid.*, p. 31 et 32.

Aussi voyez les résultats de tous les changements politiques, de ceux-là mêmes qui ont été dirigés par les hommes les plus intègres et par les plus beaux talents! On se débat, on se bat, on s'écrase, puis on recommence; et les peuples y gagnent-ils? non, assurément, non! Si leur position s'améliore, c'est au développement des arts et des sciences, aux perfectionnements des méthodes agricoles et industrielles qu'ils le doivent; c'est en raison du bien-être matériel qu'ils acquièrent, des développements d'intelligence et de puissance qui en découlent : nous sommes affranchis du joug féodal, ce n'est pas aux constitutions que nous le devons; car les constitutions n'ont fait autre chose que constater l'émancipation opérée du tiers état et des communes, émancipation due à cela seul que le tiers état, les communes, les hommes taillables et corvéables, avaient conquis peu à peu, par les sciences et l'industrie, une puissance supérieure à l'ancienne puissance féodale de leurs seigneurs. Les constitutions écrivent les faits accomplis, mais ne les créent pas. Si donc vous voulez réorganiser la société au profit de tous, commencez d'abord par réorganiser la commune au profit de tous (1).

Or, la commune de notre société harmonique présenterait une organisation de toutes les fonctions qui y seraient exécutées. Pour prévenir les suites funestes de la concurrence, son territoire tout entier, avec ses cultures, ses ateliers et ses fabriques, serait, AVEC TOUT LE RESPECT DU AU DROIT SACRÉ ET INVIOLABLE DE LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE, considéré comme *domaine d'un seul homme :* tous les services y seraient réglés et marcheraient sous la direction d'une administration inté-

(1) *Considérant*, t. 1, p. 32.

térieure centrale, composée des plus capables et des plus dévoués, délégués par les ayants droit, pour présider à la manœuvre. La régence, nantie de la confiance de la population, aurait d'ailleurs intérêt d'honneur et intérêt pécuniaire à tenir savamment le gouvernail, car les produits du canton seraient rétribués à chaque individu proportionnellement à son concours dans la production : dans ce système, en effet, on aurait trouvé un moyen de répartir les bénéfices entre tous les sociétaires, non pas également, ce qui serait absurde, mais au *prorata* de la mise particulière de chacun, en capital, en travail et en talent, estimée d'après un mode régulier, fixe et mathématique (1).

Il y aurait donc, pour chacun, dans cette association communale, emploi lucratif pour lui et utile à la masse, de ses capitaux, de son travail et de son talent; il y aurait pour chacun une foule de carrières ouvertes dans l'agriculture, l'industrie, la science, les arts; et, dans toutes ces branches, récompenses honorifiques et émoluments proportionnels à son utilité reconnue, à son vrai mérite, constatés par le vote de ses pairs, de ses cotravailleurs (2).

On le voit, nous insistons beaucoup sur la nécessité d'une réorganisation de l'industrie. D'autres, avant nous, ont été frappés de cette nécessité. Je rapporterai ici l'opinion d'un homme que l'on ne saurait traiter de rêveur, puisque cet homme était un académicien. C'est Lemontey, en effet, qui est l'auteur du passage suivant, passage d'autant plus remarquable qu'il a été publié au commencement de ce siècle. On

(1) *Considérant*, t. I, p. 39.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 40.

ne comprend guère comment cette critique de Lemontey, si logique et si vigoureuse, n'a pas eu puissance de maintenir au moins dans certaines bornes M. Say et les enfants perdus de son école (1).

« L'effet inévitable de la division du travail, dans le sens que nous avons donné à ce mot, dit Lemontey, est de remplacer constamment le grand nombre des fabriques par l'immensité de quelques établissements. Les manufactures ordinaires ne peuvent plus atteindre ces colosses, que des procédés plus économiques mettent réellement hors de toute concurrence; et ceux-ci, exigeant d'énormes avances, ne peuvent appartenir qu'à l'extrême richesse. Le mécanisme des entreprises par compagnie n'est favorable qu'à l'oisif capitaliste, et froisse encore plus la foule industrieuse.

« Ainsi la classe moyenne se voit déshéritée des spéculations premières et productives. Une nécessité implacable la repousse dans un trafic subalterne, sorte de cabotage qui ne se trouve plus en proportion avec les besoins du commerce et la commodité des consommateurs; école de mauvaise foi qui tourmente les produits de l'industrie sans jamais y rien ajouter. De ce seul déplacement doit naitre, avec le temps, une monstrueuse inégalité dans la distribution des richesses, et, dans celle des lumières, une confusion choquante des nuances douces et graduées dont se forme l'harmonie sociale, une altération funeste dans le caractère moral et l'esprit public d'une nation.

« Supposez à ces diverses causes une action ancienne et inévitable, et voyez le spectacle que vous offrirait un peuple

(1) Voyez *Considérant*, t. I, p. 239-247.

ainsi déformé. C'est là qu'un égoïsme mercantile envahirait le droit des gens et la morale privée; qu'un homme serait évalué par ce qu'il possède; que les vertus seraient tarifées dans l'opinion comme les crimes dans les codes barbares; que les impôts du peuple seraient aliénés à des marchands; que des guerres civiles se feraient par souscription; que des souverainetés éloignées seraient morcelées en coupons et vendues à la bourse; que la littérature marcherait à peine avant la livrée; que les beaux-arts seraient reçus par vanité plus que par goût, et moins accueillis que payés; que les sciences conserveraient un reste de crédit, non pour la sublimité des découvertes ou la grandeur des résultats, mais pour l'application immédiate à quelque métier : c'est là que le commerçant deviendrait, non pas l'objet, mais l'arbitre des honneurs, et que, par ce contre-sens politique, au lieu de rendre le commerce glorieux, c'est la gloire qu'on rendrait commerciale. Si votre imagination s'avisait de pousser jusqu'aux derniers termes cette déviation des principes, vous trouveriez à la fin une nation où toute la science se renfermerait dans vingt têtes, et tous les capitaux dans cent comptoirs; où l'on ne rencontrerait au-dessous qu'ignorance et misère, vices et servitude, levain de toutes les fermentations, matière de tous les embrasements... »

Lemontey passe ensuite aux questions suivantes : « 1° A quels signes prévoir le moment où le travail doit manquer à la population? 2° Comment préparer, pour ce moment, un autre emploi à l'industrie délaissée? 3° Si cette ressource manque ou ne suffit pas, par quels moyens doux, indirects ou réglementaires prévenir une trop grande disproportion entre la somme des produits et celle du travail, sans blesser la liberté ni l'in-

térêt individuel? 4° Dans ce cas, par quelles mesures et par quels sacrifices remédier à l'avantage momentané que d'autres nations, moins jalouses de leur sûreté, obtiendraient dans le commerce par un plus bas prix de leur fabrication?...

« En général, depuis que la finance est aussi devenue une science, l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que de la vie des hommes. On cherche partout des machines pour abréger le travail, aucune pour conserver l'ouvrier, ou bien cette considération n'entre jamais dans les calculs que comme accessoire. Il faut prendre garde que la propriété, qui est bien la base de l'organisation sociale, n'introduise des théories dures et arides qui substituent partout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité et consacrent, en quelque sorte, un égoïsme universel pire que la nécessité dans l'état sauvage... »

Ainsi dit Lemontey; mais la réponse aux questions du célèbre académicien, où la trouverons-nous? dans la politique peut-être? Ah! la politique, nous allons la surprendre en flagrant délit d'impuissance (1). Avant de citer *le National*, donnons le remarquable passage des *Débats* auquel il répondait : c'était à propos des dernières affaires de Lyon, crises si graves, et qu'on oublie si étourdiment, sitôt qu'elles sont passées!

« Les événements de Lyon n'ont, à nos yeux, aucune couleur républicaine, et c'est pour cela surtout qu'ils doivent effrayer. Leur cause est plus profonde et plus grave; elle tient

(1) Résolu depuis longtemps à ne plus lire un seul journal politique, j'ai dû en ce moment, où la classe ouvrière s'agite de nouveau à Paris, me faire violence à moi-même pour voir quels remèdes la presse française propose au mal. Hélas! je me suis aperçu que ce sont toujours à peu près les mêmes qu'à l'époque des troubles de Lyon.

à l'état même de notre société commerciale et industrielle. *Lyon est le symptôme d'une triste maladie sociale qu'il n'est au pouvoir d'aucune forme politique de guérir.* Nous serions une république, que les choses à Lyon n'en iraient pas mieux. Comme la monarchie, la république aurait affaire à d'immenses agglomérations d'hommes dans les villes manufacturières, à des foules dont la vie précaire et chanceuse dépend des mouvements et des vicissitudes du commerce. A moins de jeter ces foules sur les champs de bataille, et d'en faire de la chair à canon, le danger serait le même pour la république que pour la monarchie. (*J. des Débats*, 22 février 1834). »

Voici ce que, le lendemain 23, *le National* avouait à son tour :

« Nous sommes forcés de nous dire avec le *Journal des Débats* de ce matin, qu'un gouvernement républicain, dans des conjonctures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise de cette immense population ouvrière, qu'en précipitant sa partie généreuse et vive sur des champs de bataille révolutionnaires. Comme le gouvernement du 7 août *ne fait* la guerre qu'à l'intérieur, et ne sait armer les citoyens que contre leurs concitoyens, il doit lui être plus difficile qu'à tout autre de conjurer des maux dont la cause est cachée dans les profondeurs d'une société trop instruite pour n'opposer que la résignation à la douleur, et trop peu éclairée peut-être pour chercher des remèdes *hors des voies de réactions et de représailles.* »

Ce sont ici des aveux bien singuliers. On reconnait d'abord que le mal a sa racine dans l'organisation sociale, et non dans l'organisation politique. — C'est bien. On confesse franchement son ignorance. — C'est encore mieux (1).

(1) *Considérant*, t. I, p. 228-229.

Mais voici qui n'est pas bien du tout : on sent qu'il y a des remèdes à chercher *hors des voies de réactions et de représailles*, et l'on se cramponne pourtant à une politique de réactions et de représailles! et l'on fait ses efforts pour bouleverser la société, tout en avouant son impéritie sociale; car on confesse que le *seul* remède qu'on saurait employer, consisterait à *changer la chair à misère en chair à canon*; à jeter sur des champs de bataille révolutionnaires la partie vive et généreuse des immenses populations ouvrières! — Ainsi la faim ou la gueule du canon. — Belle alternative que les hommes d'État de l'un et de l'autre bord offrent au peuple souverain! — Et puis, qui vous a dit que la Belgique, que l'Allemagne, que l'Europe, en un mot, veuillent qu'on leur lance sur les bras vos populations si *vives* et si *généreuses?* Et puis enfin, quand l'Europe aurait été bouleversée, quand vous l'auriez entièrement révolutionnée, la question sociale resterait entière, elle se présenterait même plus irritante encore, et alors que feriez-vous pour remédier au mal de la faim et de la misère qui reparaitrait plus effrayant que jamais? Apparemment, vous avoueriez votre impuissance d'organisation pour l'Europe tout entière, comme vous l'avouez maintenant pour la seule ville de Lyon. Du reste, je suis d'accord avec *le National* que les baïonnettes du gouvernement, les coups d'épée de ses sergents de ville et les bâtons de ses assommeurs ne sont guère des denrées nourrissantes (1).

Si jusqu'ici, messieurs, j'ai attaché une grande importance à la reconstruction matérielle de la cité, ce n'est pas que je pense que ce soit là la seule condition de salut pour l'huma-

(1) *Considérant*, t. 1, p. 230 et 231.

nité. L'histoire serait là pour prouver le contraire. Ceux qui ont étudié à fond les annales de l'empire romain, époque encore peu connue et qui mérite de l'être beaucoup, connaissent l'étonnante civilisation à laquelle était parvenu le monde antique. Quant à moi, je me permets de croire avec un publiciste moderne (1) qu'en plaçant à part les esclaves, le reste de la population de Rome était, en fait de confortable, de luxe et de commodité, bien en avant de nous. Voyez seulement (je ne parle pas des riches) le petit peuple de Rome assistant pour rien à des spectacles dont la magnificence nous passe, se baignant pour rien dans 800 thermes, se promenant pour rien dans de beaux portiques où venaient en hiver se rassembler les rayons du soleil, ne travaillant pas, nourri gratuitement par ses empereurs, oisif et redouté comme un roi d'Asie! Et, cependant, malgré ce perfectionnement de la vie matérielle des classes inférieures, l'empire est l'époque la plus triste, la plus dégradée et la plus dégradante dont l'histoire ait gardé le souvenir. Et que l'on n'accuse pas la tyrannie d'un Caïus ou d'un Néron; Vespasien et Titus, ces empereurs bourgeois, les Antonins et Marc-Aurèle, ces empereurs philosophes, Nerva et Trajan, ces empereurs républicains, ont-ils remédié par leur modération, leur sagesse ou leur vertu aux maux qui minaient la société antique? Non, certainement, non. En sortant de leurs mains, les Romains n'étaient ni moins vils ni moins corrompus, ni moins lâches ni moins infâmes. C'est que la civilisation n'est point exclusivement dans la vie matérielle; c'est qu'elle ne consiste point

(1) *M. de Champagny.* Voir ses admirables articles sur les Césars, dans la *Revue des deux Mondes.*

uniquement dans les chemins de fer, les diligences, les beaux édifices, les beaux tableaux et le coton à bon marché; je la reconnaîtrais bien plutôt dans ces deux choses : au dedans de l'homme, la pureté des croyances; au dehors, l'esprit d'humanité.

Or, messieurs, c'est là ce qui nous manque à tous tant que nous sommes; le scepticisme ronge la société moderne, et l'égoïsme, avec son hideux cortége de mauvaises passions, l'a envahie. La main sur le cœur, avouons que c'est là le mal dont nous souffrons tous; sous ce rapport, nous sommes tous coupables, tous pécheurs, et moi qui vous parle, peut-être plus que tout autre. La foi apporte ici-bas et développe en l'homme des idées de bonheur, d'excellence, de perfection idéale, auxquelles rien ne répond dans cette vie et qui sont pour lui le gage d'une vie à venir. La foi est la lumière et la poésie de la vie; on ne la détruit pas sans briser le lien qui rattache l'homme à l'infini. La foi est le principe de toute l'humanité, en ce qu'elle la rappelle sans cesse vers Dieu, dans le sein duquel nous devons nous fondre en deçà comme au delà du tombeau. Et, je le demande, quelle valeur auraient tous nos principes en morale, en politique, etc., s'il était faux que l'homme doive aboutir à Dieu? Ainsi l'élément religieux est indispensable pour donner du poids aux institutions terrestres. « Comme la science de l'homme, dit un des plus éloquents députés de la France, comme la science de l'homme, par l'homme et sans Dieu, le conduit à l'isolement, il faut qu'il s'aime seul puisqu'il est seul. Comme il a brisé tous les liens qui rattachent le fini à l'infini, il ne reste à l'homme que ce qu'il a de terrestre et de grossier; et dès lors le bien-être matériel, et l'or qui le procure, sont le but unique d'une exis-

tence qui sort du chaos et retourne au néant. Comme il croit à l'intelligence et non à l'âme, le cri de la conscience, l'attrait de la sympathie, tous ces trésors de joies et de larmes qui surgissent de la sensibilité, cèdent la place à toutes les émotions grossières de la sensation. »

Or, telle est précisément la situation actuelle de la société : les croyances religieuses sont ébranlées, usées, parce qu'elles étaient incomplètes. La philosophie, souvent regardée comme l'ennemie de la foi, a depuis longtemps pris pour tâche de l'épurer en la dégageant des ténèbres de l'ignorance, en la délivrant des monstruosités de la superstition. Mais parviendra-t-elle à faire passer dans les cœurs les conceptions nouvelles qu'elle a fait germer et qu'elle fera germer encore dans les têtes? Le pouvoir de l'homme seul est-il capable de transformer les mœurs, de substituer le dévouement à l'égoïsme? Ou faut-il que de nouveau Dieu intervienne directement? Dans tous les cas, qu'on ne l'oublie pas : si c'est la science qui éclaire, il n'y a que l'amour qui relie; si c'est la philosophie qui parle à l'intelligence, il n'y a que la foi qui parle à l'âme.

Messieurs, les idées que j'ai émises sur la religion future de l'humanité sont les seules que je croie capables de réformer la société sous le rapport spirituel. Ces idées ne sont pas neuves, mais jamais elles n'ont été réalisées.

Fénélon, dans son Traité de l'existence et des attributs de Dieu, § 66, définit ainsi l'Être suprême : « Dieu est véritablement en lui-même tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les esprits, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les corps, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les essences de toutes les autres créatures possibles, dont je n'ai point d'idée distincte. Il a tout l'être du corps, sans être borné au corps, tout l'être

de l'esprit sans être borné à l'esprit, et de même des autres essences possibles. Il est tellement tout être, qu'il a tout l'être de chacune de ses créatures; mais en retranchant la borne qui les restreint. Otez toute borne, ôtez toute différence qui resserre l'être dans les espèces, vous demeurez dans l'universalité de l'être, et par conséquent dans la perfection infinie de l'être par lui-même. Il s'ensuit que l'être infini ne pouvant être resserré dans aucune espèce, Dieu n'est pas plus esprit que corps, ni corps qu'esprit : à parler proprement, il n'est ni l'un ni l'autre; car qui dit ces deux sortes de substances, dit une différence précise de l'être, et par conséquent une borne, qui ne peut jamais convenir à l'être universel. »

De Maistre, dont certes personne ne révoquera en doute l'orthodoxie, a consacré la fin des *Soirées de Saint-Pétersbourg* aux grandes pensées sur la question de l'âme ou plutôt sur l'existence de deux âmes; et à cet égard, il est parfaitement d'accord avec Krause. Voici ce qu'il dit, t. II, p. 265 (1) : « Je n'ignore pas que la doctrine des *deux âmes* fut condamnée dans les temps anciens, mais je ne sais si elle le fut par un tribunal compétent : d'ailleurs, il suffit de s'entendre. Que l'homme soit un être résultant de l'union de deux *âmes*, c'est-à-dire de deux principes intelligents de *même nature*, dont l'un est bon et l'autre mauvais, c'est, je crois, l'opinion qui aurait été condamnée, et que je condamne aussi de tout mon cœur. Mais que l'intelligence soit la même chose que le principe sensible, ou que ce principe qu'on appelle aussi *le principe vital*, et qui est la *vie*, puisse être quelque chose de matériel, absolument

(1) Voyez aussi t. II, p. 255-264.

dénué de connaissance et de conscience, c'est ce que je ne croirai jamais. »

Que ceux qui ont attaqué M. Ahrens sur la distinction qu'il a établie entre l'âme physique et l'esprit aillent se débattre avec de Maistre.

Cette considération m'engage à rester fidèle à de Maistre, et à commenter ultérieurement ma pensée avec ses propres expressions (1).

Donc, si, dans notre système religieux, nous considérons les hommes les uns à l'égard des autres, qu'en sera-t-il d'eux lorsque le mal étant anéanti, il n'y aura plus de passion ni d'intérêt personnel sur la terre? Que deviendra le *moi*, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem céleste dont tous les habitants, pénétrés par le même esprit, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur?

Nous avons beau ici faire craindre la perte de la *personnalité* humaine, tout l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité.

Saint Paul a inventé un mot qui a passé dans toutes les langues chrétiennes, c'est celui d'*édifier*. On découvre bientôt la racine de cette expression. Le vice écarte les hommes, comme la vertu les unit. Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'enfante un intérêt particulier contraire à l'ordre général; il n'y a pas un acte pur qui ne sacrifie un intérêt particulier à l'intérêt général, c'est-à-dire qui ne tende à créer une volonté une et régulière à la place de ces myriades de volontés divergentes et coupables. Saint Paul partait donc de

(1) Voyez le 10e et le 11e Entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

cette idée fondamentale, que nous sommes tous l'édifice de Dieu (1). Il tourne cette idée de plusieurs manières. Il veut qu'on *s'édifie* les uns les autres, c'est-à-dire que chaque homme prenne place volontairement comme une pierre de cet édifice spirituel, et qu'il tâche de toutes ses forces d'y appeler les autres. Saint Paul avait lu dans le sublime testament de son maître que les hommes sont un et plusieurs comme Dieu; de manière que *tous sont terminés et consommés dans l'unité*, car jusque-là l'œuvre n'est pas finie. « Qu'ils soient un comme nous, dit saint Jean (xvii, 11), afin qu'ils soient UN tous ensemble, comme vous êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient de même un en vous (*ibid.*, 21). Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient UN comme nous sommes UN (*ib.*, 22). Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un (*ib.*, 23). »

L'univers, a dit quelque part Charles Bonnet, n'est qu'un grand et magnifique spectacle d'apparences. Cela est vrai en ce sens que tout se rapporte dans ce monde que nous voyons à un autre que nous ne voyons pas. « Tout ce monde visible n'est fait, selon Massillon, que pour le siècle à venir; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité (*Sermon sur les afflictions*). »

Aujourd'hui, messieurs, plus que jamais nous devons creuser les abîmes de la grâce et de la bonté divine, comme on creuse la terre pour en tirer de l'or ou des diamants; plus que jamais nous avons besoin de ces hautes spéculations, car il

(1) *I. Cor.*, iii, 9 et 10.

faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre ; encore une fois, ce n'est pas moi qui le dis, c'est de Maistre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état ; il n'y a peut-être pas un homme véritablement instruit en Europe qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire. Or, dites-moi, messieurs, croyez-vous que cet accord de tous ces hommes puisse être méprisé? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses? Vous en avez, d'ailleurs, un exemple dans la révolution française de 89, longtemps prédite de tous côtés d'une manière incontestable. Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare? cherchez-la dans les sciences : considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, si vous n'en étiez avertis, qu'incessamment il sera démontré que les corps sont mus précisément comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies? C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale, sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose ; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie : l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée ; que dis-je? cet homme existe peut-être déjà. Celui-là sera fameux un jour, et mettra fin au XVIII[e] siècle qui dure encore. Alors des opinions qui nous apparaissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter ; et l'on parlera de notre *stupidité* actuelle

comme nous parlons de la superstition du moyen âge. Déjà même, la force des choses a contraint quelques savants de l'école matérielle à faire des concessions qui les rapprochent de l'*esprit*. Newton ramène naturellement à Pythagore. Mais toute la science changera incessamment de face : l'esprit reprendra sa véritable place, non pas pour s'isoler de la matière, mais pour l'illuminer ; non pas pour la réprouver, mais pour l'élever jusqu'à lui. Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies, que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées, qu'il suffit de les *nettoyer* pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot, toutes les idées changeront, et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : *Venez, Seigneur, venez!* pourquoi blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux? Comme les poëtes qui se sentent enivrés de l'esprit prophétique, ainsi les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain.

L'action du christianisme, dans son universalité, a été infiniment restreinte par les circonstances de temps et de lieu. Quinze siècles de plus devaient s'écouler avant que l'Amérique vît la lumière ; et ses vastes contrées recèlent encore une foule de hordes sauvages si étrangères au grand bienfait, qu'on serait porté à croire qu'elles en sont exclues par la nature, en vertu de quelque anathème primitif et inexplicable. Le grand lama seul a plus de sujets spirituels que le pape ; le Bengale a soixante millions d'habitants, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Contemplez encore ces

archipels immenses du grand Océan, qui forment aujourd'hui une cinquième partie du monde. Les missionnaires ont, sans doute, fait des efforts merveilleux pour annoncer l'Évangile dans quelques-unes de ces contrées lointaines; mais vous voyez avec quels succès. Combien de myriades d'hommes que la bonne nouvelle n'atteindra jamais! Le cimeterre des fils d'Ismaël n'a-t-il pas chassé entièrement le christianisme de l'Afrique et de l'Asie? Et, dans notre Europe enfin, quel spectacle s'offre à nos yeux? Le christianisme est radicalement détruit dans tous les pays soumis à la réforme du XVIe siècle; dans les pays catholiques, il semble n'exister plus que de nom. Quelle haine, d'un côté, et de l'autre, quelle prodigieuse indifférence pour la religion catholique et pour tout ce qui s'y rapporte! quel déchainement de tous les pouvoirs catholiques contre le chef de l'Église! Et la papauté ne fait plus que larmoyer, que se lamenter, au lieu de se mettre à la tête du progrès social : elle a perdu le secret de sa puissance. Aussi à quelle extrémité l'invasion générale des princes temporels n'a-t-elle pas réduit l'ordre sacerdotal! L'esprit public qui les inspire ou les imite s'est tourné entièrement contre cet ordre; c'est une conjuration, c'est une espèce de rage. Quel sera le résultat du tonnerre qui a recommencé à gronder dans ce moment! Des millions de catholiques passeront peut-être encore sous des sceptres hétérodoxes. Suppôts du papisme, examinez-vous vous-mêmes dans le silence des préjugés, et vous sentirez que votre pouvoir vous échappe; songez à ce que vous avez été au moyen âge et voyez ce que vous êtes maintenant; vous n'avez plus cette conscience de la force qui reparait souvent sous la plume d'Homère, lorsqu'il veut nous rendre sensibles les hauteurs du courage. Vous n'avez plus de

héros, ou s'il s'en présente encore, insensés que vous êtes, vous les frappez des foudres brutes de vos encycliques. Vous n'osez plus rien, et l'on ose tout contre vous. Contemplez ce lugubre tableau ; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez s'ils ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une nouvelle explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas, et surtout ne damnez pas ceux qui s'en occupent et qui voient, dans la révélation même, des raisons de prévoir une révélation de la révélation.

Et ne dites point que tout est dit, que tout est révélé, et qu'il ne nous est permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute, rien ne nous manque pour le salut ; mais, du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup. *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église*, me répondrez-vous. Fort bien ! en résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle, et qu'il ne nous est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons ? Ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement.

Je veux, avant de finir, arrêter vos regards, messieurs, sur deux circonstances remarquables de notre époque. Je veux parler d'abord de l'état actuel du protestantisme, qui, de toutes parts, se déclare socinien : c'est ce qu'on pourrait appeler son *ultimatum*. L'autre circonstance que je veux vous faire remarquer, et qui est bien plus importante qu'elle ne paraît l'être au premier coup d'œil, c'est la Société biblique. Je sais que Rome ne souffre point cette société qu'elle regarde comme une des machines les plus puissantes qu'on ait jamais fait jouer con-

tre le catholicisme. Mais quand même la Société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante, qui certes se doutaient fort peu du christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction. Il serait même à souhaiter qu'il s'opérât un pareil syncrétisme dans les livres sacrés de l'Orient encore païen. Une nouvelle effusion de l'Esprit saint étant désormais au rang des choses le plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs puissent citer les Écritures à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs, ils ont bien d'autres occupations; mais la Société biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare ces différentes versions que les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime, qui chassera le doute de la cité de Dieu et changera la face de toutes choses; et alors on verra un ciel nouveau et une terre nouvelle, et Dieu habitera avec les hommes; ils seront son peuple, et Dieu sera lui-même leur Dieu et il sera avec eux, et il essuiera toute larme de leurs yeux et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine (*Apocalypse*, xxi, 1, 3, 4 et 5).

« Le premier produit de cette grande et dernière réforme de la religion, dit M. Wronsky (1), sera manifestement de fonder la moralité sur ce que le précepte moral, qui est prescrit par la raison pratique de l'homme, doit être considéré A L'INSTAR d'un commandement de Dieu. Mais cette simple considération théologique, qui d'ailleurs est déjà introduite dans quelques vues philosophiques de la religion, demeurerait stérile pour la spéculation et pour la pratique, si elle ne

(1) *Messianisme*, p. 61 et 62.

recevait ultérieurement, par la théologie, une interprétation utile et positive. Et cette interprétation ultérieure sera manifestement que, par suite de cette fondation religieuse de la morale, celle-ci doit enfin recevoir une CONNEXION FINALE, une liaison rationnelle avec un but, dont elle a été privée jusqu'à présent. En effet, la religion promettait bien l'immortalité pour récompense des actions morales; mais cette simple promesse ne liait nullement d'une manière rationnelle l'immortalité, considérée comme effet, avec la morale, considérée comme cause; elle n'établissait ainsi l'immortalité que comme une fin résultant de la morale (*finis in consequentiam veniens*), et non comme un véritable but de la morale (*finis in principium veniens*). Or, c'est précisément cette connexion rationnelle entre la morale et l'immortalité, considérées respectivement comme cause et effet, ou comme moyen et but, que doit maintenant établir la grande réformation religieuse que nous attendons. Mais, comme l'idée de l'immortalité est entièrement transcendante, sa connexion avec la morale, dont l'idée est immanente (1), ne saurait encore être reconnue par l'homme autrement que par la RÉVÉLATION. Ainsi, dans le cas où la révélation du christianisme est incomplète, comme tout nous porte à le croire, la réformation religieuse qui est prochaine, doit découvrir, dans cette révélation religieuse,

(1) La philosophie moderne désigne, par le mot *immanent*, ce qui existe sous les conditions du temps, et par le mot *transcendant*, ce qui est au delà de ces conditions, par exemple, l'idée de l'Être Suprême dans le déisme pur. Et elle désigne de plus, par le mot *transcendant*, ce qui est engendré hors des conditions du temps, mais trouve son application sous l'empire de ces conditions, par exemple, les catégories de l'entendement humain.

formant le Nouveau Testament, la connexion causale entre la morale et l'immortalité, qui en sera le même objet : seulement dans le cas où cette indispensable connexion causale ne serait pas contenue dans la révélation du christianisme, une nouvelle révélation divine deviendrait aujourd'hui nécessaire pour l'accomplissement des destinées de l'humanité. Or le Nouveau Testament contient effectivement, et d'une manière fort explicite, cette haute révélation de la connexion causale entre la morale et l'immortalité; et il la contient nommément dans l'entretien de Jésus avec Nicodème, l'un des chefs des pharisiens, où (d'après saint Jean, III, 1-13) Jésus lui signale expressément la RÉGÉNÉRATION SPIRITUELLE de l'homme comme étant la condition de son immortalité. En effet, cette régénération spirituelle postule manifestement une virtualité créatrice dans l'homme, c'est-à-dire la conscience immanente du verbe; donc, si la morale, considérée comme LÉGALITÉ des actions humaines, reçoit, par la théologie, la nouvelle attribution religieuse de servir de condition à la possibilité de développer chez les hommes cette virtualité créatrice, la conscience du verbe, elle se trouvera nécessairement en connexion causale avec l'immortalité. Ainsi la réformation religieuse que l'humanité attend actuellement, aura pour objet d'établir comme but moral, et par conséquent comme bien suprême, la RÉGÉNÉRATION SPIRITUELLE de l'homme, c'est-à-dire sa CRÉATION PROPRE par la réalisation positive du verbe qui est en lui. »

Messieurs, au terme de cette partie théorique de la philosophie de l'histoire, avec une foi vive et sincère dans le progrès de l'humanité, nous avons à proposer, comme dernier marchepied vers un avenir qui s'avance dans le lointain,

cette aspiration religieuse exprimée à différentes reprises dans nos leçons, et surtout à l'occasion de notre époque, qu'un jour le genre humain tout entier adressera avec confiance ses vœux et ses prières au Père commun de tous, à ce grand Dieu qui vit dans nous et dans lequel tout respire; qu'il n'aura qu'une seule espérance dans la vie et dans la mort, la bonté infinie de l'Éternel au sein de l'éternité; qu'il ne suivra plus qu'une seule loi, celle de l'amour de l'humanité, et qu'alors les temps seront accomplis où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur, c'est-à-dire, qu'un seul Dieu et qu'une seule patrie.

NEUVIÈME LEÇON.

23 mars 1840.

Conceptions mesquines de l'école historique belge. — Idée plus élevée de l'histoire. — L'Orient, et d'abord la Chine. — Sa statistique. — Son ancienneté. — Son histoire. — Caractère de l'Orient ; caractère chinois et mongolique. — L'empire de la Chine repose tout entier sur la famille. — Gouvernement de la Chine. — Despotisme administratif. — Législation immorale. — Idolâtrie politique. — Servilisme religieux. — Langue chinoise. — Écriture chinoise. — L'Yking et les huit koouas. — Trois époques dans la religion et la philosophie chez les Chinois : 1° celle de la tradition antique et sacrée; 2° celle de la science philosophique, qui se divise en deux branches : l'école spéculative et rationaliste de Lao-Tseu, à laquelle se rattache celle de Tao-Tsé, et l'école morale et philosophique de Confucius; 3° enfin celle de Bouddha ou Fo. — Confucius et le Christ. — Meng-Tseu.—Vide de la doctrine de Fo. — Esclavage et pauvreté de la science en Chine.— Beaux-arts et arts industriels. — Résumé et conclusion.

Messieurs,

Depuis qu'une louable ardeur a jeté nos savants et nos antiquaires dans les annales obscures de la Belgique, on s'est em-

paré avec une sorte de fanatisme de tout ce qui peut jeter quelque lumière sur l'histoire de la patrie; mais, par cela même, on est tombé dans une erreur bien grave : on s'est habitué à voir tout le mouvement de l'humanité dans les limites étroites de notre pays, et comme si nous avions toujours vécu seuls au monde, on ne s'est guère occupé de ce qui a eu lieu avant nous, sans nous et autour de nous. De là quelque chose de mesquin, de ridicule même dans notre école historique, si tant est que nous en ayons une. Un tel décrit-il tant bien que mal l'insurrection d'une commune au moyen âge, vite c'est le Thierry de la Belgique; un autre a-t-il fait un pauvre livre intitulé *la Belgique illustrée par les sciences, les arts et les lettres*, ou édité une chronique éditée depuis trois siècles, c'est le Guizot ou le Michelet de la Belgique; puis la camaraderie d'applaudir, et les beaux écus des contribuables de pleuvoir sur l'habile écrivain.

Nous pensons avec Montesquieu qu'on ne peut trouver les titres de chaque peuple et de chaque époque que dans la totalité de l'histoire; et d'après les cadres que nous nous sommes tracés, nous voulons saisir l'esprit de tous les temps et de tous les peuples, convaincu que l'esprit de Dieu qui anime l'humanité s'est aussi bien révélé, quoique à des degrés divers, dans les pagodes de la Chine et de l'Inde que dans le temple de Jupiter Olympien et que dans la cathédrale d'Anvers.

L'histoire envisagée sous ce point de vue scientifique ne sera plus un agréable passe-temps, un pur amusement, une simple récréation pour l'imagination et la mémoire; elle deviendra un haut critère de philosophie, de législation et de politique; elle deviendra le code réel de l'humanité, en même

temps qu'une épopée immense où chaque peuple remplira à son tour le rôle qui lui est assigné selon sa nature. Il nous importe de connaître les idées que les nations représentent dans l'économie de la vie universelle, de savoir si l'humanité gagne ou perd, avance ou recule, en un mot, s'il y a progrès ou non (1). Prenons donc le genre humain là où les premiers États se forment, et suivons-le dans ce long et solennel pèlerinage qu'il a accompli depuis les chaînes de l'Himalaya jusqu'aux Alpes scandinaves, depuis les rives de la mer Jaune jusqu'aux grèves de l'Islande.

C'est en Orient que se lève le soleil physique, comme le soleil social. Commençons donc par le vieil Orient, et d'abord, par la nation chinoise; car celle-ci est située à l'extrémité orientale de cette ligne du progrès humain que nous avons dessinée dans une de nos précédentes leçons, de l'orient à l'occident, et dont quinze pays civilisés, quinze pays historiques, anciens et modernes, forment la totalité. Il est vrai que l'idée d'orient ou d'occident n'est que relative; car la Chine se trouve à l'occident par rapport au Pérou, et l'Europe à l'est et au nord-est par rapport à l'Amérique septentrionale et au Brésil. Nous nous en tiendrons néanmoins au langage usité, et nous prenons notre point de vue de l'hémisphère asiatico-européen que nous habitons. Si l'on voulait prolonger cette ligne des pays à progrès dans la direction du sud-est au nord-ouest, et à l'ouest jusqu'au delà de l'Océan et jusqu'en Amérique; et puisqu'elle occupe, elle aussi, une place importante dans l'histoire de l'univers, on pourrait, en ce cas, aux quinze

(1) *Victor Cousin*, Mélanges philosophiques, et mon *Introduction*, page 3.

pays civilisés, en ajouter encore trois dans le nouveau continent, d'après la triple origine de leur population anglaise, espagnole ou portugaise; ces trois pays formeraient alors les derniers anneaux de la chaine totale des pays civilisés.

La Chine, messieurs, est la plus grande des monarchies existantes. L'Espagne, y compris toutes les colonies qu'elle a peuplées en Amérique, est peut-être la nation qui occupe le plus de territoire; la Russie, avec ses immenses provinces de l'Asie septentrionale, ne lui céderait pas de ce côté; mais qu'est-ce que la population des Espagnes et des Russies, si grande qu'elle soit, par rapport à la pluralité des États de l'Europe? qu'est-ce que leur population comparée à celle de la Chine? L'Angleterre seule, avec ses possessions dans les Indes orientales et dans les autres parties du monde, avec ses cent dix millions d'Indiens, serait actuellement dans le cas de se mesurer avec la Chine.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que l'intérêt que doit prendre la philosophie de l'histoire aux peuples et à la masse du genre humain doive dépendre de la quotité de la population ou de l'étendue d'un pays; mais bien du poids de sa valeur intellectuelle et morale, de la mesure et du degré de son développement supérieur. Les Tongouses, quoiqu'ils forment une famille assez nombreuse, les Kalmouks, quoiqu'ils présentent dans leur caractère quelques traits assez importants comparativement aux autres peuples de l'Asie centrale, ne peuvent nous offrir le même intérêt, ni occuper dans l'histoire du progrès le même rang que les Égyptiens et les Grecs, qui, selon nos idées d'aujourd'hui, n'étaient pas une nation bien nombreuse et n'occupaient pas un pays très-vaste. Dans le même sens, l'empire mongol, dont la Chine faisait autrefois partie,

n'aura jamais pour nous autant d'importance et d'attrait que, dans notre Occident civilisé, l'empire romain, avec son origine, son accroissement et sa chute. Les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'univers et de l'humanité n'ont pas su toujours éviter ce tort de traiter tous les peuples sur le pied d'une fausse égalité et de classer l'humanité en races et en tribus, d'aprés une méthode uniforme fondée sur l'histoire naturelle, méthode dans laquelle le sublime et l'extraordinaire se trouvent souvent mêlés au commun et au trivial, comme si tout n'appartenait qu'à la même espèce et à la même catégorie, et dans laquelle enfin ni ce qu'il y a de vraiment grandiose dans l'humanité, ni ce qui, sans être dénué de toute importance, n'occupe aucunement la place qui devrait lui revenir.

Une grande population, ou même une population excessive, constitue, il est vrai, un élément essentiel de la puissance politique d'un empire; mais elle ne fixe point d'une manière positive et catégorique l'état de sa civilisation. Et, dans ces temps où l'Europe, forte de la prépondérance de sa culture, a étendu sa puissance extérieure sur toutes les autres parties du monde; quoique l'Angleterre et la Russie soient devenues au nord et à l'occident limitrophes de la Chine, ces relations de voisinage ne réagissent pas sur le reste de l'Europe; et la Chine, si l'on excepte les rapports et les avantages commerciaux, ne compte pour rien dans le système des forces politiques. Aux époques même plus ou moins reculées de l'antiquité, cet empire n'a jamais directement influé sur l'histoire des nations de l'Asie occidentale et de l'Europe, il n'a jamais pris une part active à leurs affaires; mais il a de tout temps existé comme un monde à part, relégué sur les confins inconnus de l'Asie orientale, et l'histoire de l'univers, circonscrite

comme elle l'était alors dans des bornes étroites, n'en a pris que fort peu connaissance.

Rien d'aussi naturel que cette ignorance; car, chez les peuples de l'Asie, les conquêtes et les expéditions guerrières absorbaient toute l'attention. Or, jamais les conquêtes faites par les Chinois n'allèrent aussi loin que celles d'un Xercès, qui, du fond de la Perse, s'avança jusqu'à Athènes, ou d'un Alexandre, qui, partant de sa petite province patrimoniale de Macédoine, marcha en triomphateur au delà de l'Indus et jusque dans les environs du Gange. Toutes les expéditions spoliatrices sortirent plutôt du milieu de l'Asie et du sein des peuples tatars, et se dirigèrent en partie vers la Chine, dont la puissance intellectuelle et morale se manifesta du moins en ce que les conquérants adoptèrent, au bout de quelques générations, sa civilisation et ses mœurs, et que de Tatars qu'ils étaient, ils y devinrent plus ou moins Chinois.

Messieurs, nous laisserons de côté tout ce qui concerne la chronologie de la Chine, de même que celle de presque tous les autres pays de l'antiquité; cette partie a été traitée avec étendue dans mon *Précis de l'Histoire ancienne.* Nous ne nous occuperons que des institutions sociales, en vue des grandes catégories humanitaires que nous avons développées dans la partie théorique.

En Orient, messieurs, toutes les lois sont des préceptes de morale, imposées par le despotisme, de manière que la libre volonté de l'homme est régie par une puissance extérieure qui n'a égard ni au sens intime, à la conscience, ni bien moins encore à la liberté formelle. Notre droit civil renferme, il est vrai, aussi des dispositions coercitives : on peut être forcé de

restituer la propriété d'autrui, d'observer les clauses d'un contrat dûment formé; et cependant la partie morale, chez nous, n'est pas dans la contrainte, mais dans le sentiment du devoir éclairé par la raison. Le contenu de la morale orientale est souvent très-juste et très-bon; mais le complément de la morale, la spontanéité de celui qui doit obéir est sacrifiée; et comme, en Orient, on n'a pas réellement *conscience* de Dieu, il en résulte que les constitutions politiques y sont, en général, des tyrannies appuyées par l'élément religieux, théocratique, qui prédomine partout.

La Chine et la Mongolie ont pour base le régime patriarcal, temporellement organisé dans le premier de ces deux empires, et religieusement constitué dans le second, l'un étant gouverné par un patriarche-monarque, l'empereur; l'autre par un patriarche-dieu, le grand lama. Tout ce que nous nommons *subjectivité, personnalité,* est exclusivement réservé au chef qui décide et décrète, pour le bien de tous, ce qu'il lui plait, et tous obéissent sans raisonner. En cas d'insoumission, le délinquant n'est pas puni moralement, on ne s'adresse pas à la partie spirituelle de son être; mais on lui inflige des châtiments corporels.

L'empire de la Chine repose tout entier sur la famille, et c'est la piété familiale *objective* qui le caractérise, parce que, comme fils de famille, les Chinois n'ont aucune *subjectivité,* c'est-à-dire qu'ils ne sont pas des *personnes,* mais seulement des *choses.* Les droits et les devoirs de la famille règnent d'une manière absolue. Il n'est pas permis au fils qui entre dans le salon de son père de lui adresser la parole; il faut qu'il se tienne respectueusement dans quelque coin, d'où il ne peut bouger sans sa permission. Si le père meurt, le fils doit porter

le deuil pendant trois années consécutives, sans manger de la viande ni boire du vin; il doit, en outre, cesser toutes ses occupations habituelles, même renoncer aux fonctions publiques, s'il en occupe. La loi fait quelques concessions, sous ce rapport, aux quinquagénaires, pour le motif, fort prosaïque et tout à fait chinois, que celui qui porte le deuil à cet âge ne devienne pas trop maigre. Les vertus des enfants ennoblissent leurs aïeux; et, en revanche, chaque père de famille est responsable des crimes et des délits de ses descendants. Il y a une hiérarchie de devoirs de bas en haut, mais non de haut en bas; si un fils portait contre son père une accusation fondée, cet enfant téméraire recevrait cent coups de bambou et trois ans d'exil.

L'empereur, qui résume en sa personne tous les pères de famille, et par conséquent toutes les familles, tous les individus, et qui s'appelle le père et la mère de son peuple, est le maître suprême de l'État et de la religion, parce que, dans cet âge d'enfance du genre humain, chaque chef de famille est à la fois, chez lui, pontife, général d'armée et roi. Dans la position où il se trouve, l'empereur est forcé de gouverner en personne, de connaître toutes les lois et toutes les affaires; c'est pourquoi les héritiers du trône sont élevés avec la plus grande sévérité dans les exercices du corps comme dans ceux de l'esprit; des bulletins sur leurs progrès sont régulièrement publiés dans toute l'étendue de l'empire, qui prend le plus vif intérêt à ces sortes de choses : et voilà ce qui explique pourquoi la Chine a eu tant et de si bons gouvernants, des gouvernants d'une sagesse *salomonienne*. C'est, en effet, sur la justice et l'activité personnelles du prince que repose la prospérité de l'État. Mais que l'on ne s'y trompe pas; le céré-

monial de formules obséquieuses et laudatives employées à son égard contraste souvent singulièrement avec l'histoire, avec ce revers de la médaille, où nous voyons figurer une longue série de mauvais gouvernements et d'abominables tyrans, une chaîne non interrompue de révolutions, de catastrophes violentes, d'usurpations, de changements de toute espèce; mais qui malheureusement, dans leur cercle fatal, ne changent que les dynasties, jamais les institutions.

En dehors de la cour impériale, les Chinois ne connaissent aucun ordre privilégié, ils n'ont pas de noblesse; tous étant les enfants du même père, tous sont, conséquemment, égaux; tous sont appelés à prendre part à l'administration publique, s'ils ont les capacités requises. Nous disons *administration;* car les Chinois n'ont pas de *gouvernement,* pas de constitution proprement dite. Pour qu'ils eussent une constitution, il faudrait que les individus et les associations eussent des droits assurés, tant par rapport à leurs intérêts individuels que par rapport à l'État lui-même. La Chine est l'empire de l'égalité absolue pour tous, moins l'empereur; tous y ont les mêmes droits, les différences qui existent ne dérivent que des dignités dont les particuliers sont revêtus dans l'administration. Comme ce pays ne connaît que l'égalité sans la liberté, le despotisme y est fatalement nécessaire pour maintenir ce niveau terrible sur toutes les têtes. Le droit naturel veut que les intérêts de l'homme et du citoyen aient des garanties, ce n'est qu'à ce prix qu'il y a liberté. En Chine, on ne tient nul compte de ces intérêts, et le gouvernement est tout entier entre les mains de l'empereur, assisté de ses mandarins civils et militaires, qui sont nommés après trois examens préalables. L'administration est organisée de la manière la plus subtile, la plus

minutieuse, c'est le plus sublime chef-d'œuvre de centralisation despotique : elle étreint comme dans un étau tous les éléments de la société, et c'est, sans doute, là une des raisons pour lesquelles elle a été si fort exaltée par les jésuites et les sophistes du XVIIIe siècle.

Il y a aussi, en Chine, un pouvoir inspectif et censorial inamovible, jouissant de la faculté de faire en toute liberté des remontrances à l'empereur. Ces censeurs, appelés *kotaos*, sont très-redoutés et plus d'un d'entre eux a fait preuve de vertus dignes d'un Aristide ou d'un Caton d'Utique ; mais, après tout, l'empereur est le centre de cette machine si compliquée ; tous les biens comme tous les maux du peuple dépendent de lui. Si ce pouvoir se relâche, tout l'empire s'en ressent, parce qu'il n'a pas de principe moral pour contenir les fonctionnaires dans leurs devoirs ; ce n'est pas la conscience, ce n'est pas l'honneur qui commande, ce n'est que la force matérielle.

Si nous passons de l'administration au droit, nous trouverons que le régime patriarcal ayant déclaré tous les sujets en état de minorité et de tutelle, ceux-ci sont tenus d'obéir immédiatement aux ordres émanés de leur tuteur suprême, l'empereur ; et, dès lors, le côté moral disparait dans la législation pour faire place aux commandements extérieurs. Les sentiments de la famille mêmes sont réglés par la loi, et de plus, les femmes et les enfants se vendent et s'achètent comme des bœufs et des chevaux.

Les Chinois étant proclamés enfants, ils sont, grands et petits, châtiés comme des enfants ; le bambou, ce grand niveleur, passe comme un *perpetuum mobile* aussi bien sur les épaules du premier ministre que sur celles du dernier des

esclaves. Aussi la loi fondamentale, la *lex legum*, c'est le tarif des coups, des amendes et des bannissements, le tout symétriquement, on pourrait presque dire géométriquement disposé, de sorte que tant de coups correspondent à tant d'onces d'argent, à tant de milles de distance. Savez-vous quelles instructions préliminaires sont placées en tête de cette législation? « Le bambou est droit, poli, sans branches, de la longueur, de la largeur et du poids marqués dans le tableau. On le prend pour s'en servir par les bouts les moins gros (1). »

Du reste, point de distinction pour les cas de droit : l'homicide involontaire est puni des mêmes peines que le meurtre fait avec préméditation. On peut aisément se figurer qu'avec de pareilles institutions, il est impossible que le sentiment de l'honneur naisse jamais en Chine : de là donc la profonde immoralité de ce peuple, immoralité que ses panégyristes les plus fanatiques se sont vainement efforcés de contester. Les meilleurs amis s'y font un plaisir et un devoir de se duper les uns les autres. Ce qu'il y a de plus insolent, c'est que l'empereur fait tous les jours les plus beaux sermons de morale dans la *Gazette de Pékin;* qu'il exalte sans cesse les sentiments de générosité, de libéralité, qui animent ce fils du ciel, ce bon père de son peuple chéri, tandis que des milliers de ses enfants meurent de saleté et de misère dans les rues des grandes villes et sur les radeaux des fleuves et des rivières. N'est-ce pas ajouter l'hypocrisie à l'outrage et au mensonge?

L'empereur est à la fois le chef de l'État et de la religion. La

(1) *J. J. Ampère*, Fragments d'un essai sur l'Histoire des lois par les mœurs, insérés dans la *Revue des Deux Mondes* et reproduits par la *Revue universelle*, 2e année, t. II, p. 116.

religion de la Chine est donc essentiellement religion de l'État, nouveau motif pour les missionnaires jésuites et les sophistes de vanter outre mesure les institutions chinoises. Le contraire existe dans le lamisme, qui se développe librement dans sa sphère. La religion de la Chine ne peut donc pas être pour nous ce qu'elle est pour ce pays, je veux dire la libre communication des êtres finis avec l'Être infini, sans qu'ils aient à craindre ou à invoquer le pouvoir temporel. En Chine, la religion dépend de l'empereur, qui s'adresse pour tous à la nature, et particulièrement au ciel ; de là les influences bonnes ou mauvaises qu'exercent sur le ciel les actions bonnes ou mauvaises du peuple et de l'empereur ; de là la magie, la sorcellerie, toutes les superstitions. Les particuliers et les provinces ont des génies soumis à l'empereur, qui ne reconnait que la puissance générale du ciel, et qui, par là, devient le législateur du firmament et de la terre. Ainsi le pouvoir paternel du prince est entendu dans un sens absolu comme celui de Dieu. Non-seulement il est appelé maître du ciel et de la terre, fils des cieux, ou plutôt fils de Dieu, mais encore sa volonté est effectivement révérée comme la volonté divine et même identifiée avec elle. Le christianisme enseigne bien aussi que toute puissance vient de Dieu, mais il ne confond aucune autorité avec celle de l'Éternel.

Les génies des Chinois sont sculptés, et on leur voue un culte spécial : ce sont d'horribles idoles, d'affreux magots, auxquels l'art ne s'est pas essayé, parce que l'art ne touche qu'aux objets d'une nature spirituelle. Les cinq éléments ont chacun leur génie ; la dynastie régnante a son génie ; chaque province, chaque ville, chaque montagne, chaque fleuve a son génie et ses bonzes. Néanmoins, comme les empereurs sont

maitres de tous ces génies, ils sont maitres aussi de leurs prêtres, et l'on en a vu plus d'un séculariser leurs couvents, confisquer leurs biens et les faire rentrer eux-mêmes dans la vie civile. Du reste, les bonzes prédisent l'avenir et conjurent les éléments. Pour tout ce qui leur semble pur effet du hasard, pour tout ce qu'ils ne peuvent pas interpréter d'une manière plus ou moins naturelle, les Chinois ont recours à ces charlatans, et font, par cela même, preuve de leur pauvreté d'esprit. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans le catalogue de leurs plus anciens caractères, ils n'ont pas de signe servant à désigner le prêtre, ils n'ont que celui qui doit représenter un magicien. Leur pauvreté d'esprit perce chez eux jusque dans ce qui est la base de tout développement intellectuel, je veux dire dans leur langage et leur écriture. Pour un idiome qui n'a pas beaucoup plus de 300, qui a toujours moins de 400, et si l'on en veut croire les nouveaux observateurs critiques, n'a pas plus de 272 mots radicaux monosyllabiques, sans aucune grammaire; dans lequel encore il faut recourir aux inflexions de la voix et à quatre espèces différentes d'intonations pour exprimer les significations diverses et souvent disparates du même mot; significations, du reste, qui ne peuvent être exactement précisées que par les caractères de l'écriture; pour une pareille langue, les Chinois possèdent le nombre exorbitant de 80,000 caractères, tandis que celui des hiéroglyphes égyptiens ne monte qu'à 800 environ. Le système de l'écriture chinoise est donc le plus compliqué de l'univers. Il est vrai que de tout ce grand nombre de caractères existants ou possibles, un quart à peine est communément en usage. Comme les idées abstraites ou les idées très-composées ne peuvent être fixées et déterminées

que par ces caractères artificiels, il s'ensuit que cette langue repose beaucoup plus sur l'écriture que sur la parole; car le même son de la voix peut souvent être exprimé par 160 signes différents, et présenter autant de significations. Il arrive fréquemment que des Chinois dans une conversation, ne pouvant s'entendre ni s'expliquer avec clarté, ont recours à l'écriture même, ou à des gestes télégraphiques. Savoir se tirer de ce chaos inextricable de signes jadis emblématiques, aujourd'hui conventionnels, ou en d'autres termes, savoir lire et écrire, voilà l'objet principal et le résumé de l'instruction scientifique des Chinois; encore le plus savant d'entre eux rencontre-t-il quelquefois des problèmes difficiles à résoudre. Leurs docteurs ont cependant réussi à fixer ces éléments tant bien que mal dans 214 clefs ou emblèmes graphiques. Les principaux signes qu'ils ont adoptés sont des images grossièrement tracées de ces objets matériels et sensibles qui entourent de près et frappent directement l'homme vivant encore dans le premier âge : tels que le soleil et la lune, les animaux et les plantes, ou de ceux qu'il possède dans le second âge, tels que les armes et les instruments d'un usage journalier, ou enfin les différentes parties d'une habitation.

L'illustre Français, le savant Rémusat, qui, de nos jours, a donné une vie nouvelle aux études chinoises, et qui a répandu sur ce pays un jour beaucoup plus vif que celui qui l'avait éclairé jusqu'ici, ne trouve pas de termes pour exprimer son étonnement sur le peu de valeur de ces emblèmes fondamentaux et de ces clefs de l'écriture. La combinaison même de plusieurs caractères simples pour exprimer des idées plus abstraites, ne semble pas avoir été faite d'après un principe plus intelligent; car elle paraît être provenue des im-

pressions et des observations les plus communes de la vie ordinaire; par exemple, le caractère qui signifie *bonheur* est composé de deux autres, dont l'un représente une bouche ouverte, et l'autre une main pleine de riz ou le riz en général. Il est donc évident que pour un Chinois le bonheur en général n'est rien d'abstrait, de transcendant, de mystique, de purement spirituel, mais que, dans son imagination, il repose tout simplement, comme le prouve ce caractère de l'écriture, sur l'idée qu'il se fait d'une bouche toujours suffisamment remplie d'un riz bon et savoureux. Rémusat donne encore un autre exemple de ce genre, lorsqu'il nous apprend avec beaucoup de réserve, et en termes très-mesurés, que le caractère qui désigne une *femme*, répété deux fois dans le même endroit, signifie *querelle* et *dispute*; répété trois fois veut dire *désordre, inconduite* ou *immoralité*. Ces associations d'idées, au fond plates et triviales, restent bien loin de ce sentiment ingénieux des secrets de la nature, de ce vague pressentiment qu'on saisit, quoiqu'il ne soit pas encore suffisamment développé dans ce que nous connaissons des hiéroglyphes égyptiens; de ces symboles qui respirent un spiritualisme si délicat, et qui, d'ailleurs, ont pu être employés et ont été effectivement employés suivant la méthode plus commode de l'alphabet. Le léger nuage symbolique qui, dans les hiéroglyphes, entoure la simple signification des mots, est là comme un voile animé de la vie, comme le souffle d'un esprit supérieur, comme l'indice d'un sens éminemment expressif et profondément compris; enfin, comme le lot privilégié d'une écriture et d'une numismatique destinées à un but plus élevé.

Les Chinois, cependant, outre cette multitude innombrable de caractères qui entrent dans leurs écritures, possèdent en-

core un autre système d'emblèmes scientifiques, de caractères symboliques, qui sont contenus dans le plus ancien de leurs livres sacrés, c'est-à-dire dans l'Yking, *livre de l'unité*, ou selon d'autres, *livre des transformations*. L'une et l'autre dénomination s'accorde avec le sens des symboles, sens qu'il n'est pas très-difficile de démêler, si l'on entre dans l'esprit de l'antiquité. La base de tout savoir supérieur ne consiste, chez les Chinois, qu'en 2 traits ou 2 figures fondamentales, desquelles proviennent originairement les 4 symboles et les 8 *koouas* ou combinaisons représentant la nature. Ces 2 lignes sont, l'une droite et continue, l'autre courbe et divisée en 2 parties. Placez 2 lignes droites, l'une à côté ou plutôt au-dessus de l'autre, comme dans le signe arithmétique dont nous nous servons pour indiquer l'égalité; ou bien condnisez ensemble 2 courbes; ou bien encore, tracez une figure mixte, composée de ces deux sortes de lignes, qui elles-mêmes admettent une double combinaison, suivant que la courbe occupe le dessus ou le dessous, ces simples éléments forment les 4 symboles, s'appliquent aux éléments de la nature, aux principes fondamentaux de toutes les choses existantes, et par conséquent, les représentent dans les sciences. On a beaucoup discuté, depuis Leibnitz jusqu'à Rémusat, sur le sens occulte et la signification réelle de ces traits élémentaires qui jouent un si grand rôle dans toute l'ancienne littérature des Chinois, et sur lesquels ceux-ci ont même écrit beaucoup de savants commentaires. Il nous semble que le vrai sens de ces signes, qui n'est pas, après tout, tellement impénétrable, peut s'expliquer et s'éclaircir à l'aide de nos catégories. Ces signes, en effet, répondent aux idées fondamentales de l'ancienne philosophie naturelle des Grecs. Les écrits de Platon parlent

souvent d'un *un* et d'un *autre*, et aussi d'une *unité* et d'une *dualité*, en qualité d'éléments de la nature, ou de premiers principes de toute existence. Ces mots font allusion à la première opposition qui s'éleva du sein de l'homme et de la nature, et aux autres conflits qui en résultèrent; de même qu'à la possibilité, à la nécessité de rétablir, de refaire, de reconstruire cette simplicité, cette unité qui précéda toute opposition, et dans laquelle toute discorde se fond et disparaît. Les koouas dès lors ne présenteraient que la plus simple expression, que la dernière formule de toute pensée analytique opposante, appliquée au jeu dynamique de la nature. Écoutons, sur ce point, Abel Rémusat : « Le grand principe primitif a engendré et produit les deux égalités et les deux différences, en un mot, les deux règles fondamentales de l'existence. Ces deux règles, ces deux contrastes, savoir, le *yu* et le *yang*, ou en d'autres termes, le repos et le mouvement (le oui et le non, comme on pourrait encore les désigner) ont donné naissance aux quatre images ou symboles qui, à leur tour, produisirent les huit koouas ou compositions, avec toutes les autres combinaisons ultérieures. » Les 8 koouas sont : l'éther ou *kien*, l'eau pure ou *kui*, le feu pur ou *li*, le tonnerre ou *tchin*, le vent ou *sioun*, l'eau ordinaire ou *kan*, les montagnes ou *ken*, la terre ou *kuen*.

Ce fut sur cette base de la connaissance et de la pensée, qui, chez les Chinois, procèdent des similitudes ou unités aux multiplicités, aux disparités, que fut bâti le système intellectuel et purement spéculatif dont Lao-Tseu est regardé comme le fondateur. La secte Tao-Tsé, qui suivit ces doctrines, dégénéra plus tard en polythéisme. Les prêtres et les prêtresses de Tao-Tsé vivent dans le célibat et font

métier et marchandise de la magie (1) et de l'astrologie.

Mais, comme il est nécessaire de ne pas perdre de vue l'ordre du développement intellectuel de cette nation, il ne sera pas déplacé de faire observer en ce lieu qu'on peut, d'après tout ce qui nous est connu, y distinguer, toujours d'après nos catégories, trois moments principaux, trois grandes époques successives dans la marche générale de la religion et de la science. La première époque est celle de la tra-

(1) Comme la magie joue un rôle immense dans tout l'Orient, je traduirai ici l'explication qu'en a donnée M. le docteur *Louis Herman Friedlænder*, professeur à l'université de Halle, dans ses savantes leçons sur l'Histoire de la médecine, p. 21-23 (en allemand) : « La magie est la domination la plus pure de l'esprit sur la nature. Cette domination est exercée de la manière la plus sublime et la plus miraculeuse par celui dont la pensée a créé le monde de rien et n'a cessé de l'animer. Dieu est le souverain mage, et il communique une partie de sa force magique aux hommes, s'ils sont purs et sans tache, et, que, par la foi et la piété, ils soient d'accord avec lui. Ainsi l'on peut croire que l'homme primitif, sorti pur des mains du créateur, s'est trouvé dans la possession de forces magiques qui plus tard furent encore à la disposition ceux qui étaient animés de l'esprit de Dieu...

« A côté de la magie de l'esprit, il y a la magie de la nature, qui est une puissance occulte, mais agissante, dans le secret de laquelle l'homme veut pénétrer alors qu'il ne possède plus la conscience de la magie spirituelle ou divine. Partout où l'idée d'un seul Dieu est disparue, partout où le verbe de la révélation s'est éteint dans la mer bruyante de la matière, là se forme le culte de la nature et l'esprit de la terre crée une religion de terreur. Bientôt le regard effrayé des humains se fixe sur les astres, qui bientôt aussi exerceront une funeste influence sur les choses de la terre. C'est l'origine du sabéisme, qui veut chercher la magie de la nature dans ces lois mystérieuses burinées en traits de flamme sur la voûte des cieux, et révère, dans les constellations, l'ascendant de forces supérieures sur des forces inférieures. Plus tard on voit naître l'as-

dition ancienne et sacrée, proclamant un seul Être suprême, de la constitution établie sur elle, de l'idée fondamentale qui a servi de base à cet empire, enfin des mœurs et des doctrines morales primitives. Cette religion, qui n'est autre chose qu'un souvenir du premier âge de l'humanité, est aujourd'hui dégénérée en ce mécanisme que nous avons décrit plus haut; elle est devenue le culte officiel de la Chine. Environ 600 ans avant l'ère chrétienne, alors que cette ancienne tradition était

trologie... L'homme, qui vit ainsi dans des relations intimes avec la nature, mais qui a rejeté la révélation divine, se croit assez émancipé pour ne trouver qu'en lui-même, dans ses propres forces, le levier de la magie. Le pouvoir intellectuel qu'il possède sur lui-même, il pense pouvoir l'étendre sur la nature, et au moyen de l'action mystique de la fantaisie, s'emparer des forces de cette nature et les faire servir à son but par des prières, des formules, des exorcismes. Prétendant comprendre la langue de la nature, il veut en connaître la volonté par des signes particuliers, et de degré en degré, le vol des oiseaux, la flamme du sacrifice et par dessus tout le songe deviennent pour lui une des sources de la révélation. L'avenir semble se dévoiler à sa clairvoyance, et le peuple étonné prête l'oreille aux prophéties et aux oracles. La magie, fondée sur une connaissance profonde de la nature et éclairée par une croyance respectable, existe dans toutes les religions de l'antiquité; mais par les sacriléges abus qu'on en a faits, elle a fini par dégénérer en sorcellerie et en jongleries abominables. Si la guérison des maladies et l'apaisement du sang par les conjurations et le chant, si les rites, les talismans, les amulettes, etc., des temples consacrés aux dieux de la médecine, nous font voir le culte de la nature dans des tendances salutaires, nous reconnaissons, d'un autre côté, dans la conjuration des morts, dans les attaques mystérieuses contre la vie des autres par la destruction de leur image ou par d'autres artifices également blâmables, les ruses et les fourberies des prêtres qui, dans leur égoïsme, étaient intéressés à tromper les masses. »

entièrement défigurée, commence la seconde époque, celle de la science philosophique, qui se divisa en deux branches. Lao-Tseu prit la raison pour Être suprême et prescrivit l'amour du prochain et la modération dans les passions. La secte Tao-Tsé porta si loin ce culte de la raison, que cette faculté de l'intelligence devint bientôt la panacée universelle : avec la raison l'on s'élevait jusqu'au ciel, avec la raison l'on était immortel; de là du fanatisme, du mysticisme, du charlatanisme. Confucius dirigea son attention exclusivement sur l'unité de Dieu et sur le côté pratique des doctrines morales; l'éthique fut toute sa philosophie, d'où il résulta aussi qu'il s'accorda avec les anciennes institutions politiques de la Chine, avec son histoire et sa tradition sacrée. Cette branche de la civilisation chinoise, renfermée dans les préceptes moraux de Confucius, fut la première connue en Europe, où elle excita l'admiration des savants. Nous pensons qu'à travers ce prisme de préoccupations, l'ensemble n'a pas été assez examiné, ni apprécié à sa juste valeur. Ce philosophe a, selon nous, le grand mérite d'avoir entrevu les principes qui doivent guider les hommes vers un meilleur avenir; mais que l'on se garde bien, comme on l'a fait si souvent, de le comparer au Christ, de mettre ses doctrines en parallèle avec celles du christianisme. Ce serait une profanation.

« Permis à Voltaire, dit très-bien M. Buchez, de jouer au plus fin contre le clergé et de l'embarrasser en lui jetant à la tête de prétendues antiquités chinoises; nous n'avons pas de motifs d'en agir ainsi, et nous pourrons placer la question sur son véritable terrain.

« De quoi s'agit-il, en effet? de savoir si quelque tradition, quelque monument, quelques livres, une seule phrase, un mot,

témoignent qu'antérieurement à Jésus-Christ, le mot fraternité a été entendu comme la loi morale pratique instituant le rapport universel des hommes entre eux sans acception de caste, de nation, de tribu, de famille, d'homme, de femme, d'enfant, d'esclave; si le mot égalité a été entendu comme rattachant sans exception tous les membres de l'humanité à une origine égale et commune, et leur assurant un droit égal aux moyens de pratiquer la fraternité; si le mot liberté a été entendu comme affirmant de tous la capacité du libre arbitre, c'est-à-dire, de travailler ou de ne pas travailler à la fraternité humaine, de mériter ou de démériter devant cette loi afin de recevoir selon leurs œuvres. Cette doctrine absolue créant l'unité humaine par le précepte de la fraternité, c'est-à-dire de l'association universelle, qui est la loi, par l'affirmation de l'égalité ou de l'admissibilité de tous à tous les bienfaits de la société, qui est la négation de tous les obstacles de l'ordre fatal; par le don du libre arbitre, qui est le moyen préjudiciel de l'ordre moral : cette doctrine est-elle ailleurs que dans l'Évangile? non.

« Avant Jésus-Christ, les mots fraternité et égalité ne peuvent s'entendre que des hommes ayant une origine commune et une foi commune, et le mot libre arbitre, que de ceux qui connaissent la loi morale et sont libres devant elle. Ainsi, les chefs de famille, dans la race des dieux mortels, étaient frères, égaux et libres, mais ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni l'étranger, ne participaient à ce lien social. Quant aux bimanes, quant à la race des hommes, elle était le mal aux yeux de la précédente, et n'avait elle-même que la promiscuité des animaux. Ainsi, dans le système des castes, les chefs de famille d'une même caste étaient frères et égaux; mais le rap-

port des castes entre elles, au lieu d'être la fraternité, était une hiérarchie dont chaque degré, totalement et absolument séparé des autres, partait d'une origine spéciale et aboutissait à une fin spéciale. Là il faut dire de la femme et des enfants ce que nous en avons dit dans la société des dieux mortels. Eux seuls, en effet, connaissaient la loi et étaient libres devant elle ; car ils occupaient le degré le plus élevé de l'expiation et ils pouvaient, selon leurs œuvres, retomber dans quelqu'un des degrés inférieurs, ou reconquérir la béatitude.

« Quant à la morale de Confucius, dans laquelle on dit avoir retrouvé jusqu'aux expressions littérales des sublimes doctrines du Christ, nous maintenons d'abord qu'il n'y a pas de signe dans la langue de ce philosophe pour exprimer l'unité humaine. S'il parle effectivement de dévouement et de fraternité, à qui demande-t-il ce dévouement, avec qui cette fraternité? Ces préceptes ne sont-ils pas dans les limites et dans l'esprit même de la loi qui autorise le père à exposer ses enfants, le maître à tuer son esclave, le mari à tuer, sous des peines légères, la première venue de ses femmes principales, et à tuer presque impunément ses femmes inférieures? S'il n'en est pas ainsi, qu'on nous montre une seule ligne de Confucius, même dans les traductions les plus christianisées, où il ait nommément condamné les abominations autorisées par la constitution du Céleste empire? Or, il est positif qu'il n'a rien blâmé de tout cela. Et voilà cependant le moraliste que l'on n'a pas craint d'assimiler à Jésus-Christ : bien plus, on est allé jusqu'à placer au-dessus de lui un homme qui a fait sur les dogmes chinois un travail analogue à celui des stoïciens sur le polythéisme, à celui des pharisiens sur la loi de Moïse ; qui n'a rien demandé au nom des femmes, au nom des en-

fants, au nom des esclaves, et dont la secte n'a rien tenté, ni en précepte, ni en pratique, pour empêcher la nation chinoise de devenir la plus méprisable et la plus infâme des nations. »

Vers la fin du IVe siècle avant Jésus-Christ s'éleva Meng-Tseu, qui avait quelque chose de la méthode et de l'ironie de Socrate, et faisait éclater un esprit de liberté et d'indépendance digne des plus grands hommes de l'antiquité classique; mais sa doctrine, pas plus que celle de Confucius, ne pénétra dans les masses, qu'il laissa exploiter par le despotisme des classes gouvernementales et abrutir par les superstitions des classes sacerdotales. C'était en tous points l'opposé du christianisme, qui commença tout d'abord par la réforme des classes inférieures.

Le troisième moment principal, ou la troisième époque du développement intellectuel des Chinois, doit être fixé à l'introduction dans leur pays du culte indien de Bouddha ou Fo, l'an 70 après Jésus-Christ.

La liberté morale manquant absolument à la Chine, aucun principe ne saurait y avoir un fondement spirituel. Ceci est applicable à la politique, comme à la science, comme à la religion. Celle-ci, chez les Chinois, a pour base la nature, le ciel, la matière et les éléments, qui apparaissent comme génies, sylphes, nymphes, etc., tous dans la dépendance de l'empereur, fils du ciel. Avec un pareil culte, l'esprit est vide, et s'il se replie sur lui-même, il ne peut produire que le vide, le néant; et c'est ce vide, ce néant, qui forme le dogme principal de la religion de Fo, telle que les Chinois l'ont faite. D'après cette religion, rien n'est substantiel dans l'univers et tout ce que nous voyons, tout ce que nous sentons n'est qu'un changement de formes : de là la métempsycose de Fo. Ce principe

du néant, voilà Dieu. Dieu est donc dans un éternel repos, sans mouvement, sans volonté, sans changement. Ce néant est toujours un, toujours d'accord avec lui-même. Pour être heureux, l'homme doit s'efforcer de ressembler à cet être : il ne doit rien vouloir, rien faire, rien demander. Dans cet état de béatitude, il ne saurait être question ni de vertu ni de vice; le véritable bonheur consiste dans l'union avec ce rien. Celui qui possède la passivité la plus complète, celui-là est Fo. A Ceylan et dans l'empire de Birman, où ce bouddhisme corrompu a pris racine, règne généralement la conviction qu'à force de méditations on peut parvenir à se soustraire aux maladies, à la vieillesse, voire à la mort. Les Mongols, qui s'étendent à travers toute l'Asie centrale jusqu'en Russie, professent ce culte, et ils lui ont donné un représentant, le lama, qui tient entre ses mains toute la vie religieuse et politique de la nation. Comme Dieu est un être absolument impassible et isolé, toute vertu consiste à l'imiter : de là l'éducation solitaire et presque femelle donnée au lama; de là les innombrables couvents d'hommes et de femmes répandus dans le Thibet, dans l'Inde, dans la Chine, dans toute l'Asie mongolique. Comme ces sectaires croient à la métempsycose, ils s'abstiennent de tuer les êtres vivants et ne prennent aucune nourriture animale. Leurs temples sont remplis d'images sacrées, dont chacune passe pour pouvoir exercer sur eux des influences particulières. Du reste, le lamisme et le bouddhisme, partout où ils se sont établis, ont repoussé le chamanisme ou le culte de la magie, et considérablement adouci et simplifié les mœurs des Mongols.

Cependant, messieurs, il est à remarquer que les traditions antiques des Chinois ne sont pas à beaucoup près aussi sur-

chargées de fictions et aussi défigurées par les fables que la plupart des autres peuples de l'Asie, ni même que celles des peuples païens de l'Europe occidentale. Il en résulte que la poésie chinoise n'est pas aussi mystique que celle des autres nations orientales; mais, en revanche, elle est plus lyrique, ou bien elle roule sur des anecdotes et des légendes, qui toutes ont pour objet les relations pratiques de la vie.

L'ancienne tradition chinoise offre beaucoup de ressemblance avec la révélation divine, consignée dans les écrits de Moïse, ainsi qu'avec la tradition sacrée de plusieurs autres peuples de l'Asie occidentale et nommément des Perses. Je veux seulement ici faire ressortir un trait qui, plus que tout autre, rend le rapport frappant. L'Yking parle en termes explicites d'un dragon rebelle ou de l'esprit de ce dragon qui, poussé par l'orgueil, voulut s'élancer vers les cieux et fut pour cela précipité dans l'abîme; ce qui rappelle tout à fait ce que l'Écriture sainte dit de l'esprit superbe et ce que les Pères rapportent d'Ahriman; mais, par un concours étrange et vraiment naïf, ce dragon est le symbole et l'image sacrée de l'empire de la Chine et de ses souverains.

Au surplus, en Chine, la science n'est pas plus libre que la religion. L'empereur commande à la science. Il a sous ses ordres plusieurs tribunaux chargés de la préparer. Ainsi il y a un tribunal de l'astronomie où l'on admettait auparavant des prêtres chrétiens, car les Chinois ne s'entendent guère en astronomie. La principale occupation de ce tribunal est la confection du calendrier. Si un astronome a mal fixé les jours, il faut qu'il meure. Un collége est spécialement chargé de la rédaction des décrets et ordonnances, c'est une affaire d'État. L'académie des sciences est établie dans le palais même de

l'empereur, qui fait distribuer un certain nombre de coups de bambou pour chaque faute d'impression. Toutes les sciences se ressentent de cette funeste influence extérieure. L'histoire des Chinois ne contient que des faits, point de critique, point de raisonnements, point de jugements. Leur science du droit n'est qu'une collection matérielle de lois, et leur morale indique simplement les devoirs; mais tout fond manque.

L'enfance de ce peuple se montre d'une manière frappante dans les sciences exactes; les Chinois connaissent à peine les premiers éléments des mathématiques; leur arithmétique et leur géométrie se bornent à quelques règles pratiques. Ils ne savent de physique que le peu qui leur a été enseigné par les jésuites. L'horlogerie, la gnomonique, l'optique et l'électricité leur sont inconnues; ils ne savent pas grand'chose de l'hydrostatique et de l'hydraulique. Leur chirurgie est abandonnée aux barbiers et leur médecine aux charlatans de la secte de Fo et de Tao-Tsé. Ils prétendent avoir connu la poudre à tirer avant les Européens, et ce sont les jésuites qui leur ont fondu les premiers canons. Ils ont longtemps passé pour être de profonds astronomes, mais le célèbre La Place a réduit leur savoir à sa juste valeur. Si leur almanach impérial est bien fait, cela n'a rien d'étonnant, puisque la partie astronomique en a, pendant des années, été confiée à des étrangers (1). Comment, d'ailleurs, voulez-vous que la science, la véritable science progresse, alors que richesse, gloire, puissance ne sont que pour ceux qui possèdent le mieux toutes les vieilleries du passé?

(1) Il y a de précieux renseignements dans la Biographie du missionnaire belge *Verbiest*, par M. l'abbé Carton.

Les Chinois ne sont guère avancés dans la peinture, et comment le seraient-ils? Avec leurs institutions pourraient-ils jamais parvenir à idéaliser par le pinceau ou le burin les idées du bon, du vrai et du beau que révèlent Dieu, l'univers et l'humanité? Leurs peintres sont réduits à une imitation servile et sèche de la nature. Dans leurs tableaux on ne voit ni ombre, ni perspective, ni rien de ce qui donne de l'âme, de l'expression et du mouvement; mais, grands enfants qu'ils sont, ils copient avec une exactitude étonnante tout tableau qu'on leur donne; il serait même difficile pour le plus habile artiste européen de représenter plus fidèlement qu'eux sur le papier, sur verre et sur toile des objets d'histoire naturelle, tels que poissons, oiseaux, insectes, fleurs, etc., dont ils savent rendre jusqu'aux moindres détails.

Mais, d'une autre part, les Européens, précisément parce que, chez eux, la nature spirituelle est développée davantage, n'ont pas su jusqu'ici imiter la dextérité matérielle des Chinois. Ainsi, par exemple, aucun peuple n'a porté à un plus haut degré de perfection l'art de teindre et d'extraire les matières colorantes des substances animales, végétales et minérales. Ce sont les Chinois qui ont appris aux Européens la méthode de trouver la proportion exacte pour les alliages métalliques. La couleur bleue sur leur porcelaine est bien plus vive et plus transparente que celle qu'on voit sur nos poteries, et pourtant c'est avec le cobalt fritte, qui leur vient de nous, qu'ils font cette couleur. Le biscuit de leur porcelaine surpasse en blancheur et en dureté tous ceux qui se fabriquent en Europe, mais pour ce qui regarde la beauté de la forme et le goût des ornements, la supériorité est incontestablement du côté des Européens. Ils sont encore nos maîtres

dans l'art de tailler et de sculpter l'ivoire, la nacre et l'écaille, dont ils font des milliers d'ouvrages d'une délicatesse admirable, comme éventails, paniers, pagodes, etc.; ils excellent aussi dans la gravure sur pierres fines, et aucun Européen n'a encore su imiter leurs grandes lanternes rondes, en corne de toute pièce, de plusieurs pieds de diamètre, parfaitement diaphanes et sans taches ni endroits opaques (1).

Dans leur isolement, les Chinois sont trop fiers pour adopter beaucoup des Européens, tellement que pour se prémunir contre eux et contre les étrangers en général, ils ont cru nécessaire d'entourer le vaste coin qu'ils occupent, à l'est de l'Asie, de cette muraille gigantesque, avec les matériaux de laquelle on pourrait construire autour du globe entier un mur de hauteur et d'épaisseur moyennes.

Quelles sont maintenant, messieurs, en substance, les conséquences que nous pourrons tirer de ce que nous venons de dire sur la Chine et sur ses habitants? Ce sont à peu près les suivantes : parmi les grands peuples les moins éloignés d'abord du premier âge de l'humanité, les Chinois occupent un rang certainement très-remarquable, bien qu'ils montrent ce qu'a pu devenir, par une civilisation raffinée, un peuple mongolique qui s'est conservé sans mélange avec d'autres peuples. Dans leurs plus anciennes annales et dans leurs livres classiques, on trouve des preuves nombreuses de cette position élevée qu'ils ont occupée à l'origine; mais, dans le cours du second âge, la science a pris chez eux une direction toute fausse, qui s'est communiquée en partie à leur langue si artificielle et si

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Chine*, par MM. *Maldola* et *Schnitzler*.

compliquée. Tombant dans l'idolâtrie politique, de degrés en degrés, et toujours plus bas, ils finirent par adopter un culte étranger, singerie bizarre du christianisme; ils négligèrent tout ce qui tient de la nature spirituelle de l'homme : libre arbitre, moralité, sentiment religieux, et en quelque sorte jusqu'à la science et l'art. L'empereur parle toujours avec dignité, avec bonté, avec tendresse au peuple, qui ne possède aucune idée de liberté humaine et ne se croit là que pour traîner le char de Sa Majesté. Le fardeau qui l'écrase est à ses yeux un décret de l'inexorable destin, et il n'a aucune répugnance à se vendre comme esclave et à manger volontairement le pain amer de la servitude. Le suicide, effet de vengeances privées non assouvies, et l'exposition des enfants, événements très-ordinaires et pour ainsi dire quotidiens, témoignent du peu d'estime que les Chinois ont pour eux mêmes et pour le monde. Honneur, mille fois honneur à ces vertueux missionnaires du christianisme qui, en Chine, ont sauvé la vie et donné asile à tant de malheureux qui seraient morts sans miséricorde; honneur à eux, car ils ont revendiqué *l'homme* dans un pays où l'on ne connait pas encore *l'homme!*

Et que l'on ne s'imagine pas que ce tableau de la Chine soit fait avec partialité; il est emprunté trait pour trait à ses plus chauds admirateurs. Abstraction faite de ce que j'ai dit plus haut par rapport au christianisme, j'ai le plus profond respect pour les admirables préceptes renfermés dans les Kings, le nom de Confucius m'est cher comme celui d'un grand homme; mais je ne méconnaitrai jamais les liens qui le retenaient captif, et avec lesquels il a, malgré lui, je le veux bien, garrotté un peuple superstitieux et toute l'organisation sociale de son pays, en lui imposant sa morale politique, qui

paralysa le développement intellectuel de la nation et la changea en un peuple d'enfants. Impossible d'y introduire la loi du progrès sans renverser la grande muraille, sans faire sauter le colosse; impossible d'y faire sentir une plus grande liberté de cœur et d'esprit sans en changer ou modifier les populations mêmes par un système convenable de colonisation, qui vienne du dehors ou qui se porte à l'extérieur. Mais que la Chine jusqu'ici tienne ses portes étroitement fermées aux Européens, cela s'explique et se justifie : elle a été témoin de leur conduite peu humanitaire dans les Indes orientales, dans les îles et dans le nord de l'Asie, autour d'elle, à côté d'elle et chez elle. Ivres d'orgueil tatare, les Chinois méprisent le marchand qui quitte sa patrie pour la terre étrangère; ils prennent en riant son or et lui donnent en échange du thé qui l'empoisonne. Mais la Providence, qui n'a pas condamné l'humanité à vivre éternellement isolée et hostile, a voulu que, dans les livres religieux et philosophiques de la Chine, de la Cochinchine, du Tonkin, du Laos, de Corée, de la Tatarie orientale, du Japon, du Thibet, il se soit conservé, au milieu d'un épais fumier d'absurdités et de superstitions, de hautes pensées qui placent ces pays bien au-dessus des autres contrées du paganisme, de sublimes préceptes de morale, des rêves enchanteurs d'un avenir qui devra relier un jour tous les hommes et toutes les races en une seule famille, l'aurore enfin de ce grand soleil de la vérité, une, éternelle, universelle, qui luira un jour sur nos têtes et fera le tour du monde.

DIXIÈME LEÇON.

30 mars 1840.

De l'Inde. — Portrait et histoire de l'Inde. — Religion. — Trinité indienne. — Culte de Bouddha. — Langues de l'Inde. — Sanscrit et pracrit. — Constitution. — Castes. — De la race des brahmanes et du sacerdoce héréditaire. — Des parias. — Différences entre les états dans le monde chrétien et dans l'Inde. — Culte de Brahma. — Profanation de la dignité humaine. — Coutumes atroces et ridicules. — État de la propriété. — Condition de la femme. — Difficulté de bien connaître les conceptions religieuses de l'Inde. — Deux sortes de cultes. — Polythéisme. — Horribles défauts des Indiens. — Leur littérature. — Les Védas. — Les lois de Manou. — L'histoire. — Relations des Grecs sur l'Inde. — Punition de l'égoïsme des brahmanes. — Parallèle entre l'Orient et l'Occident.

Messieurs,

L'Inde est, comme la Chine, un État stationnaire : c'est un empire merveilleux, un monde enchanté, qui présente le contraste le plus abrupt avec la Chine, toute pleine de froide et prosaïque raison. L'Inde est la terre de l'imagination et du

sentiment. Sa beauté est celle d'une femme délicate et frêle dont les joues sont teintes d'un léger incarnat, on dirait d'un souffle de l'âme, et dont les traits et la bouche sont mous et tendus. Je ne sais, messieurs, si vous avez jamais vu ce célèbre tableau de Schoreel, le peintre aux rayonnantes couleurs. La Vierge sainte est couchée sur son lit de mort, belle de sa beauté première; déjà son esprit immortel s'élève vers les célestes régions, tandis que sa face radieuse sourit un dernier baiser d'adieu à la terre. Tel est le portrait de l'Inde, l'empire des rêves et des molles affections. Mais si jamais nous mettons le pied dans ce parquet de fleurs avec nos idées de liberté et de dignité humaine, alors, ô douleur, le désenchantement sera complet : adieu les rubis et les perles, et les riches tissus, et les essences précieuses, et l'huile de rose, et les éléphants, et les bosquets aromatiques!

Lorsque Alexandre, poussant ses conquêtes jusqu'au fond de l'Inde, eut enfin réalisé au gré de ses ardents désirs la marche fabuleuse de Bacchus escorté de ses bacchantes, les Grecs trouvèrent en deçà du Gange un pays vaste, fertile, d'une culture admirable, fortement peuplé, couvert de villes florissantes et partagé en divers États plus ou moins grands; mais ils firent de vains efforts pour pénétrer au delà et pour atteindre au terme où aspirait l'ambition de leur prince. Ils trouvèrent les Indiens divisés en castes héréditaires à peu près comme aujourd'hui, si ce n'est qu'ils en distinguèrent sept au lieu de quatre. Ils remarquèrent aussi le schisme qui divisait le pays en deux partis ou sectes, les brahmanes et les samanéens. La première de ces deux sectes, encore subsistante, mieux établie, plus étendue que les autres, et les dominant toutes, professe le culte de Brahma, de Vichnou et de

Shiva, si remarquable par son dogme de la transmigration des âmes, lequel influa si puissamment sur toutes les autres conceptions et sur les diverses tendances de la philosophie indienne, ainsi que sur toute la vie de ce peuple.

Sous la dénomination grecque de samanéens, nous devons entendre assurément les bouddhistes, puisque les disciples de Fo, chez les nations demi-barbares de l'Asie centrale, donnent encore ce nom de chamans à leurs prêtres, réduits chez eux au triste rôle de magiciens et de jongleurs, comme tous les prêtres des autres nations païennes, pareillement placées sur le dernier degré de l'échelle de la civilisation et plongées dans la dépravation la plus profonde et dans toutes les extravagances de la superstition. Avant d'être avili de la sorte, le nom de Bouddha, qui appartient à la langue des Indiens, et que nous retrouvons à chaque instant dans leurs livres de piété et de philosophie, renfermait un sens profondément métaphysique qui s'est encore conservé dans le sanscrit. Il désigne ce repos de l'esprit, ce goût intérieur, cette entière quiétude de l'âme, nécessaire à l'homme pour consommer son union avec Dieu, et l'unique voie pour arriver à lui.

En général, tous les noms donnés à Bouddha, aux ministres de son culte, ou aux doctrines et aux mystères de cette religion sont indiens, tant au Thibet et chez les peuples mongols, qu'au Siam, au Pégu et au Japon. Bouddha, que les Chinois, par une abréviation singulière, ont transformé en Fo, glorifie et célèbre la divine sagesse qui, selon les traditions et les croyances de ses disciples, brilla en lui par des signes manifestes et éclatants. Outre les bouddhistes, qui se trouvent en grand nombre dans plusieurs

provinces de l'Indostan, en même temps qu'ils dominent dans toute la péninsule indo-chinoise, d'autres schismes et d'autres erreurs ont ébranlé les doctrines et la foi religieuse de l'Inde proprement dite : telle est la secte de Jainas, qui, tenant le milieu entre la religion primitive et dominante de Brahma et le culte des bouddhistes, rejette, à l'exemple de ceux-ci, la constitution et le partage des castes. La religion principale, établie d'après l'antique théologie indienne, distingue trois sortes de disciples, tous parfaitement orthodoxes, bien qu'ils aient entre eux des opinions, des croyances et des mœurs assez différentes, suivant qu'ils reconnaissent pour leur Dieu l'une ou l'autre des trois personnes de la puissante trinité que composent Brahma, Vichnou et Shiva, et qu'ils lui consacrent exclusivement leurs adorations et leur culte. De nos jours, le mahométisme occupe plusieurs millions d'habitants, et le persan, ou plutôt un dialecte corrompu de cette langue se parle en divers lieux de l'Inde et de la Mongolie. Dans plusieurs provinces, notamment vers les côtes méridionales et dans l'île de Ceylan, les indigènes ne connaissent point la langue classique, cette langue si parfaite de l'Inde antique. Le nom de sanscrit, donné à cette langue, désigne à la fois sa perfection, sa richesse, son excellence artistique, tandis que le pracrit, qui n'est d'usage sur le théâtre que dans les scènes dialoguées et entrecoupées de sanscrit, signifie proprement la langue sans art, la langue de la nature : au fond, ce n'est que le sanscrit adouci dans la prononciation. D'ordinaire, dans les rôles dramatiques, les hommes parlent sanscrit et les femmes pracrit. Du reste, il n'est presque aucune province qui n'ait son patois propre et distinct.

Il appartient surtout à la philosophie de l'histoire de faire

connaître comment l'Inde, dans la suite des révolutions qui l'agitèrent et des invasions étrangères qui fondirent sur elle, sut conserver ses institutions sociales, sa constitution par castes, et comment encore au milieu du mouvement des siècles, elle demeure toujours immuable dans ses formes, et telle qu'un monument vivant de la première période du second âge humanitaire.

En Chine, messieurs, nous avons vu régner l'égalité de tous les individus dans l'esclavage, de sorte que les spécialités ne pouvaient se faire jour, ni acquérir aucune place indépendante, aucune liberté subjective. Le contraire a lieu dans l'Inde; les différences s'y sont établies et développées, mais elles sont retombées sous l'empire de la nature. Pour qu'il y ait réellement vitalité organique, il faut, d'une part, qu'il y ait une âme vivifiante, et de l'autre, que les individualités se constituent, se cultivent, se combinent en un système dont tous les principes convergent harmoniquement vers un centre toujours animé. Or, c'est là ce qui a constamment manqué à l'Inde; les particularités organiques, au lieu de dériver librement du centre pour y aboutir de nouveau en toute spontanéité, en toute vitalité, se sont atrophiées, pétrifiées, et par leur immutabilité, elles ont condamné le peuple indou au plus dégradant servilisme. Ces différences sont les castes. Dans les États européens, il y a aussi des différences qui doivent se manifester : à cet effet, les individus obtiennent la liberté et développent leur essence. Dans l'Inde, il n'est question ni de liberté, ni de moralité intérieure; en Europe, les différences qui éclatent ne sont que des fonctions, des ordres, qui doivent former des sphères distinctes et libres; dans l'Inde, au contraire, les individualités sont sacrifiées,

on n'y marque que les masses, liées par les indestructibles liens de la politique et de la religion. La vie n'existe que là où toutes les parties du corps fonctionnent en pleine activité; or, la vie sociale de l'Inde ressemble à la vie physique des polypes, dont à peine les parties inférieures éprouvent quelque sensation.

Si nous examinons cette vie sociale, nous y rencontrerons: 1° la religion, et ses représentants, les brahmanes, occupant le premier rang, formant la première caste, la caste destinée à éclairer et à moraliser; 2° les *kchatryas* ou *khettris*, classe des guerriers ou des rajahs, classe qui défend la cité et l'État à l'intérieur et à l'extérieur. Les Naïrs de la côte de Malabar, les Rajepouts, les Seikhs et les Mahrattes se rattachent à ce groupe; 3° les *vaishyas*, formant l'état agricole, industriel et commerçant; 4° enfin, les *shoudras*, état servant et comprenant les artisans et les ouvriers.

Si l'on étudie philosophiquement la destination de l'homme, on sera forcé de conclure que nécessairement l'humanité doit se diviser en catégories. Il faut que les facultés de l'homme s'appliquent aux buts principaux contenus dans le but général de l'humanité. Ces buts consistent dans la réalisation du bien, de la moralité, du droit, de la religion, de la science et de l'art. Ces buts sont intimement liés entre eux, car ils sont d'ordre divin; et quoique tous se rapportent les uns aux autres, ils doivent néanmoins être distingués entre eux et former des buts séparés pour l'activité humaine, puisqu'un seul homme ne pourrait les réaliser tous à la fois; mais par cela qu'ils se rapportent à un but commun, ils doivent former l'objet de l'activité commune, concertée ou sociale. La société doit se partager en plusieurs sociétés particulières

dont chacune se proposera la poursuite d'un des buts principaux : il y aura donc une association religieuse, une association morale, une association juridique, une association politique, une association scientifique, une association artistique. Mais comme l'homme est un être essentiellement libre, il s'ensuit qu'il doit accomplir librement chacun de ces buts, c'est-à-dire qu'il doit se développer librement, selon ses goûts et ses aptitudes.

L'Inde a compris la *différenciation* des occupations sociales; mais elle a sacrifié une chose, une chose capitale : la liberté morale, l'individualité de l'homme. L'individu y appartient à une caste, non pas par son libre choix, mais par le hasard de la naissance. En pareille organisation, la vie touche à la mort, parce que des chaines d'airain arrêtent la vie qui veut se prononcer. Ce que la naissance a une fois décidé, nul mortel ne peut en disposer autrement; c'est pourquoi défense aux castes de se mêler, de se marier entre elles. Déjà Arrien comptait 7 castes, et de nos jours on en a trouvé jusqu'à 30, mais subordonnées aux 4 principales. La polygamie conduit, de toute nécessité, à ces confusions. Un brahmane, par exemple, peut prendre trois femmes des trois autres castes, pourvu qu'il soit marié dans la sienne. Les enfants issus de ce mélange n'appartenaient d'abord à aucune caste; mais un roi trouva le moyen de les classer. On les admit aux arts et métiers : les uns devinrent tisserands, les autres forgerons, et ainsi les diverses occupations produisirent des groupes divers. La principale de ces castes mélangées est celle qui provient de l'union d'un brahmane avec une femme de la caste militaire. La plus abjecte est celle des chandalas, qui remplissent à peu près les mêmes occupations que les parias : ils exécutent les

criminels, emportent les cadavres, et sont chargés de tout ce qui est impur et vil. On en voit qui rampent à terre comme des serpents, se perchent sur les arbres morts et les vieux murs comme des hiboux, et font entendre, lorsqu'ils ont faim, des hurlements plaintifs. Cette classe d'êtres anathématisés n'est que le rebut de toutes les autres classes; si à l'approche d'un brahmane un de ces malheureux ne s'éloigne pas, le prêtre a le droit de le massacrer sur l'heure. Si un paria boit dans un étang, l'étang est souillé et il faut qu'il soit purifié.

Nous avons indiqué, dans la première leçon, la cause de la création des castes, cause appuyée par l'histoire politique de l'Inde. Ces divisions une fois établies, on alla plus loin, on leur donna une sanction religieuse. Brahma lui-même, disent les livres sacrés de l'Indostan, présida à cette classification : il tira la première caste de sa tête, la deuxième de ses bras, la troisième de son ventre, la quatrième de ses pieds.

On a voulu confondre ce système social avec la féodalité de notre moyen âge; mais quelle différence! Alors, il est vrai, les individus étaient attachés à un certain état ayant ses privilèges et ses charges, ses usages et ses coutumes, qu'ils se transmettaient de génération en génération; mais, en revanche, la religion était la même pour tous, commune à tous; elle constituait une vaste fraternité spirituelle sanctifiée par le baptême et la communion; et si, par suite de circonstances extérieures, le fils du cultivateur était condamné à traîner la charrue de son père, néanmoins si ces circonstances devenaient favorables, l'entrée de la sphère religieuse lui était ouverte, et l'on voyait alors les descendants des serfs, couverts de bure et ceints d'une corde, faire entendre le tonnerre de l'éternité, qui nous égalise tous, aux oreilles de ces fiers

barons féodaux qui, comme le fougueux Achille, ne connaissaient d'autre droit que celui de leur vaillante épée. Une autre différence entre les états du monde chrétien et ceux de l'Inde, c'est la dignité morale qu'ont chez nous tous les états; car, enfin, ce n'est pas l'état qui honore l'homme, c'est l'homme qui honore l'état. Du point de vue chrétien, les inférieurs sont, par leur nature, les égaux des supérieurs; le grand soleil du christianisme luit sur la tête de tous, et tous ont droit à l'égalité devant la loi, à la liberté individuelle et à l'inviolabilité de la propriété acquise. Or, voilà autant d'éléments qui font défaut à l'Inde; et, dès lors, comment y régneraient la moralité, la justice et la religiosité? Chaque caste a ses droits et ses privilèges distincts et héréditaires; les droits et les devoirs ne sont pas ceux de l'homme en général, mais ceux d'une classe fixe et immuable.

Si nous disions aux Indiens : la bravoure est une vertu, ils nous répondraient : la bravoure est une vertu des kchatryas. Tout, chez eux, s'est pétrifié dans les castes, et au-dessus de cette pétrification effrayante plane le plus exécrable despotisme. Pas la moindre idée de dignité humaine, les passions basses l'ont étouffée. L'esprit de l'homme a été forcé de chercher un refuge dans le monde des rêves, et le but suprême, c'est l'anéantissement de soi-même.

Ce qui paraitra étrange, sans doute, c'est que les Grecs ont écrit qu'il existait dans l'Inde des gouvernements républicains. Cependant cette opinion n'est pas sans quelque apparence de vérité; car la constitution des castes se rapproche, en quelques points, des institutions républicaines ou d'un État analogue, beaucoup plus que celle des autres États de l'Asie. Le régime communal, qui existe présentement encore

dans la plupart des villes de l'Inde et la démocratie militaire des Seikhs, confirment cette opinion. Les écrivains anglais, que leurs observations et leur expérience ont mis à portée de connaître ce régime communal, en font le plus fastueux éloge, et vantent ses heureux effets, ainsi que le bien-être qui en résulte.

On a remarqué aussi que dans l'Inde n'existe pas l'état pur de l'esclavage, et par là on entend l'état des esclaves achetés, et de ces hommes devenus propriété et marchandise chez les Grecs et les Romains, et tels que sont encore les esclaves des nations mahométanes et les nègres dans les possessions coloniales des puissances chrétiennes de l'Europe. En effet, la classe servante des shoudras, bien que dans une grande dépendance des classes supérieures, et quoique fort éloignée de partager leurs prérogatives, ne laisse pas d'avoir ses droits clairement et expressément définis; mais aussi les proscrits, les excommuniés des classes inférieures, ne sont-ils pas traités cent fois plus mal que l'esclave des Grecs et des Romains, qui n'a jamais été considéré comme une déjection impure de l'humanité, puisqu'il pouvait être affranchi et devenir homme dans la cité et dans l'État.

Les livres traditionnels des Indiens décrivent, avec une grande profusion d'images, le premier âge de l'humanité, dans lequel régnait l'égalité la plus complète : les hommes, revêtus d'innocence et de piété, offraient à Dieu des sacrifices aussi purs que leurs cœurs, et les gracieux tableaux de la vie domestique qui remplissent leurs anciens poëmes nous montrent la dignité et le bonheur de l'homme dans cet âge d'or (1). Les siècles subséquents sont considérés comme des siècles de

(1) Voyez mon *Histoire ancienne*, article *Inde*.

chute, comme des temps d'expiation qui doivent ramener un jour l'humanité dans le sein de Brahma.

Brahma, mot que les Indous emploient au neutre, est ce qu'il y a de plus élevé dans la religion; en dehors de lui, il y a encore d'autres divinités principales : Brahma, au masculin, Vichnou ou Krichna, connu sous des formes infinies, et Shiva. Cette trinité ne fait qu'un. Brahma est l'Être suprême; mais Vichnou ou Krichna et Shiva, comme le soleil, l'air, etc., sont aussi Brahm, c'est-à-dire unité substantielle. Brahm ne reçoit ni prières ni sacrifices, mais toutes les autres idoles sont l'objet de l'adoration générale. Le rapport religieux de l'homme avec Brahm consiste à s'élever jusqu'à Brahm. Si l'on demande à un brahmane ce que c'est que Brahm, il répond : Si je me retire dans moi-même et que je ferme tous mes sens, et qu'à part moi je dise *Om*, c'est là Brahm. Les brahmanes qui sont capables de rentrer ainsi dans cette unité divine du premier âge sont appelés *dvijas*, c'est-à-dire deux fois engendrés; les autres castes peuvent renaître de la même manière si de même elles veulent abdiquer leurs fonctions vitales. Le mépris de cette vie, l'anéantissement de la nature humaine, voilà, selon les Indiens, les traits caractéristiques de notre existence en Dieu. Les brahmanes sont nés pour cet état d'absorption; les autres castes peuvent y arriver, et plusieurs de leurs membres, appelés yoghis, font d'inouïs efforts pour y parvenir. Un Anglais qui se rendait au Thibet pour voir le dalaï-lama, rencontra un jour un de ces yoghis; il nous en raconte ce qui suit : Le yoghi était déjà au second degré pour atteindre la puissance d'un brahmane. Le premier degré, il l'avait obtenu en se tenant pendant douze ans consécutifs sur ses jambes, sans s'asseoir ni se coucher. Il devait passer au

second degré en se tenant dans la même position les mains pliées sur la tête, et déjà ses ongles croissaient profondément dans ses mains. Que l'on songe une fois à ceux qui restent ainsi, depuis le lever jusqu'au coucher de l'astre du jour, immobiles comme des statues sur leurs piédestaux, exposés sous un climat de feu à l'ardeur dévorante des rayons solaires. Le troisième grade ne se donne pas toujours d'une manière uniforme; d'ordinaire le yoghi doit passer un jour entre cinq feux, c'est-à-dire entre quatre feux, vers les quatre parties du monde, et le soleil; puis on le balance trois heures et trois quarts au-dessus des flammes. Des Anglais qui ont assisté à une scène pareille racontent qu'après une demi-heure le sang jaillissait de toutes les parties du corps du patient, et qu'il mourut immédiatement après. Mais si le candidat vient à surmonter cette terrible épreuve, on finit par l'ensevelir tout vif; au bout de trois heures et trois quarts on le retire de la fosse, et s'il survit, il est censé posséder la force interne des brahmanes.

Ainsi ce n'est qu'avec une aussi épouvantable négation de son existence que l'on rentre dans le sein de Brahma, que l'on devient brahmane. Si faibles et si lâches que les Indiens soient pour tout le reste, le courage et l'énergie ne leur manquent jamais, pas plus qu'aux bouddhistes, pour se sacrifier ainsi au bien suprême, à la destruction, et l'habitude qu'ont les femmes de se brûler après la mort de leurs maris provient de cette manière de penser. Si jamais femme refusait de se soumettre à cette atroce coutume, on l'exclurait de la société et on la laisserait mourir dans l'abandon. Un Anglais digne de foi rapporte qu'il vit une femme se consumer sur le bûcher parce qu'elle avait perdu un de ses enfants; qu'il fit toutes les tentatives imaginables pour l'engager à renoncer à ce funeste

projet; que tout ayant été inutile, il s'adressa au mari présent à l'exécution et qui témoignait la plus complète indifférence, en disant froidement qu'il avait encore d'autres femmes au logis. C'est ainsi que l'on voit souvent vingt de ces malheureuses, égarées par le fanatisme, se jeter tête baissée dans le Gange. Un autre Anglais rencontra un jour sur l'Himalaya trois femmes allant à la recherche des sources de ce fleuve pour mettre un terme à leur existence dans ses eaux sacrées. Pendant les fêtes célébrées au fameux temple de Jagannâtha, au golfe de Bengale dans Orissa, on voit affluer des milliers d'Indiens : un char roulant avec un horrible fracas promène au milieu de la foule l'image du dieu Vichnou; plus de cinq cents hommes le mettent en mouvement et plusieurs d'entre eux se précipitent sous ses roues écrasantes croyant trouver à la fois une mort glorieuse et une éternelle félicité. Les bords de la mer sont couverts des ossements de ces insensés. Ces atroces coutumes ont des modifications. Les faquirs, que les Grecs connaissaient sous le nom de gymnosophistes, ne se couvrent pas même de haillons comme nos moines mendiants : ils ont pour but d'étouffer toute spontanéité, afin de passer plus facilement, par cette mort morale, à la mort physique.

Cette horrible perfection que l'on acquiert si difficilement dans les autres castes, les brahmanes la possèdent par le seul fait de la naissance. C'est pourquoi l'Indien d'une autre caste doit révérer le brahmane comme une divinité, tomber à genoux devant lui et lui dire : *Tu es Dieu!*

La principale occupation du brahmane, et c'est même un de ses priviléges exclusifs, consiste à lire les Védas. Si un shoudra lisait ces livres ou s'il en écoutait la lecture, on lui verserait de l'huile bouillante dans les oreilles. Les lois de

Manou prescrivent aux brahmanes une infinité d'obligations extérieures. Leurs cheveux et leurs ongles doivent toujours être coupés; ensuite, il faut qu'ils tiennent leurs passions en bride, car ils portent des manteaux blancs et de larges boucles d'oreilles jaunes. Il y a des prescriptions pour tout ce qu'ils font, pour tout ce qu'ils disent. Ils ne peuvent pas regarder le soleil en face ni à son lever ni à son coucher, ni en plein midi; ils ne peuvent pas passer sur une corde à laquelle est attaché un veau; ils ne peuvent pas sortir s'il pleut, ni regarder leur propre image. S'ils passent à côté d'une vache, d'une idole, d'un pot rempli de beurre fondu ou de miel, d'un arbre et d'autres objets, ils doivent faire attention qu'ils les aient à leur main droite. Ils ne peuvent pas manger avec leurs femmes, ni les voir manger, éternuer et bâiller. En plein jour, il faut qu'ils tournent le visage vers le nord; la nuit, vers le midi. Quand ils sont à l'ombre, ils ont la liberté du choix. Quiconque d'entre eux veut vivre longuement doit se garder de marcher sur du coton ou des graines; mais ils sont largement dédommagés de ces absurdes sujétions. Quels que soient les crimes qu'ils commettent, ils ne peuvent jamais être condamnés à la peine de mort ni à la confiscation des biens; l'exil est le seul châtiment dont ils soient passibles. L'intérêt usuraire s'élève pour un guerrier à trois pour cent, pour un vaissya à quatre, pour un shoudra à cinq, pour un brahmane jamais au delà de deux. Les terres des brahmanes sont affranchies de tout impôt. La foudre écraserait le roi qui oserait porter une main téméraire sur le brahmane ou sur ses biens; car le dernier des prêtres est tellement au-dessus du roi qu'il serait déshonoré si une de ses filles épousait un fils de roi. Dans les lois de Manou il est écrit : « Que si quelqu'un veut

éclairer un brahmane sur l'étendue de ses devoirs, qu'on lui verse de l'huile bouillante dans les oreilles et dans la bouche. Si celui qui n'est qu'une fois engendré consulte un autre qui l'est deux fois, qu'on lui enfonce dans la bouche un fer chaud de dix pouces de longueur. Si un shoudra bat un brahmane des pieds ou des mains, qu'on lui coupe un pied ou une main. » Il est même permis de prêter un faux serment et de mentir en justice si, par là, on peut sauver un brahmane de la condamnation. De même si un shoudra est souillé par le contact d'un paria, il a le droit de l'assommer.

Tel est la séparation et l'isolement de ces fatales catégories que toute philanthropie d'une caste supérieure envers une caste inférieure est sévèrement proscrite. Aussi jamais ne viendra-t-il à l'esprit d'un brahmane de tendre une main secourable aux hommes des autres classes, quand même ils seraient dans un péril extrême; et celle-ci voient le plus grand honneur à ce que le brahmane veuille bien choisir ses concubines parmi leurs filles.

Si un brahmane ou un membre de quelque autre caste a été expulsé de sa caste, il doit, pour y rentrer, se percer les hanches avec un crochet et les faire panteler à diverses reprises en l'air.

La caste des guerriers est aussi soumise à de minutieux devoirs: ainsi elle ne peut pas manger de la viande, ni toucher à un cadavre, ni boire à un étang où auraient déjà bu des Européens, etc., etc., etc. Plus une caste est basse, moins elle a d'observances à garder; mais plus fortes aussi sont les peines qu'on peut lui infliger.

Par rapport à la propriété, les brahmanes sont avantagés hors de toute proportion avec les autres castes. Les commu-

nes rurales sont divisées en deux portions, dont l'une appartient au rajah, l'autre aux paysans, et sur lesquelles se font, en outre, divers prélèvements par les fonctionnaires du hameau, lesquels sont : le juge, l'inspecteur des eaux, l'astrologue, qui est un brahmane et qui prédit les jours fastes et néfastes, le serrurier, le charpentier, le lavandier, le barbier, le médecin, les danseuses, le musicien, le poëte. Toutes les révolutions politiques passent comme une trombe sur la tête de l'Indien, son lot reste toujours le même.

C'est encore le désir de la domination et la crainte d'un pouvoir rival qui ont porté les brahmanes à proclamer l'infériorité des femmes et à prescrire leur soumission illimitée à leurs époux. Ils ont écrit leur esclavage dans les lois, parce qu'ils redoutaient leur empire sur les mœurs. En Orient, où l'attrait des sexes est plus impétueux que partout ailleurs, le législateur a toujours craint l'ascendant que cet attrait pouvait donner au plus faible. Dans cette crainte, il a fait peser sur lui un anathème, il l'a représenté comme allié d'une manière ou d'une autre au mauvais principe. Ainsi dans l'Inde, la femme a été enchaînée, de peur que l'homme ne cessât d'être libre. Elle a été dégradée, parce qu'elle était redoutable; l'égalité lui a été refusée, parce qu'on appréhendait sa tyrannie. La loi qui constitue sa dépendance est une loi d'ostracisme. Aussi écoutez le chant barbare de la vieille loi de Manou, loi actuellement tombée en désuétude : « Si une femme, fière de sa famille ou des grandes qualités de ses parents, viole effectivement son devoir envers son seigneur, que le roi la condamne à être dévorée par les chiens (1). »

(1) *J. J. Ampère*, Revue universelle, t. II, 2e année, p. 99.

Pour revenir aux conceptions religieuses des Indous, il est fort difficile de comprendre ce qu'ils entendent par Brahm. Les Européens lui ont attribué leurs idées de l'Être suprême, de Dieu un, créateur du ciel et de la terre (1). Il existe une distinction entre Brahm et Brahma ; c'est ce qui a déterminé plusieurs savants à donner au premier le nom de Parabrahma.

(1) M. *Friedlænder* (Leçons sur l'histoire de la médecine, pag. 27-42) a essayé de résumer les doctrines religieuses de l'Inde : « D'après le brahmaïsme, dit-il, il y a un être unique, suprême, la sainte idée primordiale de Dieu, révéré comme Parabrahma, mais sans image et sans temple, parce que, selon les Védas, sa gloire est si grande qu'elle ne saurait être représentée par des figures extérieures. Dans la marche des siècles, dans la progression plus libre de la spéculation, on distingua trois actions, celle de créer, celle de conserver et celle de détruire, et on les considéra comme les trois attributs fondamentaux de l'Être suprême, en d'autres termes, on envisagea la naissance, l'existence et la non-existence comme les trois phases principales de tout être, on personnifia ces trois idées par autant de divinités, par autant de dieux réels, émanés de Parabrahma, et l'on attribua à Brahma la création, à Vichnou la conservation et à Shiva la destruction. De bonne heure le sabéisme vint se fondre dans ces abstractions, avec ses conceptions astronomiques et astrologiques, d'après lesquelles Brahma est la lumière primitive, le soleil, le centre de toutes les forces cosmiques, et qui dans le cours de l'an, divisé en trois par les Indous, se métamorphose, et comme Vichnou signifie l'eau primitive, le temps du déluge, puis comme Shiva le soleil dans sa plus haute puissance, dans ses chaleurs les plus dévorantes, ou le feu. Ces divinités réunies, forment la sainte trinité, la trimourti des Indiens ; mais adorées séparément, et physiquement représentées sous leurs emblèmes, elles enfantèrent des cultes spéciaux, et enfin un polythéisme sans exemple, lequel repoussa entièrement le brahmaïsme pur.

« Ce culte si paisible, si simple, dut céder d'abord au shivaïsme, religion orgiaque..., qui, dans le terrible Shiva ou Mahâdeva, symbolisa le feu,

Les Anglais ont fait de longues études pour savoir ce que c'est proprement que Brahm. Le célèbre indianiste Colebrooke a soutenu qu'il y a deux cieux dans les croyances des Indous : l'un, le paradis terrestre ; l'autre, le ciel que nous voyons de

lequel avec Bhavâni (la nature) engendre et détruit tout en même temps. Le vichnouvisme fut plus doux : son Dieu fut l'eau ou l'air ; mais les dix avatars ou incarnations de ce Dieu ne contribuèrent pas peu à jeter dans la mythologie indienne ce symbolisme extravagant dont elle est si bizarrement surchargée. Ce fut du vichnouvisme que naquit le bouddhisme, dont les partisans ne se répandirent pas seulement dans le Thibet, la Chine, etc.; mais encore, à l'est, sur le bord de la mer Noire, en Colchide et de là en Thrace, où il devint la base de la civilisation des Hellènes et des Pélasges.

« Après la décadence du monothéisme brahmanique, la religion des Indiens dégénéra en une doctrine d'émanation, d'après laquelle tout, dans l'univers, n'est qu'une éternelle transformation de Dieu, un écoulement de sa plénitude et un retour successif à lui. Après que Parabrahma s'était révélé dans Brahma, Vichnou et Shiva, il engendra des esprits immortels (Devàs ou Souràs), habitants de l'Éther, qu'un d'entre eux, Mahîshasoura, enflammé de jalousie et de haine, précipita dans l'abîme. Pour punir, mais aussi pour purifier ces rebelles, l'Être primordial décréta la création du monde matériel ; là ils sont condamnés à passer par quinze états différents dans l'Onderah ou abîme des ténèbres. Les sept passages inférieurs se font par des corps de bêtes, le huitième par un corps humain, les sept supérieurs leur servent à rentrer dans le sein de la Divinité. C'est sous ce rapport que nous pouvons comprendre quelque chose de l'anthropologie et de la psycologie de l'Inde, sources fécondes où tant de philosophes anciens sont venus puiser. L'âme de l'homme est une émanation de la Divinité ; son siége est dans le cerveau, où elle est enfermée comme l'air dans un vase. Si ce siége est détruit, et que déjà, dans sa terrestre existence, l'âme ait atteint à un haut degré de perfection, elle peut retourner de suite à l'âme divine du monde, du sein de laquelle elle est échappée... Sinon, elle doit subir d'autres épreuves de purification. »

nos yeux; que pour y entrer, il y a deux espèces de cultes, dont le premier a un rituel extérieur, l'idolâtrie; dont le second veut que l'on adore Dieu dans l'esprit et dans la vérité, et d'aprés lequel les sacrifices, les ablutions, les pèlerinages ne sont pas nécessaires; que l'on trouve peu d'Indiens qui veulent suivre cette seconde voie, parce qu'ils ne peuvent comprendre en quoi consistent les jouissances de ce second ciel; que si l'on demande à un Indien s'il révère les idoles, il répond que oui; que si on lui adresse cette question : Adorez-vous Dieu? il répond que non; que si l'on questionne davantage : Que faites-vous donc, que signifient ces méditations silencieuses dont quelques savants font mention? chacun s'empresse de répondre : Si je prie en l'honneur d'un des dieux, je m'assieds, les jambes croisées; je regarde le ciel, en élevant tranquillement mes pensées et en pliant les mains en silence; alors je dis : Je suis Brahm, l'être le plus sublime. Il nous est défendu de lui faire des offrandes, car ce serait nous adorer nous-mêmes. Nous ne pouvons donc adorer que les images de Brahm.

Que conclure de là, messieurs? que Brahm c'est l'unité pure de la pensée même, que c'est Dieu un en lui-même. D'autres Anglais ont conjecturé que Brahm est une épithète qui ne signifie rien, absolument rien, et que l'on peut l'appliquer à tous les dieux indistinctement. D'après eux, Vichnou dit : Je suis Brahm; le soleil, l'air, les mers disent : Nous sommes Brahm. Cette idée confuse et barbare de Dieu enfanta un polythéisme également confus et barbare. Les Indiens adorent les montagnes, les fleuves, le soleil, la lune, le Gange, les animaux, les organes de la génération. Aussi dans les excavations, les grottes, les pagodes, partout on retrouve le

lingam, organe de la génération mâle, et le lotos, organe de la génération femelle.

A cette unité abstraite de Dieu et à ces particularités sensuelles répond un double culte. L'un consiste dans la négation de toute conscience individuelle et dans la destruction de la vie physique; l'autre, dans le tourbillon sauvage de la débauche, dans l'anéantissement de la conscience par l'orgie, par la brutalité de la matière. C'est pourquoi, dans toutes les pagodes on entretient des courtisanes et des danseuses (*bayadères*), que les brahmanes instruisent avec le plus grand soin dans l'art du chant et de la danse, et qui, sous un costume aussi riche que voluptueux, vendent, pour un prix déterminé, leurs charmes flétris au premier venu. De doctrine morale, il ne saurait être question ici. Ce n'est que dans le shivaïsme qu'il s'agit d'un chemin droit et d'un chemin gauche, dont l'un conduit à un culte très-raisonnable, mais dont l'autre mène à tous les débordements du sensualisme. L'amour, le ciel, tout ce qui est du domaine spirituel devient, d'un côté, l'objet des mille jeux de l'imagination des Indiens; tandis que, de l'autre, c'est le vertige des sens qui s'en empare. Les objets de la vénération religieuse sont par là d'horribles figures, produits d'un art dévergondé, ou des choses de la nature. Chaque oiseau, chaque singe se transforme en Dieu.

Quant à la moralité des Indiens, leur vertu consiste à s'abstraire de toute action quelconque, afin d'être Brahm; mais cette *brahmanisation*, cet ornement suprême, n'est qu'un linceul servant à voiler une vitalité qui depuis longtemps n'existe plus, à couvrir un cadavre creux et sec, une momie; ou bien, toutes leurs actions sont réglées par des usages

extérieurs et dénuées de toute apparence d'une conviction intime; et voilà comment il se fait que l'état moral des Indiens est un des plus abjects. C'est là un point sur lequel tous les voyageurs n'ont qu'une voix. En vain alléguera-t-on la douceur, la tendresse, la belle imagination de ce peuple; car, enfin, chez les nations les plus corrompues on trouve des traits frappants de douceur et de noblesse. Les Chinois ont des poëmes où l'on trouve les plus gracieux tableaux de l'amour, les scènes les plus touchantes de sentiment, de pudeur, de modestie, et que l'on pourrait comparer à ce que les littératures européennes offrent de mieux en ce genre. Il en est de même de la poésie des Indiens; mais cherchez dans leur science la moralité, la liberté de l'esprit, le sens intime du droit individuel, vous n'y trouverez que des devoirs de castes, point de devoirs d'hommes. C'est que la destruction de l'existence morale et physique n'a rien de concret, et que ce plongement dans la généralité abstraite dont nous venons de parler n'a aucune connexion avec la réalité. La ruse et l'astuce, voilà le fond du caractère des Indiens; tromper, voler, piller, assassiner, voilà ce qui est dans leurs mœurs, dans leur sang : rampants et bas envers les vainqueurs, ils sont téméraires et cruels envers les vaincus et les faibles. Qu'importe, après cela, leur humanité tant vantée envers les animaux? Ils ont fondé de riches hôpitaux pour de vieilles vaches et de vieux singes, et ils n'ont pas le moindre établissement pour leurs malades ou leurs vieillards. Ils ont peur d'écraser une fourmi, et le voyageur pauvre, ils le laissent mourir de faim et de soif. Rien de plus immoral que les brahmanes; ils ne font que boire et manger. Là où les usages ne les arrêtent pas, ils n'écoutent que l'entrainement des mauvaises passions; partout, dans la

vie, ils se montrent cupides, fourbes, voluptueux. Je n'ai jamais vu parmi eux un honnête homme, dit un Anglais qui mérite toute confiance. Les enfants n'ont pas le moindre respect pour leurs parents, le fils maltraite sa mère.

Les Indiens connaissaient aussi les épreuves judiciaires, ces fameux jugements de Dieu, qui rappellent les ordalies germaniques du moyen âge. Dans ces premiers temps de la société, où les lois humaines n'avaient pas encore prévu tous les délits et les crimes, on croyait que, dans le doute, Dieu se prononcerait pour l'innocent et le faible.

Les livres sacrés de l'Inde ont recueilli neuf genres d'épreuves : 1° L'épreuve de la *balance,* qui a lieu de la manière suivante : on fait jeûner l'accusé pendant un jour, puis on l'introduit dans un bain, puis on l'en retire et on le pèse. Ensuite on lui attache à la tête une feuille sur laquelle est écrite l'accusation. On le place de nouveau dans le plateau de la balance. S'il pèse davantage, il est coupable; s'il pèse moins, il est innocent. Si le poids est égal, on a recours à une troisième pesée. Si la balance tombe ou se rompt, on regarde cet accident comme un crime.

2° L'épreuve du *feu :* on creuse dans la terre un trou de neuf *empans* de longueur et d'un de profondeur. On le remplit de feu. L'accusé marche nu-pieds sur ce feu. S'il ne se brûle pas, il est innocent.

3° L'épreuve de l'*eau :* l'accusé entre dans une rivière, tenant à la main le bâton d'un brahmane, qui reste auprès de lui. Un soldat tire trois flèches. Un homme court chercher celle qui est allée le plus loin. L'accusé plonge jusqu'à ce que cet homme ait rapporté la flèche au rivage. S'il ne peut soutenir cette épreuve, il est réputé coupable.

4° L'épreuve par le *poison* a lieu de deux manières. Dans la première, l'accusé doit prendre de la main d'un brahmane et avaler aussitôt une boule de beurre dans laquelle on a mêlé de l'arsenic ou toute autre substance vénéneuse, le poids de sept grains d'orge. S'il résiste à l'effet du poison durant tout un jour, il est déclaré innocent. La seconde manière consiste à placer dans un pot de terre, profond et couvert, un serpent et un anneau ou un cachet : l'accusé doit y introduire le bras nu et en retirer l'anneau. Il est coupable s'il est mordu par le reptile.

5° L'épreuve du *coscha* : elle consiste à boire, après diverses pratiques religieuses, de l'eau dans laquelle on a plongé les images du soleil, de Devi (Shiva) et de quelques autres dieux. L'accusé est absous si, dans l'espace de quatorze jours, il n'a éprouvé aucune incommodité.

6° Le *tandoula* : dans cette épreuve, on pèse une certaine quantité de riz séché au feu, et on le fait mâcher à l'accusé. Si ses gencives souffrent de cette mastication et que le riz qu'il rejette soit taché de sang, il est condamné ; dans le cas contraire, on l'acquitte.

7° L'épreuve du *tapta* : elle consiste à plonger la main dans l'huile bouillante ou dans du beurre fondu, où l'on a jeté une petite balle, que l'accusé, la main nue, doit chercher au fond du vase.

8° Le *phala* : cette épreuve se fait en saisissant une balle de fer rougie au feu, ou à placer sa langue sur un fer brûlant.

9° Le *darmarch* : on met au fond d'un pot de terre deux images de *Dharma*, le génie de la justice, l'une d'argent, l'autre de fer, ou bien deux images semblables, mais de couleurs différentes. L'accusé passe sa main dans le pot par une ouver-

ture. S'il retire l'image d'argent, *Dharma,* on le renvoie ; s'il retire l'autre, *Adharma,* on le condamne.

Tel est l'esprit stationnaire de l'Inde que cette législation barbare existerait encore, si le gouvernement anglais ne l'avait abolie; même il est des cas où l'on permet encore ces coutumes atroces. En novembre 1808, une jeune femme accusée d'intrigues criminelles par son mari, subit triomphalement l'épreuve du tapta en présence de plusieurs milliers de spectateurs.

Messieurs, il serait trop long de parler en détail de la littérature et de l'art chez les Indiens. Il est d'observation qu'on est bien revenu maintenant des exagérations qui avaient été faites sur la sagesse des Indous. William Jones est le premier qui ait étudié l'âge d'or de leur poésie. Les Anglais donnaient des représentations théâtrales à Calicut, aussitôt les brahmanes de montrer aussi des drames, parmi lesquels la Sakontala de Kalidasa. C'est là que nous trouvons une peinture *animée* ou plutôt *horriblement belle* de l'état d'un de ces ioghis dont nous avons fait mention plus haut.

Le roi Douschmanta demande au conducteur du char de l'Indra où est la sainte retraite de celui qu'il cherche ; à quoi l'autre répond : « Va plus loin que ce bois sacré, là même où tu vois un pieux ioghi, à la chevelure épaisse et hérissée, se tenir immobile, les yeux fixés sur le disque du soleil; considère-le : son corps est à moitié couvert de l'argile que les *termites* déposent; une peau de serpent lui tient lieu de ceinture sacerdotale et entoure à demi ses reins; des plantes touffues et noueuses s'entrelacent à son cou, et des nids d'oiseaux couvrent ses épaules. »

Aux trois premiers siècles du christianisme, dans ces temps de miraculeuses visions et de vertus surnaturelles, nous

voyons quelque chose de semblable dans Siméon Stylite ou le saint de la colonne, que les écrivains chrétiens ne citent nullement comme un modèle à imiter, mais plutôt comme une exception extraordinaire et permise une seule fois pour un moment tout particulier. Les forêts, les solitudes de l'Inde, et surtout les alentours des lieux consacrés aux pèlerinages, sont peuplés de plusieurs centaines de ces hommes étonnants, phénomènes du plus haut degré d'absorption et d'aberration mentale. Ils n'étaient point inconnus aux Grecs, qui les avaient fait entrer, sous le nom de gymnosophistes, dans leurs merveilleuses descriptions de l'Inde. Autrefois on eût refusé de croire ce fait en niant sa possibilité; mais le doute n'est plus permis lorsque tant de preuves et de témoignages historiques en consacrent et en assurent la réalité. D'ailleurs, aujourd'hui que l'étonnante souplesse de l'organisation humaine nous est un peu mieux connue, ainsi que les forces prodigieuses qui sommeillent en elle, nous nous garderons de rien décider ou de juger brusquement et à la légère sur des apparitions de cette sorte. Un pareil état n'est que l'exaltation magique du *moi* intellectuel, produite par l'action de la volonté puissamment concentrée sur un seul et même point; état qui, poussé aussi loin et tendu outre mesure, mène à l'anéantissement complet du *moi*, au renversement de l'intelligence, et qui plus est, à l'altération du cerveau.

Messieurs, dans la joie des découvertes que l'on venait de faire sur la civilisation de l'Inde, on méprisa les trésors anciens pour se réjouir d'autant mieux des trésors nouveaux, et l'on plaça la poésie et la philosophie des Indous bien au-dessus de la poésie et de la philosophie des Grecs. Ce sont les livres primitifs de l'Inde, les Védas, qui, pour nous, ont le plus

d'importance : ils contiennent en partie des prières, en partie des préceptes de morale. Quelques manuscrits des Védas sont arrivés en Europe, mais on ne les a guère complets. L'écriture en est gravée avec une aiguille sur des feuilles de palmier. Il est très-difficile de comprendre ces livres, attendu qu'ils remontent à la plus haute antiquité et que la langue dans laquelle ils sont écrits est un sanscrit plus vieux. Colebrooke en a traduit une partie, mais Dieu sait si ce n'est pas un commentaire; car il y en a tant et tant. L'Europe a vu également deux grands poëmes épiques, le Ramayana et le Mahabharata. Le premier a paru en 3 volumes in-4°; le second est devenu extrêmement rare. A côté de ces ouvrages se font remarquer les pouranas, histoires fantastiques d'un dieu ou d'un temple, et la législation fondamentale de Manou, que l'on a comparé à l'Égyptien Ménès et au Crétois Minos. Ce livre commence par une théogonie bizarre. On fait remonter la naissance de Manou au delà de vingt-trois siècles avant Jésus-Christ.

En ce qui concerne l'histoire, l'Inde présente tout à fait le contraire de la Chine. S'il est incontestable que les Indiens se sont couverts de gloire dans la géographie, l'astronomie et l'algèbre ; qu'ils ont fait de grands progrès dans la philosophie; qu'ils ont poussé l'étude de la grammaire à un degré qui fait du sanscrit la langue la plus parfaite, ils ont entièrement négligé l'histoire, ou, pour mieux dire, ils n'ont pas d'histoire. Les Indous, avec leur imagination dévorante, sont incapables de saisir l'existence réelle d'un objet; ils se perdent dans des fantômes, dans des rêves, dans des mythes, dans des vapeurs. L'histoire exige, avant toutes choses, la raison, c'est-à-dire la faculté de comprendre d'abord l'objet tel qu'il

est, puis dans ses relations avec d'autres objets. De plus, l'histoire est d'un intérêt indispensable pour les nations; car c'est elle qui leur fait voir la marche de leur esprit dans les lois, dans les mœurs et dans les actions. Or, d'une part, l'histoire de l'Inde n'a pas de développement; de l'autre, elle manque de fond, de substance, puisque ses tableaux ne peuvent présenter qu'un mélange bizarre de combats et de guerres, fruits du despotisme. Elle renferme des dates qui, pour la plupart, n'ont qu'une valeur astronomique ou souvent n'en ont aucune. Ainsi il y a des rois indiens qui ont vécu 7,000 ans et davantage. Brahma, la première figure de la cosmogonie qui s'engendra elle-même, a vécu 20 millions d'années.

Les sources les plus anciennes et les plus certaines sont encore les notices des historiens grecs qui ont suivi Alexandre dans sa grande expédition (1), et par lesquels nous apprenons qu'alors toutes les institutions étaient les mêmes qu'aujourd'hui. Ces écrivains parlent de Santara-Kottus (*Chandragoupta*) comme d'un chef distingué du nord de l'Inde jusque-là où s'étendait l'empire de la Bactriane. Une autre source sont les

(1) Je veux indiquer ici ce que j'ai lu de plus essentiel sur l'Inde dans les historiens grecs et latins : *Herod.*, histor, l. III, p. 198, Casaubon; *Strabo*, l. XV, p. 489-492; *Phocii* bibliotheca, p. 145; *Euseb.*, Præp. evang., l. IX, p. 122, Basil.; *Philostrat.*, vita Apollon. Tyan., l. II, c. 23 et l. III, c. 14 et 34-38; *Origen.*; Oper. t. III, p. 464; *Clemens Alexandr.*, Strom, l. III, p. 126 et 451; *Stob.*, t. I, p. 141; *Arrian.*, histor. Indicæ; *Floridor.*, l. II, p. 23, Basil.; *Sanctus Ambrosius*, Op. t. V, p. 269, Colon.; *Plin.*, Hist. nat., l. VII, c. 2; *Porphyr.*, de non necandis, etc., p. 404, Lugd. Bat.; *Augustinus*, de civ. Dei, l. XI, c. 17, p. 369.

chroniqueurs musulmans : au xe siècle de notre ère, les Ghasnavides s'emparèrent de tout l'Indoustan ; ils furent remplacés ensuite par les Afghanistans, et ceux-ci à leur tour furent forcés de reculer devant des conquérants plus barbares, les Mongols. Les Européens qui sont maintenant en possession de cette fameuse contrée sont toujours encore occupés à nettoyer ces écuries d'Augias qu'on nomme annales de l'Inde. Cependant les Indiens ont une ère, ils datent du roi Wikramâditha, à la cour duquel brillaient toutes les perles poétiques des Indous, et nommément l'auteur du beau drame de Sakontala. Toutefois, on n'est pas d'accord sur l'époque du règne de ce prince : les uns la fixent à l'année 1491, les autres à l'année 56, quelques-uns à l'an 12 avant Jésus-Christ. C'est dans l'histoire surtout que les Indiens montrent ce qu'ils sont, — d'effrontés menteurs.

Du reste, les Européens trouvèrent dans l'Inde tout ce qui constitue l'état social pendant la première époque du second âge humanitaire : ce n'était pas un empire, mais une agrégation d'une infinité de petits États gouvernés par des roitelets indiens et mahométans, qui formaient une sorte d'aristocratie féodale, frappant les districts d'impôts et se combattant les uns les autres pour de vaines querelles et de misérables intrigues de cour. Ajoutez à cela les guerres des sectes, entre les brahmanes et les bouddhistes, les vichnouvites et les shivaïtes, et vous pourrez vous faire une idée de l'histoire de l'Inde.

Les brahmanes, messieurs, en inspirant l'horreur du sang, le respect de la vie de tous les êtres, ce qui s'accordait, du reste, avec leurs croyances panthéistiques, se sont efforcés de dompter l'esprit belliqueux qu'ils redoutaient dans la caste dont ils voulaient faire et dont ils ont su faire leur instrument.

Le succès les a punis. Toujours placés entre la crainte de l'insurrection des kchatryas et le besoin qu'ils avaient de leur protection, en vain les brahmes leur ont-ils crié, au jour du péril, de combattre vaillamment pour eux, selon le devoir de la classe militaire; en vain ont-ils proclamé que le soldat tué en fuyant assume tous les péchés de son chef, et que le chef, dans ce cas, hérite de toutes les bonnes œuvres que le soldat avait amassées pour la vie future; le Tatar et l'Anglais, nourris de chair et élevés dans le mépris du sang, ont vaincu facilement l'Indien frugivore; et pour avoir affaibli les mœurs militaires qui devaient la défendre, la loi des brahmes s'est vue forcée de faire place au Coran et à l'Évangile (1).

Messieurs, depuis les immenses découvertes d'arts et de sciences, l'Europe, en comparaison de l'Asie, a revêtu une forme changeante, et pour ainsi dire, idéale. Le mouvement perpétuel, voilà quelle parait être désormais la destinée de l'Occident; nous avons une insatiable appétence à atteindre l'infini et l'absolu, nous sommes emportés par des élans impétueux vers un but dont la poursuite nous fait éprouver le supplice de Tantale; nous avons abjuré le passé pour voler vers l'avenir, et toujours l'avenir fuit devant nous, son doigt mystérieux posé sur sa bouche, comme le spectre de Macbeth... Il en est tout différemment de ces empires d'Orient qui ne se sont jamais trouvés dans nos conflits d'activité sociale. La ronde Chine, derrière ses montagnes, est un État uniforme et clos de toutes parts; ses provinces, bien que habitées par mille peuples divers, assouplies à l'obéissance passive, ne nourrissent entre elles ni haines, ni jalousies, ni

(1) *J. J. Ampère*, Revue universelle, t. II, 2e année, p. 98.

rivalités. Le Japon, cette île perdue comme l'antique Bretagne au milieu de ses écueils et de sa mer orageuse, forme un monde à lui, un monde hostile à l'étranger. On remarque le même isolement dans le Thibet, entouré de rochers inaccessibles et de peuplades sauvages, et dans l'Inde, qui gémit patiemment depuis des siècles sous le joug le plus ignominieux. Des Européens, ces nations ne veulent rien accepter; elles se méfient de leurs dons, et considèrent leurs sciences et leurs arts comme des fruits empoisonnés. En pourrait-il être autrement? Nous avons voulu leur enlever tout; il n'y a pas jusqu'à leur sol natal que nous n'ayons brutalement tenté de leur voler. Si notre race est appelée à parvenir, sur la voie éternelle d'une asymptote, à une perfection voilée jusqu'ici à nos regards, vous Chinois et vous Japonais, vous lamas et vous brahmanes, vous restez tranquilles spectateurs; tandis que nous, nouveaux Argonautes et Colombs nouveaux, nous voguons toujours, toujours sur les flots agités, vers la découverte de ce monde inconnu qui devra un jour nous réunir à vous, et vous à nous. Gaiement assis à l'abri de vos inexpugnables remparts ou à l'ombre de vos bosquets aromatiques, vous nous regardez faire; et tandis que vous semblez dire avec le poëte romain :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem,

notre vie est triste, pleine de désenchantements et de dégoûts, sans aiguillon et sans lendemain : toujours la mer, jamais la terre, jamais la rive; mais l'espérance nous reste, et vos livres sacrés sont d'accord avec les nôtres qu'il viendra un jour où,

après tous nos débats, après toutes nos fatigues, nous pourrons répéter en chœur les chants d'union fraternelle de vos poëtes et des nôtres. Vos codes, vos subtilités métaphysiques attestent une intelligence exercée; une imagination ardente et poétique se manifeste dans votre littérature; une haute raison préside à certains actes de vos gouvernements. Harmoniser ces facultés de l'homme, l'imagination et le sentiment, l'intelligence et la raison; les étendre, les épurer et les compléter, tel est le but de la civilisation de l'avenir, civilisation qui conviendra à nous comme à vous; et c'est surtout dans ce noble but que les générations du XIX[e] siècle doivent se placer à la tête du mouvement. Vienne ensuite une politique humanitaire, une politique qui dépouille les idées rétrécies, qui rejette tous les fléaux limbiques de la civilisation actuelle, qui remplace, par un équilibre fondé sur les intérêts physiques et moraux des nations, l'équilibre fondé sur la force matérielle, le nombre des lieues carrées et la somme des revenus, et l'on verra s'ils n'ont pas de portée ces milliers de cris d'enthousiasme qui saluent la pensée sublime à laquelle deux grands poëtes des deux plus grandes nations modernes ont dû une de leurs plus belles inspirations.

ONZIÈME LEÇON.

6 avril 1840.

La Perse. — Éléments géographiques. — Principe lumineux de la Perse. — Mouvement dans l'histoire. — Retour sur la Chine et sur l'Inde. — Deux souches de peuples. — Explication naturelle des castes. — Architecture indienne. — Quatre facultés dans l'homme : la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté. — Direction diverse des individus et des peuples, suivant celle de ces facultés qui domine. — Comparaison, d'après ce point de vue, des Chinois et des Indiens. — L'élément prédominant de l'esprit chinois, c'est la raison. — Chez l'Indien, c'est l'imagination. — Le peuple zend. — Les livres zends. — Lois et institutions du peuple zend. — Doctrine de Zoroastre. — Ormouzd et Ahriman. — Importance de cette doctrine. — Le nombre 7. — Culte de Mithra. — Conformité du Zend-Avesta avec la Bible. — Sa ressemblance avec les vieux systèmes religieux de l'Inde. — Sa différence. — Empire assyrio-babylonien. — Ruines de Babylone. — Destination des constructions assyrio-babyloniennes. — Ecbatane. — Industrie des Assyrio-Babyloniens. — Leurs mœurs et coutumes. — Invention de l'alphabet. — Chaldéens. — Chute de l'empire assyrio-babylonien.

Messieurs,

L'Asie est divisée en deux parties formées par des lignes que l'on tire du nord au sud : ce sont l'Asie antérieure ou occi-

dentale, et l'Asie postérieure ou orientale. Cette dernière comprend la Chine proprement dite avec la presqu'île de Corée, le Japon et les îles circonvoisines, et enfin l'Inde. Les peuples de cette division appartiennent à la race asiatique, à la race mongolique, et sont marqués d'un cachet tout particulier. Tandis que les nations de l'Asie antérieure font partie de la race caucasique ou européenne et sont en relation avec l'Occident, les populations de l'Asie postérieure sont là isolées et ne semblent vivre que pour elles-mêmes. Les Européens qui arrivent de la Perse dans l'Inde sont frappés de l'étonnant contraste que leur offre ce pays, à eux qui se croient encore chez eux en Perse, attendu qu'ils y trouvent partout des sentiments européens, des vertus et des passions humaines.



Ce n'est qu'avec l'empire de Perse que nous entrons dans la connexion de l'histoire. Les Perses sont le premier peuple historique, la Perse ancienne est le premier empire qui ait péri dans l'histoire. Tandis que la Chine et l'Inde restent stationnaires et végètent comme des plantes, la Perse est soumise aux développements et aux révolutions qui seuls trahissent un état historique. C'est en Perse que se lève pour la première fois la lumière qui jette un tout autre éclat sur l'humanité que ne l'a fait l'histoire chinoise et indienne : le verbe étincelant de Zoroastre est le premier verbe qui éclaire la conscience. C'est en Perse que nous voyons pour la première fois poindre cette pure et sublime unité qui n'étouffe pas les individualités, que nous voyons se lever ce soleil qui fait luire ses rayons bienfaisants sur les justes comme sur les injustes, sur les bons comme sur les méchants, le soleil en opposition avec les ténèbres, faisant éclore le principe générateur de toute vie et de toute activité.

Mais que l'on nous comprenne bien : la transition qui s'opère en Perse ne peut être saisie que dans l'idée philosophique que nous avons conçue de l'histoire, et non pas dans la contexture extérieure des faits. Le principe que nous remarquons dans la Perse consiste en ce que la généralité abstraite de Brahm devient, par suite du mouvement de la première période du second âge de l'humanité, l'objet individuel de la conscience et reçoit une signification affirmative pour l'homme. L'Indien n'adore point Brahm, il ne fait que le sentir, et pour mieux le sentir, il veut anéantir son moi, son individualité, sa vitalité. En Perse, ce Brahm, cette généralité abstraite prenant une nature concrète, l'homme peut non-seulement la sentir, mais il la saisit, il la comprend comme si c'était un objet physique; il regarde hardiment l'Être suprême en face et il devient libre vis-à-vis de lui. Le principe chinois et le principe indien portent encore l'empreinte du premier âge, l'esprit et la matière y sont encore unis en partie; mais nous l'avons dit, l'homme a mission de secouer cette antique unité magnétique, d'affranchir son individualité, de conquérir successivement tous ses droits pour revenir à l'unité par le développement harmonique de toutes ses facultés : et à cet effet, il faut d'abord qu'il soit délié de tous les liens, qu'il soit dans une indépendance parfaite. Dans le principe perse, nous voyons pour la première fois cette unité qui règne encore sous beaucoup de rapports dans la Chine et dans l'Inde, cette unité compacte, indivise, incomprise, céder à la lumière, dans le sens physique comme dans le sens moral. C'est alors que l'homme se trouve vis-à-vis de la lumière ou du bien, comme vis-à-vis d'un objet qu'il reconnait et adore par l'action de sa libre volonté. La Chine présente un ensemble sans subjectivité, sans spontanéité indivi-

duelle. Dans l'Inde, la séparation des parties existe; mais cette séparation n'est que matérielle, l'esprit manque. En Perse, au-dessus des castes renversées, plane la pureté de la lumière, le bien dont tous peuvent également approcher, auquel tous peuvent également participer, par lequel tous peuvent également se sanctifier.

Géographiquement, l'Inde et la Chine sont comme deux sombres couvées, déposées dans des plaines fertiles, mais emprisonnées dans une ceinture de hautes montagnes dont les ramifications s'étendent de tous côtés. Les peuples de ces hauteurs ne changèrent rien à la civilisation des plaines, au contraire, ils l'embrassèrent. Il n'en fut pas de même en Perse : là les peuples des montagnes prévalurent chacun avec ses aspérités. A cet empire appartiennent les montagnes qui se prolongent à l'ouest vers le Tigre et l'Euphrate et se perdent avec ces deux fleuves; à l'est, le long de l'Indus, s'étendent les monts Solimaniques; au nord est située la chaîne de l'Indoukouch, à l'orient de laquelle habitent les Chinois et les Mongols, c'est une prolongation de l'Himalaya qui s'élève jusque dans la mer Caspienne. Au nord de cette mer, de l'est à l'ouest, l'Oxus roule ses flots contre la Bactriane, plus septentrionalement gît la vieille Sogdiane. Au sud-ouest s'étendent les plaines et les vallées du Tigre et de l'Euphrate; au sud, les déserts de l'Arabie, et à l'ouest de l'Euphrate les tristes solitudes vers la Méditerranée. Ainsi l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Arménie, faisaient partie du grand empire persan. Il nous incombe d'examiner les diverses parties intégrantes de cet empire, pour juger ensuite l'ensemble. Mais auparavant qu'il me soit permis de revenir encore un moment à la Chine et à l'Inde, non pas pour me résumer, mais pour présenter quel-

ques observations que j'aurais dû faire dans la leçon précédente.

Lorsqu'on cherche la première origine du paganisme, on peut s'adresser à l'Inde; mais il ne doit pas être question de la Chine, dont l'antique et primitive religion patriarcale rendait un culte pur à la Divinité. Ce ne fut que plus tard, et lorsque la secte philosophique de Tao-Tsé, en propageant le rationalisme et en le rendant universel, eut suscité, sous le règne puissant et glorieux du premier empereur absolu, une révolution qui battait en ruine les institutions religieuses, morales et politiques de cet empire, que bientôt alors le vrai paganisme et le culte des dieux étrangers s'introduisirent avec la religion indienne de Bouddha.

Pour lever les contradictions qui semblent nous ballotter, lorsque, d'un côté, nous voyons citer avec éloge le culte pur et patriarcal des Chinois, leur état social proportionnellement très-civilisé dès une si haute antiquité, leurs sciences, leurs arts et leur industrie si développés et si avancés, quoique la décadence les eût déjà atteints; et que, d'un autre côté, nous rencontrons certains passages ayant trait à la rudesse, aux commencements faibles et incertains, à la pauvreté tant de leurs premières conceptions philosophiques et symboliques, que de leur ancien système graphique et des principes élémentaires sur lesquels il se fonde; il suffit alors d'ajouter que, dans le vaste pays de la Chine, comme chez plusieurs autres peuples policés, l'histoire nous montre derrière la race souveraine qui appartient, par sa civilisation, aux temps héroïques, une autre race indigène, inculte, connue sous le nom de Miao.

Généralement, la critique historique s'accorde à reconnai-

tre, dans les antiques périodes, comme deux souches de peuples appartenant à des races plus ou moins anciennes, de la même manière que le géologue trouve à la superficie de la terre deux sortes de gangues, formées aussi à deux époques bien distinctes. Ainsi, dans la Chine, le peuple nouveau venu, tout en jetant les premiers fondements de l'État et du gouvernement chinois, en devenant par sa culture plus avancée la source de la civilisation chinoise, adopta encore jusqu'à un certain point les mœurs et les habitudes, le langage et peut-être aussi l'écriture symbolique de l'autre peuple à demi sauvage; comme le firent, en partie, les Européens, lorsqu'ils voulurent régénérer par une éducation meilleure les Mexicains et d'autres peuples également barbares.

Cette observation sur les races s'applique aussi à l'Inde.

Ainsi l'on ne peut douter que les trois castes supérieures, dont, à beaucoup d'égards, les droits sont les mêmes, n'appartiennent à une population conquérante, l'emportant en intelligence et en beauté sur la population conquise, et de couleur probablement différente. De telle manière s'expliquerait l'abjection de cette dernière par son infériorité physique et morale. Dans les premières, il a dû s'opérer une *espèce* de fusion entre des tribus guerrières, des tribus sacerdotales, des tribus industrielles et commerçantes. Je dis une espèce, car chacune a gardé ses habitudes, et la loi qui semble lui avoir imposé ses mœurs n'a fait que les constater.

Ailleurs on trouve encore cette influence des mœurs primitives de l'Inde sur les faits.

En Orient, la famille est le fondement de l'État. Ceci tient aux mœurs patriarcales, qui sont les mœurs natives des premiers temps de l'humanité. Le despotisme des rois, comme

celui des prêtres, ne s'est établi aussi facilement que parcé qu'on était accoutumé à l'autorité absolue du chef de famille, à la fois monarque et pontife dans sa tente. Le droit sacerdotal et le droit royal émanent en Orient du droit paternel, fondé lui-même sur la base sacrée des mœurs domestiques. Quant à l'Inde, c'est moins la famille charnelle qui joue un rôle dans sa législation qu'une sorte de famille religieuse, fondée sur la participation héréditaire aux mêmes cérémonies, principalement à des cérémonies funèbres. On retrouve quelque chose d'analogue chez les peuples de l'Occident, dans la phratrie ionienne et surtout dans la *gens* romaine; car on sait que la communauté de nom, chez les Cornéliins, par exemple, tenait à la communauté des *sacra*, non à la parenté du sang. Ces rapports prouvent à quelle haute antiquité remonte l'organisation de cette famille spirituelle dont le centre est un autel domestique, dont le lien est la religion des tombeaux (1).

Tel est le rôle que jouent, dans l'antique société de l'Inde, deux faits qui sont donnés par ses mœurs primitives, la race et la famille. On retrouve la trace de mœurs encore plus anciennes dans cette espèce de commune dont nous avons parlé à la dernière leçon, antérieure à toute autre institution, subsistant à travers toutes les conquêtes et tous les bouleversements et que l'on pourrait appeler la molécule indestructible de la société indienne. Dès le principe, on voit le sol de l'Inde couvert de petites associations locales, dont chacune forme un tout politique, et contient ce qui lui est nécessaire pour vivre et se conserver. L'Inde est une masse de semblables républiques.

(1) *Ampère*, Revue universelle, t. II, 2e année, p. 100.

Elles ne s'inquiètent point de la chute et du partage des empires, pourvu que la commune subsiste avec son territoire qui est marqué très-exactement par des bornes. Peu leur importe à qui passe le pouvoir. L'administration intérieure demeure toujours la même (1).

Il semble évident que les brahmanes ne sont pour rien dans l'organisation de ces petites sociétés, car ils s'y seraient fait une place plus large; elles ont bien, en général, leur brahmane, mais il ne compte pas parmi les fonctionnaires essentiels. Il leur est annexé comme une dépendance, non comme un principe. Il faut donc reconnaître là quelque chose qu'ils n'ont pas créé, qui était antérieur à leur arrivée dans le sud de l'Inde, et c'est précisément dans cette portion du pays sur laquelle leur pouvoir s'est moins complétement étendu, que s'est le mieux conservée cette organisation primitive : c'est une preuve de plus qu'elle ne vient point d'eux (2).

Ramenés constamment vers le nord-ouest et versla province de Chensi, s'il ne nous faut remonter au delà lorsqu'il s'agit de l'origine de la nation chinoise et de sa civilisation, nous avons, en cela, une nouvelle preuve, confirmée d'ailleurs par tant de témoignages authentiques, que ce vaste plateau situé au centre de l'Asie occidentale fut originairement le point de départ de toute la civilisation asiatique. Que, d'un autre côté, la partie septentrionale des monts Himalaya et la contrée ultérieure située pareillement au nord ait été le berceau de la tradition ancienne et de la première culture de l'esprit humain, c'est ce que confirment encore ces grandes ruines et

(1) *Ampère*, p. 101.

(2) *Idem, ibid.*

ces grottes ou ces temples immenses, taillés dans le roc, près de l'ancienne et célèbre ville de Bamyan. Bien que cette ville ne soit pas dans l'Inde, mais plus au nord dans l'Hindou-koueh, vers Caboul, cependant ses ruines ont absolument le style et le faire de l'architecture indienne proprement dite, et rappellent parfaitement ces œuvres colossales et symboliques qu'on retrouve en si grand nombre dans l'Inde : telles que ces constructions gigantesques d'Ellore, au milieu de la province méridionale du Dekhan, celles de l'île de Salsette et d'Éléphantine, non loin de Bombay et de l'île de Ceylan, ou encore celles de Mavalipouram, sur la côte même où se trouve Madras.

Ce sont tous d'immenses temples avec leurs portiques, ou construits dans les cavernes des montagnes, ou taillés dans le roc vif, étagés le plus souvent les uns sur les autres, ou rangés sur une file, avec des bâtiments spécialement destinés aux brahmanes ou aux troupes de pèlerins : temples d'une telle dimension qu'ils occupent un demi-mille et plus, tant en longueur qu'en largeur. Aussi servent-ils de but à de véritables pèlerinages, où jusqu'à cent mille pèlerins affluent de toutes les parties de l'Inde; que dis-je? chose incroyable, un écrivain anglais, qui parle comme témoin oculaire, en porte le nombre à deux millions et demi. Outre les statues colossales des dieux et les images des animaux sacrés, les parvis de ces temples sont encore couverts d'une multitude de figures sculptées, représentant diverses scènes de la mythologie indienne.

Les bosses de ces sculptures ressortent tellement qu'on les dirait suspendues par le dos à la muraille, et leur nombre est si extraordinaire que, dans les ruines de Bamyan, il se monte à douze mille.

Quant à l'architecture indienne, elle se donne libre carrière et déploie principalement ses ressources dans les innombrables ornements et dans la belle exécution des colonnes, dont les rangs, alignés comme une forêt, et pressés souvent en gerbes, servent d'appui à la lourde masse du rocher. Malgré la variété d'invention qui distingue cette architecture, et que présentent les temples construits dans les grottes et les montagnes caverneuses, ou taillés dans le roc vif, on y remarque cependant un goût prédominant pour la forme pyramidale; en même temps que l'art des voûtes y semble presque inconnu, ou du moins y parait peu développé. On rencontre aussi dans l'Inde des constructions de murs, formés de l'assemblage d'énormes blocs de pierres ou de quartiers de roches, grossièrement travaillés, et semblables aux anciennes murailles cyclopéennes.

Je ne puis me défendre, messieurs, de reproduire ici quelques autres observations faites avec une grande sagacité sur la Chine et l'Inde par Frédéric Schlégel, à qui je suis redevable de tant et de si précieux développements.

De même que l'humanité, une fois livrée à l'esprit de discorde, se rompt et se brise historiquement, pour ainsi dire, en une infinité de nations et de peuples, parlant, chacun, leur langue; en une foule de races opposées et ennemies, de classes, de castes très-distinctement séparées, qui sont, vu la nature de l'homme et sa haute destination, autant de suites nécessaires de sa scission et de sa division primitive; ainsi l'homme lui-même, considéré psychologiquement, reproduit, dans son intérieur et dans son individualité, les mêmes contrariétés et les mêmes oppositions par les directions opposées et contraires de ses facultés et de sa volonté. L'état intérieur de sa con-

science est un état de guerre où chacune de ses facultés étant en conflit, elles ne participent plus ni les unes ni les autres à cette pleine vie d'une âme où règne le concert d'un esprit encore entier; de sorte qu'elles n'en reçoivent qu'une force limitée, ou plutôt qu'une demi-force. La fusion de ces puissances divisées, le rétablissement de leur activité, et par suite de la plénitude de la vie, ne se rencontre désormais que comme une exception, comme le patrimoine sublime d'un esprit supérieur, comme le lot enfin et le privilége d'une nature que le pur amour inspire, et qu'anime une force surnaturelle.

Changer cette exception en règle, doit être, par conséquent, considéré comme le but, comme la tâche suprême, comme l'idéal de toute tendance spirituelle et morale de l'homme. Quand, éclairé, développé, agrandi par la science, l'entendement se trouve être, chez le même homme, dans une harmonie parfaite avec la volonté devenue de son côté plus forte, plus droite et plus pure, alors cet homme a atteint son but. Quand dans toute une génération ou dans l'humanité entière, la science, en général, et les vraies connaissances sont parfaitement d'accord avec la vie extérieure et pratique, avec tout l'ordre moral, ou autrement avec la volonté universelle, qui n'est que trop souvent dans un état de révolte, alors aussi on peut dire de l'humanité qu'elle a rempli sa mission.

Considéré dans ce qu'il a de plus intime, on peut dire que le moi humain offre une combinaison quaternaire, suivant que les quatre facultés fondamentales de l'âme et de l'esprit, l'entendement et la volonté, la raison et l'imagination, doublement opposées les unes aux autres, se partagent les quatre régions de l'existence.

La faculté régulatrice de l'intelligence est la raison qui, par

rapport à la vie et aux lois qui l'ordonnent, occupe la première place, mais qui ne peut être douée de l'intuition immédiate. L'imagination, au contraire, est inventive et féconde; mais seule et sans guide, elle marche à l'aveugle et cède promptement aux illusions. Sans les lumières de l'entendement, la volonté la plus droite fera peu de bien, et encore moins l'entendement le plus vaste et le plus éclairé, s'il se trouve réuni à un naturel pervers, corrompu, ou comme associé à une volonté faible et changeante; ce qui ôte à l'homme tout caractère propre et toute énergie.

De même que, dans l'esprit de chaque homme pris individuellement, on distingue comme élément prépondérant soit une raison, base de la morale et ordonnant tout systématiquement, ou une imagination féconde et créatrice; soit un entendement pénétrant et lumineux, ou une volonté forte et puissamment caractérisée : de même on retrouve ces quatre facultés, soit que l'on considère l'ensemble de l'histoire, soit que l'on étudie la vie morale ou l'état intellectuel d'un peuple, son génie propre et la tendance particulière de son esprit; et cette assertion s'applique à quelque époque, à quelque nation que ce soit du monde ancien.

Outre que nous voyons ainsi comment chacun de ces peuples comprit, développa ou altéra même les traditions sacrées, cette parole extérieure ou expression des croyances antiques, nous apercevons encore quelle forme et quelle direction prit séparément, chez eux, la parole intérieure, je veux dire ce fond intime du moi humain et de la vie de l'intelligence. Il existe donc une différence sensible entre les deux grands peuples de l'antiquité dont nous venons de parler, et qui sont situés, l'un aux extrémités orientales, l'autre dans la partie méridionale

de l'Asie; et c'est surtout ici qu'il convient de faire ressortir l'opposition qui existe entre la raison et l'imagination. Sous le point de vue général et historique, dans ses rapports avec l'état intellectuel d'un peuple, la raison est toujours cette faculté de l'intelligence, d'où dérivent les formes grammaticales et les procédés logiques, qui ordonne systématiquement, qui discute selon les lois de la dialectique et qui règle convenablement le côté pratique de la vie, tant qu'elle se lie à l'ordre immuable et voulu de Dieu. S'en sépare-t-elle, au contraire, en voulant tout tirer de son propre fond et du moi humain, sa prudence alors n'est plus qu'égoïsme, l'intérêt entre dans tous ses calculs; la raison déréglée devient, en un mot, le principe et la source de tous les systèmes arbitraires de science ou de morale, elle conduit à l'anarchie des partis et des sectes.

Mais l'imagination n'est point une faculté purement poétique, confinée dans les étroites limites de l'art et de la fiction; elle est encore comme le grand levier de la science, et sans elle point de recherches ni de découvertes scientifiques; enfin, l'âme possède, en outre, une puissance d'imagination plus élevée, toute de spéculation, et dont la sphère propre est un mysticisme à peu près semblable à celui que nous avons signalé dans l'Inde.

L'élément prédominant de l'esprit chinois est, comme nous l'avons dit, la raison (1), et non l'imagination. L'étude que nous avons faite précédemment de ce peuple nous dispense d'entrer

(1) Confucius regarde la raison comme la plus haute faculté de l'intelligence, qu'il faut consulter en toutes choses. Il enseigne qu'il ne faut rien penser, rien dire, rien faire qui ne soit conforme à la raison.

dans de nouveaux détails; mais au lieu de la saine et droite raison, toujours soumise à l'ordre divin, on voit les Chinois se livrer bientôt à une autre raison, d'une sagesse égoïste, raison sophistique, disputeuse et destructive des véritables principes.

Chez les Indiens, au contraire, l'imagination se montre, d'une manière visible et frappante, l'élément principal de la science, et la poussant secrètement au mysticisme. Cette surabondance créatrice d'une imagination vigoureuse et riche de poésie apparait dans leurs gigantesques créations, qui ne craignent pas la comparaison avec celles de l'Égypte. Leur poésie étale une riche et inépuisable variété d'invention et leur système mythologique est paré des grâces les plus séduisantes. Ainsi donc une tendance si distincte et si tranchée de l'esprit indien nous autorise à prononcer que l'imagination était chez ce peuple l'élément intellectuel ou la faculté souveraine, tellement que, d'après la tradition sacrée de l'Inde, le monde avait été créé par l'imagination (*maya*), et qu'il n'est que le rêve infini de la fantaisie divine.

Nous retrouverons la prédominance des autres facultés mentales chez d'autres peuples; provisoirement, revenons à la Perse, et occupons-nous d'abord du peuple zend.

Ce peuple est ainsi nommé de sa langue, dans laquelle ont été écrits les livres zends, ces livres saints des anciens Parsis ou adorateurs du feu. Le grand législateur Zerdoucht, appelé Zoroastre par les Grecs, écrivit ses livres de religion dans la langue zende, livres dont nous devons la connaissance au célèbre Anquetil-Duperron.

Il est difficile de dire quelle fut proprement la patrie du peuple zend. Les Mèdes et les Perses avaient embrassé la re-

ligion de Zoroastre, et Xénophon raconte qu'elle fut adoptée par Cyrus le Grand; mais ni la Médie ni la Perse ne furent la patrie de ce peuple. Zoroastre lui-même désigne sa terre natale du nom d'Ariène; Hérodote rapporte que les Mèdes s'appelaient d'abord Ariens, dénomination qui rappelle l'Iran. Toutefois, il parait certain que le zend, qui fut en connexion avec le sanscrit, a été la langue des Perses, des Mèdes et des Bactriens. Les lois et les institutions du peuple zend, telles que nous les connaissons par ses livres, ont été extrêmement simples. Quatre classes d'habitants : prêtres, guerriers, agriculteurs et artisans. On trouve encore des chefs de districts, il est question de villes, de routes; mais tout porte sur des lois civiles, rien sur des lois politiques ou internationales. C'est tout le caractère de la première période du second âge.

Sur le bord méridional de l'Oxus est située l'antique Bactriane; au sud de ce fleuve, et à travers ce pays se dessine une chaine de montagnes, avec laquelle commencent les hautes plaines habitées par les Mèdes, les Parthes, les Hyrcaniens. La ville la plus puissante était Bactres, aujourd'hui Balkh. Le siége principal du peuple zend parait avoir été autour de cette ville; mais à l'époque de Cyrus, on ne retrouve déjà plus ni la pureté de la foi antique ni cet état de choses que décrivent les livres zends. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a d'important pour notre but, c'est que l'Iran n'a pas de castes, qu'il ne connait que des ordres, des états, et que le mariage entre les diverses classes n'y est point défendu.

L'objet principal, c'est la doctrine de Zoroastre. Dans cette doctrine l'unité divine du premier âge existe encore, mais sous la forme de la lumière : cette lumière n'est ni un lama, ni un brahmane, ni une montagne, ni un animal, ni un être

quelconque : elle est la manifestation matérielle de l'universalité divine. La religion de la Perse n'est donc pas, à vrai dire, de l'idolâtrie, puisqu'elle ne révère pas des objets de la nature. La lumière est la forme la plus parfaite du bon et du vrai, la substantialité de la science et de la volonté, de même que de toutes les choses physiques. La lumière rend l'homme capable de choisir, et il ne peut exercer librement un choix que lorsqu'il est sorti des ténèbres, qui sont l'opposé de la lumière, de même que le mal est l'opposé du bien. Si le mal n'avait jamais existé, l'homme n'aurait jamais connu le bien; de même sans les ténèbres, il n'aurait jamais connu la lumière. Cette opposition de la lumière et des ténèbres est représentée, chez les Perses, par Ormouzd et Ahriman, engendrés tous les deux par un principe supérieur, par un principe universel, appelé Zéruané-Akéréné, c'est-à-dire temps sans limites. Cette alternative perpétuelle de lumière et de ténèbres était le résultat d'une lutte également perpétuelle entre deux principes incompatibles, non cependant que ces principes fussent coéternels et aussi puissants l'un que l'autre; car un temps viendra où Ahriman, auteur de tous les maux qui pèsent sur le monde, succombera sous les irrésistibles efforts d'Ormouzd. Alors les vertus exerceront sur toute la terre un empire non contesté, et les hommes jouiront d'un bonheur parfait.

Le mal, en effet, d'où provient-il sur cette terre, si ce n'est du désaccord qui règne dans le développement général de l'humanité? Les hommes se formant toujours encore isolément, sans vue de l'ensemble, il suit qu'ils se forment d'une manière incomplète, imparfaite, discordante, parce que chacun étant son roi et son Dieu, chacun veut et fait ce qu'il lui plait sans s'inquiéter si ce qu'il veut et fait se trouve en har-

monie ou non avec la volonté et les faits des autres. L'harmonie, le bien, ne peut naître que de l'accord parfait des divers buts sociaux.

Nulle part, si l'on en excepte la Bible, les différents caractères des âges humanitaires ne sont aussi clairement indiqués que dans cette admirable doctrine de Zoroastre. Le départ de l'humanité d'un principe, sa séparation par suite de la connaissance du bien et du mal, le triomphe définitif du bien, tout y est.

La lumière est le corps d'Ormouzd : de là le culte du feu, parce que Ormouzd est présent dans toute lumière ; mais il n'est ni le soleil, ni la lune même ; les Perses ne révèrent dans ces constellations que la lumière, qui est Ormouzd. Zoroastre demande à Ormouzd qui il est, et Ormouzd se hâte de répondre. « Mon nom est la base et le centre de tous les êtres, la plénitude de tout bonheur, la volonté pure, etc. »

Ce qui vient d'Ormouzd est doué de vie, le verbe en est un éclatant témoignage, les prières sont ses productions. Les ténèbres sont le corps d'Ahriman, mais un feu éternel les chasse des temples. Le but de chacun doit être la propreté, qui est prescrite dans d'innombrables formules. Les commandements moraux sont doux et simples : « Si quelqu'un vous outrage, vous accable d'injures, et qu'ensuite il vous demande pardon, nommez-le ami. »

Les offrandes consistaient en fleurs et en encens. L'homme étant la créature du ciel, il reviendra, s'il s'est couvert de souillures, à la pureté par la sanctification de la pensée, de la parole et de l'action. Mais « qu'est-ce que la pensée pure ? Celle qui va au principe des choses. Qu'est-ce que la parole pure ? C'est Ormouzd, cette parole est ainsi qualifiée. Qu'est-ce que

l'action pure? L'invocation pure des célestes phalanges. »

Vous le voyez, messieurs, il est formellement exigé que l'homme soit bon, ce qui présuppose le libre arbitre, la liberté subjective. A côté d'Ormouzd sont placés les 7 amshaspands, ses serviteurs, génies de lumière et de vertu, appartenant aux clartés célestes, au royaume des esprits purs et parfaits. Quelquefois on a porté leur nombre à 33, mais en y comprenant les izeds, ou génies d'un ordre inférieur, ministres de leurs volontés.

Les 7 planètes connues des anciens ont, sans doute, donné lieu à cette croyance, et ce nombre réputé sacré a aussi été introduit par les Perses dans les affaires temporelles : divisée en 7 grandes provinces, la monarchie était gouvernée par 7 vice-rois, qui avaient le droit de porter une couronne et que l'on a cru reconnaître dans les 7 seigneurs qui, suivant Hérodote, ont mis fin au règne des mages (1).

Parmi les 7 amshaspands se trouve aussi Mithra; mais, dans les livres de Zoroastre, cette constellation n'occupe aucun rang particulier. Plus tard seulement Mithra apparait comme médiateur entre Ormouzd et l'homme. Déjà Hérodote fait mention du culte de Mithra; ce culte mystérieux se répandit généralement dans l'empire romain, et l'on en trouve de nombreux vestiges bien avant dans le moyen âge. Du reste, l'idée d'un médiateur existe aussi dans le bouddhisme, et ce n'est pas la Bible seule qui l'ait révélée.

Zoroastre a fait aux Perses un devoir de tous les jours de conserver tout ce qui respire, de planter des arbres, de creuser des canaux, de fertiliser des déserts, afin que par-

(1) Voir mon *Histoire ancienne*, art. *Perse*.

tout naissent la vie, la prospérité, les choses utiles, et que le règne d'Ormouzd advienne. Ainsi, entre autres, il est défendu sous les peines les plus sévères de toucher à une bête morte. On raconte qu'un fleuve ayant englouti un des coursiers du char du Soleil, Cyrus en fit punir les flots téméraires en les détournant dans une foule de petits canaux. Lorsque la mer eut détruit les ponts de Xercès, ce prince ordonna de mettre des chaînes à cet élément du mal, à cet instrument d'Ahriman.

Le Zend-Avesta dépeint le paradis terrestre à peu près de la même manière que la Bible. C'est pourquoi les Perses se faisaient une religion de reproduire cette luxurieuse végétation de l'Éden, d'établir partout de ces beaux parcs si célèbres dans l'histoire ancienne. Cyrus le jeune était sans cesse occupé de la culture de ses fleurs et de ses arbustes.

Pour le fond des doctrines, le Zend-Avesta ressemble aux vieux systèmes philosophiques et religieux de l'Inde ; mais, dans les détails, il l'emporte de beaucoup sur le brahmaïsme. « Combattez le mal, a-t-il dit, en faisant prospérer le bien dans la vie réelle, en répandant tout ce qui est avantageux dans la vie pratique. » Par ce principe vivifiant du travail, par cette sanctification de l'activité physique de l'homme, le zoroastrisme peut être considéré comme la bonne branche occidentale du brahmaïsme, tandis que le bouddhisme forme la branche la plus cultivée du sud, du nord et du nord-est.

Si le peuple zend était l'élément spirituel de l'empire de Perse, les Assyriens en furent l'élément matériel, l'élément de la richesse, du luxe et du commerce.

Les classiques de l'antiquité commencent l'histoire de l'univers par l'empire assyrio-babylonien, lequel précéda le

médo-persan, et dont les annales mythiques débutent par les conquêtes fabuleuses de Sémiramis, conquêtes semblables à toutes celles que mentionnent les anciennes traditions de la plupart des peuples de l'Asie. La conquête de la Médie par Ninus semble appartenir un peu plus à l'histoire. Mais il est peut-être un moyen plus simple de comprendre cette matière : sur le plateau central de l'Asie occidentale, on compterait quatre pays principaux, mais différents, savoir : la Babylonie, l'Assyrie, la Médie et la Perse, qui, à plusieurs reprises, ont formé des États séparés et distincts, et qui d'autres fois ont été réunis sous l'empire, tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces pays, tandis que leurs capitales respectives, Babylone, Ninive, Ecbatane et Suse ou Persépolis, devenaient alternativement, durant les périodes de grandeur et de prospérité, le siége des dynasties indigènes, et le centre de l'empire. Toutefois, nous ne faisons cette remarque que sous le rapport de l'ordre chronologique. Ainsi, au lieu de considérer comme une période à part l'existence de l'empire assyrio-babylonien, de cette première monarchie universelle, il serait plus convenable de n'en faire que la dynastie la plus ancienne de ce grand et unique Empire asiatique, et d'en compter une seconde dans l'empire médo-persan, en les assimilant à peu près à celle que les successeurs d'Alexandre y fondèrent plus tard, ou mieux encore à cette dynastie indigène et nouvelle qu'y établirent les Parthes, nation située un peu au nord-est de ces contrées et qui devint par la suite si formidable aux Romains.

C'est dans cette région centrale de l'Asie occidentale, sur ce point si bien choisi, si bien placé, si bien fait pour les envahissements extérieurs, que naquirent les conquérants de l'univers ; c'est là que le génie de la guerre se manifesta d'abord,

ce génie formidable qui balança les nations de l'Orient à l'Occident comme des bataillons enrégimentés; c'est là aussi que l'histoire sainte, que la révélation de Moïse, place le siége du premier maitre du monde et le berceau de l'esprit de conquêtes. Sur la place même où s'élevait jadis l'antique Babylone, on trouve encore de nos jours des ruines immenses que les habitants qualifient du nom de forteresse de Nemrod, et qui suscitent dans l'esprit des voyageurs modernes le souvenir de Babel et de la légende concernant la construction de cette grande tour. Il est plus que probable que ces ruines appartenaient autrefois au grand temple de Bélus qui s'élevait par huit étages ou compartiments à une hauteur démesurée et sur le faite duquel se trouvait la statue colossale du dieu du soleil, adoré dans ce lieu comme une divinité nationale. Là même gisent aujourd'hui des masses énormes de décombres imposantes et comme vitrifiées par un feu violent, dont les cimes touchent les nuages, tandis que des lions reposent sur leurs flancs et habitent leurs cavités. On cherche parmi ces masures l'emplacement de ces grandes terrasses ou jardins suspendus que le monarque assyrien, par amour pour son épouse, fit planter dans ce pays.

L'étendue en surface que couvrent des amas épars de briques marquées au timbre de l'écriture babylonienne, atteste la grandeur passée de l'immense cité, de laquelle peu des anciennes villes de l'Asie approchaient. Il était donc naturel que la construction de cette tour de Babel restât pendant tous les siècles comme un point de comparaison pour tous les édifices qu'enfantaient l'arrogance et l'orgueil de la puissance, que terrassait et détruisait le bras de fer de la Némésis divine. Dans la révélation même, Babel, saisie par le vertige de l'ambition,

gorgée de la moelle et de la chair des nations, est prise comme un symbole qui doit représenter depuis le commencement de l'histoire, à travers tous les âges, jusqu'à la fin des siècles, l'esprit païen de superbe et d'inconsidération, faisant de vains efforts pour détruire l'humanité.

Quelque étonnantes que soient les ruines des constructions assyriennes et babyloniennes, on ne saurait en rien conclure sur les merveilles de l'art chez ces peuples. Le beau, en effet, se ressentait chez eux de l'isolement général qui caractérise le second âge humanitaire; ils ne cultivaient qu'un côté du beau : le grandiose des formes, qui souvent aboutissait au terrible ou au joli, et souvent aussi dégénérait dans le burlesque et le bizarre.

D'autres fois, c'était pour mieux dévorer à leur aise les dépouilles des vaincus qu'ils s'entouraient de murailles et de tours, et qu'ils campaient dans ces redoutables enceintes avec leurs hordes barbares. De ce nombre fut la fameuse Ecbatane, dont les remparts avaient soixante et dix coudées de large sur trente de haut, et dont les tours et les portes en avaient cent d'élévation. La colline qui servait de base à ces édifices était, d'après ce que nous apprend Hérodote, environnée de sept remparts placés à égale distance et qui ne dominaient les uns sur les autres que de la hauteur des créneaux. Des faubourgs vastes et populeux s'étendaient autour de la première enceinte qui n'avait pas moins de trois lieues de circonférence. Le palais des rois, situé dans la dernière circonvallation, était une véritable forteresse regardée comme imprenable. Rien n'avait été épargné pour en faire également un séjour de volupté et de magnificence. Ninive et Babylone n'avaient pas de monuments plus somptueux. Le cèdre odo-

rant et le dur cyprès avaient seuls été employés dans la boiserie ; les colonnes, les solives et les plafonds étaient garnis de plaques d'or et d'argent. La toilure du palais était entièrement recouverte de feuilles d'argent. La noblesse de l'architecture, le nombre des appartements, l'abondance des eaux, la fertilité des jardins et le soin avec lequel on y cultivait la plupart des plantes qui font aujourd'hui l'ornement de nos parterres, tout enfin en faisait un séjour de délices. La douceur du climat avait permis aux artistes de la Médie de revêtir les murailles de couleurs éclatantes. La 1re enceinte était peinte en blanc, la 2e en noir, la 3e en pourpre, la 4e en bleu, la 5e en rouge clair, les créneaux de la 6e étaient argentés, et ceux de la 7e, ou de l'enceinte du palais, étaient dorés. Qu'on se rappelle que nous avons dit que chacune de ces murailles en surpassait une autre de toute la hauteur des créneaux, et l'on aura une idée du spectacle à la fois bizarre et imposant que devait présenter une ville s'élevant, ainsi dorée et bariolée, au milieu d'une végétation luxuriante (1).

Les Assyrio-Babyloniens avaient porté à un haut degré les arts d'utilité et d'agrément : tissus rehaussés par des filets d'or, tapisseries à points dits babyloniens, ouvrages d'or, d'argent, d'airain, fonte de statues, sculpture, peinture, tout cela était le résultat de leur activité intellectuelle et physique.

Toute la population était divisée en quatre classes qui avaient, chacune, leurs rangs, leurs attributions particulières. Les fonctions publiques, ainsi que le sacerdoce, étaient héréditaires comme la noblesse.

Plusieurs historiens ont avancé que les belles filles de

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Ecbatane*.

Babylone étaient vendues à l'enchère, et que le prix qui en provenait était distribué en dot à ceux qui voulaient épouser les laides. C'est une fable. Les historiens d'Arménie nous font connaître la vérité à ce sujet : « Les parents pauvres qui n'avaient pas de quoi faire une dot et fournir un trousseau à leurs filles pour les marier, s'adressaient à un magistrat spécial qui, après avoir constaté leur état d'indigence, faisait les frais de la dot sur un fonds particulièrement destiné à cet usage, et prélevé sur les riches célibataires. »

Les pauvres malades et infirmes étaient également traités aux frais de l'État. Ces deux traits rappellent la vie commune de ces anciens États patriarcaux.

Hérodote rapporte un fait étrange concernant la débauche des femmes dans le temple de la déesse Mylitta (Vénus); mais évidemment Hérodote parle d'un temps de décadence. Auparavant les dames assyriennes se rendaient solennellement dans les temples une fois par an pour assister aux cérémonies et s'instruire des symboles de la religion, chacune suivant le grade de son initiation.

Les Assyriens et les Babyloniens ont connu les caractères alphabétiques; mais qu'ils les aient inventés, cela n'est pas certain. Dans tous les cas, il est d'observation que toujours les tribus araméennes ont nourri une sorte de haine religieuse contre les hiéroglyphes. Klaproth établit cette hypothèse que l'alphabet a été inventé au moins trois fois et dans trois pays différents de l'ancien monde. On compte, suivant lui, trois principales sources d'écriture dans l'ancien continent : l'écriture chinoise, l'écriture indienne et l'écriture sémitique, qui ont donné naissance aux divers alphabets de l'Europe et à plusieurs de l'Asie. D'après cette division, la langue des Babylo-

niens, dite langue chaldéenne, formerait la branche sémitique septentrionale ou araméenne, qui était aussi en usage dans la Mésopotamie et qui, au IIe siècle de J. C., devint la seule langue dominante en Palestine. Entre autres particularités, dans cet idiome, l'article ne se rend jamais par une ou plusieurs lettres en tête du nom, mais par une finale (*status emphaticus*).

Mais qu'étaient-ce que ces Chaldéens? Si, en général, le royaume d'Assyrie, et cette Ninive, si connue par sa magnificence et ses voluptés, ne se présentent à nos regards que sous un jour bien incertain, il faut reconnaitre, en particulier, que la plus grande obscurité cache ce qui concerne les Chaldéens. La plupart des savants pensent que les Chaldéens habitaient d'abord les montagnes voisines de la mer Noire, qu'ils servaient dans les armées des Assyriens, et que les rois de cette nation les reçurent à Babylone. Depuis ce temps, dit-on, on les prenait partout pour mercenaires dans la Perse et dans l'Inde. Ils donnèrent alors leur nom au pays où ils faisaient leur principale résidence, et plus tard ce nom devint même celui de la caste sacerdotale des Assyrio-Babyloniens. Il est certain du moins que, dans la suite, les prophètes des Juifs ont appelé *Chaldéens* les membres de cette caste; mais partout ailleurs ils paraissent comme une force militaire nouvelle. Dès Nabuchodonosor, le souverain mage, le chef des prêtres de Babylone, est un Chaldéen, revêtu en même temps d'un pouvoir temporel. Les Assyriens et les Chaldéens profitèrent des dissensions des Hébreux entre eux et avec les Syriens, pour s'emparer des richesses des uns et des autres : ils se rendirent maitres des arts et du commerce des Phéniciens; et quand ces trois peuples eurent été vaincus, ils enri-

chirent de ces dépouilles leurs capitales, ainsi que les fêtes scandaleuses de leurs temples.

Nous devons ajouter à ces indications sur les Chaldéens, que des terres étaient destinées à l'entretien de leur caste sacerdotale, que les prêtres étaient divisés selon la nature de leurs travaux, mais qu'au temps d'Isaïe et de Daniel ces travaux se bornaient à de misérables rédactions et à des tromperies sacerdotales. On a répété souvent que les Chaldéens inventèrent l'astronomie; on peut assurer seulement qu'ils en eurent quelques notions principales à une époque très-reculée. On veut que Callisthène ait envoyé ses observations à Aristote par ordre d'Alexandre; mais Aristote n'en dit rien, et Ptolémée (qui a fait aux Chaldéens des emprunts relatifs aux éclipses) ne peut remonter qu'à l'an 720 avant J. C. Du reste, on ne peut nier que l'astrologie n'ait commencé à Babylone, car le culte, la religion, la vie privée, tout dépendait des superstitions astrologiques. Sans contredit, les Chaldéens avaient, depuis un temps immémorial, marqué le cours de la lune à travers vingt-huit ou vingt-neuf maisons, et celui du soleil à travers douze signes du zodiaque, qu'ils avaient divisés selon le lever et le coucher; mais leur année solaire était encore fautive. Delambre, dans son *Histoire de l'astronomie ancienne*, a apprécié à sa juste valeur l'état de cette science chez les Chaldéens (1).

Au demeurant, messieurs, nous n'avons guère à apprendre grand'chose de ces Assyriens, de ces Babyloniens, de ces Chaldéens. Leurs guerres et leurs expéditions étaient des brigandages, rien de plus; leur constitution politique était le misérable

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, art. *Chaldéens*, par *M. Gesenius*.

gouvernement des satrapes, ce venin corrosif de l'Orient. Un de ces satrapes renversé, tout était renversé : de là ces empires qui fondaient et détruisaient, agrandissaient et restreignaient continuellement leur domination, et faisaient de cette partie du monde un vaste champ de destruction ; on dirait des tentes de hordes nomades qui se déploient et se replient devant d'autres hordes arrivant au galop. Toutes les institutions de ces satrapies furent le triste résultat de la vie patriarcale ; l'image du roi comme père de famille et comme cheik, tel fut l'idéal sur lequel ces peuples formèrent toutes leurs conceptions. Cet état de choses pouvait s'expliquer et se supporter en quelque sorte, tant que l'on vivait en tribus isolées, en petites communautés indépendantes ; mais toute liberté politique et tout intérêt général devaient disparaitre du moment que cette autorité partriarcale s'était fait valoir sur de vastes empires. Dès lors le pouvoir du roi n'avait plus de bornes ; les biens et les personnes des sujets étaient entièrement à la discrétion du monarque, comme l'avaient été auparavant les biens et les personnes de sa maison, de sa tribu ; aucune institution ne garantissait les droits civils ou politiques des Babyloniens, et l'influence sacerdotale qui, dans les autres États asiatiques, était souvent un frein pour les plus cruels tyrans, fut presque toujours sans pouvoir à Babylone. La caste des Chaldéens n'avait aucune indépendance, sophistes-courtisans et courtisans-sophistes, ils furent les esclaves de tous les despotismes. De même qu'il n'y avait qu'un soleil au ciel, de même il ne devait y avoir qu'un monarque sur la terre ; et bientôt, en effet, ce monarque s'enveloppa de tout l'éclat du soleil, de toutes les splendeurs d'une divinite terrestre. Tout découlait de sa grâce toute-puissante, tout

dépendait de son individu; c'était en lui que vivait l'État, c'était avec lui qu'il périssait. Sa cour était un harem; il ne connaissait que de l'or et de l'argent, des valets et des servantes, des pays qu'il occupait comme un champ d'exploitation, des peuples qu'il pourchassait et égorgeait comme des troupeaux de bêtes.

Viennent donc les rudes montagnards de la Perside! Qu'elle périsse, sans regret, cette société babylonienne sous les terribles coups de Cyrus le Grand; qu'il tombe ce long ouvrage de la conquête, de l'esclavage, de la dépopulation. C'était du temps du roi Belsçalsar, vers 530 avant J. C.; mais que l'Écriture sainte me prête ici son langage :

« Le roi Belsçatsar fit un grand festin à mille de ses principaux seigneurs, et il buvait le vin devant ces personnes-là.

« Et ayant un peu bu, il commanda qu'on apportât les vases d'or et d'argent, que Nébucadnétsar, son père, avait tirés du temple de Jérusalem; afin que le roi, et ses gentilshommes, et ses femmes, et ses concubines y bussent.

« Alors on apporta les vases d'or qu'on avait tirés du temple de la maison de Dieu, qui était à Jérusalem; et le roi, et ses gentilshommes, et ses femmes, et ses concubines y burent.

« Ils y burent du vin, et ils louèrent leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.

« A cette même heure-là, des doigts d'une main d'homme sortirent, qui écrivaient devant le chandelier, sur l'enduit de la muraille du palais royal, et le roi voyait cette partie de main qui écrivait ces mots redoutables : Dieu a calculé ton règne et il y a mis fin.

« Et cette même nuit-là, Belsçatsar, roi de Chaldée, fut tué (*Daniel*, ch. v.). »

DOUZIÈME LEÇON.

13 avril 1840.

L'empire de Perse dans toute son étendue. — Le peuple des Parsis. — Caractère de cet empire. — La noblesse. — L'armée. — Esprit des conquêtes de la Perse. — Douceur de leur domination. — Leur haine de l'idolâtrie. — Éducation sévère des princes. — Les sept grands de la Perse. — Causes de décadence. — Les Grecs et Alexandre. — Digression sur les Guèbres. — La Syrie et la Phénicie. — Leur commerce et leur navigation. — Les Phéniciens, principe nouveau dans l'histoire. — Culte sanguinaire et sensuel de ces peuples. — L'Hercule de Tyr et les Adonides. — Monopole commercial des Phéniciens. — Causes de la haine que l'antiquité vouait aux peuples commerçants. — Carthage. — Sa situation, ses habitants, son armée, sa politique. — Négoce tyrannique. — Croyances religieuses des Carthaginois. — Statue de Baal. — Culte d'Astarté. — Le dieu Esmoun. — Caractère du peuple. — Progrès de la civilisation. — Gouvernement. — Mercantilisme. — Guerres puniques. — Annibal.

Messieurs,

La couronne des peuples répandus dans le vaste empire des Perses est le peuple des Parsis, lequel, réunissant sous sa

domination toute l'Asie antérieure, vint en contact avec la Grèce.

L'empire de Perse était un mélange d'États dont chacun conservait son individualité, ses mœurs et ses lois particulières. Les lois générales auxquels ils étaient tenus d'obéir, loin de les gêner dans leurs institutions nationales, les y protégeaient au contraire. Tous vivaient paisiblement sous la lumière universelle. L'empire de Perse a réuni tous les éléments spéciaux que nous avons décrits : d'abord les hauteurs de la Perse et de la Médie; puis les plaines de l'Euphrate et du Tigre; puis l'Égypte et les vallées du Nil, où florissaient l'agriculture, l'industrie et les sciences; puis les peuples navigateurs, les Syriens, les Phéniciens, les habitants des colonies grecques et des pays maritimes de l'Asie Mineure. La Perse possédait donc les trois éléments de la nature, tandis que la Chine et l'Inde sont, généralement, restées étrangères à la mer.

De même que la lumière laisse intactes les formes matérielles de la terre, de même le gouvernement de la Perse laissait intactes les formes politiques de la terre. La Perse ne connaissait ni le despotisme impérial de la Chine, ni le despotisme sacerdotal de l'Inde; son organisation était une réunion de peuples qui tous avaient leurs mouvements libres. Pour la première fois, un frein est mis à cette férocité, à cette barbarie avec laquelle les peuples s'entr'égorgeaient; le livre des Rois et celui de Samuël en contiennent les plus éclatants témoignages. Les gémissements et les malédictions des prophètes sur l'état social de l'Orient, avant la conquête de Cyrus, nous en font connaitre toutes les misères et toutes les turpitudes, en même temps que toutes les prospérités qui ont suivi la conquête. Néanmoins, on ne saurait méconnaitre dans les

Perses le caractère despotique et destructeur de la première période du second âge. Ce peuple fier et libre de nomades et de montagnards, après avoir subjugué les pays les plus opulents et les plus civilisés, conserva longtemps encore la physionomie de ses vieilles mœurs. Il avait toujours un pied dans la patrie, un pied à l'étranger. Dans la patrie, le roi était ami entre amis et comme l'égal de tous; mais à l'extérieur, il était le maître à qui tous devaient tribut et hommage. Souvent il visitait ses compatriotes de la Parside (*Parsis*) et leur apportait des cadeaux, tandis que toutes les nations étaient tenues de lui en faire.

Le principal soutien de l'empire fut la noblesse ou la classe distinguée des Pasargades, qui entourait le trône, vivait dans la plus parfaite communauté d'intérêts et de biens, jouissait de grandes prérogatives et formait le noyau et l'élite de l'armée. La force intérieure de la nation provenait de l'éducation de la noblesse, de cette éducation strictement militaire, éminemment morale, dont Xénophon nous a tracé un tableau si enchanteur.

L'armée consistait, pour la majeure partie, en bandes ramassées parmi les peuples vaincus, et plus son chiffre numérique était grand, moins son organisation interne était compacte et solide. C'est ce qui explique comment des poignées de guerriers grecs, animés d'un ardent amour de la patrie et commandés par d'habiles tacticiens, ont pu non-seulement résister à ces essaims innombrables, mais encore remporter sur eux les plus éclatantes victoires; c'est ce qui explique comment trois batailles perdues contre Alexandre décidèrent du sort d'un État assis sur des fondements aussi fragiles. A peine, depuis Cyrus jusqu'au dernier des Darius, dont le

caractère personnel et la fin tragique inspirent un si vif intérêt, 220 ans s'étaient écoulés, et le grand empire de la Perse n'existait plus. En général, ses conquêtes passagères ont agi sur leur époque comme les forces élémentaires de la nature, soudainement et avec rapidité. Les Perses envahirent et soumirent les pays avec l'impétuosité de la tempête; et, en particulier, l'expédition de Xercès contre la Grèce ne ressemble-t-elle pas tout à fait à une migration de peuples? Que l'on se représente ces peuples avec leurs familles, parlant mille langues diverses, portant mille costumes divers, mille armes différentes, et se roulant toujours, toujours, comme un torrent fougueux.

Les Perses vexaient peu les nations conquises, lesquelles payaient en produits de leur sol ou de leur industrie : l'Arabie en encens, la Syrie en pourpre, et ainsi de suite. Darius fils d'Hystaspe, introduisit un système uniforme d'impôts; mais ce ne fut que Darius Codoman qui frappa de contributions les propriétés foncières.

Les Perses, si tolérants pour les institutions civiles des peuples vaincus, ne l'étaient cependant pas toujours en matière de religion; même leurs conquêtes se mêlaient à des idées religieuses. Contempteurs de l'idolâtrie, ils avaient plus d'horreur et d'éloignement pour le fétichisme des Égyptiens que les Juifs. Leur domination en Égypte fut un temps de persécution religieuse, et sous Cambyse, ils dressèrent contre le culte égyptien un plan de destruction systématique. De même, dans son expédition contre la Grèce, Xercès détruisit partout les temples, pour consacrer à leur place des chapelles au feu.

L'éducation des princes, et particulièrement de l'héritier du

trône, se faisait avec les plus grands soins. Jusqu'à leur septième année les fils du roi étaient confiés aux mains des femmes, et jusqu'à cet âge ils n'étaient jamais admis en présence de leur père. Après cette époque, ils étaient formés dans l'exercice de la chasse, de la cavalerie, dans le maniement de l'arc, etc., et dans le langage de la vérité. Quatre des plus nobles Perses étaient chargés d'élever le prince; car les grands de la Perse formaient les états, la diète de l'empire : c'étaient des hommes généreux, au cœur libre, pleins de loyauté et de patriotisme. Tels, du moins, nous apparaissent les sept grands, reflet des sept amshaspands, lorsque après avoir démasqué le faux Smerdis, ils entrèrent en conférence pour délibérer quelle serait la meilleure forme de gouvernement (1). Après avoir discuté sans passion, sans amour-propre, ils décidèrent à l'unanimité, moins un, que la monarchie seule convenait à l'empire de Perse. Celui des sept qui avait voté pour la république put se retirer librement; il obtint que lui et sa postérité resteraient toujours dans l'indépendance; et pour lui témoigner combien ils respectaient son opinion et estimaient son caractère, ses collègues lui firent présent d'une belle veste médique, qui était une haute marque de distinction chez les Perses.

On remarque, dans la race de l'Iran, la prépondérance et l'émancipation de l'esprit militaire. Ce peuple de soldats et de laboureurs ne paraît jamais avoir porté le joug de ses mages, comme les Indiens portent encore celui de leurs brahmanes.

La négligence qu'on mit dans les soins que réclamait l'édu-

(1) Consulter mon *Histoire ancienne*.

cation de la noblesse, ce noyau de la force de l'empire, fut la cause première d'une décadence dont le progrès augmentait vite avec la mollesse et la dépravation que les mœurs des vaincus exerçaient sur celles des vainqueurs; et une fois les premiers pas faits dans la carrière du vice, une fois les règles sévères prescrites par Cyrus tombées en désuétude, la corruption se manifesta plus tard avec les mêmes caractères qu'elle prit dans tous les grands empires d'Orient. Après les maux qu'entraine à sa suite un gouvernement de satrapes dans la province et de sérail dans l'État, institutions tout à fait contraires aux vieilles idées et aux vieilles coutumes des Parsis, on vit apparaître le hideux cortége des factions, des conspirations, des bouleversements dans l'intérieur même des dynasties régnantes, ainsi que toutes les autres violences du despotisme.

De même que ces feux éclatants qui, après avoir jeté de hautes flammes sur la cime des montagnes, tombent d'eux-mêmes et s'éteignent dans leurs cendres, de même s'éclipsa la Perse, avoir avoir jeté un vif, mais court éclat.

L'influence de cet empire sur les autres nations ne fut donc que bien passagère; car l'Égypte, malgré les actes de violence de Cambyse, resta toujours la vieille Égypte, et la Phénicie, la Palestine, l'Asie Mineure ne changèrent pas essentiellement de face. Le plus grand résultat que l'histoire universelle puisse tirer des conquêtes de la Perse, c'est le contact varié, actif, les relations diverses et durables, qu'elles amenèrent entre tous les peuples soumis de l'Asie occidentale, entre l'Égypte, la Grèce et les autres États situés sur les bords de la Méditerranée. Son influence sur la Grèce, importante sans doute, mais toujours indirectement, fut une des causes principales

des luttes intérieures que soutinrent les Grecs pour la noble cause de leur indépendance, et provoqua ensuite la grande réaction qui eut lieu sous Alexandre. Celle-ci ressemblait, par son caractère même et par son exaspération, à l'attaque et à l'envahissement des Perses. Mais Alexandre, qui se sentait trop à l'étroit dans sa petite province patrimoniale, présente une sorte de physionomie orientale qui sort des bornes du caractère grec, des idées dominantes des Grecs, de leur façon de penser habituelle. Aussi c'était comme une inspiration asiatique qui, avec une force irrésistible, entraîna ce monarque jusqu'à la capitale de la Perse, et ensuite jusqu'au delà de l'Indus.

J'ai dit, messieurs, dans une des leçons précédentes, que la doctrine de Zoroastre n'est pas morte. Les adorateurs du feu existent encore sous le nom de *Guèbres*, nom dérivé du mot persan *ghebr*, qui signifie idolâtre, infidèle, et qui a été donné par les peuples musulmans aux nations qui ne professent pas l'islamisme et qui ne suivent ni l'Ancien ni le Nouveau Testament. Cette religion, sous Alexandre le Grand et ses successeurs, les Séleucides et les Parthes Arsacides, cessa de dominer en Perse pendant plus de cinq siècles; elle y fut rétablie, vers l'an de J. C. 225, par Ardéchir Babekan ou Artaxerce, restaurateur de l'empire persan et fondateur de la dynastie sassanide. Mais lorsque les Arabes, sous les premiers califes, eurent, vers l'an 655, détruit cette dynastie et conquis la Perse, ils proscrivirent le culte du feu et firent une guerre cruelle aux Guèbres, dont un grand nombre, pour ne pas être contraints d'embrasser le mahométisme, se retirèrent dans les parties les plus montagneuses ou les plus éloignées; plusieurs même se jetèrent dans des barques et abordèrent

dans le Guzurat. Accueillis avec hospitalité par les Indous, ils y formèrent des établissements; mais ils s'y sont peu multipliés, et leur race se serait éteinte si les révolutions de la Perse ne les eussent recrutés.

Les Guèbres se maintinrent pendant plusieurs siècles dans les provinces au sud de la mer Caspienne, sous les dynasties Beno-Buwend et Beno-Dabouyah, dont la première avait commencé avant l'hégire et l'autre 40 ans après, c'est-à-dire vers l'an 660, et ne finit qu'en 1476. Un prince originaire du Deïlem ou Ghilan, et chef de la dynastie des Zayarides, l'une des premières qui ont démembré l'empire des califes, se préparait à rétablir à Ispahan le culte du feu, lorsqu'il fut assassiné en 934. Les princes Samanides et Ghourides, qui ont régné dans la partie orientale de la Perse, se prétendant issus des monarques sassanides, protégèrent les ignicoles et tolérèrent leur culte à Hérat et dans les montagnes de Ghour ou Gaur. Mais Mahmoud le Gaznavide et plus tard Tamerlan, affectant un fanatisme qui n'était qu'un moyen de satisfaire leur ambition et leur humeur belliqueuse, poursuivirent les Guèbres à toute outrance, en exterminèrent un grand nombre en Perse et dans l'Indoustan, et détruisirent leurs livres sacrés et leurs temples du feu ou pyrées. Schah Abbas le Grand, au commencement du XVII[e] siècle, les chassa de leur établissement près du mont Albourz dans l'Aderbaïdjan, et des villages qu'ils habitaient près d'Ispahan. Enfin les révolutions de la Perse, pendant les deux tiers du siècle dernier, attirèrent sur les Guèbres de nouvelles persécutions et provoquèrent de nouvelles émigrations. Tels ont été les préjugés des Arabes et des autres peuples musulmans que, regardant comme magiciens ou sorciers les mages persans,

dont est dérivé à tort le mot de magie, et leurs ouvrages comme les instruments d'un art criminel, ils ont, dans leurs contes populaires, attribué aux Guèbres tous les actes de sorcellerie et de méchanceté.

La religion que professent aujourd'hui les Guèbres ou Parsis s'éloigne un peu des vrais principes de celle que Zoroastre avait donnée à leurs ancêtres. Les altérations qu'elle a subies doivent être attribuées à l'ignorance, à l'isolement, à l'avilissement où ils sont tombés, à l'oubli de leur langue et de leurs traditions, à la perte des livres sacrés et à celui qu'un des principaux mages, Erta-Viraf, composa, il y a plusieurs siècles, d'après ses souvenirs, et dans lequel il prétend avoir reproduit les préceptes les plus importants du législateur persan. Les Guèbres semblent faire mystère de leur croyance. Ils adorent le soleil comme l'emblème le plus admirable de la puissance divine et comme type du feu, l'élément le plus pur et le plus utile. Leur vénération se porte aussi sur la lune et sur les étoiles; c'est devant leur foyer ou en présence du soleil qu'ils font leurs prières. Ils n'éteignent jamais volontairement une lampe, ils ne cherchent point à arrêter les progrès de l'incendie, craignant de porter sur le feu une main profane; et, pour ne pas le souiller par leur haleine, ils couvrent leur bouche avec un morceau de toile. Ce sont ces singularités qui ont rendu les Guèbres odieux aux musulmans et ridicules aux yeux des autres nations; ils sont dignes néanmoins d'inspirer de l'intérêt par l'antiquité de leur origine, la douceur de leur caractère, leur bienfaisance, leur probité, leur résignation religieuse et leur soumission aux lois des pays où ils sont établis. Il y a encore, en Perse, quelques familles de Guèbres, à Tehéran, à Ispahan; il y en a

davantage dans la province de Kerman, mais surtout dans le territoire de Yezd. Comme ils y sont au nombre d'environ 8,000, et qu'ils paient un fort tribut au gouvernement, ils y sont un peu mieux traités. Ils ont un chef, pontife ou magistrat civil, choisi par lui, dans leur tribu, lequel préside aux quartiers qu'ils habitent et exerce la justice suivant leurs antiques lois. Il porte, comme eux, le costume persan et n'est distingué que par un turban lié autour du bonnet. Les Guèbres, en Perse, sont la plupart agriculteurs, maçons, palefreniers, domestiques sûrs et fidèles, et le produit le plus net de leur travail opiniâtre satisfait à peine l'avidité de leurs tyrans.

Les Guèbres sont aujourd'hui bien plus nombreux dans l'Inde qu'en Perse, ils sympathisent mieux avec les Indous qu'avec les musulmans; il y en a sur les bords du Sind et dans le Guzurat, et le capitaine Dumont d'Urville en a trouvé jusque dans l'île Pulo-Pinang, vers le détroit de la Sonde. Mais c'est surtout dans l'île de Bombay, dont ils forment la majeure et la plus belle population, qu'ils existent en corps de nation sous la protection des Anglais. Bombay est devenue pour eux une autre patrie; ils y possèdent presque toutes les propriétés et sont intéressés dans plusieurs maisons de commerce européennes. Actifs, intelligents, loyaux et riches, ils exercent une grande influence, et en contribuant à la prospérité de ce gouvernement, ils prennent soin de leurs pauvres, lorsque ceux-ci n'ont pas préféré la domesticité à la misère. Dès le point du jour, les Guèbres, vêtus de robes blanches et flottantes, accourent en foule sur l'esplanade pour saluer par leurs acclamations les premiers rayons du soleil, et le soir ils viennent se prosterner humblement lorsqu'il va disparaître.

Dans l'Inde, comme en Perse, les Guèbres boivent du vin et des liqueurs fortes et mangent toutes espèces d'aliments; ils ne peuvent épouser qu'une femme de leur croyance et ne connaissent ni la polygamie ni le divorce. Quoique leurs femmes sortent à visage découvert, il n'y en a aucune qui se livre à la prostitution.

Du reste, l'ancien culte du feu se retrouve également parmi les peuples de race pélasgique, au sein de la Grèce et de l'Italie. Cette similitude avec un des points les plus importants des doctrines religieuses de la Perse tient, sans doute, à la même cause qui a produit de si fréquentes analogies entre la langue grecque et latine et les antiques idiomes de la Perse et de l'Inde. Les Grecs avaient leurs πῦρ ἄσβεστον (feu inextinguible), qui était entretenu nuit et jour sur un autel, à Athènes et à Delphes, par des vierges consacrées. S'il venait à s'éteindre, il devait être ravivé, non point par le feu ordinaire, mais par les rayons du soleil. C'est au règne de Numa, 700 ans avant J. C., que les historiens rapportent l'institution régulière du culte de Vesta, l'objet de la vénération jusque-là confuse et traditionnelle des peuplades qui fondèrent la ville éternelle; un temple en forme de globe ou de coupole lui fut dédié par ce prince. Dans son enceinte brillait un feu sacré sur lequel veillaient les vierges saintes de Vesta. Hestia, Ἑστία, chez les Grecs, la même que Vesta chez les Romains, était l'emblème du feu central, noyau du globe terrestre. A Rome, cette déification du feu se reflétait au sein de chaque famille dans le culte si patriotique, mais aussi si égoïste du foyer domestique. Là les Pénates ou Lares, que l'on retrouve également en Chine, étaient le symbole des affections de famille, du souvenir des ancêtres, de cet amour de la patrie qui, pour le

malheur des nations, faisaient battre si vivement le cœur des enfants de Romulus (1).

Messieurs, une des contrées les plus utiles à la Perse, fut, par sa situation, la Syrie; car les flottes de la Phénicie accompagnaient toujours les expéditions de cette puissance.

Sur l'étroite plage que dominent les cèdres du Liban, fourmillait un peuple innombrable, entassé dans des îles et des cités maritimes (2). La côte de la mer était bordée par une longue chaîne de villes florissantes : Tyr, Sidon, Byblus, Béryte, telles furent les villes phéniciennes enrichies par un commerce et par une navigation immenses. Ce commerce cependant était trop isolé, trop dans l'intérêt exclusif du pays pour exercer une action décisive sur l'empire de Perse tout entier. Aidée de la Syrie où affluaient les marchandises précieuses ou indispensables de l'Orient; maîtresse de tous les ports de la Méditerranée, de la mer Noire et des Palus Méotides, la Phénicie s'étendit bientôt le long des côtes de l'Océan. Sa correspondance avec la Mésopotamie, l'Assyrie, la Babylonie, la Perse, l'Arabie et même les Indes fut prestigieuse. Par les relations qu'elle entretenait ainsi avec tant de peuples divers, la Syrie parvint bientôt au plus haut degré de civilisation : les plus beaux ouvrages en métaux et en pierres précieuses y furent confectionnés; on y fit aussi les plus importantes découvertes. Le verre de Sidon, la pourpre de Tyr, le fin lin qu'on y tissait, étaient les productions du pays et de ses principales manufactures. L'ambre jaune venait de la Bal-

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, article *Culte du Feu*, par *M. Du Laurier*.

(2) *Michelet*, Histoire romaine, t. I, p. 179.

tique et l'étain de la Grande-Bretagne. L'écriture reçut des Phéniciens ses premiers développements; leurs communications avec toutes les parties du monde alors connu les forçaient de modifier leur langue écrite. Lord Macartney a remarqué que, de même, les Chinois à Canton ont senti la nécessité de rendre plus légers, plus simples et plus faciles leurs hiéroglyphes si lourds et si compliqués. Les Phéniciens découvrirent les premiers l'océan Atlantique, se colonisèrent à Chypre et en Crète, exploitèrent les mines d'or de Thasus et les mines d'argent de l'Espagne, fondèrent Utique et Carthage, et doublèrent le cap de Bonne-Espérance.

Ce peuple constitue un principe nouveau dans l'histoire : l'inactivité cesse, la mer n'a plus de limites, l'industrie s'assied sur le trône. La matière est façonnée de mille sortes, l'homme comprend sa puissance sur la nature; et, plein de foi en cette puissance, il place haut sa dignité; il entrevoit enfin que ce n'est pas à lui, esprit de Dieu sur la terre, de servir en aveugle, mais à la matière.

Si nous jetons un regard sur les institutions religieuses de ces antiques contrées, nous trouvons à Babylone, chez les peuples de la Syrie, en Phrygie, une idolâtrie grossière, commune, basse, et dont les turpitudes laissent bien loin derrière elles les révoltantes aberrations de l'Inde. Les forces de la nature étaient adorées dans Astarté, dans Cybèle et dans la Diane d'Éphèse. « S'ils célèbrent des fêtes, dit le livre de la Sagesse, ils font comme des furieux. » La sensualité et la cruauté, voilà le caractère de cette religion. Cela se conçoit : là où la matière est tout, il n'y a plus de place pour l'esprit; il s'envole et la brutalité triomphe. Ainsi on jette des enfants à des dieux féroces, les prêtres de Cybèle se mutilent, les

hommes se font eunuques, les femmes se prostituent dans les temples. La magie régnait à la cour de Babylone : c'était tout ce qui restait au milieu des infamies de la terre. On avait voué aux images des rois le même culte idolâtrique qu'aux images obscènes de la nature. Quel dégoûtant spectacle ce pays, avec ses folies, ses orgies et ses crimes, ne présente-t-il pas, si on le compare à la vieille Perse, à la Perse primitive, si pure, si chaste, si brave, si probe?

Chez les Phéniciens, le hardi peuple navigateur, nous voyons l'Hercule de Tyr. Si cet Hercule n'est pas la fameuse divinité de la Grèce, toujours rappelle-t-il en bien des points ce dieu, à qui son intrépidité et son audace tout humains ont valu les honneurs de l'Olympe. Les douze travaux d'Hercule font penser, il est vrai, aux douze signes du zodiaque, mais cela n'empêche pas qu'Hercule soit ce fils de Jupiter qui, par sa vertu et son travail, s'est fait dieu et a préféré les peines de cette vie à l'oisiveté.

Le principe sensuel reparaît dans le culte d'Adonis, mort d'une blessure que lui avait faite un sanglier furieux. Les Adonies se célébraient avec la plus grande pompe à Byblus. Les femmes coupaient leur chevelure, ou faisaient dans le temple l'offrande voluptueuse par laquelle les Babyloniens honoraient Mylitta. Le lendemain on portait processionnellement la statue d'Adonis à la mer et on l'y baignait; puis le dieu ressuscitait et l'on chantait des hymnes de joie au milieu de honteux plaisirs. Le temple était orné d'emblèmes magnifiques, parmi lesquels il faut distinguer ce qu'on appelait *jardins d'Adonis*, vases d'argile ou corbeilles d'argent remplis d'un terreau qui s'était couvert en peu de jours d'une verdure délicieuse.

Parlons de quelques particularités remarquables du commerce et de l'industrie des Phéniciens. Si quelquefois faisant route sur leurs vaisseaux, ils observaient qu'un bâtiment étranger les accompagnait ou les suivait, ils ne manquaient pas de s'en débarrasser, s'ils le pouvaient, ou de le tromper, quelquefois au risque de perdre leurs propres navires et même la vie : tant, à cet âge de séparation et d'isolement, était grande la jalousie qu'ils portaient aux étrangers, et l'envie qu'ils avaient de garder le monopole d'immenses relations, de richesses immenses, de possessions immenses. Afin de dégoûter davantage encore les autres peuples, de la mer, ils faisaient le métier de corsaires, ou feignaient, lorsqu'ils étaient les plus forts, d'être en guerre avec ceux qu'ils rencontraient. Ce trait de politique se conçoit chez un peuple qui aspirait à l'empire commercial du monde.

Messieurs, par le progrès des découvertes, par le perfectionnement successif des procédés techniques, l'industrie est destinée à renouveler la face de l'univers : les machines remplaceront un jour les esclaves de l'antiquité, elles affranchiront les hommes libres du travail grossier de la matière, et les mettront en état de s'abandonner exclusivement au domaine de l'intelligence.

D'où vient cependant que, dans l'antiquité, les peuples commerçants étaient repoussés et abhorrés partout? Partout nous voyons aux prises le génie héroïque, celui de l'art et de la législation avec l'esprit d'industrie, de navigation, de commerce (1). C'est que les Phéniciens et plus encore les Carthaginois cultivaient cet élément égoïste et dissolvant à l'exclu-

(1) *Michelet*, Histoire romaine, t. I, 177.

sion de tous les autres éléments sociaux. Aimant, par-dessus tout, l'or, le sang, le plaisir, ils subordonnaient Minerve à Moloch, c'est-à-dire le développement de la nature spirituelle de l'homme à la soif insatiable du lucre. C'est pourquoi ces peuples commerçants ont si vite péri et sans laisser à peine une trace après eux.

Et maintenant prêtez l'oreille au Prophète :

« Sidon, rougis de honte, parce que Tyr, cette ville qui était la force et la gloire de la mer dira dans sa ruine : Je n'ai point conçu, je n'ai point mis d'enfants au monde, je n'ai point nourri de jeunes hommes, je n'ai point élevé de jeunes filles...

« Qui a formé ce dessein contre Tyr autrefois la reine des villes, dont les marchands étaient des princes, dont les trafiquants étaient les personnes les plus éclatantes de la terre?...

« Prenez le luth, tournez tout autour de la ville, courtisane mise en oubli depuis longtemps; étudiez-vous à bien chanter, répétez souvent vos airs, afin qu'on se souvienne de vous. » (*Isaïe*, ch. XXIII.)

« Tyr, vous avez été dans les délices du paradis de Dieu; votre vêtement était enrichi de toutes sortes de pierres précieuses; la sardoine, le topaze, le jaspe, la chrysolithe, l'onyx, le béryl, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude et l'or ont été employés pour relever votre beauté, et les instruments de musique les plus excellents ont été préparés pour célébrer le jour auquel vous avez été créée...

« Dans la multiplication de votre commerce, vos entrailles se sont remplies d'iniquité; car votre cœur s'est élevé dans son éclat, et vous avez dit en vous-même : Je suis Dieu!... C'est pourquoi vous avez été frappée, anéantie, et vous ne serez plus pour jamais. » (*Ézéchiel*, ch. XXVIII.)

Nous rattacherons à l'histoire de la Phénicie celle d'un autre État commerçant, bien qu'il n'ait point fait partie du grand empire de Perse.

En face de l'île de Sicile, dans un territoire situé le long du golfe compris entre les promontoires d'Apollon et de Mercure, s'élevait la colonie phénicienne de Carthage, entourée de rochers et de colonnes ioniennes, défendue par Byrsa, la citadelle, et garnie d'une triple muraille, qui s'élevait comme en gradins l'une au-dessus de l'autre. Cette métropole du vaste empire commercial, cette ville de Baal, était immense, riche, toute resplendissante du luxe et des arts étranges de l'Orient : des constructions titaniques, des jardins aériens, des palais magiques, des coupoles et des toits d'or, des magasins et des casernes pour 300 éléphants, 4,000 chevaux et 20,000 hommes, un port pour plus de 200 vaisseaux de guerre, des flottes qui vomissaient le feu grégeois, 700,000 habitants, une populace innombrable (1); c'était le rendez-vous de tous les aventuriers du monde, Espagnols, Gaulois, Liguriens, Baléars, Grecs métis, Italiens, Africains, surtout; c'était un violent tourbillon de religions, de mœurs, de coutumes; c'était un hurlement prodigieux où se mêlaient toutes les langues, tous les patois, tous les accents. Et l'armée était composée de ce rebut, de cette écume de la moitié de l'Europe et de l'Afrique. Quel aspect! des hordes de Gaulois demi-nus, armés de glaives; des escadrons d'Ibères, portant des pelisses, des vêtements blancs bordés de rouge, et le chef couvert d'un casque d'airain surmonté de panaches rouges; des Liguriens sauvages, des Nasomans et des Lotophages, au teint basané, hérissés

(1) Voyez *M. Victor Hugo*, Mélanges d'histoire et de littérature.

de lances; au centre, le bataillon sacré des Carthaginois, plus éclatant par sa parure que par sa bravoure; à la tête, les frondeurs baléars, troupes légères, dont les frondes lançaient au loin des balles de plomb qui écrasaient harnois et boucliers; sur les ailes, les cavaliers numides, recrutés à Fez et à Maroc, vrais centaures, couverts de peaux de tigre, assis sur des coursiers ardents, petits, sans selle ni bride (1).

La politique égoïste de Carthage et sa haine profonde pour tout ce qui n'était pas elle-même, l'avaient rendue odieuse à tous les peuples. Elle était comme en dehors de l'humanité, et l'observation pénétrait rarement dans son sein. De là le silence qui a succédé à la destruction de ses monuments; les souvenirs périrent avec eux parce qu'ils n'étaient conservés qu'au sein même de la ville détruite. Nous n'avons plus guère que quelques médailles, des inscriptions, une traduction grecque du Périple d'Hannon, puis les traités conclus avec Rome et Philippe de Macédoine, et enfin quelques fragments du livre de Magon sur l'économie rurale, que nous retrouvons épars dans les auteurs latins. Voilà ce qui nous reste sur cette grande nation; mais la Grèce et Rome, bien qu'elles ne nous entretiennent pas de Carthage de manière à présenter une histoire suivie de ses institutions, nous instruisent cependant assez pour que des recherches consciencieuses, des rapprochements ingénieux recomposent un ensemble satisfaisant, et si nous ne pouvons porter nos regards sur Carthage même, du moins le reflet de sa gloire brille encore sur les monuments romains(2).

(1) Mon *Introduction*, p. 44 et 45.

(2) J'ai suivi ici et plus loin un excellent article sur Carthage, par *M. de Golbéry*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

Carthage était une de ces nombreuses colonies de Tyr auxquelles donnèrent naissance des troubles intérieurs, excités probablement par les orageuses corporations de ses teinturiers, qui, de même que nos tisserands et nos foulons flamands du moyen âge, jetaient l'émeute au vent comme des semeurs de blé. Dans tous les cas, il ne faut pas accorder trop de confiance à la tradition poétique recueillie et embellie par Virgile.

Carthage mêla l'esprit de conquête à l'esprit de commerce : serpent endormi le long de la Méditerranée, elle serra dans ses anneaux de bronze les côtes de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de la Gaule, de l'Espagne, et jusqu'aux rives du grand Océan; la Nubie, l'Abyssinie, la Nigritie, l'Éthiopie, la Numidie, se dressèrent comme les colonnes de ce vaste empire commercial (1), comme les arcs-boutants de cette cité-reine de l'industrie, où se rencontraient les vins d'Italie, de Sicile et d'Espagne, l'ivoire de Cerné et le nard de la Lybie, l'alun de Lipara et l'étain de la Bretagne, le fil précieux de la Sérique et l'ambre de Prusse, le fer de l'île d'Elbe et l'or du désert de Cobi.

Carthage n'était pas un peuple, ce n'était qu'une ville, et une ville qui ne cherchait qu'à amasser des trésors, jamais à répandre la civilisation, à s'assujettir les peuples, jamais à les humaniser. « Les Carthaginois, dit M. Michelet, ne s'établissaient point dans leurs colonies sans espoir de retour. C'était la partie pauvre du peuple qu'on y envoyait, pour l'enrichir par les profits soudains d'un négoce tyrannique, et qui se hâtait de revenir dans la mère patrie jouir du fruit de ses rapines; à peu près comme autrefois les négociants d'Am-

(1) Mon *Introduction*, p. 44.

sterdam, ou comme aujourd'hui les nababs anglais. Il y avait des fortunes soudaines, colossales, des brigandages et des exactions inouïs, des Clive et des Hastings, qui pouvaient se vanter aussi d'avoir exterminé des millions d'hommes par un monopole plus destructif que la guerre. »

Aussi au moindre revers qu'éprouvaient les armes de Carthage, ses colonies se soulevaient autour d'elle et à côté d'elle, sur ses devants comme sur ses derrières; c'étaient alors des cris horribles, des imprécations en mille langues barbares.

Les conceptions et les croyances religieuses des Carthaginois étaient sombres et terribles comme leur caractère. C'était la corruption de ce beau mythe du feu créé par Zoroastre, et déjà si étrangement défiguré par les Assyriens, les Babyloniens, les Chaldéens et les Arabes. A Carthage on immolait à Baal (le seigneur), ou Moloch (le roi), ou Belsamen (le roi du ciel) des victimes humaines, en temps de famine, de peste ou de guerre. La terrible statue du dieu était debout, les bras étendus vers l'ouverture d'un four où brûlait le feu sacré : on plaçait sur ses bras les victimes, et elles roulaient dans le brasier ardent, tandis qu'une musique barbare couvrait leurs cris; les lois défendaient à leurs mères le moindre signe de douleur. L'habitude s'était introduite d'acheter pour ce cruel usage des enfants d'esclaves; mais lorsqu'on vit Agathocle menacer l'existence de Carthage, on condamna cette innovation, et d'un seul coup deux cents enfants des plus riches familles furent livrés à Baal. On rapporte que trois cents pères, soupçonnés d'avoir ainsi sauvé leurs enfants, se précipitèrent eux-mêmes dans les flammes. Cette coutume dura autant que Carthage elle-même. En Sardaigne aussi des prisonniers et des vieillards périssaient ainsi aux éclats d'un rire forcé, d'où est ve-

nue l'expression proverbiale de *rire sardonique*. Ce culte jetait beaucoup de férocité dans le caractère national; mais celui d'Astarté n'était pas moins funeste aux mœurs publiques: il y a affinité entre elle et l'Assyrienne Mylitta, ou l'Alita des Arabes, et les prostitutions du temple de Babylone se reproduisaient à Carthage. Les plus grands désordres se commettaient à Sicca, à trois journées de marche de cette ville : là on mettait en continuelle pratique cette pensée, que la virginité des filles et la chasteté des femmes devaient être offertes en sacrifice.

Nous avons moins de données sur le culte d'Esculape ou Esmoun, ce grand pilote du vaisseau du monde. C'est un dieu indigène de la Phénicie; il était naturel qu'il fût invoqué par un peuple essentiellement navigateur.

Les Carthaginois croyaient à une autre vie; mais le peuple était abandonné à des superstitions grossières; il était d'ailleurs mélancolique et dur, sensuel et cupide, servile envers le puissant, hautain envers le faible. L'habitude des sacrifices humains étouffait en lui tous les sentiments généreux, et il ne faut pas s'étonner de la férocité des armées carthaginoises, ni de leur peu de respect pour les temples et les sépultures.

Quant à la bonne foi, on sait l'adage *fides Punica;* l'esprit mercantile ne pouvait que développer cette disposition à la perfidie; et puisqu'on trompait les dieux eux-mêmes, par la substitution de victimes étrangères aux enfants qu'on promettait d'immoler, comment n'eût-on pas trompé les hommes?

Du reste, la civilisation matérielle était fort avancée à Carthage. Déjà les Phéniciens avaient communiqué à leurs colons de vastes trésors de science et de connaissances usuelles : l'art du tisserand, celui de battre monnaie, la fusion des métaux,

l'usage de la pourpre et du verre, la géométrie, l'astronomie et la science du navigateur. On ne peut guère douter que pendant sept siècles d'activité et de contact avec les Grecs et les Étrusques, tout cela ne se soit perfectionné; mais ce qui distinguait les Carthaginois de tous les autres peuples, c'est leur prédilection pour l'agriculture, qui faisait, ainsi que le commerce, leur principale occupation. Les suffètes eux-mêmes s'y livraient avec ardeur. Carthage était entourée de belles maisons de campagne, de vergers, de prairies bien arrosées. Environ 500 ans avant J. C., Magon écrivit un traité sur l'agriculture dont nous venons de parler; cela prouve quelle importance attachaient à ce premier des arts les hommes d'État. On estimait beaucoup, chez les Grecs et chez les Romains, le livre de Magon, et l'on consultait jusque dans les derniers temps de la république ses préceptes sur l'éducation du bétail et la culture de la vigne, des oliviers, des grenadiers, etc. Le sénat romain chargea Silanus de traduire cet ouvrage en latin.

La dureté de caractère des Carthaginois se montra dans leur gouvernement comme ailleurs. Les centumvirs, qui avaient le droit de demander compte aux généraux de leur commandement, en usèrent souvent avec une rigueur extrême, prodiguant les amendes, les exils, les condamnations à mort; le malheur à leurs yeux devenait crime, et l'on n'a point oublié comment le grand Annibal lui-même fut traité par eux. Que l'on compare à cette injuste sévérité la magnanimité de Rome remerciant Varron de n'avoir point désespéré du salut de la république, quoiqu'elle fût près de périr par sa faute.

La conduite de Carthage à l'égard des peuples étrangers fut cruelle et tyrannique : elle s'établit partout à main armée,

fondant des comptoirs malgré les indigènes, leur imposant des droits et des douanes, les forçant tantôt d'acheter et tantôt de vendre. Et comment en aurait-il pu être autrement? Tout ce que Carthage voulait, tout ce qu'elle cherchait, tout ce qu'elle rêvait, c'était l'argent et la servitude africaine.

Au lieu des siéges commerciaux de la Phénicie, qui lui paraissaient trop incertains, elle élevait des forteresses et des citadelles, et, dans sa situation artificielle, elle tendait à s'assurer la domination des côtes, comme si l'Afrique était partout. Mais ne pouvant atteindre à ce but que par des barbares subjugués ou par des mercenaires, les Carthaginois vinrent par là en contact avec des peuples qui ne voulaient plus être traités comme des barbares; et dès lors ces conflits ne pouvaient avoir pour résultat que des flots de sang et d'implacables inimitiés. La belle Sicile et particulièrement Syracuse furent plus d'une fois cruellement ravagées par eux. Contre la Grèce ils servirent d'auxiliaires à Xercès, et s'acquittèrent merveilleusement de cette mission. Ils saccagèrent ou détruisirent Sélinonte, Himère, Agrigente, Sagonte et tant d'autres riches cités de l'Italie et de l'Espagne.

Aristote a fait l'éloge de la constitution de Carthage; mais elle a peu de valeur pour l'histoire philosophique de l'humanité. C'était une aristocratie d'argent qui se recrutait dans quelques familles, combattait avec des mercenaires pour des profits mercantiles, et ne voulait conquérir que les pays qui pouvaient fournir à ses profits. Un pareil système n'a rien qui parle à l'intelligence, qui captive les cœurs, alors même qu'on le met en regard de celui de Rome, si condamnable sous tant de rapports.

C'est bien une autre armée que l'armée de guerre des Ro-

mains, cette innombrable armée mercantile que Carthage lançait sur les colonies et sur les pays alliés, et qu'elle appuyait, en outre, par la force brutale. Et quelle différence! Là il faut payer de sa personne, et acheter la gloire au prix de son sang; ici tout le sang est payé d'avance : il n'est plus à gagner que des blessures et parfois de rares et maigres récompenses; là ardeur belliqueuse, ambition, dévouement, patrie; ici rien qu'argent, fraude, pillage, vol, argent, argent, argent!

A Carthage « l'esprit mercantile souffle dans toutes les veines du corps social la corruption et l'égoïsme; il ronge, corrode et détruit l'esprit public; il fomente tous les sentiments bas, égoïstes et pervers; il détrône tout ce qui est noble et grand; il mesure à l'aune et pèse à la balance de son comptoir l'art et la poésie; il ne comprend que les livres en *partie double;* il ne conçoit l'homme que comme une machine qui compte, suppute, additionne et retranche. La littérature, c'est la lettre de change et le billet à ordre; ses coups d'État sont des coups de commerce; son épée, c'est l'aune; sa victoire, c'est l'absorption de la fortune des peuples; sa déroute, c'est la banqueroute; son honneur, c'est l'or; sa gloire, c'est l'or (1). »

Oui, humanité, patrie, esprit social, sentiment de justice, l'esprit de commerce bannissait tout du cœur des Carthaginois. C'étaient des agioteurs qui décidaient du sort de la république; et ces misérables n'auraient-ils pas marchandé Annibal, si le grand homme ne s'était soustrait par la fuite à cette récompense punique qui l'attendait?

Loin cependant l'ombre seulement de la partialité! Certes

(1) Cette caractéristique de l'esprit *exclusif* du commerce est due à *M. Considérant.*

ce ne serait pas moi qui médirais de cet Amilcar, défenseur du peuple contre l'aristocratie à laquelle il appartenait par sa naissance, ou de cet Asdrubal, frère du grand Annibal; mais il y a dans les plus nobles caractères carthaginois quelque chose de dur et de repoussant, qui, si on les compare aux Gélon, aux Timoléon, aux Scipion, aux Gracques, les fait apparaître comme des esclaves auprès d'hommes libres.

On a beaucoup disserté, je le sais, sur les guerres puniques, sur la cruauté et la perfidie déployées par Rome dans ces guerres; mais on n'a pas considéré que Rome et Carthage étaient deux républiques rivales, et deux républiques rivales dans la première période du second âge humanitaire, à cette époque où l'état de subjugation et de guerre était l'état naturel de l'humanité, ne pouvaient pas exister l'une à côté de l'autre; puis c'était une lutte qui s'est renouvelée au moyen âge, dans les plaines de l'Andalousie, aux champs de la Palestine, sur les rives du Bosphore, et qui se poursuit de nos jours, avec un incroyable acharnement, sur la côte africaine. Ici l'Afrique succomba sous l'Europe, l'Orient sous l'Occident. Ce fut Rome qui égorgea l'Orient sur les ruines fumantes de Carthage. C'était une horrible catastrophe; mais, d'un côté, il y avait, comme l'a fait observer M. Victor Hugo, la suprématie de la civilisation libre et guerrière de l'Europe, de l'autre la civilisation religieuse et despotique de l'Asie. Donc, choisissez; ou dites-moi, si vous ne préférez pas la libre doctrine de l'Évangile substituée par les chrétiens à la doctrine fataliste du Coran implantée en Espagne par les Arabes et les Mores? La raison de décider est à peu près la même.

Cependant, c'était un épouvantable refrain que celui du vieux et roux Caton : *Puis, je pense qu'il faut détruire Carthage.*

Mais aussi connaissez-vous le serment d'Annibal, serment sanglant et terrible, serment de ruine et de mort! Silence! écoutez!

Lorsque Annibal était encore enfant, son père le fit descendre dans le temple sous-marin de Typhon, le dieu vengeur, le dieu du mal. Un prêtre de la ville d'Hermès immola un taureau noir sur l'autel, et remplit du sang de la victime une grande cuve de porphyre. Ce sang, à la lueur des torches, ressemblait à un fleuve du Tartare. Ils n'étaient que trois dans le temple, Amilcar, Annibal et le prêtre. Autour d'eux se dressaient d'énormes statues de granit noir, avec des faces horribles et des couronnes de serpents; devant l'autel était peinte, sur un fond de sang, la grande image de Typhon, qui, les lèvres gonflées de colère, secouait sur eux les lanières de son fléau... La flotte de Carthage s'agitait sur leurs têtes, et le temple souterrain était plein de bruits mystérieux et terribles qui lui venaient de la tempête et de la mer (1)! C'est là, devant ce prêtre, devant ce fleuve de sang, et dans cette formidable nuit, que le père d'Annibal lui demanda un serment. L'enfant alors, en présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence du démon de Carthage, d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton et de Neptune; en présence du Soleil, de la Lune et de la Terre; en présence des Fleuves, des Prés et des Eaux; en présence de tous les dieux que Carthage reconnaissait pour ses maitres; en présence de tous les dieux qui présidaient à la guerre, l'enfant jura l'extermination de Rome (2). A sa voix, les trirêmes carthaginoises tressaillirent

(1) Voir un article très-poétique sur Annibal, par *M. Méry*, dans la Revue de Paris, t. V, 1838.

(2) *Polybe*, liv. III.

sur sa tête; le vent souffla du désert, comme pour le favoriser, et pousser la flotte à la mer Tyrrhénienne; les échos du temple applaudirent; le taureau du sacrifice exhala son dernier mugissement; ce fut comme le dernier soupir de Rome, la ville abhorrée. Et dix ans après, le grand homme conçoit un plan de campagne comme l'histoire de la guerre n'en offre point de pareil. Il traverse l'Espagne et la Gaule, en livrant une bataille continuelle; et, à la tête de tout un monde de barbares, il est le premier qui escalade les Alpes, et du haut de leurs cimes il montre la proie du Capitole à ses tigres irrités, et bientôt la louve des sept collines hurle d'épouvante sous les sanglantes étreintes du chacal africain.

TREIZIÈME LEÇON.

27 avril 1840.

L'Égypte, terre de prodiges. — L'Inde, l'Éthiopie, l'Égypte. — Anciennes migrations. — L'Égypte, colonie éthiopienne. — Le sphinx, emblème de l'Égypte. — Chronologie de l'Égypte. — Quatre époques dans l'histoire de l'Égypte. — Ménès. — Les Hyksôs. — État social de l'Égypte.— Sésostris.— Chéops et Chéphren.— Séthos. — Amasis.— Quatre classes d'habitants en Égypte. — Puissance de l'ordre sacerdotal. — Le peuple. — Jugement des rois. — Lois civiles. — Médecine. — Condition de la femme. — Monogamie. — Profession de voleur. — Justice. — Sciences et arts usuels. — Commerce. — Architecture. — Constitution physique du pays. — Doctrine religieuse. — Symbolisme. — Culte des animaux. — Panthéisme. — Immortalité de l'âme. — Embaumement des morts. — Tombeaux. — Jugement des morts. — Danses et musique. — Conclusion.

Messieurs,

Aucune nation de l'antiquité n'excite un intérêt plus vif que l'Égypte. Que de mystères cachés sous ces pyramides, ces obélisques, ces catacombes, ces ruines de canaux, de villes,

de colonnes, de temples, qui sont là comme les merveilles du monde ancien. Quel peuple, quel art, quelle constitution a-t-il fallu pour creuser et entasser ces rocs immenses, pour construire ce palais enchanté du labyrinthe, pour lancer jusqu'au ciel ces rayons granitiques des obélisques, pour changer un désert de pierres en un asile de morts et pour perpétuer l'esprit des prêtres et des rois dans le marbre et le grès! Toutes ces reliques sont là comme un sphinx sacré, comme un grand problème qui toujours encore demande une solution définitive. Sirius, qui avait dardé ses flammes rouges comme du sang sur cette gigantesque et bizarre création, s'est retiré d'elle, et elles se sont accomplies ces sinistres prédictions d'Hermès : « O Égypte, Égypte, un temps viendra où, au lieu d'une religion pure et d'un culte pur, tu n'auras plus que des fables ridicules, incroyables à la postérité, et qu'il ne te restera plus que des mots gravés sur la pierre, seuls monuments qui attesteront ta piété (1)! » Tout, en effet, y est changé, excepté la nature. Le fleuve bienfaisant sort toujours régulièrement de son lit pour répandre ses bénédictions sur la terre; mais les chœurs de danse qui célébraient ses fêtes et les processions solennelles qu'il portait sur ses ondes, sont disparus (2). Mettons le pied sur ce sol de prodiges.

Les anciens font mention de trois Indes, la première vers l'Éthiopie, la seconde vers la Médie, la troisième vers la fin du monde. La première était, d'après Philostorgue (3), le pays des Homérytes ou Sabéens dans l'Arabie heureuse; la se-

(1) *Asclep.*, p. 147-151.
(2) *Görres*, t. II, p. 433-435.
(3) *Hist. Eccl.*, l. II, p. 6.

conde ne faisait qu'un avec la Perse; la troisième était l'Inde proprement dite. L'Éthiopie, avec ses organisations par castes, s'étendit jusqu'en Égypte. Les institutions de Manou disent que plusieurs familles de la caste des guerriers, après avoir déserté les préceptes des Védas et la communauté des Brahmanes, vivaient pour elles-mêmes, dans un état de dégradation; de ce nombre furent les habitants de Pondraca (peut-être l'Oxydraca de Strabon) et d'Odra, de Dravira et de Camboya, les Javanas et les Sacas (Scythes), les Paradas (Parsi) et les Pahlavas (Pehlvi, Mèdes), les Tchinas (Chinois) et quelques autres nations. Après que, dans cette grande et antique migration, les Chermicas, sous le nom de Coutilascesas, avaient pénétré en Éthiopie et en Égypte, il se fit, d'après les Pouranas, une seconde invasion, dans laquelle Irshou (Osiris), surnommé Pingouesha, roi des pasteurs dans la capitale de Palli, au sud-ouest de Cashi, dans l'Inde, chassé par son frère Tarachia (Typhon), le géant, se fixa sur les bords du Cali ou Nil (*cali*, noir, en sanscrit), parmi les anciens émigrés, les Chermicas, et leur apporta les Védas. Eusèbe parle de cette migration, en faisant remarquer, dans sa chronique, que, vers l'an du monde 3580, des Éthiopiens, partis du fleuve Indus, se sont colonisés dans le voisinage de l'Égypte (1).

Les Éthiopiens de Méroé qui, selon Pline, avaient deux cent cinquante mille guerriers et quarante mille artisans, assuraient que les Égyptiens étaient leurs colons, que l'Égypte n'avait été anciennement qu'une vaste mer, et que ces colons,

(1) Voyez la dissertation de *Wilford*, dans le t. III des *Recherches Asiatiques*, et *Görres*, t. II, p. 330.

sous la conduite d'Osiris, avaient gardé une infinité de lois et d'institutions éthiopiennes. « Il y a entre l'Éthiopie et l'Égypte des ressemblances frappantes, dit Diodore de Sicile; on y donne aux rois le titre de dieux; les funérailles sont l'objet de beaucoup de soins; les écritures en usage en Éthiopie sont celles mêmes de l'Égypte. Il y avait, dans les deux pays, des colléges de prêtres organisés de la même manière, et ceux qui étaient consacrés au service des dieux, pratiquant les mêmes règles de sainteté et de pureté, étaient rasés et habillés de même; les rois avaient aussi le même costume, et un aspic ornait leur diadème. »

L'état physique des lieux témoigne en faveur de cette prétention des Éthiopiens. Il est certain qu'à une époque dont l'ancienneté échappe à tous les calculs raisonnables, il n'y avait pas d'Égypte. Le Nil gagnait la Méditerranée à travers le désert Libyque, et une mer de sable, monument d'un état physique antérieur, changé aussi par l'effet des révolutions naturelles, occupait l'étroit espace qui s'étend entre les bords de la mer Rouge à l'est, et les chaines de montagnes parallèles à l'ouest. Le fleuve trouva enfin un libre passage dans sa direction vers le nord, et la vallée, de quelques lieues de largeur, encaissée entre les monts Arabiques et les monts Libyques depuis Syène jusqu'à Memphis, offrit aux eaux un large lit de sable et d'une pente régulière; il y déposa son limon, et il en sortit l'un des plus florissants empires de l'univers. Au-dessous de Memphis, ses atterrissements créèrent une seconde contrée, égale à la surface même de la vallée primitive. La basse Égypte fut ajoutée à la haute, la mer Rouge se sépara de la Méditerranée, et l'état actuel de cette portion de la région du Nil devint dès lors un état normal

auquel il ne manquait que la présence de l'homme (1).

Les Éthiopiens de Méroé adoraient Jupiter-Ammon, Hercule, Pan, Isis, Memnon (2). Strabon les nomme les inventeurs de l'astronomie, science qu'ils ont transmise aux Égyptiens et aux Hébreux. Philostrate représente les gymnosophistes de Méroé comme une caste sacerdotale, qui, s'efforçant d'imiter les Indiens, rejetait le culte des animaux et approuvait la doctrine indienne de Dieu, créateur de la nature et de l'univers (3). Mais plus à l'intérieur de l'Éthiopie, Hérodote parle de tribus sauvages qui adoraient le chat et le chien. C'est à ces obscures traditions de l'Inde et de l'Éthiopie que se rattache l'origine de la civilisation égyptienne, où il s'est conservé tant de vestiges marquants de cette origine. Quoi qu'il en soit, Méroé fut pour Thèbes ce que Ninive avait été pour Babylone. Les castes sacerdotales de ces deux cités fameuses étaient étroitement liées entre elles; d'après le témoignage d'Hérodote, elles fondèrent en commun Ammon dans le désert, et les Ammoniens, prévenus d'un mélange de colons éthiopiens et égyptiens, parlaient un dialecte mixte (4).

Parmi les monuments immuables, destinés, dès leur origine, à frapper d'une admiration non interrompue toutes les générations d'hommes qui devaient se succéder sur la terre, et à s'offrir à elles enveloppés de grandeur et de souvenirs, se distingue tout particulièrement cette figure énigmatique du sphinx, moitié bête, moitié homme. Le sphinx est comme

(1) Voyez l'Égypte ancienne, par *M. Champollion*, p. 28.

(2) *Pline*, l. IV, c. 35.

(3) *Philost.*, Vita Apoll., l. XII, p. 337.

(4) *Görres*, t. II, p. 326 336.

l'emblème du génie égyptien; il représente cet esprit qui tend à s'arracher à la nature, qui effectivement jette déjà ses regards autour de lui, mais sans pouvoir s'affranchir entièrement des liens de pierre qui le retiennent. Les prodigieuses constructions des Égyptiens sont moitié sous terre, moitié dans les airs; et si la statue colossale de Memnon rend des sons mélodieux au lever de l'aurore, elle exhale des accents lugubres et plaintifs dès qu'elle est enveloppée par les ombres et par la nuit.

Les hiéroglyphes sont l'ancienne écriture des Égyptiens : cette écriture n'exprime ni des sons ni des syllabes, mais elle rend des idées : ce sont des énigmes, l'expression fidèle de cet esprit égyptien refoulé sur lui-même, et qui néanmoins veut se faire jour, mais ne peut y réussir que d'une manière matérielle. C'est pourquoi les Égyptiens n'avaient ni un livre fondamental et populaire comme la Bible, ni un livre d'histoire comme ceux d'Hérodote ou de Thucydide. Aussi l'histoire des Pharaons n'est pas encore faite. Non pas toutefois que les matériaux manquent : il n'y a peut-être aucun peuple dont les annales s'appuient sur des titres plus nombreux. Mais la nature de ces sources a longtemps embarrassé les explorateurs. Les chronographes ne s'accordent pas toujours entre eux; les diverses autorités paraissent fréquemment inconciliables, parfois même inintelligibles, et les érudits, en s'appliquant à introduire dans ce chaos l'ordre et la lumière, n'ont fait le plus souvent qu'accroître les ténèbres et la confusion.

Hérodote, qui visita l'Égypte l'an 450 ou 460 avant notre ère, consulta les prêtres de Memphis; ils lui lurent, sur des manuscrits de papyrus, une liste de 330 rois antérieurs à

Mœris (Hérodote, l. II, ch. III). L'historien nous fait seulement connaître Ménès, le premier de ces princes, et, à part Mœris, il ne s'arrête que sur les plus remarquables. Environ quatre siècles et demi plus tard, Diodore de Sicile consulta les prêtres de Thèbes et forma, sur leur rapport, une liste incomplète comme celle de son devancier (Diod. Sic., t. I, ch. XLV et suiv.). La succession non interrompue de tous les monarques égyptiens se trouvait dans l'histoire de Manéthon, prêtre et bibliothécaire à Héléopolis, du temps de Ptolémée Philadelphe. Le Syncelle nous apprend qu'il avait transcrit, des *colonnes sacrées d'Hermès*, trois livres de chroniques égyptiennes, comprenant trente et une dynasties et cent treize règnes. L'ouvrage original de Manéthon, écrit en grec, est malheureusement perdu. Il avait été conservé en partie dans la chronologie de Jules Africain; mais cet ouvrage, composé vers l'an 223 après J. C., a été pareillement détruit par l'injure des temps. Un siècle après Jules (vers 327), Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, écrivit sa chronographie, où se trouvaient cités de nombreux extraits de Manéthon et de Jules Africain. Le texte grec d'Eusèbe ne nous est pas parvenu en entier; il ne reste du premier livre que des fragments conservés par George le Syncelle. Nous avons le second intégralement; c'est une espèce d'index, de tableau synoptique où l'écrivain avait résumé l'autre livre sous le titre de Κανόνα. Du temps de Gratien et de Théodose, vers 390, saint Jérôme traduisit en latin le texte d'Eusèbe. Cette version inexacte et tronquée a souffert aussi de déplorables mutilations; le premier livre surtout présente de grandes et nombreuses lacunes. La découverte récente d'une traduction arménienne de la chronique d'Eusèbe publiée avec une version latine à Milan

et à Venise, en 1818, a servi à compléter et à rectifier le travail de saint Jérôme.

Au premier coup d'œil, il ne parait guère possible de concilier ces divers témoignages, de faire concorder les dates, les nombres propres, le nombre et la durée des règnes. Le père Pétau (*Doctr. Temp.*, liv. IX) crut échapper à la difficulté en déclarant toutes les dynasties de Manéthon fabuleuses et ridicules. Marsham, Perizon, Fourmont, Jackson et d'autres les admettent, il est vrai, mais non comme successives. Des découvertes récentes ont relevé l'autorité de Manéthon.

M. William Banks, voyageur anglais, a trouvé dans un temple d'Abydos (haute Égypte) un bas-relief présentant une série de cartouches royaux. Une copie en a été communiquée par M. Cailliaud à Champollion le jeune, qui a reconnu quelques noms de la 15e et de la 18e dynastie, et tous ceux de la 17e. Cette table, qui date vraisemblablement du règne de Sésostris, a pleinement confirmé la partie correspondante des listes de Manéthon, et par suite, le fragment original de cet auteur conservé dans Josèphe (livre I contre Apion, premier fragment extrait des Égyptiaques de Manéthon). On a trouvé d'autres portions des mêmes séries dans les tombeaux de Gournah, dans la procession de Médinet-Abou, dans le Rhamesséion de Thèbes : elles s'accordent avec les fragments du prêtre de Sébennyte, comme avec la table généalogique d'Abydos. Ajoutez les inscriptions, les statues, les peintures historiques ou symboliques que l'Égypte présente en foule aux voyageurs, témoignages irrécusables que les Champollion et les Letronne sont parvenus à interpréter les uns par les autres. Grâce aux livres, les représentations figurées, les caractères hiéroglyphiques ont retrouvé leur signification perdue ;

grâce à ces monuments, les textes anciens sont devenus plus intelligibles. Dès lors bien des contradictions apparentes se sont évanouies, bien des doutes ont fait place à des certitudes.

Maintenant, comme l'observe M. Raoul-Rochette, nous pouvons remonter à trente siècles environ avant notre ère, en suivant les monuments de l'art égyptien ; et dans cette longue suite d'années, nous le trouvons toujours semblable à lui-même, sans progrès comme sans décadence. En reproduisant les figures royales reconnues au milieu de tant de ruines, M. Rosellini a pu composer une iconographie égyptienne, dont la première série comprend les souverains indigènes, depuis Aménophis, chef de la XVIIIe dynastie, jusqu'à Nectanébo, dernier roi égyptien avant la conquête d'Alexandre. La seconde contient les Lagides.

Il est à remarquer que ces divers monuments, qui confirment le témoignage de Manéthon, ne remontent pas au delà de l'expulsion des Hyksôs. C'est que ces conquérants nomades s'appliquèrent à détruire tous les titres de gloire d'une race vaincue et odieuse. Une seule autorité, sortie un instant de la poussière pour y rentrer bientôt, est venue heureusement vérifier la chronique de Manéthon dans sa partie la plus ancienne : c'est le fameux papyrus découvert en 1824, et transporté au musée de Turin. Ce canon chronologique de tous les rois d'Égypte, depuis Ménès jusqu'à la XIXe dynastie (environ 1,400 ans avant J.C.), coïncide avec les listes de Manéthon dans tous les fragments qu'on a pu comprendre.

L'objection la plus sérieuse qu'on puisse élever contre Manéthon est le désaccord qui règne entre les citations de Jules, d'Eusèbe et de Georges, les noms inscrits sur les monuments

et les listes d'Hérodote, de Diodore et d'Ératosthène. Mais ce défaut d'harmonie s'explique facilement, si l'on songe d'abord que ces auteurs n'ont pas puisé aux mêmes sources. Hérodote, comme on l'a vu plus haut, avait consulté surtout les prêtres de Memphis, Manéthon ceux d'Héliopolis, Diodore ceux de Thèbes. Ajoutons que la manière de lire et d'écrire les noms a dû jeter la plus grande confusion dans les listes : l'un aura cité le nom propre du prince, un autre le nom de sa famille, un autre son surnom honorifique; celui-ci aura donné le nom dans sa forme égyptienne, celui-là l'aura traduit en grec. Parfois la substitution ou la suppression d'une lettre, d'une syllabe, aura dénaturé l'aspect du mot, genre d'altération inévitable dans une écriture qui omettait les voyelles, et surtout de la part d'étrangers qui ne saisissaient pas exactement la prononciation des naturels du pays. Si les chroniques varient sur le nombre et la durée des règnes, si pour chaque dynastie le total est rarement d'accord avec les chiffres partiels, il faut l'attribuer aux inadvertances des copistes. Dans tout système de numération, et particulièrement dans celui des Grecs, la moindre modification des signes entraine de notables différences dans les nombres. Néanmoins, il n'est pas impossible de concilier les diverses listes sur les points essentiels.

Remarquons d'abord que ces dynasties sont habituellement des familles distinctes; mais, par exception, l'on a quelquefois considéré comme chefs de nouvelles lignées des princes sortis de la maison régnante. C'était un honneur réservé aux monarques qui avaient sauvé ou vengé leur patrie. A ce titre, Aménophis fut chef de la xviiie dynastie, Sésostris de la xixe.

Tous les extraits de Manéthon s'accordent à compter trente et une dynasties, depuis Ménès jusqu'à la conquête d'A-

lexandre. La vieille chronique citée par le Syncelle confirme cette division jusqu'à Nectanébo, roi de la xxxe. Aucun monument n'autorise à révoquer en doute l'ordre de succession donné par les différentes listes. Hérodote, bien qu'il ne distingue pas les dynasties, vient à l'appui de Manéthon. Les prêtres de Vulcain, dit-il, lui lurent les noms de trois cent trente rois antérieurs à Mœris, parmi lesquels se trouvaient dix-huit Éthiopiens, et une femme nommée Nitocris. Cette série de rois correspond aux dix-sept premières dynasties de Manéthon, Mœris étant le ve Pharaon de la xviiie. Parmi ces trois cent trente princes, Manéthon nomme aussi la reine Nitocris, et mentionne une dynastie étrangère composée de dix-sept rois, qui peut-être furent Éthiopiens.

Hérodote, Diodore, Manéthon et tous les chronographes qui ont écrit après lui, d'accord avec le papyrus de Turin, nomment Ménès, prince guerrier et législateur, comme le fondateur de la monarchie égyptienne. En cherchant un terme moyen entre les données chronologiques de ces historiens, on peut placer Ménès vers l'an 5000 avant J. C. La première dynastie, qui dura 228 ans environ, se compose de huit rois, sur lesquels les extraits de Manéthon donnent des détails assez positifs pour qu'on y reconnaisse un caractère historique. Athotis, fils et successeur de Ménès, bâtit un palais à Memphis, s'occupa de médecine et d'astronomie. Le ive roi de cette famille, Vénéphès, construisit des pyramides auprès de Choé. Il y eut de son temps une grande famine. Le règne du viie, nommé Mempsès, fut signalé par des crimes et par une grande corruption.

La iie dynastie compta neuf rois, qui occupèrent le trône pendant 297 ans environ. Sous Bocchus, le premier, la terre

s'entr'ouvrit à Bubaste et engloutit un grand nombre d'habitants. Céchoüs, son successeur, établit le culte d'Apis, de Mnévis et du bouc mendésien. Biophis ensuite porta une loi qui admettait les femmes au trône.

Les huit règnes de la IIIe dynastie embrassent à peu près 197 ans. Le premier de ces Pharaons, qui sont appelés Memphites par Manéthon, fut Nechérobis, sous lequel les Libyens révoltés se soumirent, effrayés par un accroissement démesuré de la lune. Son fils Sésorthus, savant dans la médecine, perfectionna l'écriture, et fit pour la première fois construire des édifices avec des pierres taillées.

La IVe dynastie se composa de dix-sept princes. Eusèbe, dans son extrait de Manéthon, ne nomme que le troisième, Souphis, qui construisit la grande pyramide attribuée par Hérodote à Chéops. Ayant d'abord méprisé les dieux, il s'en repentit ensuite, et écrivit sur les choses saintes un livre que les Égyptiens conservèrent longtemps avec le plus grand respect. Jules Africain ne compte que huit rois dans cette dynastie : il nomme les quatre premiers, Soris, Souphis Ier, Souphis II, Menchérès. Les noms correspondants sur la liste d'Ératosthène sont : Biouris, Saophis, Sen-Saophis, Moschérès. On sait qu'Hérodote (liv. II, ch. 124) et Diodore (liv. I, ch. 63) donnent pour fondateurs des grandes pyramides de Memphis les Pharaons Chéops, Chéphren et Mycérinus, qu'ils font régner vers le temps de la XXe dynastie. MM. Champollion, Letronne et Guigniaut ont démontré qu'ici l'autorité de l'historien grec doit avoir la préférence.

Selon Eusèbe, la IVe dynastie a duré 448 ans; selon Jules, 274. Ils ne s'accordent pas plus sur la Ve; Jules compte neuf rois d'Éléphantine qui régnèrent encore 218 ans; Eusèbe en

admet trente et un pour un espace de cent ans; il n'en nomme que deux, Othoès et Phiops. Ce dernier, dit-il, régna au moins quatre-vingt-quatorze ans.

La VIe dynastie a duré 203 ans. L'extrait d'Eusèbe ne donne ni les noms, ni même le nombre des princes de cette lignée; il ne fait connaître que Nitocris, la plus noble et la plus belle des femmes de ce temps. Jules Africain désigne six Pharaons memphites, parmi lesquels est aussi Nitocris, qui construisit la IIIe pyramide. Cette reine illustre se trouve également sur la liste d'Ératosthène.

VIIe dynastie, cinq rois memphites inconnus ont régné environ soixante et quinze ans.

VIIIe dynastie, cinq rois memphites, pendant cent ans.

La IXe dynastie, pendant un siècle, a vu régner quatre Héracléopites, dont le premier, Achtoüs, fut le plus cruel de tous ceux qui, jusque-là, avaient occupé le trône des Pharaons. Devenu fou, il fut dévoré par un crocodile.

On ne connait aucun des dix-neuf Héracléopites de la Xe dynastie, qui remplissent un intervalle de 185 ans.

On nomme, pour la XIe dynastie, Amménémès, le dernier des seize Diospolites, qui régnèrent quarante-trois ans.

On peut placer au delà de l'an 3000 avant notre ère le règne du fils d'Amménémès, Sésonchoris, qui mérita d'être considéré comme fondateur d'une dynastie nouvelle. C'est le VIIIe Pharaon de la liste abrégée du Syncelle. Il eut pour successeur Amménémès II, son fils, mentionné sur toutes les listes des chronographes, même sur celle d'Ératosthène, qui le nomme Stamménémès. Il fut tué par ses eunuques et remplacé par Sésostris Ier, que Manéthon parait confondre avec le grand Sésostris. Ce prince était haut de quatre coudées, trois pal-

mes, deux doigts. Les Égyptiens le regardaient comme un autre Osiris. Puis régna Lamaris. Cette dynastie, composée de sept princes, dura 150 ou 160 ans.

Il n'existe aucun nom certain pour les quatre dynasties suivantes, qui, d'après le calcul d'Eusèbe, durèrent ensemble 1077 ans. Diodore cite deux princes dont les noms ne se retrouvent sur aucune des autres listes et qui doivent avoir appartenu à l'une de ces dynasties dont les rois ne sont point nommés dans les extraits de Manéthon; le premier est Osymandias, placé par Diodore (liv. I, chap. 50) à la vingtième génération avant Mœris; le second est Ouchoréus, huitième descendant d'Osymandias. Or, Mœris est le cinquième Pharaon de la XVIII[e] dynastie, et la XVII[e] en compte six; restent encore neuf générations pour arriver à Osymandias. Ces neuf princes peuvent avoir appartenu à la XVI[e] dynastie, et selon les plus vraisemblables conjectures, Osymandias a été le chef de cette série. MM. Champollion et Guigniaut ont remarqué qu'à la dixième génération avant la XVII[e] dynastie, le Syncelle, sur sa liste particulière, place le Pharaon Ousi, qui occupa le trône durant cinquante ans. Rapprochant ce nom de celui du conquérant *Mandouci*, qui a été lu sur les monuments, ces savants ont retrouvé les deux parties du nom Osy-Mandyas, qui, selon Diodore, fit rentrer sous sa dépendance les Bactriens révoltés. Cette expédition lointaine était représentée sur les murs d'un palais que ce grand roi avait fait élever à Thèbes. On présume que ce palais, détruit en partie par les Hyksôs, fut rebâti sur les mêmes fondements après l'expulsion de ces étrangers.

Ouchoréus, que Diodore donne comme le fondateur de Memphis, sans doute parce qu'il agrandit et embellit cette

ville des premiers Pharaons, pourrait bien être le dernier roi de la xvie dynastie, celui que Josèphe (*Contra Ap.*) nomme Timaüs, et le Syncelle, Conchoris.

Ici nous avons pour nous guider le plus précieux fragment de Manéthon, celui qui a été textuellement conservé par Josèphe. Le prêtre de Sébennyte nous apprend que, sous le règne de Timaüs, des étrangers nommés Hyksôs, c'est-à-dire pasteurs, entrèrent en Égypte par l'isthme de Suez; qu'ils portèrent leurs ravages et leurs conquêtes jusqu'à la Thébaïde. Salatis, chef de ce peuple barbare, établit sa résidence à Memphis plus de 2,000 ans avant l'ère vulgaire.

Eusèbe ne nomme que quatre rois hyksôs; les fragments de Jules en indiquent quatre-vingt-un, répartis dans les xve, xvie et xviie dynasties; mais ces fragments ne méritent aucune confiance. Le Syncelle en fait connaître six. L'extrait de Josèphe donne le même nombre et les mêmes noms à peu de chose près. Les uns ont vu dans ces conquérants nomades des Arabes (1), d'autres des Phéniciens; plusieurs ont cru y reconnaître les Hébreux établis dans la basse Égypte. Il faut renoncer à toutes ces hypothèses, aujourd'hui que Champollion a retrouvé les caractères physiologiques des Scythes dans les figures qui, sur les monuments, représentent les Hyksôs vaincus et esclaves. La sagacité de Voltaire (*Essai sur les mœurs*, Introduction, De l'Égypte) avait déjà reconnu des espèces de Scythes de la mer Noire et de la mer Caspienne dans ces sauvages qui vinrent rançonner les Égyptiens, à l'époque où ils ravageaient toute l'Asie.

(1) C'est par erreur que j'ai partagé ce sentiment dans mon *Histoire ancienne*.

La domination des Hyksôs dura plus de deux siècles. Pendant ce temps, les Pharaons de la xvii[e] dynastie, réfugiés dans la haute Égypte et dans la Nubie, y conservèrent, avec leur indépendance, l'ordre légal de succession et les traditions nationales.

Après une guerre longue et violente, les indigènes reprirent le dessus. Misphragmonthosis, dernier roi de la xvii[e] dynastie, battit les barbares. Son fils Aménophis (selon Champollion, Amenoftep; selon les chronographes, Amosis ou Thoutmosis, Thoutômès) finit par conclure avec eux un traité en vertu duquel ils évacuèrent l'Égypte. Ce prince, qui avait délivré son pays du joug de l'étranger, fut considéré, en reconnaissance de ce service, comme le chef de la xviii[e] dynastie, qui commença vers l'an 1800 avant notre ère. A cette illustre dynastie se rapportent la restauration de la monarchie égyptienne, d'immenses conquêtes et des constructions non moins utiles que magnifiques.

Le quatrième successeur d'Aménophis, nommé Misaphrès par Jules Africain, Manphrès par Eusèbe, Méphrès par Manéthon, et Mysphrès par le Syncelle, est certainement le Myris de Diodore et le Mœris d'Hérodote. Champollion voit en lui le Thôoutmès ou Thoutmosis II des monuments. Il fit creuser le lac et bâtir les pyramides qui portent son nom.

Deux règnes après Mœris, vint Aménophis II, qui couvrit de palais, de temples et de statues colossales la vaste étendue de son empire, depuis la Méditerranée jusqu'au cœur de l'Éthiopie. Ce prince est le Memnon dont la statue parlante a donné lieu à un admirable mémoire de M. Letronne.

Au règne d'Aménophis III, autrement dit Ramsès ou Ramasès V, un fragment de Manéthon, conservé par Josèphe,

rapporte une guerre religieuse, dont les détails peu vraisemblables semblent être une contrefaçon de l'invasion des Hyksôs.

Sésostris le Grand, ou Ramsès VI, quoique fils d'Aménophis III, mérita par ses grandes actions l'honneur d'être mis à la tête de la xix[e] dynastie (1468 avant Jésus-Christ). On lui attribue d'immenses conquêtes (1). Il creusa des canaux, construisit des temples et des villes. Les prêtres-historiens ont, sans doute, réuni sur la tête de ce héros national tous les titres de gloire de ses plus illustres prédécesseurs : aussi a-t-il été confondu avec plusieurs d'entre eux. De là encore cette multitude de noms sous lesquels il est désigné. Manéthon nous

(1) Frédéric Schlégel explique de cette manière les expéditions militaires des Égyptiens : « Il est très-possible que, dans ces temps reculés, les expéditions militaires dont il est si souvent question dans les traditions égyptiennes, n'aient été que des colonies armées, expédiées de la mère patrie non pas toujours dans un but mercantile, comme lorsqu'il s'agit des colonies et des villes d'origine phénicienne, mais plutôt par un motif religieux comme celui qui influa si évidemment sur les conquêtes de la Perse; et que ce motif religieux, coopérant du moins à ces expéditions, fût celui de propager les mystères, afin de faire participer les peuples de l'Occident, alors barbares, à la civilisation de l'Égypte, et de les attacher plus solidement à cette contrée.

« Une autre occasion de ces courses lontaines qui nous paraissent problématiques ou sans but réel, c'est peut-être quelque trouble intérieur, quelque dissension intestine; d'autant plus que l'Égypte s'est vue de plusieurs manières travaillée par la discorde politique. Elle a été souvent divisée en plusieurs royaumes; et lors même qu'elle n'en faisait qu'un, l'intérêt des provinces agricoles de la haute Égypte était maintefois en opposition avec celui de la basse Égypte commerçante et manufacturière; phénomène qui se représente assez fréquemment dans nos États modernes. »

apprend, dans Josèphe, qu'il s'appelait Séthos et Ramessès. Tacite (*Annales*, l. II), d'après les prêtres, le surnomme Ramsès. C'est ce nom que Champollion a lu sur les monuments et dans les manuscrits hiératiques. Dicéarque et d'autres semblent le désigner sous le nom de Sésonchis ou Sésonchosis; Diodore le nomme Sésoosis, et Hérodote, Sésostris.

Le sixième et dernier roi de la XIXe dynastie, qui commença à régner vers 1286, est le Thonôris de Manéthon, le Ramsès des monuments, le Protée d'Hérodote (l. II, ch. 112), et le Cétès de Diodore (l. I, ch. 62).

La XXe dynastie a donné à l'Égypte douze rois diospolites qui ont occupé le trône de 1279 à 1101, durant 178 ans. Leurs noms ne se retrouvent ni dans les extraits de Jules, ni dans ceux d'Eusèbe; mais Hérodote (l. II, ch. 121) nous apprend que le successeur de Protée s'appelait Rampsinit. Diodore (l. I, ch. 62, 63) dit aussi qu'après Cétès (le même que Protée) le sceptre passa à Remphis. Enfin le Syncelle, dans sa liste confuse, inscrit à la suite l'un de l'autre Certos et Rampsis.

Le premier roi de la XXe dynastie fut donc Rampsis ou Rampsinit, qui amassa des trésors immenses et contribua à embellir Memphis. Les successeurs de ce prince vécurent dans la mollesse; il s'ensuivit une anarchie qui livra l'Égypte aux Éthiopiens.

Diodore nomme Mendès le prince qui rétablit l'indépendance nationale. Il faut reconnaître dans ce Pharaon le Smendès de Manéthon, chef de la XXIe dynastie, qui dura de 1101 à 971, et donna sept rois à l'Égypte.

Sésonchis ou Sésonchosis fonda la XXIIe dynastie. C'est le Chichack ou Sésac des livres saints, et le Chechouck des mo-

numents. Peut-être doit-on reconnaître le même prince dans l'Asychis d'Hérodote, le Sasychis de Diodore et le Sussocim du Syncelle. Il embrassa la querelle de Jéroboam, s'empara de Jérusalem et soumit les Juifs à un tribut (*Paralip.*, l. II, ch. XII, vers. 2 et suiv.).

Il eut pour successeur l'Osoroh ou Osorthon des listes, l'Osorchon des monuments, le Zoroch ou Zarach des livres saints, qui vint, en 941, attaquer Asa, et fut défait par ce pieux monarque.

La XXII° dynastie eut neuf rois qui occupèrent le trône 120 ans. La suivante en eut quatre, qui régnèrent ensemble 89 ans. Les noms des princes de ces quatre dernières familles se retrouvent sur la liste du Syncelle, mais dans un désordre dont il est impossible de deviner la cause.

Bocchoris, unique roi de la XXIV° dynastie, régna quarante ans.

La XXV° dynastie, nommée éthiopienne par Manéthon, eut pour chef Saba ou Sabacon, qui prit Bocchoris et le brûla vif. C'est bien là le Séva, roi d'Égypte, qu'Osée appela à son secours contre Salmanasar en 728. Ce prince est représenté sur l'obélisque de Louqsor. Taracho, troisième et dernier roi de cette dynastie, vint au secours d'Ézéchias en 712. Peut-être faut-il identifier ce Pharaon avec le Séthon d'Hérodote, sous lequel eut lieu l'invasion de Sennachérib. Cette dynastie dura quarante et quelques années. Ensuite, pendant dix-huit ans, l'Égypte fut en proie à l'anarchie. Douze rois se disputèrent ce malheureux pays; enfin, en 656, Psammitique l'emporta sur ses compétiteurs. On peut voir en lui le véritable chef de la XXVI° dynastie. Il eut pour successeur Néchao, dont le règne fut si glorieux. Ensuite vinrent Psammis ou Psammutis,

Apriès ou Vaprès, Amosis ou Ammasis et Psamménit ou Psammachéritis. Ce dernier fut détrôné par Cambyse en 525.

Pendant la xxviie dynastie, l'Égypte, soumise aux Perses, essaya plusieurs fois de secouer le joug; elle ne reconquit son indépendance qu'en 414. Amyrtée, son libérateur, fonda la xxviiie dynastie, qui ne dura que dix-neuf ans. La xxixe eut pour chef Néphirite, et compta six Pharaons. Tachos, le dernier, fut détrôné vers 363 par Nectanébo, qui forme à lui seul la xxxe. Sous le règne d'Artaxercès Ochus, en 350, l'Égypte retomba sous la domination des Perses. Trois princes de cette nation composent la xxxie dynastie : Artaxercès III, Arsès et Darius Codoman. Enfin, en 331, Alexandre, maître de l'Égypte, fonde Alexandrie. Ici se termine la longue période des Pharaons. Avec les Ptolémées s'élève en Égypte une civilisation nouvelle, un peuple nouveau (1).

Élevons-nous, messieurs, au-dessus de cette critique minutieuse et tâchons de saisir l'esprit de l'histoire.

Il faut distinguer, avec MM. Poirson et Cayx (2), quatre époques durant chacune desquelles le gouvernement égyptien ne ressemble nullement à ce qu'il fut depuis, ni à ce qu'il avait été auparavant.

Pendant la première période, qui s'étend depuis la plus ancienne invasion des Éthiopiens jusqu'à Ménès, le gouvernement fut purement théocratique; les prêtres exercèrent, au nom des dieux, tous les pouvoirs réunis, et trouvèrent une entière obéissance à leurs ordres.

(1) Ces notices, rédigées sur les meilleurs auteurs, sont extraites de l'*Encyclopédie des gens du monde*, art. *Égypte*.

(2) *Précis de l'Histoire ancienne*, p. 24-38.

Au temps de Ménès, la monarchie héréditaire remplaça la théocratie. Il n'y avait élection que lors de l'extinction d'une dynastie : les formes de l'élection nous ont été conservées. La classe des prêtres, rangés dans les divers ordres de leur hiérarchie, et la classe des guerriers s'assemblaient sur la montagne sacrée, voisine de Thèbes. La classe du peuple, c'est-à-dire la masse de la nation, n'était point appelée à concourir par ses suffrages au choix de son maître. A mesure qu'un candidat paraissait, on recueillait les voix : celles des principaux prêtres valaient cent voix de guerriers; celles des prêtres du second ordre, vingt voix de guerriers; celles des prêtres du dernier ordre, dix voix de guerriers. De là il résulta que les rois étaient choisis presque exclusivement dans la caste des prêtres.

« Ménès, dit Hérodote (l. II, ch. 4, 5, 99), fut le premier homme qui régna en Égypte. Il donna une forme plus régulière au culte et aux sacrifices, et introduisit parmi ses sujets le luxe de la table, les lits, les ameublements. » C'est-à-dire que du despotisme sacerdotal qui commandait, au nom du ciel, une obéissance entière, les Égyptiens passèrent sous l'autorité d'une monarchie tempérée, qui les civilisa.

Pour neutraliser l'influence de Thèbes, chef-lieu du gouvernement théocratique, Ménès fonda Memphis, qui devint une seconde capitale de l'Égypte.

Ce fut vers l'année 2082 avant Jésus-Christ qu'eut lieu l'invasion des *Hyksôs*. Ces barbares, qui établirent en Égypte le système féodal, habitaient les camps et détruisaient les villes et les monuments avec une incroyable persévérance. Ils se maintinrent en Égypte pendant plus de trois siècles, et ce fut d'un de ces chefs étrangers que Joseph fut le premier ministre. La

Bible raconte les faits principaux de son administration, et cette narration est féconde en notions intéressantes sur l'état de l'Égypte tant de siècles avant l'ère chrétienne. Une famine frappa ce pays; les greniers royaux étaient remplis des blés provenant *du cinquième des récoltes que l'État prélevait sur toutes les terres; celles qui appartenaient aux prêtres et aux temples en étaient seules exceptées*. Le peuple s'adressa au premier ministre Joseph, qui leur fit vendre ses blés en réserve, et tout l'or qu'il en retira il le déposa dans le trésor royal. Une nouvelle distribution fut bientôt nécessaire; Joseph demanda en échange les troupeaux que possédaient les Égyptiens; tous les chevaux, les brebis, les bœufs, les ânes lui furent livrés. La famine continuant l'année suivante, et le peuple s'adressant de nouveau à Joseph, lui disait : « Nous avons donné notre or et nos troupeaux, il ne nous reste plus que notre corps et nos terres; nous mourrons donc sous vos yeux! *Achetez-nous comme esclaves du roi, et achetez aussi nos terres; vous nous donnerez ensuite de la semence pour les cultiver et pour empêcher qu'elles ne se changent en désert.* » Joseph donna de nouveau du blé et acheta toutes les terres, que chacun vendait, pressé par la famine; il accepta aussi les personnes, et il leur dit : « Vous et vos terres appartenez tous au Pharaon; il vous donnera la semence, vous lui livrerez le cinquième des récoltes; le surplus vous restera pour l'ensemencement et votre nourriture (1). » Et les terres et les personnes sacerdotales furent seules exceptées de cette loi générale qui réduisit la population égyptienne en servitude, et fit du sol de l'Égypte la propriété, le fief des souverains, et du souverain lui-même un

(1) *Genèse*, ch. XLVII, v. 15-27.

seigneur féodal possédant ses hommes, corps et biens, et les attachant tous par une loi commune au servage de la glèbe : telle fut l'Égypte pendant le reste du règne des rois pasteurs (1).

Il est probable que les Pharaons, après avoir chassé les pasteurs, ne purent laisser les Juifs habiter dans les plaines du Delta ; les mœurs nomades de cette tribu devaient être une terreur pour les Égyptiens. Ils essayèrent de tourner ces pasteurs-là vers la vie agricole, en les forçant de bâtir des villes. Leurs efforts échouèrent, et les persécutions qu'ils dirigèrent contre eux pour les soumettre aux lois et au nouvel ordre qu'ils prétendaient établir, déterminèrent les Juifs à émigrer. D'autres pasteurs allèrent civiliser la Grèce.

Sésostris, le grand conquérant, divisa l'Égypte en trente-six nomes ou provinces, et équipa le premier une flotte. De retour de ses gigantesques expéditions, il fit construire par ses captifs un grand nombre de levées, sur lesquelles il transporta les villes dont le sol pouvait jusqu'alors être facilement inondé par le débordement du Nil, et creuser, dans la basse Égypte, un grand nombre de canaux pour rendre les transports plus faciles et fournir de l'eau aux villes de l'intérieur des terres. Il assigna, en outre, à chaque Égyptien une égale portion de territoire, sous la charge d'une redevance annuelle.

Tous les supports du système politique égyptien s'affaiblirent et s'écroulèrent à partir de Chéops et de Chéphren. « Jusqu'à Rhampsinit, dit Hérodote, on avait vu fleurir la justice et régner l'abondance dans toute l'Égypte, mais il n'y eut pas d'excès où ne se porta Chéops, son successeur. Il

(1) *Champollion*, Égypte, p. 12 et 13.

ferma d'abord les temples et interdit les sacrifices; ensuite, il fit travailler tous les Égyptiens pour lui, employant tous les trois mois 100,000 hommes à ses ouvrages. Son frère Chéphren lui succéda et se conduisit comme son prédécesseur. » Ainsi durant leur règne, ces princes, soumettant les premiers le peuple aux réquisitions et aux corvées, abandonnèrent à son égard les ménagements politiques dont avaient usé les rois précédents, pour prévenir le désespoir et la révolte. D'autre part, en fermant les temples et en suspendant le culte, ils prétendirent affranchir la royauté de l'influence des prêtres. Mycérinus, leur successeur, entraîné par l'esprit de réaction, rouvrit les temples.

Séthos, prêtre de Phtha, s'étant emparé du trône, traita avec dédain la classe des guerriers et les dépouilla de leurs terres. Ils se vengèrent en l'abandonnant dans sa guerre contre Sanhérib, roi d'Assyrie, qui avait envahi l'Égypte. Mais Séthos fit un appel à tous les habitants, attaqua et vainquit l'étranger avec les marchands, les artisans et les paysans, qui s'étaient volontairement rangés sous ses drapeaux, et mit ainsi aux mains du peuple les armes qui avaient jusqu'alors été le privilége exclusif des guerriers, et qui avaient autant servi à le tenir dans la dépendance qu'à défendre le pays.

« C'est un fait bien digne de remarque, dit M. Champollion-Figeac; après la fin de la xxe dynastie, Thèbes et la haute Égypte paraissent épuisées; elles ne produisent plus ni rois ni merveilles des arts, et la vieille capitale théocratique ne conserve presque plus d'autre privilége que celui des grandes cérémonies. La basse Égypte semble en même temps croître et s'élever en intelligence et en autorité. Ses villes princi-

pales, Tanis, Bubaste, Saïs, Mendès, Sébennyte, engendrent les familles royales; mais la puissance de l'Égypte semble comme attachée par son origine aux sources du Nil; elle s'affaiblit et s'abaisse comme les forces d'un vieillard qui s'éteint à mesure que le fleuve s'approche de la mer qui l'engloutit. »

C'est que le temps de l'Égypte allait finir. Le régime des castes et de l'immobilité allait être remplacé par celui de la liberté et de l'activité; c'est que le Nil n'avait pas jeté seulement du limon à la mer, il avait aussi lancé la civilisation de l'Égypte sur une terre où elle devait se développer; il avait fécondé la Grèce. Le temps était venu où l'Égypte allait bientôt disparaitre; et dès lors nous assistons aux tristes révolutions qui conduisirent ce pays à la conquête des Perses, jusqu'à ce qu'enfin, brillant un moment de l'éclat de la civilisation grecque, il disparaisse entièrement dans l'empire romain (1).

A la suite de la révolution qui chassa les Éthiopiens, l'Égypte fut violemment agitée par l'anarchie. « Des désordres éclatèrent parmi les peuples, dit Diodore, à tel point que les citoyens s'égorgeaient entre eux. » L'ordre fut enfin forcément ramené par Psammitique. Lui et ses successeurs ouvrirent l'entrée de l'Égypte aux Grecs, leur accordèrent des terres et des priviléges, tendirent constamment à maitriser la classe des guerriers, dont une partie émigra en Éthiopie, créèrent le commerce maritime, construisirent des flottes et fournirent au peuple le moyen de s'éclairer et de se relever. Ainsi fut continué l'œuvre commencée par Séthos. Le bouleversement fut bien autre lorsque Amasis monta sur le trône. Cet homme, sorti des

(1) *Encyclopédie nouvelle*, art. *Égypte*.

plus basses classes, et qui avait exercé publiquement, dans sa jeunesse, le métier de voleur, entra dans la milice, qui autrefois lui aurait été pour jamais interdite. Quand il fut roi, il convertit en dieu, offrit à l'adoration des Égyptiens le bassin d'or qui lui avait servi de cuvette, convainquit d'imposture et méprisa ouvertement une partie des oracles et des dieux qui l'avaient déclaré innocent de certains vols (*Hérodote*, l. II, ch. 172, 174, 178).

Au milieu de cette profonde perturbation de son ancienne organisation sociale, et avant que de nouvelles institutions se fussent établies et régularisées, l'Égypte, durant cet état de transition, fut conquise par les Perses et disparut du rang des nations indépendantes (1).

Hérodote appelle les Égyptiens les plus sages des hommes; cependant, ils étaient divisés en castes comme les Indiens; les enfants étaient héréditairement attachés aux professions de leurs parents. On peut réduire à quatre le nombre réel de ces classes : les prêtres, les militaires, les agriculteurs et les commerçants. Les bergers ou gardiens de troupeaux, dont parle Hérodote, devaient être au service des agriculteurs. Les interprètes appartenaient à la classe sacerdotale ou à celle des commerçants, et les marins à l'armée : le surplus de la population était esclave (2).

La classe sacerdotale était la première classe, la classe instruite et savante de la nation. Elle était spécialement vouée à l'étude des sciences et au progrès des arts; elle était chargée, en outre, des cérémonies du culte, de l'administration

(1) *Poirson* et *Cayx*, ouvrage cité.

(2) *Champollion*, p. 53.

de la justice, de l'établissement et de la levée des impôts; enfin, de toutes les branches de l'administration civile. Souveraine dans la primitive organisation de l'Égypte, en passant au second rang, lorsqu'une révolution l'obligea de céder le premier au roi créé par la caste militaire, elle conserva néanmoins la plus grande partie de son influence. Jusqu'aux derniers temps de la monarchie égyptienne, le monarque appelé au trône par sa naissance fut intronisé et sacré à Memphis dans une assemblée générale de l'ordre sacerdotal, convoquée pour la proclamation du nouveau roi (1).

Les castes de l'Égypte n'étaient pas à beaucoup près aussi sévérement tranchées que celles de l'Inde : d'abord tous les arts et tous les métiers y étaient également en honneur, puis les classes se confondaient aisément, comme le prouvent les révolutions politiques que nous venons de parcourir. En outre, le peuple exerçait une autorité politique dans une des occasions les plus importantes pour l'État, à la mort des rois. Après l'expiration du temps prescrit pour la durée du deuil public, la momie royale était portée en grande pompe à l'entrée du tombeau; elle y restait exposée aux regards ou aux malédictions du peuple assemblé; chacun avait la liberté de reprocher hautement au roi mort ses fautes et ses mauvaises actions. Un prêtre venait ensuite prononcer le panégyrique du prince, rappeler ses services et ses bienfaits. L'assemblée prononçait alors un jugement sans appel; des applaudissements nombreux accordés au panégyrique absolvaient le roi de tout reproche, et les suffrages du peuple accompagnaient sa dépouille dans le lieu préparé pour son éternelle demeure.

(1) *Champollion*, p. 91.

Si la désapprobation populaire condamnait la mémoire du roi, il était privé de funérailles pompeuses, et l'autorité du juge s'étendait jusqu'au droit de faire effacer à coups de marteau, des monuments nationaux, le nom du roi frappé par ces solennelles condamnations (1).

La fertilité extraordinaire de la terre, un climat bienfaisant, de bonnes lois que l'expérience avait élaborées, et que le temps sanctionna, une administration active et bienveillante, sans cesse occupée à établir et à consolider l'ordre public dans les champs comme dans les cités, l'influence inévitable de la religion sur un peuple naturellement pieux et d'un caractère facile, contribuaient à rendre la classe populaire de l'Égypte, comparée à celle de l'Inde et de la Chine, physiquement très-heureuse, et firent en sorte que, occupée et laborieuse, modérée dans ses mœurs et dans ses désirs, elle trouva dans son travail les sources d'une aisance générale, et qui fut de longue durée (2). Champollion prouve que les habitans les plus humbles étaient abondamment pourvus du nécessaire(3).

Hérodote a donné de nombreux renseignements sur la manière de vivre des Égyptiens; il a voué une attention particulière à tous les usages qui s'écartaient de ceux de la Grèce. Ainsi il raconte que l'emploi des médicaments était réglé par la loi : toute infraction funeste au malade exposait le médecin à la mort. La loi réglait aussi la composition des remèdes qui consistaient en mixtions; elle recommandait des ablutions et des bains fréquents. Hérodote (II, 77) et

(1) *Champollion*, p. 171.

(2) *Idem*, p. 173. Voir les détails dans cet auteur, p. 174 et suivantes.

(3) *Idem*. Égypte, p. 178 et 179.

Diodore (I, 82) nous apprennent que la médecine purgative était la seule qu'on employait et que le peuple en masse se purgeait régulièrement tous les mois.

La division des travaux était établie sur une échelle immense, sur une échelle unique dans les fastes de l'histoire, et cette division ne s'étendait pas seulement aux travaux mécaniques, mais encore aux arts libéraux (1). Ainsi chaque médecin devait s'adonner à l'étude d'un genre de maladie (2) : les uns guérissaient les maux d'yeux, les autres les maux de dents, d'autres encore les maux de tête, etc. (*Hérodote*, II, 84).

En l'honneur d'Isis, les femmes avaient beaucoup de droits et exerçaient une sorte de suprématie sur les hommes, ou du moins marchaient leurs égales. Cela montre, aussi bien que mille autres traits pareils, combien la civilisation égyptienne l'emportait sur celle de l'Inde et d'autres contrées orientales (3). Les femmes des classes laborieuses s'occupaient du commerce et tenaient les hôtels et les cabarets, tandis que les hommes se livraient de préférence aux métiers et à l'agriculture (*Hérodote*, II, 35).

Des faits qui remontent au XVIIIe siècle avant J. C., et qui concernent spécialement les trois Thoutmosis, prouvent que, dans la succession au trône, dont les femmes n'étaient point exclues, on observait strictement l'ordre de primogéniture, et la monogamie semble avoir été la condition générale de toutes les familles. Le mariage entre le frère et la sœur

(1) Mon *Précis de l'Histoire ancienne*, p. 105.

(2) *Champollion*, p. 138.

(3) Conf. *idem*, p. 42, 56, 57 et 164.

fut une importation grecque du temps des Lagides (1).

Chacun était tenu de se faire inscrire sur un registre et d'indiquer au magistrat ses moyens de subsistance : cette loi fut portée par Amasis. Diodore dit que ceux qui voulaient exercer la profession de voleur se faisaient pareillement inscrire chez le chef reconnu des gens de cette classe et lui rapportaient tout le fruit de leur industrie. Les propriétaires qui venaient réclamer ce qu'on leur avait pris abandonnaient à la société le quart de la valeur (2). Cette loi tenait-elle à l'esprit général d'association qui régnait dans ce pays, ou était-elle faite pour exercer ce caractère de finesse et de ruse qui distinguait les Égyptiens? Sparte possédait une institution analogue.

La justice était soigneusement rendue; les tribunaux étaient composés de juges choisis dans les colléges sacerdotaux de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis; ils élisaient eux-mêmes leur président. Ils prononçaient leurs sentences d'une manière hiéroglyphique. Une chaîne d'or passée au cou du président, et à laquelle était attachée une image en pierre précieuse de la déesse *Saté* (la vérité), était appliquée par ce magistrat à la partie qui gagnait sa cause. Les rois mêmes devaient s'occuper journellement de la décision des procès.

La caste sacerdotale, avec ses ramifications infinies, était présente partout au moyen d'une vaste hiérarchie qui descendit par d'innombrables degrés de la toute-puissance du grand pontife à l'humble profession de portier des temples et des pa-

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, art. *Égypte*, par *M. de Golbéry*, et *Champollion*, p. 41 et 42.

(2) *Champollion*, p. 41.



lais, peut-être même de leurs serviteurs. Les anciens disent qu'il résultait de leur costume éclatant de blancheur, de la gravité habituelle de leur physionomie, de leur démarche et de leurs paroles, un extérieur imposant que complétait le repos forcé des bras et des mains habituellement cachés dans les plis des vêtements. Leur tête entièrement rasée et la forme de leurs tuniques de lin les font reconnaître facilement dans les tableaux égyptiens (1). Il est certain que Pythagore emprunta l'institution de son ordre à celle de ces prêtres. Les Grecs ont de tout temps regardé la vie des Égyptiens comme parfaitement réglée.

La caste des prêtres était dépositaire de toutes les sciences. L'institution du zodiaque fut son ouvrage. Elle remonte à une époque antérieure à l'an 2500 avant l'ère chrétienne. L'année était composée de 365 jours, divisée en douze mois de trente jours chacun, et suivis de cinq épagomènes ou jours complémentaires. Dès lors aussi on connaissait la semaine de sept jours. On peut voir dans Dion Cassius selon quel ordre ces jours étaient, ainsi que les heures, placés sous la protection des planètes. Les zodiaques d'Esneh et de Dendérah, évidemment construits sous la domination romaine, ne sont que l'expression d'idées antérieures et remontent à une antiquité énoncée par le thème astronomique qui s'y trouve figuré. M. Biot a prouvé qu'en l'année julienne 3285 avant J. C., les Égyptiens avaient déterminé dans le ciel la vraie position de l'équinoxe vernal, du solstice d'été et de l'équinoxe d'automne; de plus, que, 1505 ans plus tard, l'an 1780 avant la même ère, ils avaient reconnu que ces points primitifs s'étaient considéra-

(1) *Champollion*, p. 111-114.

blement déplacés ; enfin, qu'ils avaient exprimé ces deux états du ciel sur leurs monuments. Les arts usuels ainsi que les professions paraissent s'être élevés chez les Égyptiens beaucoup plus haut que chez aucune autre nation ; ils avaient été perfectionnés à un degré dont la vue des objets d'art, de luxe, de toilette, etc., que renferme le Musée égyptien de Paris, peut seule donner une juste idée. Pline parle avec admiration d'un procédé inventé par les Égyptiens pour peindre sur les tissus. On trouve dans les hypogées des métaux mis en œuvre, des peintures dont les couleurs sont dues à des oxydes métalliques, des émaux colorés par ces mêmes oxydes. L'art de traiter le verre et l'émail était porté à un très-haut degré. Nulle part, non plus, la mécanique n'a produit de si grands résultats : des masses immenses ont été remuées, et l'on a peine aujourd'hui à concevoir l'érection de ces monuments monolithes.

Le commerce s'étendait aux extrémités de l'Orient ; Thèbes en était le centre, et d'autre part, il parait avoir existé une grande voie africaine de cette cité vers Carthage. Hérodote donne des détails circonstanciés sur cette route commerciale, qui passait par l'oasis d'Ammoun et par la grande Syrte (1).

Les conquêtes de Sésostris avaient contribué à établir des communications régulières entre l'empire égyptien et celui de l'Inde, son contemporain. Le commerce entre les deux pays avait alors une grande activité : la découverte fréquente, dans les vieux tombeaux égyptiens, de toiles et d'étoffes de fabrique indienne, de meubles en bois des Indes et de pierres dures taillées, venant certainement du même pays, ne

(1) *De Golbéry*, art. *Égypte*.

laisse aucun doute sur l'état prospère des relations commerciales entre l'Inde et l'Égypte, à cette époque où les peuples européens et la plupart des nations asiatiques étaient encore opprimés par la barbarie (1).

Le caractère de l'architecture égyptienne était une solidité à toute épreuve, une grandeur gigantesque, une sévérité de magnificence qui trahissent le génie de ce peuple encore à moitié captif dans la nature, ce génie qui n'a pas encore saisi l'esprit pur, l'idéal, sans lequel il n'y a pas d'art classique. Grâce à cet esprit énigmatique, la sculpture historique et symbolique, rehaussée par la peinture, y était appliquée, non comme un ornement arbitraire, mais comme un emblème significatif et moral. L'architecture égyptienne admit la décoration la plus monumentale que l'homme pût inventer; l'esprit égyptien fut comme un architecte merveilleux, dont la pensée, faute de pouvoir se produire par la beauté qui plait et qui charme, se fait jour à travers le grandiose des sphinx et des colosses qui frappe d'admiration et d'étonnement.

Messieurs, si le voyageur, arrivé à Alexandrie, après avoir traversé et examiné toute l'Égypte, recherchait quelles sont les causes qui rendent ce pays si extraordinaire et en font un pays unique dans le monde, il trouverait que ces causes se rattachent en partie à la position géographique et à la constitution physique de cette contrée placée entre deux grands continents (2), à son climat des tropiques, à son isolement entre des déserts et la mer, aux inondations régulières et pé-

(1) *Champollion*, p. 162.

(2) *Conf.* ce que je dis, p. 47 et 48 de mon discours prononcé, en 1839, à l'hôtel de ville de Bruxelles.

riodiques de son fleuve. Voilà ce qui explique pourquoi l'existence des nations barbares, vivant uniquement de la chasse, de la pêche ou de l'éducation des bestiaux, n'a jamais été possible en Égypte; pourquoi l'homme, favorisé par la fécondité du sol et des arrosements naturels, a dû se livrer à l'agriculture plutôt que dans aucun autre pays; et comment, avec l'agriculture, sont nées les sociétés régulières et se sont développés les sciences, les arts et tous les prodiges dont sont capables les nations fortement constituées. Voilà ce qui explique comment, sous un chef habile, l'Égypte aujourd'hui prospère, malgré le despotisme et le monopole du gouvernement, ainsi qu'au temps des Pharaons; pourquoi, après avoir été affranchie de l'anarchie militaire des mameluks, et malgré sa superficie étroite et peu étendue, qui n'a jamais pu admettre une très-grande population, elle a fait subir, comme sous les Pharaons, le pouvoir de ses armes aux peuples de l'Asie qui l'avoisinent; pourquoi elle étend encore, comme dans les siècles reculés de sa puissance et de sa gloire, sa domination ou son influence politique dans toutes les régions qui l'environnent, en Syrie, en Arabie, en Abyssinie, en Nubie, dans le Kurdistan, dans les oasis des déserts et parmi les tribus qui habitent les rivages de la mer Rouge.

Ainsi les considérations géographiques, si utiles et si négligées dans l'étude de l'histoire, sont pour l'Égypte de la plus haute importance (1). Il n'est donc pas hors de propos de pré-

(1) Il en est de même de l'Inde. Dans ce pays, « le Gange, ce fleuve magnifique, dont les rives sont encore maintenant couvertes de temples, de pagodes et de villes, fut de bonne heure un objet de sainte vénération et de pieux pèlerinages. La religion des Indiens révère dans le Gange l'être bienfaisant qui répand ses bénédictions sur la terre; elle y

senter les principaux traits de la géographie de cette étonnante contrée.

L'Égypte n'est que la partie inférieure du cours du Nil, resserrée, sur une longueur de six degrés du sud au nord, par deux chaines de montagnes qui s'élargissent à un degré et demi de la côte, et dont l'évasement laisse un espace suffisant au fleuve pour former un large delta. Les deux chaines parallèles de cette longue et étroite vallée où coule le Nil, offrent des gorges ou passages par où l'on se rend, en traversant des plaines stériles, couvertes de sable et bordées de rochers, soit à l'est sur les rivages arides de la mer Rouge, à Suez ou à Cosséir, soit à l'ouest, dans les déserts de l'intérieur de l'Afrique et les oasis qui s'y trouvent. La chaine occidentale, un peu au delà du 29e degré de latitude, s'arrondit en une vallée séculaire, dont le lac Keroum occupe le fond. Cette vallée forme le délicieux pays de Fayoum, qui est à l'Égypte ce que le Cachemire est à l'Inde. La vallée du Nil est bombée dans son

révère la déesse Ganga qui descend du Mérou, la montagne des dieux, et dont les eaux sacrées produisent des inondations régulières, résultat de la grossesse de cette déité; car ce fleuve s'élève, lors des vents du passage, de trente pieds au-dessus de son niveau ordinaire, et gonflé par des pluies de trois mois et par la fonte des neiges, ravage tout devant lui, entraîne tout avec lui. Les autres fleuves, notamment l'Indus, s'enflent de même vers la fin du solstice d'été et enfantent, par leurs débordements, cette luxuriante fertilité, dont aucun autre pays de l'Asie n'offre l'exemple. De là, la richesse et la beauté du règne végétal, d'une si grande exubérance de parfums et de couleurs, règne qui produit les aromates les plus précieux, ainsi que toutes les espèces de bois odorants et de fruits méridionaux, particulièrement la plante sacrée du lotus (*nelumbium speciosum*), que l'Indien vénère comme un symbole de divins mystères. » (*Friedlænder*, p. 35 et 36.)

milieu, c'est-à-dire qu'elle présente dans sa partie cultivable une disposition inverse de celle de la plupart des vallées; les nivellements donnent partout, pour sa section transversale, une courbe légèrement convexe, ayant dans le milieu une échancrure profonde, réceptacle des flots du Nil dans les basses eaux. De cette disposition il résulte que, dès que le fleuve s'élève, il peut submerger la totalité du pays cultivé. Un nombre infini de gorges et de petites vallées latérales, qui entrecoupent les deux chaines de la grande vallée, s'inclinent presque toutes vers le fleuve, et y versent la petite quantité d'eau qui tombe dans les déserts voisins. C'est à son fleuve que ce pays doit sa fertilité, son existence; privée presque entièrement des secours de ces pluies bienfaisantes qui fécondent les contrées que brûle le soleil, l'Égypte, sans les inondations périodiques du Nil, ressemblerait aux déserts qui l'environnent, et tandis que la grande crue des eaux, par la seule force du courant, entraîne, à l'équinoxe d'automne, les navires depuis les cataractes jusqu'aux embouchures du Delta, les vents du nord, toujours très-violents à cette époque, permettent, par le moyen des voiles, de remonter depuis le Delta jusqu'aux cataractes avec une rapidité égale. Ainsi l'échange et le transport des denrées et de toutes les productions qui sont des bienfaits du Nil, s'exécutent encore par son moyen, sans le pénible travail des grandes routes, sans le coûteux entretien des animaux de trait. La crue du Nil commence vers la fin de juin, et augmente jusqu'en septembre, époque à laquelle elle atteint sa plus haute élévation; les eaux restent ensuite stationnaires, puis diminuent avec lenteur, déposant sur le sol un limon qui le féconde. Vers la fin de septembre, on commence à mettre les terres en cul-

ture. Ainsi l'Égypte n'est, rigoureusement parlant, que le lit du Nil rempli chaque année à l'époque de sa plus grande crue. Là où les eaux du fleuve ne peuvent parvenir, ce n'est plus l'Égypte, c'est le désert : la limite est tranchée nettement, c'est un sol absolument différent, non-seulement toujours sec et inculte, mais incapable de fécondité, quand bien même les eaux du ciel viendraient suppléer à celles du fleuve. De là résulte partout un aspect d'une monotonie fatigante : c'est partout un sol plat, coupé par des canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres mois, poudreux et gercé le reste de l'année. Cependant les riants environs d'Assuan, les eaux du lac Keroum, celles des lagunes de la côte, ces champs fertiles qui produisent tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie, ces fleurs de tous les mois, ces fruits de toutes les saisons, ces bosquets d'orangers et de citronniers qui exhalent un parfum exquis, l'ombre protectrice des palmiers, des dattiers, des sycomores, et le cours majestueux du Nil qui, après avoir inondé et fertilisé une immense étendue de terrain, descend comme à regret vers la mer au sein de laquelle il se perd, dédommagent en partie de la variété des aspects que l'on trouve dans des contrées moins fertiles.

La chaleur est grande en Égypte ; le soleil y étincelle sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages ; mais des vents plus ou moins forts rafraichissent l'air, quand ils ne viennent pas du sud, d'où souffle le redoutable *khamsin*. C'est à ce vent pestilentiel et à la froideur des nuits que l'on doit attribuer plusieurs maladies qui paraissent endémiques et particulières au climat de l'Égypte : la peste, l'ophthalmie, la lèpre, l'éléphantiasis, le tétanos traumatique. Mais un pays qui

diffère du nord au sud de six degrés en latitude a nécessairement, dans ses différentes parties, une température très-inégale, qui varie du tout au tout à Alexandrie, à Damiette et au sud, vers Assuan (1).

Nous verrons bientôt la corrélation qui existe entre cet élément géographique et l'élément religieux.

La doctrine des anciens prêtres égyptiens repose sur un panthéisme à la fois physique et intellectuel (2), résultat de ce double développement de l'esprit égyptien que j'ai déjà signalé C'est une personnification des forces de la nature sous le point de vue d'une mystérieuse unité où Dieu et l'univers se confondent. Il existe dans l'éternité un Dieu infini, incorporel, sans figure et sans nom; de l'éternité vient le monde, du monde le temps, du temps la génération. C'est par la parole de Dieu que le monde a été fait. Le suprême créateur engendra un créateur subordonné, fils semblable à son père : c'est Kneph, le dieu de Thèbes; c'est Ammoun, le Jupiter thébain. Dans les traductions des Grecs, il se nommait Agathodémon, le bon génie; enfin, il était identique à leur Hermès qui, avant la création, avait écrit les livres sacrés (3). La matière ou limon primitif, devint une sphère ou l'œuf du monde que Kneph laissa échapper de sa bouche : ce fut le verbe, la parole visible. Les ténèbres (ou nuit primitive, antérieure à toute existence) produisirent de l'humide les semences de toutes choses. Cette grande mère, c'est Athor ou

(1) Voir l'excellent article *Égypte* de l'*Encyclopédie des gens du monde*.

(2) Conf. *Porphyr.* Epist. ad Anebonem, proœm. Oper. *Iambl.* de myst., Oxonii, 1678, et *Iambl.*, *ibidem*, fol. 20.

(3) Il serait curieux de comparer ces livres avec les Védas.

Athyr. Tout à coup brilla un rayon sacré, la lumière primitive, qui est le démiurge Kneph; il s'éleva un grand bruit : la parole, le verbe, qui jaillit de l'agitation de l'humide, s'unit avec Kneph et mit au jour un second démiurge, le dieu du feu et de la vie, Phtha, qui sortit de l'œuf du monde. Vous le voyez, messieurs, c'est toujours ce mélange, cet accouplement bizarre du matériel et du spirituel. Phtha est l'organisateur, l'artisan du monde; il est aussi le souffle de vie dont toutes les créatures ont besoin; il rassemble dans sa personne les facultés des deux sexes. La terre, qui était demeurée dans les régions inférieures, se dégagea des eaux; au-dessus de la terre (*Tho*) resplendit le ciel (*Potiris*). Phtha, voulant partager les deux natures génératrices, devient Pan-Mendès et Héphæstobula, l'un, le pouvoir mâle de la production, le phallus, l'autre, le pouvoir femelle; c'est la chaleur pénétrée par l'humidité. Par la parole du démiurge fut produit le soleil (*Phré*), premier roi du couple divin, le roi du ciel ou son œil droit; avec lui la lune (*Pi-Joh*), reine et œil gauche du ciel. Le soleil est le père de toutes choses; la lune en est la mère; Osiris et Isis sont leurs enfants; eux-mêmes sont Osiris et Isis. Le soleil est le troisième démiurge.

Tels sont les huit grands dieux primitifs. Le soleil est aussi membre et chef d'une seconde ogdoade, celle des cabires, tous enfants de Phtha, auquel le nombre huit est consacré. Ce sont le soleil, la lune et cinq planètes. Le huitième cabire, Smuthès ou Esculape, est né de Phtha ou d'Héphæstobula; il se compose de la réunion de toutes les étoiles du ciel : c'est le conservateur de toute vie, le pilote de la barque du monde.

Les dieux du troisième ordre sont tous engendrés de Rhéa, la Terre; ils eurent des pères différents. Osiris et Aroueris

furent engendrés du Soleil, Typhon de Saturne, Isis d'Hermès, Nephthys de Saturne. Isis trouve l'orge et le blé; Osiris invente les instruments d'agriculture; il civilise le monde et emmène avec lui Pan et ses satyres. Anubis, le dieu des sciences, à la tête de chien, et Arouéris qui menait à sa suite une troupe de danseuses. On lui attribue l'invention de la charrue, de la harpe, etc. Il est en même temps l'image des semences que l'on confie au sein de la terre, l'emblème du cours de la vie. Voilà le côté moral et spirituel de ce dieu; en voici maintenant le côté matériel. Pendant son absence, le pervers Typhon veut s'emparer du trône de l'Égypte : Isis déjoue ses projets. Osiris, de retour, est invité à un banquet avec Aso, reine d'Éthiopie, et Typhon y a convié soixante et douze conjurés. Là se trouve un coffre magnifique qui appartiendra à celui qui pourra le remplir de son corps : Osiris y est à peine entré qu'on le scelle avec du plomb, puis on le jette dans le Nil, qui le porte à la mer par la bouche Tanitique. Les satyres poussent des cris de douleur; Isis court à la recherche du corps de son époux; elle emmène Anubis. Enfin sur la côte de Byblos le cercueil avait été poussé dans les roseaux et se trouvait enveloppé dans les bruyères. Le roi, croyant voir un bel arbre, l'avait fait couper, et cet arbre, devenu colonne, soutenait le faîte de son palais. Isis se fit recevoir nourrice de l'enfant royal; elle le purifiait de tout ce qu'il avait de terrestre, l'entourait de flammes, et, transformée en colombe, elle voltigeait plaintive autour de la colonne. Soudain elle parut sous la figure d'une puissante déesse, retira le cercueil de la colonne et le porta dans la ville de Buto, pour le cacher dans un lieu écarté. Typhon le trouva et le coupa en quatorze morceaux. Isis, recherchant ces mem-

bres épars, les retrouva tous, à l'exception du quatorzième, l'organe de la génération, qu'elle remplaça par un simulacre en bois de sycomore. De là le culte du phallus; et Isis, en portant le corps de son époux à Philes, en fit le lieu saint par excellence. Cependant Osiris revient des enfers pour instruire son fils Horus, qui rassemble les fidèles; Typhon tombe vivant entre ses mains, mais Isis brise ses chaînes, et Horus, indigné, arrache le diadème à sa mère et lui impose une tête de vache avec ses cornes. Ce fut depuis l'ornement distinctif d'Isis. Typhon ayant contesté encore une fois la légitimité de Horus, il fut chassé de nouveau. Horus fut le dernier des dieux qui régnèrent sur l'Égypte. Après la mort d'Osiris, Isis eut encore un autre fils appelé Harpocrate, faible, boiteux, mutilé, véritable enfant de la douleur. Une légende nous apprend qu'Osiris étant mort, entra dans le corps du bœuf Apis, et que toutes les fois que ce bœuf mourait, il passait dans le corps du nouvel Apis.

Ce mythe d'Osiris a pour fond les révolutions physiques et astronomiques de l'année. L'Égypte avait deux récoltes par an; voilà pourquoi Osiris meurt deux fois : la première mort, de mars en juillet, est le terme des grandes chaleurs; tout se dessèche et devient rouge, couleur de Typhon. Isis, c'est-à-dire l'Égypte, se lamente; Osiris, qui est ici le Nil, est retiré dans l'Éthiopie. Enfin Osiris revient et inonde le pays tout entier. On le parcourt dans des barques; chaque contrée a sa part du bienfait, alors que Typhon a démembré Osiris et l'a dispersé en une multitude de canaux. Horus, le fils d'Osiris, est le soleil au solstice d'été; il rappelle des enfers son père Osiris. Dans le signe du Scorpion commence le deuil d'automne : c'est la seconde mort; les jours décroissent, l'Égypte

25

est cachée sous les eaux avec toutes les espérances de l'année. Ici Typhon devient la mer ; les poissons dévorent le membre viril d'Osiris ; on ne voit plus qu'un faible enfant mutilé, le muet Harpocration. Il y avait, on le voit, un véritable dualisme chez les Égyptiens : à Osiris tout le bien, à Typhon tout le mal. C'est aussi la civilisation opposée à la grossièreté des pasteurs. Osiris anime le taureau, animal consacré à l'agriculture ; l'animal de Typhon, c'est l'âne, et parmi les animaux féroces, il a le crocodile et l'hippopotame (1).

Les dieux de l'Égypte, comme ceux de l'Inde, se groupaient en triades ; il y en avait pour toutes les régions du monde. Osiris, Isis, Horus, formaient la triade à laquelle était commise la conservation de l'ordre dans le monde sublunaire ; ils étaient, en quelque sorte, le dernier anneau de cette grande chaîne théogonique qui embrassait l'univers entier et qui, de triade en triade, remontait à Ammoun-Ra, le grand Être, le père des dieux, le créateur de toutes choses (2). Les temples des Grecs étaient les demeures réelles des dieux ; ceux des Égyptiens avaient quelque chose de moins inorganique : leur structure symbolique retraçait, pour ainsi dire, le mythe de la personnification de la triade : le nombre des marches avait presque toujours rapport aux mois ou aux jours de l'an. Sur les parois latérales étaient souvent figurées les douze heures du jour et les douze heures de la nuit, sous la forme de femmes ayant un disque étoilé sur la tête.

Les deux extrêmes de la religion égyptienne sont le culte des animaux et le culte des morts.

(1) *M. de Golbéry*, art. cité.
(2) *Champollion*, p. 252.

Nous chrétiens, nous avons une invincible répugnance pour le culte des animaux; nous pourrions plutôt nous habituer à l'adoration du ciel. Les Égyptiens aimaient à contempler dans le monde animal quelque chose de caché, de mystérieux, d'incompréhensible. Aussi les animaux furent-ils employés comme symboles religieux ou comme ornements sacrés dans les temples et les cérémonies du culte. Le nombre des êtres divins était considérable dans la croyance égyptienne; ils représentaient individuellement les diverses qualités du grand dieu qui les renferme toutes; on consacra donc à chacun de ces êtres divins l'animal à qui les panthéistiques égyptiens attribuaient la possession essentielle de ces mêmes qualités. C'est pour cela qu'il nous est parvenu un si grand nombre de figures, en toutes matières, représentant les mêmes animaux, tels que le bélier, le chacal, le chat, le singe, le crocodile, l'épervier, l'ibis, le taureau, le scarabée, le bœuf, etc. Pour faire comprendre les motifs du choix de chacun de ces symboles, nous citerons quelques exemples des idées qui guidèrent les prêtres de l'Égypte. Ils consacrèrent le cynocéphale (espèce de singe) à la lune, parce que le cynocéphale, nourri dans les temples, était privé de la vue pendant les conjonctions du soleil avec la lune; l'épervier était le symbole du dieu soleil, parce que cet oiseau avait la faculté de fixer ses yeux sur cet astre; le scarabée était aussi consacré au soleil, parce que le scarabée a trente doigts comme le mois solaire a trente jours (1). Chaque ville d'Égypte avait des animaux consacrés : à Thèbes, cité d'Ammoun, on révérait le bélier; à Chemmis, à Hermopolis, le

(1) *Champollion*, p. 25 et 26.

bouc; à Cynopolis, le chien; à Lycopolis, le loup. Dans chaque famille on nourrissait un oiseau sacré qui accompagnait ses hôtes jusqu'au tombeau; de là les momies d'animaux. D'un autre côté, il faut remarquer que les bêtes n'étaient pas toujours exclusivement attribut; des phénomènes physiques conduisaient souvent à leur faire rendre un culte. Le bœuf surtout était en vénération. Psammitique fit construire le promenoir du bœuf Apis. Le mur d'enceinte de ce promenoir était couvert de sculptures, et au lieu de colonnes, on y avait employé des statues colossales de douze coudées de hauteur.

Quoi que M. Champollion ait pu alléguer pour justifier ce culte des animaux, il n'en est pas moins certain que la loi sacrée et le guide intérieur de la vérité étant une fois perdus, le véritable ordre des choses et des idées étant interverti, le mystérieux et le merveilleux se trouvent dans l'esprit de l'homme tout à côté de l'ignoble, du pervers et du pernicieux. Aussi ce culte a-t-il fini par devenir d'une dureté abrutissante. Si quelqu'un tuait une bête avec préméditation, il était puni de mort; souvent même on appliquait cette peine s'il n'y avait pas préméditation. On raconte qu'un Romain ayant tué un chat à Alexandrie, il y eut une émeute dans laquelle ce Romain périt. Ainsi, dans une famine, on laissa mourir les hommes plutôt que de se débarrasser des animaux sacrés ou d'entamer leurs provisions. Saint Clément d'Alexandrie rapporte que les temples égyptiens étaient de superbes édifices, resplendissants d'or, d'argent et des pierres précieuses de l'Inde et de l'Éthiopie. « Les sanctuaires, ajoute-t-il, sont ombragés par des voiles tissus d'or; mais si vous avancez dans le fond du temple et que vous cherchiez la *statue*, un employé du temple s'avance d'un air grave en chantant un hymne en

langue égyptienne, et soulève un peu le voile, comme pour vous montrer le dieu; que voyez-vous alors? un chat, un crocodile, un serpent indigène, ou quelque autre animal dangereux! Le dieu des Égyptiens paraît!... C'est une bête sauvage, se vautrant sur un tapis de pourpre. »

En général, avec ces fausses ou singulières images des dieux, avec ces symboles de la nature, avec cette foule d'emblèmes et d'hiéroglyphes à significations diverses, le silence sacré des temps devait facilement amener chez les Égyptiens des conceptions ténébreuses, des vues erronées; surtout quand une direction magique, c'est-à-dire une intention matérielle et illicite, dans l'usage des forces supérieures de la nature, s'offrit accompagnée d'une tendance mauvaise.

Les prêtres égyptiens ont souvent rassemblé, dans leurs représentations figurées, des parties d'animaux différents : par exemple, la tête d'un épervier, le corps d'un lion, la queue d'un crocodile. D'autres fois on trouve des corps de sphinx, de lions, etc., surmontés d'une tête d'homme; d'autres fois, au contraire, ce sont des hommes qui portent des têtes d'animaux, 'sous forme de masques. Les embaumeurs sont d'ordinaire ainsi représentés, parce qu'ils portent une main sanglante sur le corps sacré de l'homme.

Hérodote fait aux Égyptiens l'honneur d'avoir les premiers connu le dogme consolant de l'immortalité de l'âme. Pour les Indiens le souverain bien était le passage de leur être dans l'unité abstraite, c'est-à-dire dans le néant. L'enfer, l'*hadès* des Grecs, était l'empire de l'invisible, puisque tout ce qui est pur esprit est invisible comme l'infini. Pour les Égyptiens c'était l'empire des morts : à leurs yeux l'âme fut d'abord un atome; c'est à cette idée que se rattache la métempsycose, la pensée

qu'elle peut habiter un corps de bête. Aristote parle de cette conception et la réfute en peu de mots : « Tout individu, dit-il, a des organes propres à sa spécialité ; de même l'âme a son organisation particulière, et pour cela, un corps de bête ne saurait être le sien. Il n'y a qu'un corps humain qui puisse être un logement convenable pour une âme humaine. » Pythagore avait fait entrer dans sa doctrine la métempsycose egyptienne ; et ce fut là une des causes qui contribuèrent à la chute rapide de son institut. Chez les Égyptiens, l'immortalité de l'âme n'était pas la disparition, la fusion de l'esprit immortel dans l'universalité de la substance ; l'âme, l'esprit, pour eux, était quelque chose d'affirmatif, mais d'*abstraitement affirmatif*. La période de la migration était de mille ans ; mais une âme restée fidèle à Osiris n'était pas assujettie à cette dégradation.

Il est connu que les Égyptiens embaumaient leurs morts. On est redevable à cette coutume de l'innombrable quantité de corps humains qui nous sont parvenus si parfaitement conservés, et auxquels on a donné le nom de momies. Cette coutume cependant paraît peu répondre à leur idée de l'immortalité ; car si l'âme est un être absolument indépendant du corps, la conservation de ce dernier est une affaire de nulle importance. Mais on peut répondre que si l'âme continue d'exister au delà du tombeau, il est convenable de rendre des honneurs au corps, son ancienne demeure. Quoi qu'il en soit, on aperçoit ici comme ailleurs ce dualisme spirituel et matériel du génie de ce peuple étrange. Les Perses exposaient leurs morts en plein air afin que les oiseaux de proie pussent venir les dévorer ; mais, pour eux, l'âme était une goutte d'eau qui, à la mort, se perdait dans l'océan de

l'être universel. Le christianisme a propagé sur l'immortalité de notre esprit des idées bien autrement élevées; pour nous, l'âme est en soi et par soi immortelle et sa destination est la béatitude sans fin. Hérodote parle en termes très-précis des usages de l'Égypte dans les deuils et les funérailles. Quand le chef de la famille mourait, les femmes se couvraient le front de boue et se répandaient, échevelées, dans la ville. Les hommes suivaient le même usage à l'égard des femmes. Les chrétiens, il est vrai, se lamentent aussi; mais l'idée de l'immortalité de l'âme leur offre une consolation immense. Cette consolation, les Égyptiens l'ignoraient entièrement.

Les morts des Égyptiens sont conservés dans des tombeaux creusés sous cette ligne de collines qui serpente le long du Nil. Dans le Delta, où il n'y a que des plaines, on a fait des fouilles sépulcrales qui ne peuvent se comparer qu'aux mines des temps modernes. Les tombes de trois dynasties se voient encore dans la vallée de Biban-el-Malouk, dépendance de Thèbes. Champollion le jeune en a décrit plusieurs. C'était une nécropole royale, encaissée dans de hauts rochers coupés à pic ou dans des montagnes en décomposition. Il y existe de grandes galeries ou corridors couverts de sculptures parfaitement soignées et conduisant à des salles soutenues par des piliers. Un des tombeaux les plus magnifiques fut celui du roi Psammouthis, 400 ans avant notre ère; il fut découvert par l'infortuné Belzoni, mort victime de son zèle pour les découvertes historiques. A ces tombeaux il faut ajouter les pyramides qui n'étaient que des montagnes factices dans lesquelles on déposait les cadavres des rois.

On a trouvé dans les cercueils des bijoux de toute espèce, des objets de parure, de volumineuses perruques, de grosses

tresses de longs cheveux, des chaussures, des instruments de diverses professions, et avec les momies des scribes sacrés, la palette à plusieurs godets, les calams et le canif pour les tailler; enfin, la coudée du marchand et du géomètre, et avec des momies d'enfants, des joujoux de toute sorte. On y a trouvé encore sur les corps, et au-dessous de toutes les bandelettes, ou sous leurs diverses couches, les bagues aux doigts des momies et les colliers à leur cou, des bijoux variés, des figurines, des objets d'affection, de petits meubles, des pièces d'étoffes diverses; enfin, des manuscrits placés soit sur les côtés, soit entre entre les jambes, et enveloppés, comme le mort, de bitume et de bandelettes (1). Ces papyrus étaient d'ordinaire des contrats de vente immobilière où tout était exactement indiqué, même les frais et dépens payés à la chancellerie. Ces habitudes monumentales nous ont mis à même de connaître la vie privée des Égyptiens, de même que les ruines de Pompeï et d'Herculanum nous ont révélé celle des Romains.

Après la mort d'un Égyptien, on le soumettait à un double jugement. Sur les cercueils, on voit Osiris aux enfers, derrière lui Isis, et devant lui la balance du bien et du mal, ainsi que l'âme du défunt. En outre, l'antiquité grecque parle de ces juges auxquels les Égyptiens déféraient les personnes de toutes les classes de la nation avant de permettre que leur dépouille mortelle fût déposée dans le tombeau des ancêtres. Ces juges inflexibles examinaient en présence du peuple la conduite tenue par le mort avec ses concitoyens, et ils refusaient à son corps une place dans la catacombe, s'il n'avait pas

(1) *Champollion*, p. 262.

religieusement rempli ses devoirs envers les dieux et envers les hommes. Cette coutume produisait d'autant plus d'effet sur les mœurs publiques, qu'elle s'appliquait, comme je l'ai dit, aux rois mêmes. Les sculptures des temples et des palais qu'on voit encore dans les ruines de Thèbes, constatent suffisamment que les noms de quelques Pharaons furent proscrits par ces mêmes juges suprêmes.

Ainsi les Égyptiens imitaient sur la terre, *à l'égard du corps*, ce qu'ils croyaient, selon leurs doctrines religieuses, être pratiqué, *à l'égard des âmes* dans l'enfer, l'Amenthi, où elles passaient après leur séparation du corps (1).

On a dit que les Égyptiens étaient mélancoliques et tristes, et qu'ils ne connaissaient guère la musique et la danse. Cependant, sur les monuments, on trouve les scènes joyeuses qui animaient des délassements plus bruyants : des musiciens, jouant de la harpe montée de cordes nombreuses, de la lyre, du théorbe et de la double flûte, exécutent des chants accompagnés de ces instruments; des danseuses, couronnées de fleurs et de guirlandes de verdure, figurent des scènes animées au bruit du tambour de basque (2). Dans les repas, dit Hérodote, on montrait aux Égyptiens le simulacre en bois peint des ancêtres morts, avec cette inscription : « Mangez et buvez, tels vous deviendrez quand vous serez morts. » C'était un moyen d'engager les convives à jouir de la vie.

Osiris (plus tard Sérapis) fut le chef de cet invisible empire où chacun était reçu selon ses mérites. Le sens profond de cette admission fut l'union intime du mort avec ce dieu.

(1) *Champollion*, p. 127 et 128.
(2) *Id.*, p. 186.

C'est pourquoi on voit sur les sarcophages la transformation du défunt en Osiris même, et après que l'on fut parvenu à déchiffrer les hiéroglyphes, on trouva que les rois étaient appelés dieux. L'humain et le divin étaient représentés comme ne faisant plus qu'un.

Si nous voulons résumer ce que nous avons dit dans cette leçon sur les propriétés du génie égyptien, nous sommes amenés à conclure que la particularité fondamentale de ce peuple était un esprit plongé dans la nature, dont il s'efforçait de conquérir l'affranchissement. Nous y voyons encore la contradiction de l'esprit et de la matière, et non pas leur union immédiate, concrète, celle où la matière ne sert que de moyen à la manifestation de l'esprit. Ces deux côtés de la nature égyptienne se montrent d'une manière tranchée, abrupte. D'une part, il y a de la barbarie, un sensualisme cruel, avec toute la dureté africaine, le culte des bêtes et les jouissances grossières de la vie. Hérodote raconte (l. II, ch. 46-48) avec horreur avoir vu une femme se livrer publiquement aux caresses d'un bouc, et Juvénal dit que les Égyptiens assouvissaient leur esprit de vengeance en mangeant de la chair et en buvant du sang d'homme. D'une autre part, se dessinent les efforts inouïs d'affranchissement de la pensée et les fantasmagories des tableaux, à côté de la raison pratique des travaux et des produits mécaniques. Cette même raison, cette même intelligence règne dans la culture physique du pays et dans la constitution de l'État. Il y a dans toutes ces tendances une sorte de fermentation, de malaise, dans lesquels ont pris naissance la superstition, la magie, la sorcellerie, et tous les enchantements des Mille et une Nuits.

Pauvre Égypte! sur un mot, sur un signe de ses Pharaons,

elle tissait et filait, apportait des pierres et creusait des montagnes, cultivait les arts et labourait la terre; et peu de contrées ont été aussi malheureuses qu'elle. Des quatre points de l'horizon de nouveaux dominateurs se sont élancés sur elle : de l'Orient, les Perses et les Arabes; de l'Occident, les Maures; du Midi, les Éthiopiens; du Nord, les Grecs, les Romains, les Turcs, les Français; Alexandre, César, Napoléon. La merveilleuse fertilité de son sol, tous les ans rajeuni par le débordement du Nil, ce fleuve limoneux qui en est comme le premier cultivateur; son admirable situation entre les trois continents de l'ancien monde et deux mers qui ne sont, après tout, que des prolongements de l'océan du Nord et de l'océan du Sud, c'est-à-dire des deux grandes masses d'eau qui baignent les côtes du monde entier, en ont fait un objet de convoitise pour tous les peuples conquérants. D'une autre part, vaste oasis jetée parmi des déserts, mais des déserts faciles à franchir, longue vallée mal abritée par ses deux chaînes de montagnes qui viennent expirer au Delta, l'Égypte, à ses nombreux attraits, ne joint que de bien faibles moyens de défense. Voilà pourquoi, ouverte à tous les vents, comme une île battue par tous les orages, elle a toujours passé de mains en mains depuis qu'avec ses rois si puissants jadis, elle a cessé de commander aux pays qui l'environnent et qui stratégiquement la dominent; voilà pourquoi encore, une fois courbée sous le joug par le bras vigoureux des Perses, elle ne s'est plus jamais redressée d'elle-même (1).

(1) *Encyclopédie nouvelle*, art. *Égypte*.

QUATORZIÈME LEÇON.

4 mai 1840.

Hébreux. — Voie spécialement prescrite à ce peuple. — Abraham. — Moïse. — Sa doctrine. — Idée de Dieu. — Disparition des castes. — Connexion de la doctrine mosaïque avec les doctrines orientales. — Grand mérite de Moïse. — Influence de la première période sur sa législation. — Caractère du peuple juif. — Esprit de sa littérature et de sa constitution. — Dieu seul est libre. — Point d'idée de l'immortalité de l'âme dans la Bible. — Substantialité de la famille hébraïque. — Vues historiques de la Bible sur l'univers. — Appréciation de la table mosaïque des races.

Messieurs,

A mesure que le profond abîme de désordre où tomba le paganisme oriental s'offre et se révèle à nous d'une manière plus positive, plus claire et plus complète, nous devons aussi comprendre combien nécessaire et salutaire était la longue voie de l'attente et de la préparation insensible à un avenir plus lumineux; voie spécialement prescrite au peuple hé-

breu, et parfaitement en harmonie avec son esprit. L'attitude propre et particulière à ce peuple constamment tourné vers l'avenir est du plus haut intérêt dans l'exposé général d'une histoire universelle et de sa philosophie, d'autant plus que les faits postérieurs qui forment et caractérisent la suite de l'histoire de la nation juive se lient au développement du christianisme, peuvent seuls nous l'expliquer pleinement et nous le faire apprécier avec justesse, et que le mosaïsme, en donnant naissance à l'Évangile et au Coran, est la première couche, la couche fondamentale de la moderne civilisation.

Il n'y a pas de peuple, selon un publiciste moderne, qui en dise autant sur l'origine des sociétés que le peuple juif. Dans l'histoire hébraïque, nous voyons, degré par degré, se former une nation, depuis le jour où elle se compose d'un seul homme jusqu'à celui où elle en compte plusieurs millions, la famille s'agrandir en peuple, la distribution des tribus s'établir, et la nation passer par toutes les phases de sa croissance et de sa civilisation. 2,000 ans avant J. C. nous voyons Abraham partir pour Chanaan; partout sur sa route, d'Assyrie en Égypte, il trouva le premier essaim de jeunes peuplades, et partout aussi des récits et des traditions de vieux géants, la terre encore bien commun et la propriété fondée sur la seule prise de possession. Sa tribu pénétra bientôt vers l'ouest, acquit des pâturages dans la basse Égypte, où déjà longtemps auparavant s'étaient établies d'autres tribus pastorales, connues sous le nom de Hyksôs. La lutte acharnée qui s'engagea entre ces tribus d'étrangers et les anciennes populations, se termina, sous le roi Thoutmosis, par la conquête d'Avaris et par l'expulsion des Hyksôs, qui se répandirent alors sur la Phénicie, Chanaan et la Syrie. L'émigration de la tribu juive,

qui était demeurée dans l'esclavage, se fit deux siècles plus tard; et pendant qu'Érechthée et Danaüs, gagnant le nord, transplantaient à Éleusis les mystères égyptiens, Moïse proclama dans les mystères du Sinaï la loi de son peuple.

La doctrine mosaïque de Dieu : *Je suis qui je suis,* ferme toute issue aux discussions métaphysiques, et la sépare complétement des doctrines religieuses de l'Inde et de l'Égypte qui toujours ont cherché la solution du problème, mais ne l'ont trouvée que sur la voie de la négation; et cet autre précepte : « Vous prendrez donc bien garde à vos âmes, de peur qu'élevant vos yeux vers les cieux, et qu'ayant vu le soleil, la lune et les étoiles, toute l'armée des cieux, vous ne soyez portés à vous prosterner devant eux, et que vous ne serviez ces choses que l'Éternel, votre Dieu, a données en partage à tous les peuples qui sont sous tous les cieux (V, *Moïse*, c. VI, v. 19), » la sépare radicalement d'avec le polythéisme et le sabéisme, et anéantit d'un trait le symbolisme égyptien; enfin, la loi : « Je suis l'Éternel, ton Dieu; tu ne feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut dans les cieux, ni ici-bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre (II, *Moïse*, XX, 2 et 4), » proscrit toute idée d'art, détruit tout culte matériel des images et foudroie la religion chaldéenne de Baal; mais par cela même que cette doctrine fut si peu faite pour ces siècles, elle souleva les haines des contemporains et produisit à l'intérieur cette lutte violente, destructive entre les penchants, les désirs et les concupiscences du peuple, qui voulait vivre et jouir du présent, et l'austérité de ses saints prophètes, hérauts précurseurs du christianisme. Comme la loi interdisait également la tristesse et la gaieté, il ne restait à ces sages qu'à

caractériser la morale, et celle-là encore était tranchément distincte des idées des mages, par ces paroles de Jéhovah : « C'est moi qui fais la lumière et qui crée les ténèbres; c'est de moi que viennent les maux et les biens (*Isaïe*, IV). » Et c'est avec la voix du tonnerre qu'ils ont prophétisé de Dieu; leur œuvre est sans tache; elle est, comme le temple de Jérusalem, construite d'immenses blocs carrés; à l'intérieur elle est ornée d'un frais rideau de palmiers et de nuées de séraphins; dans le sanctuaire est déposée l'arche d'alliance, et la magnificence du Seigneur trône dans les ténèbres entre les chérubins (1).

Néanmoins, en remontant à l'origine des Hébreux, nous retrouverons la racine de Jéhovah dans Baal. Son nom El, Élohi est la même chose que Bel, pendant qu'Adonaï n'est autre qu'Adonis, et le livre de Josué (ch. XXIV) reproche expressément aux Israélites que leurs pères ont servi d'autres dieux au delà de l'Euphrate. Ce ne fut que du temps d'Hénoch que l'on invoqua pour la première fois le nom du Tout-Puissant (I, *Moïse*, V); mais ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob ne connurent le nom de Jéhovah; il ne fut révélé qu'à Moïse qui en fit le dieu national des Hébreux (II, *Moïse*, XVI). Auparavant il apparait comme créateur et destructeur du monde ancien, et comme fondateur d'un monde nouveau, revêtu du même caractère que Bel, demiourgos de Babel. Melchisédech, son prêtre, le proclame Dieu suprême, Seigneur du ciel et de la terre, tout à fait dans l'esprit des anciens Sabéens, qui déduisaient leur origine de Seth, père d'Énos (I, *Moïse*, XIV); sa parole arrive à Abraham dans un songe; elle tombe sur lui

(1) *Görres*, t. II, p. 306-308.

comme un profond sommeil, comme une grande obscurité; et c'était comme un four fumant et comme un brandon de feu, qui montaient et descendaient (I, *Moïse*, xv). Hagar l'appelle le Dieu de la contemplation; plus tard il s'annonce comme le juge de l'univers dans la destruction de Sodome et de Gomorrhe (I, *Moïse*, xix); comme Dieu éternel, qui répand la rosée du ciel, et la fécondité de la terre, et l'abondance du blé et du vin. De plus, il est l'invisible témoin entre Laban et Jacob (I, *Moïse*, xxxi), et il lutte avec ce dernier dans le lieu nommé Phanuel (*Ibid.*, xxxii), et Jacob lui dressa un autel, qu'il oignit d'huile (*Ib.*, xxxiii) (1). Mais à Moïse il apparait dans le buisson ardent, et il accompagne son peuple dans la colonne de feu jusqu'au Sinaï, où il se révèle dans toute sa magnificence. « Et le troisième jour, au matin, il y eut des tonnerres, des éclairs et une grosse nuée sur la montagne, avec un son très-fort de cornet; et le mont Sinaï était tout en fumée, parce que l'Éternel y était descendu dans le feu; et sa fumée montait comme la fumée d'une fournaise, et toute la montagne tremblait fort (II, *Moïse*, xix, 16, 17, 18). Et comme le son du cornet se renforçait de plus en plus, Moïse parla, et Dieu lui répondit par une voix (*Ibid.*, 19). Et le peuple s'avance, et il se tient au pied de la montagne, et il voit comment la montagne brûle jusqu'au ciel, et à côté il y avait des ténèbres, des nuages et de l'obscurité; et il entend le tonnerre et le son du cornet. Dieu lui parle; il entend ses paroles du milieu du feu, mais il n'aperçoit pas son visage. Dieu a fait retentir sa voix du haut des cieux pour instruire Israël, et il lui a montré son grand feu sur la terre, afin qu'il sache que Dieu est Dieu, et

(1) *Görres*, t. II. p. 509 et 510.

qu'il n'y en a pas d'autre que lui (V, *Moïse*, IV). » Mais ailleurs, ils virent le Dieu d'Israël, sous ses pieds il y avait comme un ouvrage de carreaux de saphir, et qui ressemblait au ciel lorsqu'il est serein (II, *Moïse*, XXIV). Dans Samuel (II, ch. V), il marche comme un guerrier devant son peuple et bat les ennemis. « Quand tu entendras au haut des mûriers un bruit comme de gens qui marchent, alors marche ; car alors l'Éternel sortira devant toi, pour battre le camp des Philistins (verset 24). » Mais dans les livres des Rois (I, XIX et XXXII), dans Isaïe (ch. VI) et dans Ézéchiel (ch. I), Jéhovah revêt un anthropomorphisme frappant, qui se dessine davantage encore dans Daniel. Voici ce que dit ce dernier aux chapitres VII et X : « L'Ancien des jours s'assit : son vêtement était blanc comme de la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine la plus fine ; son trône était comme des flammes de feu, et ses roues comme un feu ardent. » « Et j'élevai mes yeux, et je regardai, et je vis un homme vêtu de lin, et dont les reins étaient ceints d'une ceinture d'or. Et son corps était comme de chrysolithe, son visage brillait comme un éclair, ses yeux étaient comme des lampes allumées, et ses bras et ses pieds paraissaient comme de l'airain poli... »

Ainsi l'image de Jéhovah a grandi avec son peuple ; elle est devenue de plus en plus colossale dans l'imagination de ses élus ; jamais cependant il n'a quitté son unité abstraite, et toujours il a dédaigné qu'on le représentât dans le bois, la pierre ou le métal. Et pour ne pas égarer les Juifs dans l'idée de cette unité abstraite, Moïse rejeta tout à fait la trinité des Chaldéens et des Égyptiens. Mais, chez lui, on trouve incontestablement l'idée du verbe, ou de l'esprit de Dieu, à la fois parole et raison (λόγος), de cet *Honover* chaldéo-égypto-

persan, et de l'*Oum* indien, créateur de toutes choses (1).

De même que Moïse, par l'unité de Dieu, père commun de tous les Hébreux, avait frappé à mort les castes; de même il voulut frapper les superstitions égyptiennes de la transmigration des âmes; il alla si loin, dans sa haine contre cet absurde système, qu'il ne s'est pas occupé, dans sa législation, du dogme de l'immortalité de l'âme. Visant, par-dessus tout, à créer le bonheur moral de son peuple sur cette terre, il retrancha tout ce qui pouvait l'égarer au delà. Lorsque plus tard ce dogme s'introduisit dans les livres sacrés des Juifs, il n'y fut jamais très-clair. Ils l'adoptèrent à peu près dans le même sens que la secte philosophique de Fo, en Chine.

Les idées physiologiques et astrologiques de l'Orient se manifestent partout dans Moïse. Le songe de Jacob rappelle l'échelle céleste des Chaldéens (I, *Moïse,* ch. XXVIII), celui de Joseph n'est pas moins remarquable (*Ibid.*, XXXVII). Le temple de Jérusalem répondait à mainte idée de la nature; le chandelier aux sept branches avait rapport aux sept planètes. Le voile du sanctuaire, aux quatre couleurs, représentait les quatre éléments. Dans la tunique du grand prêtre étaient figurés la terre, les foudres et les éclairs. Ailleurs nous retrouvons les esprits du bien et du mal (*Juges,* II, 13; *Rois,* II, 6). Zacharie et Job font mention de Satan. Chez ce dernier (ch. XXI), les géants se tourmentent sous les eaux, et ils tourmentent ceux qui demeurent avec eux. « Tu as brisé les têtes des dragons, et tu les a donnés en viande au peuple des habitants des déserts, » dit le psaume LXXIV, v. 14. « En ce jour-là, l'Éternel punira de sa dure, grande et forte épée, Léviathan, le grand

(1) *Görres,* t. II, p. 511-514.

serpent, Léviathan le serpent tortueux. » *Isaïe*, ch. XXVII, v. 1 (1).

Messieurs, de même que l'humanité est destinée à se réunir un jour en un seul État, de même elle est appelée à se relier par le lien d'une seule association religieuse. Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une humanité, et par conséquent aussi il ne doit y avoir qu'une religion, la religion de l'harmonie des hommes entre eux et des hommes en Dieu, l'Être universel. Ce n'est que par l'idée d'un seul Dieu que les peuples ont commencé à entrevoir la vérité. Contempler et aimer Dieu, envisager tous les peuples comme membres d'une seule famille de Dieu, aimer dans chaque homme l'humanité, et dans elle chaque homme, voilà des idées inséparables dans la tête et le cœur de ceux qui ont conçu et qui aiment réellement Dieu. Cette idée, ce sentiment de la Divinité, sont loin, bien loin encore d'exister dans la société; ils n'y entreront que graduellement et par une série d'initiations et de révélations successives; et le plus grand mérite de Moïse dans l'histoire, un mérite qui devrait lui valoir des temples de marbre et des statues d'or, c'est d'avoir reconnu, d'avoir rétabli l'antique doctrine de son peuple, la doctrine de Dieu vivant, et de l'avoir annoncée comme devant faire le bonheur de tous les peuples de la terre (1, *Moïse*, XXVI, 4). Il conçut religieusement et renouvela sur le Sinaï la foi d'Abraham, d'après laquelle Dieu avait fait une alliance réciproque, un contrat synallagmatique avec son peuple. De là la constitution théocratico-démocratique de la nation juive, constitution placée sous l'idée fondamentale de Dieu et de la loi révélée par Dieu,

(1) Voir pour plus de détails *Görres*, t. II, p. 531 et suiv.

constitution qui embrasse comme un tout indivisible la religion, la morale et le droit. Ce qu'il y a d'important, c'est que Moïse ne réserva pas à une seule caste héréditaire la connaissance des choses divines, mais qu'il la rendit commune à tous, qu'il la déclara la propriété inviolable et publique de tous, et qu'il ne déféra à l'une des douze tribus, ni plus grande ni plus petite en pouvoir que toutes les autres, que l'étude des lois sacrées. Mais l'idée la plus profonde de toute la législation fut cette idée fondamentale, déterminante, qui consiste en ce que c'est Dieu seul qui dirige la vie des individus, des familles, des tribus, des nations; en ce qu'elle intronise le règne de Dieu sur la terre. Cependant ce règne aussi porta le caractère d'exclusion, d'isolement et d'égoïsme qui domine toute la première période du second âge humanitaire. La théocratie démocratique d'Israël est un gouvernement jaloux, inhospitalier, cruel; c'est que le peuple hébreu ne développe pas la connaissance de Dieu dans toute sa pureté, avec la force du sens intime; c'est qu'il occupe encore un degré très-inférieur de civilisation, c'est qu'il n'a fait, pour ainsi dire, qu'apprendre par cœur la connaissance de Dieu, et que par conséquent, il ne peut s'élever qu'à l'idée d'un Dieu puissant et terrible, comme Moïse le lui avait enseigné, et auquel il attribue toutes ses mauvaises passions, toutes ses rancunes nationales.

Si l'on examine psychologiquement le peuple hébreu, on s'apercevra que le produit pur de la pensée, la pensée par elle-même et en elle-même, s'élève dans la conscience de ce peuple et s'y développe dans une opposition extrême avec la nature. Dans l'Inde et l'Égypte aussi, nous avons vu le Brahm pur; mais il n'y fut pas dans la conscience; chez les Perses,



nous l'avons trouvé comme l'objet de la conscience, mais comme un objet matériel, comme la lumière visible. La lumière des Juifs, c'est Jéhovah, c'est l'unité pure. Dès ce moment une scission profonde, radicale, immense, éclate au milieu des foudres et des éclairs du Sinaï : il y a rupture entre le monde monothéiste et le monde polythéiste. L'esprit humain descend dans ses profondeurs, et remonte, hardi plongeur, avec le principe abstrait, immatériel de Dieu, esprit pur, esprit un, esprit infini, esprit universel, mais en dehors du monde. Quoique ce Dieu soit le créateur de tous les hommes et de tous les peuples, comme de toute la nature; quoiqu'il soit la cause efficiente et absolue de toutes choses, il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a qu'un seul peuple qui le reconnaisse, comme, à son tour, il ne reconnait, lui, qu'un seul peuple. Auprès de lui, tous les autres dieux sont faux; c'est pourquoi anathème et malédiction, trois fois anathème et malédiction sur eux. De là cette intolérance, ce fanatisme de sang et de mort qui caractérise le peuple juif. Dans cet état, l'esprit se détache immédiatement de la matière, et la nature n'est plus qu'extérieure, et n'a plus rien de divin. La nature ne crée rien, elle est créée; c'est Dieu qui est son seigneur et son créateur; de là la position élevée, sublime de Dieu, à qui toute la nature sert d'ornement et de parure. Par suite de ce spiritualisme, la sensualité de l'Inde, de l'Égypte, de la Babylonie, de la Phénicie perd ses insolentes prérogatives. Il n'y a plus rien de vrai, plus rien de réel, si ce n'est l'esprit, l'immatériel : la pensée est libre par elle-même, la véritable moralité, le véritable droit commence.

Suivant les lois de la dérivation des mots hébraïques, le verbe est le principe d'où tout découle; et voilà ce qui, dans

cette langue, donne à l'expression un tour très-vif, plein de chaleur et de vie; de là cette prose hébraïque si belle, si claire, et cette narration si limpide, si transparente, qui manquent absolument aux Indiens.

Bien que les Hébreux fussent constitués tout d'abord en république, qu'ils conservassent même sous leurs rois l'administration indépendante des communes, on ne peut pas dire cependant qu'ils étaient réellement libres. Chez eux Dieu seul est libre, il pèse sur l'individu, il écrase l'individu. Quelle différence entre ce Jéhovah qui recule d'autant plus profondément dans les cieux qu'il veut mieux fouler aux pieds la terre, et ce Dieu de saint Jean, dans lequel nous résidons et qui réside en nous, parce qu'il nous a donné de son souffle! Enfermée dans l'unité mystérieuse et terrible de son Dieu abstrait, et toute concentrée en elle-même, la Judée n'a jamais acquis la conscience de son individualité; et c'est encore là une des raisons pour lesquelles nous ne trouvons pas l'ombre de l'immortalité de l'âme dans la Bible, car chez les Hébreux la subjectivité n'existe encore ni en elle-même, ni pour elle-même. Mais si l'individu n'a pas de valeur par lui-même, la famille, en revanche, est toute substantielle; car le culte de Jéhovah se rattache, par tous les liens à la famille, à la tribu. Aussi toute l'histoire de la Judée pivote, pour ainsi dire, autour de ses chefs, qui, à côté d'admirables traits de bonté, de magnanimité, d'héroïsme, commettent souvent des actions d'autant plus odieuses qu'elles sont ternies par des sortiléges et des tours de passe-passe qui rappellent les jongleries des prêtres égyptiens.

Cependant, l'idée d'un Dieu unique une fois introduite dans la vie privée et publique, force fut bien à l'humanité d'arriver, par cette voie, à une plus grande maturité des choses divines,

et de faire germer la doctrine pure d'un Dieu créateur, conservateur et directeur de toutes choses, d'un père aimant également tous les hommes, que révéla le Christ et qu'il confirma par sa vie toute divine.

Il me reste une considération, qui s'adresse moins au peuple hébreu lui-même et à son histoire, qu'au monument le plus antique de ses annales, et principalement aux vues historiques sur l'univers qu'on y trouve exposées : j'ai à montrer comment elles rentrent dans l'histoire universelle, et si elles sont ou non applicables à la philosophie de l'histoire. De même qu'il est aussi peu nécessaire que praticable de tenir, comme on l'a fait, la langue hébraïque pour la souche commune et la source première d'où toutes les autres langues de la terre sont dérivées, ainsi est-il tout aussi déraisonnable de faire reposer *exclusivement* l'histoire universelle du monde sur la table mosaïque des peuples, comme on l'a souvent essayé, et comme aussi, du reste, on n'a pu le faire que d'une manière forcée. Bien qu'il soit difficile de trouver dans les annales primitives des autres peuples asiatiques des idées et des notions aussi profondes, aussi étendues, et surtout d'une aussi grande clarté historique, sur toutes les nations adjacentes et sur les autres contrées du globe, néanmoins on peut assigner et trouver à la révélation mosaïque un but tout autre que celui de servir de *compendium* à l'érudition historique.

Pris dans son ensemble, ce monument qu'on ne peut assez apprécier, était, on n'en saurait douter, exclusivement destiné au peuple juif, et comme son code ; de plus, Moïse prend un point de départ tout différent du nôtre. Pour nous, par exemple, la parenté du langage est le principal fondement de la parenté, et par suite, de la classification des différentes races

des peuples; et, suivant ce principe, le peuple hébreu serait classé avec la nation phénicienne, comme uni à elle par ce lien de consanguinité.

Dans Moïse, ces deux peuples se tiennent dans un éloignement bien marqué, divisés qu'ils étaient par une antipathie hostile, qui se reflète sur leur vie, sur leur foi et sur leurs sentiments. Sans doute l'histoire présente aussi certains moments où, par l'effet des déplacements et du mélange des peuples, qui se multiplient perpétuellement dans les annales du monde, la question de la descendance et de la parenté des différentes races subit des modifications essentielles, sans pouvoir toujours être ordonnée ou établie d'une manière suffisamment claire, simple et systématique. Il arrive souvent, et l'histoire a consigné ce fait plus d'une fois, qu'une race adopte une autre langue sans qu'elle disparaisse et se fonde pour cela tout entière dans le mélange, puisqu'elle porte et dans ses mœurs et dans son esprit des traces visibles de sa descendance originaire; et, par conséquent, le langage ne peut rien décider ici. Souvent aussi une race inférieure en nombre, empreint, d'une manière éclatante, son caractère national sur les mœurs et sur l'esprit de tout un peuple.

Il est surtout facile de suivre et de distinguer la descendance d'un peuple, là où la race s'est conservée pure, et où tout mariage et toute alliance avec les autres peuples étaient strictement défendus. Mais ceci a eu lieu chez bien peu de nations; et là même où il y avait une loi portée à ce sujet, elle n'était pas partout scrupuleusement gardée, ni toujours observée, comme l'exemple du peuple hébreu le confirme par ses alliances souvent répétées, et cependant si sévèrement interdites avec les races phéniciennes. Les anciens législateurs at-



tachaient un haut prix à la descendance : de là les lois qui restreignaient le mariage pour la conserver pure : mais ils mettaient encore une plus haute importance à recueillir l'héritage paternel des mœurs antiques, de la constitution, des sentiments et de l'esprit propres à leur race ; regardant cette fidélité comme l'unique moyen de préserver son caractère de toute altération et de lui fixer l'ordre et le rang qu'elle devait tenir parmi les autres races.

Chez Moïse, la chose capitale est la physionomie spirituelle des races, l'esprit qui les anime, la nature de leurs sentiments et de toutes leurs pensées, le fil de la tradition sainte à laquelle les différents pays participèrent ; et c'est d'après ce point de vue qu'il faut juger son histoire. Le vaste pays du milieu de l'Asie occidentale, où était situé le véritable Éden, première demeure du premier homme, père de toutes les races, forme, selon l'exposition mosaïque, le point central du monde. La race si répandue de Japhet désigne et embrasse les peuples caucasiens du Nord, et tous ceux qui s'étendaient au delà dans la partie du globe que nous occupons, ainsi que dans l'Asie centrale : peuples d'une nature saine et vigoureuse, moins corrompus proportionnellement, et non totalement dénués de civilisation ; bien qu'ils ne fussent pas dans des communications aussi rapprochées et aussi immédiates avec la tradition sacrée que les peuples de la race de Sem, établis dans cette autre contrée centrale, berceau de l'humanité, et dont Moïse constate à la fois et la différence de caractère et les prérogatives plus relevées. Au midi, la race de Cham désigne et comprend l'Égypte dégénérée et instinctivement hostile à Dieu ; contrée qui, dans le langage indigène, portait le nom de Chemi ; et elle embrasse de plus toutes les autres

races africaines, adonnées spécialement à la magie noire.

Ce qui prouve encore que la table ou généalogie des peuples, d'après Moïse, était exclusivement destinée à son peuple et relative à son grand but national, c'est que, pendant qu'on ne peut, sans difficulté, trouver sur ce tableau certaines grandes nations extrêmement éloignées et reculées jusqu'au fond de l'Asie occidentale, unique lieu où il faille les chercher, ni les y classer sans faire violence à la vérité historique, il nous détaille, au contraire, les douze ou treize races particulières, sorties soit d'une branche du peuple arabe, l'allié du peuple juif, soit de la nation phénicienne, son ennemie déclarée. Envisagée sous l'unique point de vue historique qu'elle se propose, l'exposition mosaïque des différentes races des peuples de la terre est très-claire; et quoique l'application de certains noms demeure problématique, elle n'en est pas moins, dans son ensemble, fort intelligible; mais surtout elle contient un sens d'une grande profondeur historique (1).

(1) Voici ce qu'il y a à dire sur les races classées d'après la table de Moïse : « Les descendants de Ham (Cham, c'est-à-dire l'échauffé), comme les membres inférieurs de l'humanité, tombèrent au dernier degré du fétichisme, du culte le plus grossier de la nature. Les descendants de Jepheth (Japet, c'est-à-dire celui qui se répand) qui désignent le principe animique dans l'homme universel, et sont par conséquent d'une nature plus noble, dirigèrent toute leur attention vers la vie réelle, la vie pratique, et furent sérieux, hardis, téméraires. Ils perdirent la profondeur du sens intime, et comme ils ne cherchaient, eux aussi, que la variété et l'activité de la vie extérieure, ils ne connurent également que la pluralité des forces divines, mais dans des formes supérieures à celles qu'avaient adoptées leurs frères. Les enfants de Sem (Schem, le nom, c'est-à-dire l'expression ou la désignation de l'humanité pure), qui sont les membres les plus distin-



gués de l'homme universel et représentent le principe spirituel, ne tombèrent pas, à beaucoup près, aussi profondément que leurs frères dans les aberrations du polythéisme, qui fut le culte des basses classes, tandis que le monothéisme resta constamment la religion privilégiée de la partie saine de ces tribus.

QUINZIÈME LEÇON.

11 mai 1840.

Suite de la leçon précédente. — Peuple indou et peuple juif. — Rien n'échappe aux commandements de Moïse. — Constitution des tribus. — Isolement du peuple juif. — Influence des mœurs sur les lois civiles. — Le mariage, le divorce, le *vengeur du sang*. — Le signe d'institution du peuple juif fut la *Pâque*. — Le sabbat, l'année sabbatique et le jubilé. — Explication de la théocratie des Hébreux. — Samuel et la royauté juive. — Principales phases de l'histoire des Israélites. — Temps héroïques. — Époque de la civilisation sous David et Salomon. — Décadence. — Captivité de Babylone. — Hellénisation. — Les Machabées. — Hérode. — Destruction de Jérusalem. — *Ère nouvelle*. — Rôle important joué par la Bible. — Chez peu de peuples l'histoire politique et religieuse s'est réfléchie dans la littérature d'une manière aussi frappante que chez les Juifs. — Esquisse rapide de l'histoire de cette littérature. — Grande influence des prophètes. — *L'alliance nouvelle* longtemps prédite par eux. — Mission de cette alliance. — Le vrai et le faux christianisme. — But réel de ces leçons.

Messieurs,

Les deux peuples les plus opposés de l'Orient, dit M. Ampère, sont les Indous et les Juifs; et il n'y a pas dans l'his-

toire de plus parfait contraste qu'entre les castes de Brahma et les tribus de Jéhovah (1).

D'une part, un peuple doux, contemplatif, porté à l'abstraction et à la rêverie, des esprits d'une subtilité raffinée, des imaginations d'une richesse surabondante, des corps faibles, des âmes sans courage; de l'autre, un peuple sombre, énergique, ne possédant qu'un petit nombre d'idées hautes, se nourrissant de quelques sentiments âpres et profonds, des âmes ardentes, un tempérament actif et guerrier. Là des castes enracinées au sol, et émanant comme tout le reste d'un principe immuable; ici un peuple voyageur, portant au milieu de lui une loi qui se révèle librement, par l'inspiration, au génie des prophètes, et suscite pour son accomplissement le bras des capitaines. Au fond, les deux principes contraires, les deux pôles opposés de la pensée humaine : savoir, le panthéisme et le théisme, le Dieu monde et le Dieu vivant.

Cependant ces deux peuples appartiennent à l'Orient, et tous les deux ont cela de commun que, chez l'un comme chez l'autre, la loi commande aux mœurs, parce qu'elle est une loi religieuse, et même on peut dire que nul n'est allé plus loin que Moïse dans cette voie. On ne trouve guère de législateur qui se soit saisi plus énergiquement que lui de l'argile humaine pour la pétrir et la mouler. Comme nous l'avons vu, Moïse parlait au nom d'un Dieu terrible avec lequel il conversait parmi les tonnerres du Sinaï; et, quand au sortir de ces redoutables entretiens, il apparaissait aux enfants d'Israël, il était à l'aise pour disposer de toutes leurs actions, pour ré-

(1) Je reproduis ici le précieux fragment de M. Ampère sur les Juifs. Voyez *Revue universelle*, 2e année, t. II, p. 103-105.

gler souverainement les existences au nom de cette loi écrite sur la pierre par le doigt de Dieu.

Aussi rien n'échappe à ses commandements : dans quels détails n'entre-t-il pas touchant les sacrifices, les mariages, les aliments, les ablutions, les nécessités et les infirmités les plus abjectes de la nature humaine ! Pour séparer son peuple d'avec tous les autres peuples, il marque ses actions et ses coutumes mêmes indifférentes d'un sceau particulier. C'est comme une circoncision sociale, dont l'autre n'est que l'ombre. Il fait plus, il réprime violemment les penchants de ce peuple, surtout le plus puissant de tous, ce penchant irrésistible à l'idolâtrie, contracté dans la terre d'Égypte, et entré dès lors si avant dans les mœurs d'Israël, qu'il fera succomber le plus sage de ses enfants ; Moïse ne cesse point de le combattre, il n'est point avare du fer et du sang. Mais la race juive n'est pas une race docile et souple à la discipline, c'est une race rebelle, intraitable ; Moïse ne se lasse point, il frappe, il frappe sans cesse. Et cependant, ce législateur armé de l'autorité de son Dieu terrible et de son génie indomptable a été lui-même contraint d'obtempérer aux coutumes et aux mœurs établies de son temps ; il ne s'est pas dissimulé que celles de l'avenir modifieraient son œuvre : c'est ce qui est arrivé au delà de sa prévision, et nous sommes encore ramenés au même spectacle. Ici, comme aux Indes, nous allons voir la loi religieuse, ce roc antique dont la base se cache dans l'abime du temps, surgir de l'océan des mœurs et nous montrer des vestiges de cet océan, son berceau, comme une ile, qui nait du sein des mers, en garde quelques dépouilles.

D'abord la tribu, ce premier élément du corps social tel que l'organisa Moïse, ne fut point constituée par lui. Elle avait

son fondement dans la famille, car elle n'était qu'une association de plusieurs familles descendant ou croyant descendre du même chef. Chacune de ces familles particulières formait une branche collatérale de la grande famille, qui était la tribu. Or, cette relation des individus est basée sur les mœurs patriarcales, qui furent les mœurs primitives des Hébreux. Ces mœurs avaient naturellement formé la tribu. Moïse la reçut d'elles, et en fit la base de la société qu'il instituait. Chacune de ces tribus était réellement une petite société qui se gouvernait par ses chefs de famille et ses vieillards, et qui se considérait comme entièrement libre à l'égard des autres. Moïse fit tout ce qu'il put pour les grouper en corps de nation : à chacune il marqua sa place et son rang, à plusieurs il assigna leur emploi; il s'efforça de modeler l'unité du peuple juif sur l'unité de Jéhovah; mais, malgré tous ses efforts et même tous ses succès, la vie individuelle des tribus subsista, et après s'être à grand' peine ralliées autour de David, elles brisèrent, sous son petit-fils, le lien passager qu'elles avaient accepté pour un jour.

Les anciennes mœurs des Hébreux étaient surtout pastorales, Moïse voulut les rendre surtout agricoles. Autour de lui erraient, dans le désert, des populations vagabondes, vivant de brigandages; il voulut séparer fortement son peuple de l'errant Ismaël. En masse, il parvint à ce double but; il fixa sur le sol la tente de l'Hébreu, et l'y enchaîna par le lien de la propriété. Mais les mœurs primitives sont tenaces, les mœurs voisines sont contagieuses; ne voit-on pas, sous les juges, de véritables hordes comme les hordes arabes? et quand le peuple de Dieu est arrivé dans la terre sainte, n'y a-t-il pas des tribus qui désirent de prendre le terrain voisin du désert pour

continuer la vie nomade? Mais voici qui est décisif, la loi mosaïque elle-même atteste l'existence d'un droit coutumier antérieur à elle, ou qu'elle ne veut ou n'ose pas toujours abolir. Jésus-Christ, en parlant du divorce, l'appelle une concession faite par Moïse à la dureté du cœur des Juifs; il y en a plusieurs autres du même genre.

Ainsi, l'on voit par le témoignage de Moïse lui-même que cette obligation imposée au frère d'épouser la veuve de son frère mort sans enfants, qui choque nos idées et que repoussent nos lois; cette obligation qui, sans doute, par un progrès moral, tombait en désuétude aux Indes dès l'époque de Manou, existait 150 ans avant Moïse plus impérieuse encore que dans sa loi.

Ce n'est pas Moïse qui a institué le *vengeur du sang*, à qui le meurtre d'un parent confère le droit et impose le devoir d'attenter, par tous les moyens possibles, aux jours du meurtrier. Cette coutume est celle de la plupart des peuples primitifs. C'est le *tair* des Arabes, surtout en usage avant Mahomet. Il est évident qu'elle était de tout temps commune aux populations sémitiques. Rien n'est plus opposé à la discipline de la loi mosaïque que cette liberté de se faire justice par ses propres mains; rien n'est plus attentatoire à la majesté du Dieu vengeur que de devancer son arrêt, et de substituer un bras périssable à son bras éternel. Cependant Moïse a laissé subsister cet usage. Il l'a trouvé trop profondément enraciné dans les mœurs nationales pour tenter de l'extirper. Nulle part il ne le sanctionne directement, par où l'on voit bien qu'il n'en est pas l'auteur; mais il s'en occupe comme d'une chose établie, pour le régulariser et le restreindre. Car là où cette grande volonté est contrainte de plier devant la puissance in-

vincible des coutumes reçues, des lois qui font partie des mœurs, elle s'efforce du moins de modifier ce qu'elle ne peut détruire. Ainsi, Moïse n'établit pas le divorce, mais il l'admet comme une institution existante, et il en tempère les inconvénients par une clause qui en prévient l'abus, il défend de reprendre la femme qu'on a quittée.

En outre, les lois de Moïse n'étaient pas entièrement immuables. Ainsi la loi de mort proclamée d'une manière absolue contre les Chananéens, dans le premier élan de l'horreur religieuse, fut mitigée sous les juges. Par suite du relâchement et de la corruption croissante des mœurs, l'on fut obligé d'augmenter avec le temps les amendes que Moïse avait fixées.

Le signe d'institution du peuple juif fut la pâque (II, *Moïse*, chap. XII; *Nombres*, chap. IX, vers. 10-13; *Deutéronome*, ch. XVII.). D'un côté, cette fête distinguait les Juifs de toutes les autres nations, et d'un autre côté, elle unissait les Juifs entre eux et les faisait frères. Il ne faut pas oublier qu'ils ont été la nation qui a pu à la fois émettre ce grand principe de sociabilité : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, » et avoir en abomination tous les autres peuples. La fraternité des Juifs entre eux et leur distinction profonde des autres peuples, voilà les deux caractères de la législation politique de Moïse; et ils sont partout empreints dans la Bible. A cela il faut ajouter le sabbat, l'année sabbatique et le jubilé. Je vais expliquer ces points.

Peuple pasteur et agricole, les Juifs étaient dispersés dans un pays assez fertile, mais semé de lacs, de collines, de déserts et de terres arides, qui les isolaient les uns des autres comme des espèces d'oasis. Ils continuèrent ainsi, quoique fixés d'une manière stable, la vie nomade des patriarches.

Ils vivaient dans une sorte de demi-société, disséminés qu'ils étaient à cause de la culture des terres et du soin des troupeaux, dirigeant eux-mêmes leurs femmes, leurs enfants, leur serviteurs et leurs esclaves. Il ne faut pas oublier qu'ils sortaient de la dernière caste du monde antique, et qu'ils eussent été incapables de se gouverner comme faisaient les castes supérieures, et de gouverner un peuple qu'ils auraient vaincu. Leur caractère et leur destinée se peignent bien dans cette extermination qu'ils firent des peuples de la Palestine. Des hommes sortis des castes supérieures du monde antique n'auraient pas anéanti les vaincus, mais les auraient asservis, en auraient fait des ilotes ou des Périœques, comme en Crète et à Sparte. Eux, ils ne surent qu'exterminer les habitants et occuper le pays. Ils restèrent donc travailleurs dans ce pays qu'ils avaient usurpé, et disséminés dans les villages et dans les champs, comme l'étaient les Laconiens, sujets des Spartiates, et les Périœques, sujets des Crétois. Mais l'individu et la famille étant ainsi abandonnés à eux-mêmes sans intervention sociale, il devait en résulter nécessairement l'inégalité et tous les maux qui l'accompagnent. Moïse le comprit, et y chercha un remède par une autre institution. Cette autreinstitution, c'est le jubilé sous ses trois formes de sabbat, d'année sabbatique et de jubilé proprement dit : ce qui complétait la pâque. Moïse semble avoir dit à son peuple : Vous êtes égaux, vous célébrerez tous en commun la pâque. C'est là le signe de votre fraternité, de votre égalité, de votre unité. Mais je sais que vos travaux demandent que chacun de vous soit livré à lui-même; vous êtes un peuple de pasteurs et d'agriculteurs. Les Égyptiens vous méprisaient comme tels. Montrez-leur que vous pouvez être un peuple aussi mo-

ral qu'eux. Ils vivent en commun dans des villes, classés en prêtres et en guerriers. Vous étiez chez eux de la dernière caste, qui vit individuellement, et même vous étiez au dernier rang de cette dernière caste. Soyez un peuple. L'Éternel vous a choisis. Or, vous ne serez un peuple que si vous pratiquez la sociabilité qui fait que les castes supérieures de l'Égypte sont un peuple. Travailleurs, et non guerriers et prêtres, vivez donc comme vit la dernière caste, dans la non-communauté, dans l'individualisme, dans l'égoïsme, dans l'inégalité; mais tous les sept jours, tous les sept ans, et tous les sept fois sept ans, redevenez égaux. Rappelez-vous que vous avez été esclaves, que vous êtes de la caste inférieure. Vous êtes forcés de vivre encore de la vie de cette caste; mais ennoblissez cette vie en respectant parmi vous ceux qui seront le plus condamnés au travail. Le Seigneur vous donne six portions du temps pour l'inégalité; la septième est à lui, il la consacre à l'égalité. Vous serez inégaux six jours de la semaine, mais tous les sept jours, vous redeviendrez égaux, et la septième année le pauvre, comme le riche, jouira librement des bienfaits de Dieu. L'inégalité parmi vous sera portée à ce point qu'il y aura des hommes sans propriété, des Hébreux qui se vendront à leurs frères; et vous, qui avez été esclaves en Égypte, vous aurez des esclaves. Mais tous les sept fois sept ans, vous redeviendrez égaux, et cette fois l'égalité sera marquée davantage encore, car cette fois, la propriété retournera à ses anciens maitres, les héritages seront refaits sur le pied de l'égalité, et l'Hébreu qui se sera vendu redeviendra libre (1).

(1) Voyez le savant article *Égalité* dans l'*Encyclopédie nouvelle*, par *M. Leroux*.

Cependant, il s'est trouvé que cette loi agraire qui devait maintenir l'égalité de fortune entre tous les Juifs, pour que tous fussent égaux sous le niveau de Dieu, il s'est trouvé que cette loi était impraticable, et ses plus fidèles zélateurs se sont dispensés d'obéir à une injonction trop contraire aux sentiments et aux mœurs du peuple.

Pour les preuves que cette partie de la religion mosaïque n'a pas été longtemps, ou n'a jamais été en vigueur, on peut consulter Michaelis, qui le démontre avec la dernière évidence.

Si, en donnant le nom de théocratie à la constitution politique du peuple juif, nous avons suivi l'expression littérale et le sens primitif et direct du mot, qui n'exprime qu'une domination supérieure et divine, une conduite imprimée par l'action immédiate de Dieu, elle pouvait bien recevoir ce nom; mais la théocratie n'a jamais existé chez ce peuple, selon le sens qu'on y attache communément aujourd'hui, en entendant par là un régime et une domination sacerdotale.

Moïse même n'était pas plus pontife que roi; et postérieurement à lui, tous ces hommes de *brûlant désir*, comme l'état intime de leur âme nous autorise à les appeler, ou encore tous ces hommes du *désert* qui, après s'être préparés dans la solitude et la retraite, devaient aussi, dans un double sens, diriger et conduire le peuple au milieu du *désert;* ces hommes, dis-je, n'étaient que les guides établis par Dieu, sans titre quelconque et sans autres insignes que le bâton du voyageur dans le *désert,* commandant et conduisant la nation par l'autorité immédiate de Dieu. Si l'un d'entre eux venait à prendre les armes, à se mettre à la tête d'une armée, cela n'arrivait qu'en passant; et, en général, ils restent et demeurent les

prophètes de Dieu, les chefs immédiats du peuple, et rien de plus.

Le génie prophétique de Moïse avait compris que cette œuvre si forte de sa législation n'était pas à l'abri des vicissitudes humaines; et c'est un admirable passage du Deutéronome (xvii, 14 et suiv.) que celui où il pressent que son peuple pourra bien se lasser de n'obéir qu'à Dieu; qu'un jour, malgré tout ce que le génie du grand homme aura fait pour lui conserver sa liberté en l'isolant des autres peuples, l'ennui de cette sainte liberté le prendra; et que, dans sa faiblesse, séduit par l'exemple, il voudra un roi comme le reste des nations. Moïse se résigne à cette dégradation de son peuple et à cet abaissement de sa théocratie, et il prescrit ce qu'il faudra faire quand ce triste jour sera venu. Qu'exige-t-il? Si les Juifs veulent un roi, qu'ils le prennent, mais qu'ils le prennent parmi eux; que ce roi ne soit pas un étranger. C'est ainsi qu'avec une profonde sagesse et une indépendance d'esprit supérieure, il fait la part de la contagion pour l'arrêter, et sauver du naufrage tout ce qu'il en peut sauver, la nationalité d'Israël. Aussi ne fut-ce pas sans peine, sans les plus invincibles répugnances, que plus tard Samuel céda aux irrésistibles sollicitations du peuple. Je demande si jamais la Montagne, dans toutes ses fureurs, a dit contre les rois quelque chose de plus fort que le prophète; « Il leur dit donc : Voici comment vous traitera le roi qui régnera sur vous; il prendra vos fils, et il les mettra sur ses chariots et parmi ses gens de cheval, et ils courront devant son char; il les prendra aussi pour les établir gouverneurs sur des milliers, et gouverneurs sur des cinquantaines, pour labourer ses champs, pour faire sa moisson, et les instruments de guerre, et tout

l'attirail de ses chariots; il prendra aussi vos filles, pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères; il prendra aussi vos champs, vos vignes et vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs; il dimera ce que vous aurez semé et ce que vous aurez vendangé, et il le donnera à ses officiers et à ses serviteurs; il prendra vos serviteurs et vos servantes, et l'élite de vos jeunes gens, et vos ânes, et les emploiera à ses ouvrages; il dimera vos troupeaux et vous serez ses esclaves (I, *Samuel*, VIII, 11-18) (1). »

Il suit de ce qui précède que si la loi de Moïse a agi énergiquement sur les mœurs des Hébreux, leurs mœurs ont sensiblement réagi sur sa loi.

Parcourons rapidement les principales phases de cette action et de cette réaction.

Il faut mettre en dehors de cette étude une portion de la loi qui s'est fondue avec les mœurs, qui est entrée dans le sang et dans la substance des Juifs, qui vit au sein de leurs tribus dispersées, et qui vivra autant qu'elles. Tel est ce symbole de l'agrégation au peuple de Dieu, la circoncision, qu'ils pratiquent comme au temps d'Abraham; même certaines prescriptions qui semblent indifférentes subsistent : l'intervalle dans les fiançailles précédant le mariage est, par exemple, de dix mois comme avant la captivité de Babylone. On trouverait dans la vie habituelle des Juifs mille exemples de cette persistance avec laquelle ce peuple se cramponne au passé. Choisissons un trait saillant de sa physionomie morale, l'horreur de ce qui n'est pas lui, la loi de haïr le genre humain; cette loi est de Moïse. Le genre humain pour les Juifs, c'étaient les na-

(1) Voyez toujours *Ampère*, Revue citée, p. 106.

tions idolâtres, leurs oppresseurs d'Égypte, leurs ennemis de Chanaan. Il fallait les armer contre ce peuple d'une haine indomptable. Moïse sut planter cette haine si avant dans leurs âmes, qu'elle n'en est plus sortie, et qu'ils l'ont successivement étendue aux divers peuples qu'ils ont rencontrés; on la retrouve à toutes les époques de leur histoire : dans l'Ancien Testament, elle éclate à chaque page; les temps modernes venus, elle s'aigrit encore par la persécution et l'opprobre.

Le Talmud permet au Juif de voler le chrétien, et si le chrétien est au bord du précipice, lui ordonne de l'y pousser.

Mais à part ce fond commun qui perce à toutes les époques de l'histoire des Juifs, on ne saurait nier que leurs mœurs et leur organisation politique n'aient considérablement changé depuis Abraham jusqu'à nos jours.

Les anciens Juifs se livraient peu au commerce. « Nous ne sommes pas, dit Josèphe (*Apolog.* I), une nation commerçante; nous avons peu de relations avec les autres nations; nos villes ne sont pas sur le littoral de la mer. Nous habitons une contrée fertile, et nous en tirons d'heureux fruits par la culture et le travail. »

Les mœurs qui ont précédé la loi de Moïse étaient, nous l'avons vu, patriarcales, et quelque chose en subsista sous son empire. Les sacrificateurs et les lévites, qui ne furent pas compris dans le partage des terres, menaient toujours la vie pastorale, si chérie des patriarches, n'ayant d'autres biens que des troupeaux.

Moïse fit sa loi pour le désert; seulement, guidé par un instinct merveilleux d'avenir, il se servit du désert pour discipliner son peuple et le préparer à la terre promise. Après lui, l'état de guerre et de conquête a créé au sein d'Israël des

mœurs violentes. C'est un temps tout héroïque et tout barbare que celui de ces chefs guerriers qu'on appelait des juges. C'est le temps du fort Samson et du vaillant Gédéon. C'est le temps où Jahel enfonce un clou dans la tête de Sisara, où Jephté immole sa fille, où le lévite d'Éphraïm divise le corps de sa femme en douze parts, et en envoie une à chaque tribu d'Israël.

Les Hébreux ont le sol à gagner et à maintenir. De là, en partie, cette guerre acharnée et ces mœurs atroces. Ils ne sont pas encore complétement organisés en corps de nation; mais quand le moment est venu, quand ils se sentent maitres du terrain et assis sur le sol de la Judée, la civilisation, cette plante qui sort du sillon creusé par la main de l'homme, la civilisation commence à jeter ses racines au milieu d'eux. De nouvelles mœurs nécessitent cette nouvelle forme de gouvernement que la sagesse de Moïse avait prévue. Et si un chef guerrier convenait à Israël errant dans le désert comme une caravane, ou campé sur son nouveau territoire, Israël, établi d'une manière stable au sein de ses villes, au milieu de ses champs et de ses troupeaux, croit avoir besoin d'un roi. Les anciennes mœurs dont Samuel était l'interprète y répugnaient; mais les temps étaient changés, et lui-même fut contraint d'y céder. Sous Saül, c'est la guerre qui domine encore dans les mœurs juives. Sous David, les arts de la paix se développent, la poésie est sur le trône; les habitudes du luxe oriental commencent à entourer ce trône. David avait des eunuques. Salomon enfin s'environne d'une incroyable magnificence; bâtit, outre le temple, des palais, des jardins somptueux; couvre la mer de ses flottes; enrichit Jérusalem des trésors d'Ophir, et vit au sein de son sérail comme un

roi de Babylone. La monarchie théocratique des peuples orientaux du second âge de l'humanité succéda à la nomocratie si fine, si subtile de Moïse. C'en était trop; c'était trop s'écarter de la tradition et des vieilles mœurs. Qu'aurait dit Moïse, s'il eût vu cette mollesse au sein du peuple qu'il avait formé pour labourer, peupler et combattre? Tout l'esprit de sa législation était dirigé contre le commerce, le luxe, l'inégalité des fortunes qui en résulte. Aussi l'État qui avait cette législation pour base, ne put tenir contre l'influence des mœurs opposées à son principe. Les richesses et les femmes étrangères corrompirent cet homme d'un esprit trop étendu et de trop peu de foi; sage et voluptueux sceptique qui était destiné à terminer l'œuvre de Moïse et à préparer sa ruine, à bâtir le temple et à ébranler la loi. Du jour où Salomon tomba aux pieds des idoles, il prosterna avec lui la majesté d'Israël, qui ne s'en est jamais complétement relevée. Il se repentit; mais il était trop tard, son règne avait porté le coup, le principe mosaïque était vicié, et le lendemain de ce règne, l'unité juive, telle que Moïse l'avait faite, fut brisée. Et maintenant ce sera l'esclavage qui retrempera les Juifs; ce sera lui qui, courbant les tribus sous sa verge de fer, les réunira dans une même oppression et une commune douleur. Pour atteler ensemble Israël et Juda divisés par des haines de familles, le joug de Moïse n'avait pas suffi, il fallut le joug et la main pesante du vainqueur. A travers toutes ces vicissitudes, la loi a toujours été, au milieu du peuple, personnifiée dans les prophètes qui en sont l'expression vivante; toujours ils ont averti leurs frères de corriger leurs mœurs dont la perdition a entraîné la perte de leur loi. Après la captivité, ce furent d'incroyables et touchants efforts pour retrouver cette ancienne loi, pour recon-

struire l'ancien peuple du Seigneur, pour se reprendre aux mœurs et aux traditions des aïeux ; mais bientôt le glaive d'Alexandre fendit les antiques ténèbres de l'Orient; et, rapide comme la lueur de ce glaive, un éclair du génie grec les traversa. La civilisation opiniâtre de la Judée fut bien vite entamée par cette civilisation pénétrante. Sous les successeurs d'Alexandre, les Juifs s'hellénisèrent, et leur loi se corrompit tous les jours davantage. Sous les Machabées, il y eut un retour prodigieux d'esprit national, et la Judée se crut revenue au temps des juges. Enfin, les Romains, devant qui tout devait tomber, parurent. Les Juifs choquèrent les maitres du monde par l'obstination de leurs mœurs et l'indépendance de leur loi. Les Romains firent tout pour détourner les unes et fausser l'autre; l'Iduméen Hérode les servit par ses intrigues : cependant les Juifs ne cédèrent pas, et malgré leur état misérable, malgré les sectes qui les divisaient, malgré les altérations profondes qu'avaient subies leurs croyances, leurs mœurs et leur constitution, ils résistèrent. On vit qu'il fallait en finir avec eux et les détruire. Cela même fut impossible. On brûla Jérusalem, on massacra des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants; on ne put tuer le peuple, il vit encore.

Jérusalem tombée, une nouvelle ère commença pour le Juif, une ère d'exil et d'asservissement : cette condition malheureuse influa sur la loi; tant qu'il avait été séparé des autres peuples, elle avait subsisté dans son intégrité; maintenant qu'il allait proscrit à travers le monde, elle perdit sa simplicité primitive; les mystères de la cabale et les subtilités des rabbins, en la surchargeant, la défigurèrent. Alors aussi les malheureux Juifs connurent et subirent d'autres lois sur lesquelles leurs mœurs n'avaient point de prise. Ce furent les

lois de leurs maîtres, les lois du pays qui leur vendait un précaire asile. Ces lois de l'oppresseur firent partout l'immoralité du peuple opprimé, et si l'on peut reprocher aux Juifs du moyen âge des mœurs sordides, on doit dire que ce furent nos lois qui les condamnèrent à ce vice. Partout de leur état civil dépendirent et leur genre de vie et les mœurs qu'ils adoptèrent. Chez les Mores d'Espagne, où leur sort était assez doux, ils cultivèrent les lettres au point de négliger le commerce; mais dans les pays, comme la France et l'Angleterre, où on les persécuta presque toujours, ce fut pour eux une nécessité de se vouer à de moins nobles occupations, de se livrer à l'usure. En les excluant du droit commun, on leur interdisait la propriété territoriale qui a besoin de garantie, et ainsi la barbarie de la loi féodale les poussa vers un genre d'existence qui était tout à fait l'opposé de leurs mœurs antiques et de l'esprit de leur loi; car ces mœurs étaient précisément ce qu'on ne pouvait souffrir chez les Juifs agricoles et guerriers, et l'intérêt de l'argent dont on les forçait à tirer leur seule richesse, l'intérêt de l'argent était proscrit par la loi de Moïse (1).

Chez aucun peuple l'histoire politique et religieuse ne s'est réfléchie d'une manière si frappante dans la littérature que chez le peuple juif.

Il importe donc de jeter un coup d'œil sur cette littérature.

Dans l'histoire du développement de l'intelligence humaine, en général, aucun livre n'a joué un rôle aussi important que la Bible; aucun ouvrage ne peut lui être comparé; nul ne mérite au même degré de devenir l'objet d'une étude approfondie.

(1) Ce brillant et consciencieux résumé est encore de *M. Ampère*, Revue citée, p. 107-109.

L'Iliade a été, pour la Grèce, à certaines époques, le code des traditions religieuses, morales et politiques du pays; la Bible, depuis trente siècles, est plus que cela pour la nation juive, et elle est plus que cela, depuis dix-huit siècles, pour une grande portion du genre humain.

Peu avant la sanglante catastrophe qui détruisit Jérusalem, le christianisme avait pris naissance au sein de la Judée. D'abord, cette religion, loin de se séparer d'avec le judaïsme, adopta ses livres sacrés, sur lesquels il greffa la mission divine de Jésus. Le christianisme répandit ces livres dans toutes les nations qui l'embrassèrent, et ils exercèrent, selon l'usage ou l'abus qu'on en faisait, une action salutaire ou funeste sur la marche des siècles. Le principe de l'unité de Dieu, les notions populaires de la Bible sur l'âge et la création du monde, sur l'origine du bien et du mal, la pureté de sa morale; tel fut le bon côté de la propagation de l'Écriture sainte, qui laissa bien loin derrière elle les Kings, les Védas et le Zend-Avesta.

Mais, d'une autre part, on ne saurait méconnaître que les fausses interprétations qu'on a données de ces livres n'aient été souverainement préjudiciables au progrès de l'esprit humain. Que d'absurdes cosmogonies n'a-t-on pas voulu déduire de cette Genèse de Moïse, si simple et si sublime? Que de dures leçons, que d'hypothèses peu satisfaisantes n'a-t-on pas tirées de cette fameuse histoire de la pomme et du serpent? Pendant des siècles, les quarante jours du déluge ont été le clou immuable auquel les naturalistes se croyaient forcés d'attacher toutes leurs inventions, de même que les historiens du genre humain liaient tous les peuples de la terre au peuple de Dieu et à la fantasmagorie d'un des prophètes sur les

quatre monarchies. On a mutilé tant d'histoires pour les expliquer par un nom hébraïque; on a écourté tout le système planétaire pour l'adapter au *Sol, sta!* de Josué. Sous le rapport politique et moral, l'Écriture juive a plus d'une fois mis des chaines aux ailes du temps et de l'esprit; l'intolérance des Hébreux fut proposée comme modèle aux chrétiens, et des textes du Vieux Testament servirent à changer en une religion de l'État la religion si libre, si indépendante du Christ. De même les cérémonies religieuses des Hébreux ont été d'un mauvais précédent pour les nations chrétiennes, qu'elles ont ravalées quelquefois jusqu'à l'idiotisme oriental. On peut dire que les lois de Moïse semblent avoir conspiré, avec les lois de Rome, pour paralyser les nations modernes dans le développement naturel de leurs institutions natives.

C'est la *Genèse* qui ouvre cette grande composition de la Bible; elle raconte, avec simplicité, avec clarté, sans fable, sans mystère, l'origine du monde et celle du genre humain, les mœurs et les erreurs des premiers hommes, celles du peuple de Dieu, les destinées de ses patriarches, leur entrée et leur existence en Égypte. L'*Exode* décrit l'oppression dans laquelle leurs descendants, oublieux du passé, gémirent sous les Pharaons; leur sortie de cette terre d'esclavage sous la conduite de Moïse; leurs migrations au désert, la loi divine, les institutions religieuses, morales et politiques qu'ils reçurent de Jéhovah sur le Sinaï. Le *Lévitique* donne le complément de cette grande loi, de ces puissantes institutions, de toute cette théocratie qui fut en Judée plus nette, plus franche et plus complète qu'en aucun pays ancien, et dont le culte, le sacerdoce et le pouvoir disciplinaire sont empreints d'un cachet si sublime. Les *Nombres* peignent le séjour au désert de la nou-

velle nation, la lutte qui éclata dans son sein entre la démocratie et la théocratie; le triomphe toujours contesté de la dernière et les débuts de la conquête du pays promis. Le *Deutéronome* nous montre Moïse prêt à quitter le monde, résumant et complétant son œuvre, désignant son successeur et jetant un premier et dernier regard sur la terre sainte que son pied ne foulera pas. La conquête de la Palestine et son partage entre les tribus d'Israël sont l'objet du livre de *Josué*. Celui des *Juges*, incohérent, diffus, triste et sombre comme l'anarchie qui, après Josué, divisa les conquérants, peint les défaites qu'ils essuyèrent, dans leur désunion, de la part des peuples de Chanaan, les grands hommes qui s'élevèrent parmi les Hébreux, et les victoires que Jéhovah accorda à leur repentir. Les livres de *Samuel* contiennent l'histoire de son sacerdoce et de sa judicature et celle de la royauté de Saül et de David, mise en face de la théocratie par son intermédiaire. Les *livres des Rois*, continuant jusqu'aux temps de l'exil l'histoire de cette royauté tantôt alliée, tantôt ennemie de l'ancienne théocratie que représentent désormais des prophètes et des prêtres, retracent l'une des époques les plus remarquables du judaïsme, les folies de la royauté sous Roboam, la défection des dix tribus d'Israël, le parallèle des exploits et des fautes des deux dynasties qui gouvernent les royaumes de Juda et d'Israël. Les *Paralipomènes* ou *Chroniques* complètent ces renseignements. Le livre de *Ruth* est un tableau de mœurs d'une grâce inimitable. Après le règne de David, de Salomon, de quelques-uns de leurs successeurs, l'état d'abaissement où tomba la nation, son exil et sa captivité inspirèrent peu les historiens. Mais Esra (Esdras) et Néhémie recommencent ses annales publiques et racontent avec bonheur les joies et les

travaux du retour en Judée, la réparation des murs de Jérusalem, le rétablissement de toutes les institutions politiques et religieuses. Aux temps de l'exil et à ses peines appartient l'*histoire d'Esther*, de cette belle et pieuse Juive dont les grâces pudiques amenèrent une heureuse révolution de palais; elle forme la clôture des livres historiques proprement dits. Le tableau qu'ils tracent est complet; il n'est point de peuple de l'antiquité, quelque célèbre qu'il soit, dont les annales aient ce successif développement; et il n'est aucune nation sur la terre dont l'histoire présente d'une manière aussi grave, aussi instructive, les voies et les leçons de la Providence, telle que les Hébreux l'avaient comprise.

Parmi les livres didactiques, nous distinguons un traité du mal et de la Providence intitulé *Job*, qui offre, dans le tableau de la vie et des infortunes de ce personnage, sous les formes du dialogue et du drame, toute une théodicée, et entre autres, cette leçon mosaïque que, sur le gouvernement du monde et les destinées de l'homme, il ne nous appartient pas de proclamer une théorie; que la marche des choses terrestres doit, au contraire, nous convaincre au même degré de la profondeur de notre ignorance et de la nécessité de notre résignation, puisque le bonheur peut sourire au méchant, comme pour l'avertir ou pour le confondre, et que le malheur, à titre d'épreuve, peut atteindre le vertueux lui-même.

Si le ton de ces leçons est grave, celui des livres prophétiques est plus solennel.

Messieurs, lorsque l'insatiable désir des Hébreux d'avoir un roi, à l'imitation des nations païennes; lorsque ce désir, que les vues plus élevées de l'Écriture représentent comme le désordre coupable d'un esprit uniquement tourné vers les choses de la

terre, fut enfin satisfait et accompli, alors les héritiers de ces hommes divins apparaissent comme des êtres à part, investis contre le pouvoir politique d'un caractère d'opposition prophétique, qu'on ne retrouve qu'en eux, caractère parfaitement juste et légitime. Et alors que certains d'entre eux, comme Élie, par exemple, en vertu d'une puissance supérieure, disposaient de la vie et de la mort, nous ne devons point être surpris que les autres hommes se missent à leur suite, que le peuple se prosternât devant eux, et que les rois consentissent à entendre leurs avertissements, tout en ne déférant pas toujours à leurs conseils.

Les prophètes ont à la fois une œuvre morale et une œuvre politique à accomplir : ils doivent arrêter le peuple sur le penchant de sa ruine, l'arracher en même temps à la corruption des mœurs et aux aberrations de l'intelligence, le ramener à la pureté de ses institutions et de ses croyances (V, *Moïse*, XVIII, 15, 18). L'histoire du genre humain n'offre plus ailleurs rien d'analogue à cette mission. Elle nous fait connaître d'autres nations qui trahissent leurs lois, foulent aux pieds leurs institutions et désertent leurs mœurs; elle nous montre aussi des écrivains qui signalent ces désordres, des orateurs qui les censurent avec autorité, des législateurs qui essaient de combattre le mal par leurs règlements : elle ne nous présente nulle part ailleurs des hommes pareils à ces prophètes qui, au nom de la Providence elle-même, parlent avec le même ascendant aux rois et aux peuples; présagent avec la même assurance une ruine commune aux uns et aux autres; et, dans cette mission périlleuse, se succèdent avec le même courage pendant plusieurs siècles. Pour relever cette théocratie dont le rôle est tout moral, tout providentiel, et qui n'est partout que le germe

d'un *autre empire*, que le commencement d'une révolution supérieure,les prophètes remplissent un sacerdoce d'un nouveau genre. Ils sont les interprètes directs de Jéhovah, les oracles du peuple, des prêtres et des rois. Ils sont surtout les précurseurs de ce Christ dont le sceptre gouvernera le monde. Ils ne sont pourtant rien en eux-mêmes : ils parlent quand Jéhovah leur ordonne de parler; ils disent ce qu'il leur inspire; ils gardent le silence et vivent dans la retraite quand l'esprit de Dieu ne les agite pas. Quand ils parlent, leur mission est double : ils doivent ramener aux lois anciennes et annoncer une loi nouvelle. De là leur langage symbolique, voilant quelquefois un avenir qui est aussi voilé à leurs propres regards; mais proscrivant toujours, avec la même netteté et la même énergie, la mollesse et l'idolâtrie, adultère moral chez le peuple de Dieu. Leur ton souvent poétique, leur voix toujours hardie, quelquefois vulgaire, souvent sublime, ne craint jamais de blesser : c'est la voix de Jéhovah, celle d'un père qui a droit de vie et de mort, celle d'un époux tendre, mais irrité, qui s'est allié une nation comme une épouse, pour en faire le type et le moyen de salut de toutes les autres.

Le premier de ces missionnaires, qui sont au même degré les panégyristes du passé, les interprètes de l'avenir et les censeurs du présent, Isaïe, se leva au IXe siècle avant notre ère et prophétisa sous quatre rois; Isaïe, dont le séraphin a touché les lèvres avec des charbons ardents, et qui verse un feu dévorant dans le cœur de son peuple; Isaïe, dont le front est d'airain et la nuque une veine de fer; Isaïe, qui crie malheur, malheur sur Israël, afin qu'elle vide jusqu'à la lie la coupe de la colère du Seigneur, dont le glaive est ivre de sang dans les cieux, afin que la malédiction

abime la terre maudite; qu'elle ne soit plus habitée que par des hérissons, des autruches, des dragons et des farfadets; que la ville de Sion ne soit plus qu'un monceau de ruines; que sa citadelle soit pliée comme une lettre; que toute son armée se fane comme une feuille à la vigne. Puis il jette ses anathèmes sur Babel afin qu'après toutes ces destructions, elle soit anéantie à son tour; que Cyrus arrive, Cyrus excité par le Seigneur, Cyrus le fléau aigu du Seigneur, qui écrase les montagnes et pulvérise les collines, à qui Jéhovah a livré les païens et les rois, pour qu'il porte malheur à l'Égypte et à l'Éthiopie, à Séba et à Tyr, et rebâtisse à neuf la ville du Seigneur, et humilie Babel en face de ses astrologues, jusqu'à ce qu'elle arrache ses tresses, ôte ses chaussures, dépouille ses vêtements, et que sa honte soit à découvert et qu'elle entre, cette fille luxurieuse des Chaldéens, dans les ténèbres, où elle ne se fera plus appeler la souveraine des empires. Puis le prophète voit des images douces et joyeuses, comment le Seigneur veut cicatriser les plaies de son peuple; comment les champs refleuriront semblables à des lis; comment toutes les vallées seront exhaussées et toutes les montagnes abaissées, pour que désormais on n'entende plus ni pleurs, ni naissance précoce, ni mort prématurée; comment il donne à son peuple de l'or au lieu d'airain, de l'argent au lieu de fer; comment il veut construire un temple aux vitraux de cristal, aux portes de rubis, au parvis de saphirs, où tous les peuples viendront porter leurs offrandes à Dieu, un, éternel, universel.

Le second de ces missionnaires fut Jérémie, que Dieu avait créé prophète dans le sein de sa mère, et qui vécut jusqu'à la chute du royaume de Juda. D'abord doux, insinuant, persuasif, il consacre vingt-trois années à donner des avertisse-

ments au peuple, dont les mauvaises actions sont écrites avec des griffes de fer, et gravées dans les montagnes avec des diamants; mais enfin Jéhovah lui verse la coupe de vin pleine de courroux, pour qu'il la répande sur Jérusalem et sur Juda, et sur leurs rois et sur leurs princes, afin qu'ils boivent et qu'ils se soûlent, et qu'ils deviennent insensés devant le glaive qu'il envoie parmi eux, et que leur ruine éclate comme un orage, et que Babel, le marteau de l'univers, détruise la cité orgueilleuse, et que Jérusalem succombe sous les coups redoublés de Nabuchodonosor, qui moissonnera la fleur de sa jeunesse, violera ses femmes et laissera mourir ses enfants dans la misère. Puis seul au milieu des ruines, au milieu des décombres, il entonne les chants mélancoliques de l'élégie.

Mais voici venir, comme une flamme du ciel, le sombre et brûlant Ézéchiel. C'était une grande et forte nature; son imagination ressemblait à une fournaise ardente dans laquelle bout le métal liquide. Son style est éminemment oriental, aux figures hardies, aux images reproduites jusqu'à la satiété, aux paraboles et aux allégories choquantes, mais souvent pleines de noblesse et de grandeur. C'est Dieu qui l'a placé en vigie sur le peuple d'Israël. Une main mystérieuse envoyée vers lui, lui avait tendu un livre roulé et l'avait ouvert devant lui, et voici, il était écrit en dedans et en dehors; et il y avait écrit des lamentations, des gémissements et des malédictions. Couché trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, Ézéchiel a porté le péché d'Israël, et quarante jours sur le côté droit, les crimes de Juda, et tout ce temps-là, il a mangé du pain impur; ensuite il s'est levé et il a répandu ses visions depuis les rives de l'Euphrate : « Le glaive est prêt et aiguisé pour frapper Jérusalem, la grande pécheresse; le feu de la co-

lère céleste la fondra comme de l'argent, et la famine et la peste viendront sur elle. » Il prophétise aussi contre Tyr qui s'épand comme un chérubin et couvre au loin la mer et les îles, et contre Pharaon, le dragon de l'Égypte, et contre les Libyens et les Éthiopiens, contre Gog et Magog, afin que, comme les cèdres d'Assur, ils aillent aux enfers, où gisent les fils d'Édom et leurs rois et tous les princes de minuit et leurs bataillons égorgés. Quand toutes ces vengeances seront accomplies, le Seigneur se dira satisfait et le peuple juif sera comme un champ couvert d'ossements arides, qui n'attendent que la chaleur du souffle prophétique pour s'animer, se dresser, s'unir et former une moisson vivante.

A côté d'Ézéchiel se signalait ce Daniel, qui expliqua le rêve colossal de Nabuchodonosor et l'arrêt de mort de Belsçatsar, et pour qui l'exil devint une source de gloire et d'influence morale.

Que si les éternels partisans de l'opposition politique veulent au moins une fois s'élever au-dessus des formes qu'elle présente habituellement, que s'ils veulent retrouver dans ce mot quelque chose de plus que le sens moderne n'y attache, qu'ils considèrent attentivement Élie, et ils pourront reconnaitre et admirer dans cet homme, plein d'énergie et d'un zèle brûlant pour la cause de la justice et de la vérité, c'est-à-dire pour Dieu, un modèle d'opposition tel que n'en offre guère aucun autre caractère connu, soit dans l'histoire des anciennes républiques, soit dans les annales des monarchies constitutionnelles.

Des douze petits prophètes, le plus grand nombre, c'est-à-dire Joël, Jonas, Amos, Osée, Michée, Nahum, Sophonie, Habacuc, se présentèrent, soit avec, soit après Isaïe ; et avant la chute de la nation, quatre autres, Obadia (Abdias), Haggaï,

(Aggée), Zacharie, Malachie (Malachias), la consolèrent dans les malheurs du bannissement ou la dirigèrent après son retour dans la Judée. Quoique ces divers orateurs appartiennent à une période de plusieurs siècles et que l'expression de leur pensée diffère suivant le génie de chacun d'eux, suivant leur éducation reçue en Palestine, ou sur les confins de l'Égypte, ou en Mésopotamie, au milieu des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, cette pensée est la même chez tous : c'est celle que la corruption du peuple de Dieu, son amour pour les mœurs et les dieux de ses ennemis, n'est pas une défection politique, mais une infidélité morale et le plus ingrat abandon de cette révélation sublime, de ce grand dogme du monothéisme, qui n'est populaire que dans la seule nation de Dieu, que les autres peuples anciens n'osent pas même proclamer dans leurs mystères, que leurs philosophes laissent à peine entrevoir à leurs disciples les plus intimes.

Si le langage des prophètes est sublime par la hardiesse des pensées et par la grandeur des symboles, celui des poëtes sacrés ne l'est pas moins par l'énergie des sentiments et la pompe tout orientale des images. On pourrait dire que la poésie est presque le langage naturel des écrivains de l'Ancien Testament, tant elle éclate fréquemment dans leurs pages, témoin les psaumes de David et le cantique de Salomon. Le peuple, les femmes même, avaient pris dans leurs habitudes religieuses le goût de la poésie lyrique. Les prophètes ont retenu ce feu sacré jusqu'au delà des temps de l'exil. Dans toutes les prières, dans les hymnes, dans les odes dont se compose le recueil des psaumes, se reproduisent aussi les mêmes idées que recommandent les prophètes : c'est la confiance et la soumission la plus entière aux volontés et aux décrets de Jéhovah ;

c'est la foi la plus absolue en son amour, en sa protection; c'est le mépris de tout autre culte, de tout autre Dieu, de toute pensée qui n'est pas lui; c'est aussi, dans cette confiance, le mépris de tout ennemi et de tout danger.

Toutes ces hautes inspirations religieuses appartiennent à une période de onze siècles, comprise entre l'époque de Moïse et celle de Malachie, ou entre l'an 1512 et l'an 400 avant notre ère. Dans ce long espace de temps, le code sacré du peuple de Dieu réfléchit l'état moral de ce peuple dans les phases diverses qu'il a subies.

Les trois livres des Machabées racontent les valeureux efforts que fit, de l'an 175 à 136 avant notre ère, cette glorieuse famille de héros qui se dévoua à la grande cause de l'affranchissement des Juifs subjugués par les Séleucides, cause qui était celle de l'indépendance religieuse comme de la liberté nationale. Le livre de *Judith* est une sorte de monument religieux élevé en l'honneur d'une femme dont l'héroïque dévouement a sauvé la nation et la religion. La *Sagesse de Salomon* développe cette sublime pensée que l'amour de Dieu ou la crainte de l'offenser est la vraie sagesse; que l'indifférence, l'idolâtrie et le vice constituent une sorte d'aberration intellectuelle, de folie, de démence. Un livre prophétique, celui de Baruch, adressé aux exilés de Babylone, forme la clôture de cette partie intermédiaire de la Bible, qui n'offre plus qu'un reflet des anciens temps d'enthousiasme et d'inspiration, de ferveur et de gloire. Cela devait être : c'est une époque de décadence, c'est l'ancienne alliance expirant devant une alliance nouvelle (1).

(1) Voir, sur tout ce qui précède, l'*Encyclopédie des gens du monde*,



Cette alliance nouvelle, longtemps prédite par les prophètes, se résume en peu de mots, simples et clairs : Vous êtes tous fils du même père, aimez-vous donc comme des frères. « Quand même je parlerais toutes les langues des hommes, dit saint Paul, et même des anges ; si je n'ai point l'amour qui relie (la charité), je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui retentit. Et quand même j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et la science de toutes choses ; et quand même j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point l'amour qui relie, je ne suis rien. Et quand même je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point l'amour qui relie, cela ne me sert de rien (I, *Corinth.*, XIII, 1-4) (1). » Ainsi

article *Bible*, par *M. Matter* ; et Görres, *Mythengeschichte der asiatischen Welt*, t. II, p. 506 et suiv. On me pardonnera, j'espère, tous ces emprunts. Ce n'est pas ma faute, assurément, si je ne puis dire autrement aussi bien que les écrivains éminents qui m'ont servi de modèles ou de guides, et si, en désespoir de cause, je leur ai DÉROBÉ tant de fois leurs propres expressions.

(1) C'est, en effet, l'esprit de douceur, de conciliation, d'humilité, qui forme la base de la doctrine chrétienne, et que ne peuvent donner ni les supplices volontaires du faquir, ni les macérations et les jeûnes du cénobite. Aussi a-t-on dit, avec raison, que nulle part cette loi de tendresse et de dévouement, d'abnégation et de charité n'a été entièrement et sincèrement appliquée. Mais à qui la faute que, sous ce rapport, les promesses divines du Christ n'ont pas été réalisées ? A qui la faute que, sous ce rapport, on a voulu reléguer l'Évangile dans l'empire de l'Utopie ? A coup sûr ce n'est pas à nous laïques, mais au corps formellement institué pour *humaniser chrétiennement* la société. Si le clergé voulait, comme c'est son plus strict devoir, remplir cette noble, mais difficile mission,

l'amour de l'humanité, voilà le ton fondamental de l'harmonie chrétienne; l'esprit sanctifié par cette noble passion, par cette grâce sublime, voit dans Dieu un père, dans les hommes des frères, dans tout ce qui est doué de la parole la grande famille de l'humanité. Voilà le vrai christianisme. Arrière donc le faux christianisme; arrière donc les étroites idées d'individualisme, de patriotisme, de nationalisme! tous les hommes sont fils du même père et sont frères en Christ. L'apôtre saint Paul n'a-t-il pas écrit (*Épître aux Galates*) que Dieu ne regarde pas les personnes, mais qu'il aime tous les peuples qui le craignent et font le bien? Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit : « Il n'y a que celui qui fera la volonté de Dieu qui sera mon frère, et ma sœur et ma mère. » (*Saint Marc*, III, 35.) Et ailleurs : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous au royaume des cieux; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon père qui est dans les cieux. » (*Saint Matthieu*, VII, 21.) Qu'importe donc après cela, que vous soyez disciples de Paul ou disciples d'Apollos (*Saint Paul*, I, *Corinth.*, III, 4); qu'importe que vous soyez schismatiques, luthériens, catholiques, Grecs, Russes, Germains, Français,

il n'aurait pas le temps de s'occuper d'intrigues politiques et de brigues électorales. Prêtres de tous les cultes chrétiens, prêtres surtout du catholicisme, écoutez bien ceci : « Ce n'était pas la science, ce n'était pas la puissance qui manquaient aux hommes contemporains de Jésus de Galilée; c'était l'amour, c'était la loi du cœur. Jésus leur ouvrit ce livre, l'Évangile apprit aux hommes à s'aimer. Donc, vous, comme la religion, vous ne reprendrez votre empire que du jour où vous serez, non pas plus riches, plus puissants, plus instruits que nous, mais du jour seulement où vous serez plus aimants, c'est-à-dire plus doux, plus conciliants, plus *humains* que nous. »

Belges, pourvu que vous soyez chrétiens, et vous êtes chrétiens dès que vous pratiquez le difficile et sublime devoir de la fraternité, ce signe indélébile du vrai christianisme? Arrière donc ce faux christianisme qui fait toujours prévaloir le dogme sur la morale, le culte sur le sentiment, la forme sur le fond, les arguties théologales sur les enseignements évangéliques!

Ce n'est pas tout : le règne de Dieu n'est pas hors de nous, mais il est dans nous, a dit le Christ; par conséquent, félicité réelle dans ce monde comme dans l'autre : voilà le vrai christianisme; arrière donc le faux christianisme, qui prêche le jeûne, les macérations, les douleurs comme moyens de salut!

L'accord de la doctrine évangélique avec la raison et la nature, ces deux révélations de Dieu dans le monde fini, voilà le vrai christianisme, tellement que saint Marc a mis la déraison, c'est-à-dire l'ignorance, au même rang que le vol, la fourberie, la méchanceté et l'envie. *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait,* voilà le principe fécond du progrès, voilà le vrai christianisme; arrière donc le faux christianisme, qui veut perpétuer l'ignorance des masses, proscrire la philosophie et établir ce principe atroce que la Providence a parqué *fatalement* la société en savants et en ignorants, en riches et en gueux (1), et fonder l'absolu pouvoir d'un seul ou de

(1) *M. de Decker*, l'un des directeurs de la *Revue* dite de *Bruxelles*, s'est emparé de ce sophisme de Voltaire, et lui a donné, dans cette Revue, d'admirables développements. Il y a des gens qui me rappellent la savante assemblée laquelle demanda un jour la solution de cette question fameuse : *La misère et l'ignorance existent-elles, et à quels signes peut-on les reconnaître?*

quelques-uns sur l'abrutissement et la misère de tous les autres!

A nous donc qui embrassons de tout notre amour les immortelles doctrines du Christ; à nous donc qui avons écrit sur nos drapeaux, non pas le vain mot de liberté, mais ceux d'amélioration physique, intellectuelle et morale de tous sans exception, à nous l'honneur d'être de vrais croyants, de vrais chrétiens. Que les coteries rétrogrades de nos adversaires nous jettent à la tête leurs reproches accoutumées d'incrédulité et de panthéisme (1), nous n'en répéterons pas moins notre

(1) J'ai été traité tour à tour de panthéiste, de voltairien et de saint-simonien. Ainsi les Védas de l'Inde, les écrits philosophiques de Voltaire et le nouveau christianisme de Henri Saint-Simon, tout cela n'est qu'une seule et même chose. *O sancta simplicitas!* Ensuite, qu'y a-t-il de plus usé, de plus nauséabond que ces *sempiternelles* déclamations contre Voltaire et les saint-simoniens, déclamations qui tout au plus peuvent faire peur aux enfants et aux vieilles femmes de Louvain? Du reste, sans être voltairien, je sais quelque gré au spirituel sceptique de Ferney, car

Plus de fagots à faire,
C'est la faute de Voltaire.

Quant aux saint-simoniens, jamais je n'ai professé leurs doctrines religieuses; mais je suis entièrement d'accord avec Henri Saint-Simon, alors qu'il accuse le pape et son Église (mais non pas la religion catholique, que l'on m'entende bien; car je trace la ligne de démarcation la plus profonde entre l'essence et la formule de cette religion sainte et sacrée et les fatales aberrations de ceux qui l'ont si indignement fourvoyée), alors donc qu'il accuse le pape et son Église d'hérésie sur deux chefs capitaux; 1° la mauvaise direction donnée aux études des séminaristes, et par suite, l'ignorance et l'incapacité religieuse des desservants du culte; 2° l'autorisation occulte ou patente accordée à deux institutions diamétralement opposées à l'esprit du christianisme, celles de l'inquisition et des jésuites; deux



devise si pleine de foi et d'esprit divin : « Marchez, frères, frères chéris, marchez tous, vous arriverez dans ce monde comme dans l'autre ! »

Maintenant, messieurs, il ne me reste plus qu'à vous remercier de l'empressement que vous avez mis à assister à ces leçons et de l'attention soutenue que vous avez bien voulu me prêter (1). Il n'y a pas encore longtemps, d'habiles sophistes s'emparaient d'une chaire de professeur pour la changer en une tribune d'opposition au gouvernement, dans le noble but de se faire absorber par de bonnes et lucratives positions. Telle certes n'a pas été mon intention : vous le savez, messieurs, le gouvernement est resté constamment en dehors de

erreurs, deux hérésies destructives du principe fondamental de la révélation chrétienne : « Aimez vous les uns les autres »; et j'applaudis des mains et du cœur à cette autre formule de Saint-Simon : « La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; » sentence de paix et de fraternité, d'amour et d'union, qui, à elle seule, me paraît CENT MILLIONS DE FOIS PLUS orthodoxe, c'est-à-dire plus conforme à la sainte doctrine de l'Évangile, que l'enseignement théologal de tous les séminaires, y compris l'université catholique.

(1) Le nombre des auditeurs était régulièrement de 500, c'est-à-dire autant que la plus grande salle de l'université pouvait en contenir ; mais il y en aurait eu plus de 3,000, s'il y avait eu un local assez grand. O mes amis les ennemis, que je vous rends grâce ! C'est par vous que j'ai appris à connaître l'esprit public, que j'ai pu me convaincre combien les *idées vraiment libérales* ont marché depuis 1830, et combien vous avez perdu. Peut-être ceux de Louvain m'opposeront-ils le nombre considérable de leurs élèves. Quelle merveille, quand ils ont plus de bourses que d'étudiants !

nos débats, et quand il fallait éclaircir les questions sociales par des faits contemporains, je les ai toujours puisés dans un pays voisin. Ce n'est pas non plus dans le dessein frivole de capter les faveurs de l'opinion publique que j'ai agi; dans l'état actuel de la science en Belgique, il n'y a guère de faveurs à conquérir à l'aide de la philosophie de l'histoire (1). Ce que je voulais, c'était réaliser une idée, et réaliser une idée, c'est faire œuvre de Dieu, c'est créer; or, Dieu ne trouve sa récompense qu'en lui-même. Je ne pouvais souffrir qu'avec tant d'autres monopoles, nos loyaux antagonistes eussent encore celui de la calomnie (2). Chaire contre chaire, tribune contre tribune, publicité contre publicité, telle devint alors

(1) Cette étude, on le sait, est *entièrement,* je dirais presque *scandaleusement* négligée chez nous ; mais il y a de quoi hausser les épaules quand on voit de pauvres petits pédants de collége traiter cette *science des sciences* avec un dédaigneux mépris, et, du haut de leur grandeur, opposer leurs abécédaires d'histoire aux conceptions pyramidales d'un Hégel !!!

(2) Longtemps j'avais résolu de ne faire aucune réponse aux perfides attaques dirigées contre mes publications. Mais les adversaires ne cessaient de crier : « Combattez, réfutez nous-donc, si vous le pouvez! » Rompant enfin le silence, j'ai voulu répondre; mais le public a été témoin de la conduite loyale de la *Revue* dite *de Bruxelles* à mon égard. Ces leçons, je ne l'ignore pas, n'échapperont point non plus à la rage de nos ennemis; mais, au moins, le lecteur sera maintenant averti que *je sais répondre et que je veux répondre*, mais que les agresseurs veulent avoir la parole seuls et me mettent dans l'impossibilité absolue de leur fermer la bouche. Du reste, ils n'en pensent pas moins parvenir à leurs fins, en se montrant fidèles au précepte de leur digne maître : « *Calomnie, Basile, il restera toujours quelque chose!* » — On trouvera ma seconde réponse à la *Revue* dite *de Bruxelles* dans l'Annuaire des Étudiants de l'université libre, de cette année.

mon inébranlable résolution (1). Ce que j'ai commencé cette année, j'espère le continuer l'année prochaine (2).

(1) Ce qui m'a heurté le plus dans les attaques des professeurs de Louvain, c'est le pédantisme et l'outrecuidance avec lesquels ils ont traité les plus grandes illustrations de l'Allemagne. M. Moeller n'a-t-il pas dit à peu près que les cordons de ses souliers en savent plus que Fichte, et que toutes les universités, tous les philosophes du monde sont moins instruits que les poils de sa barbe? Dieu prête vie, monsieur, à votre mémoire aussi longtemps qu'à la gloire immortelle des Fichte, des Hégel, etc.! — Je dois encore ajouter que parmi les mille et une jérémiades de nos adversaires, aucune ne m'a tant amusé que celle qui termine le premier pamphlet de M. Moeller : « Et l'on ose, dit-il, proposer comme modèle *aux chrétiens du* XIXe *siècle* l'ennemi déclaré de toute révélation (*Giordano Bruno*)... Nous en sommes *fâché* pour le professeur qui s'est permis cette inconcevable et ridicule tirade, et *plus encore pour le public qui l'a applaudi.* » (*Revue* dite de *Bruxelles*, janvier 1840, p. 107.)

Que vous soyez fâché, cela se conçoit; mais qu'est-ce que cela fait? C'est précisément parce que c'étaient des CHRÉTIENS DU XIXe SIÈCLE qu'ils m'applaudissaient avec fureur, avec trépignement, à faire trembler les fondements du vieil hôtel de ville de Bruxelles. Demandez plutôt à la majorité des chrétiens du XIXe siècle qui siége au conseil provincial du Brabant et qui vous a rétribué selon vos œuvres.

(2) De toutes parts m'arrivent des lettres et des prières pour m'engager à recommencer en 1841. Je suis résolu d'y obtempérer si mes occupations habituelles et *de nécessité* m'en laissent le loisir et que Dieu me prête la force et la santé.

FIN.

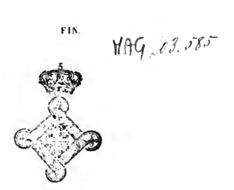


TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE LEÇON.

DEUXIÈME LEÇON.

TROISIÈME LEÇON.

QUATRIÈME LEÇON.

CINQUIÈME LEÇON.

SIXIÈME LEÇON.

SEPTIÈME LEÇON.

HUITIÈME LEÇON.

NEUVIÈME LEÇON.

DIXIÈME LEÇON.

ONZIÈME LEÇON.

DOUZIÈME LEÇON.

TREIZIÈME LEÇON.

FIN DE LA TABLE.



